

DS
48
.5
F37
1870
v.1


Lux · tua · via · mea.
Edward & Gertrude Blount



VOYAGES ET AVENTURES

EN PERSE

I

Clichy. — Imp. M. Loignon, P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.



J. P. FERRIER.

E. Dentu, éditeur. Impie Bestault-Paris.

VOYAGES

ET

AVENTURES

EN PERSE

DANS L'AFGHANISTAN, LE BELOUTCHISTAN ET LE TURKESTAN

PAR

J.-P. FERRIER

Ancien adjudant général au service de Perse,
Chevalier de la Légion d'honneur, etc.

NOUVELLE ÉDITION

AVEC NOTES TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR BÉNÉDICT RÉVOIL

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

Tous droits réservés



DS
48
.5
F37
1870
v.1

DÉDIÉ

à

MES ANCIENS CAMARADES

du 2e régiment de carabiniers.

et du 1er régiment de chasseurs d'Afrique,

J.-P. FERRIER.

L'histoire du livre que nous présentons aujourd'hui au public vaut la peine d'être contée.

L'auteur, M. Ferrier, appartenait au 1er régiment des chasseurs d'Afrique, lorsqu'en l'année 1839 l'ambassadeur persan alors présent à Paris, Hussein-Khan, ayant demandé au gouver-

nement français de vouloir bien lui prêter son appui dans la tâche délicate de recruter en France quelques instructeurs pour l'armée persane, l'administration fit savoir dans les régiments que non-seulement elle autoriserait les engagements que sollicitait Hussein-Khan, mais que de plus elle veillerait à ce que les conditions de ces engagements fussent rigoureusement tenues par le gouvernement du châh.

Sous le bénéfice de ces promesses, M. Ferrier offrit ses services, fut agréé et se rendit en Perse où il se fit si bien distinguer par ses talents et par l'énergie de son caractère qu'en peu de temps il parvint au grade d'adjudant-général de l'armée persane. Mais, en même temps, cet avancement si rapide devait lui créer et lui créa en effet de grandes difficultés. Une influence étrangère qui régnait alors en souveraine à la cour de Perse conçut ombrage de cette faveur, d'autant plus que le jeune Français, tout en prenant service si loin de son pays, n'avait pas renoncé, bien au

contraire, à servir la politique et les intérêts de sa patrie. Son attitude très-résolue le mit au plus mal avec l'ambassade de Russie qui, après une lutte honorable pour M. Ferrier, réussit à faire congédier celui qu'elle regardait, et non sans quelque raison, comme un homme dangereux pour son crédit et comme un adversaire peu facile à concilier aussi longtemps que la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg serait hostile à la France. Or, on savait que du vivant de l'empereur Nicolas il était impossible de croire à aucun rapprochement entre les deux gouvernements. La disgrâce de M. Ferrier fut complète. Par un de ces coups de théâtre qui ne sont pas rares en Orient, il passa de la faveur à un abandon si complet, que le gouvernement persan oublia même de lui payer ce qui lui était dû.

Cependant la vue et la fréquentation de l'Orient avaient tourné l'attention du jeune officier sur les grands problèmes qui depuis longtemps déjà s'agitent en Asie et qui représentent, au point

de vue de l'avenir, le travail le plus important de la politique du XIXe siècle. C'était de plus une tête ardente, un de ces courages passionnés que le danger fascine et appelle, et son imagination, excitée par les événements qu'il avait vu s'accomplir presque sous ses yeux au Khiva et dans l'Afghanistan, avait subi le charme inexplicable que le vieux monde exerce si souvent sur les Européens, malgré ses vices et sa barbarie. Au lieu donc de songer à rentrer en France, pour y reprendre sa place dans l'armée et pour faire réclamer par son gouvernement les arrérages de son traitement et l'indemnité qui lui étaient dus, M. Ferrier, en quittant le service et le territoire de la Perse, ne songeait qu'à se lancer plus avant encore dans le tourbillon des événements, dont il lui semblait qu'il n'avait fait que prendre un avant-goût à la cour du châh. Pressentant la crise qui allait prochainement éclater dans le Nord de l'Inde, il avait pris la résolution d'offrir ses services aux héritiers de Ranjit Sing. M. Fer-

rier devinait que les révolutions dont leur pays commençait à être le théâtre allaient bientôt jeter les Sikhs dans de grandes aventures, et produire des événements au milieu desquels un homme tel que lui devait trouver, en même temps que des chances de gloire, l'occasion de satisfaire la soif de périls et d'émotions qui le tourmentait. A tous ces points de vue, le projet de M. Ferrier paraissait assez plausible; mais ce qu'il ne dit pas, et ce qui a exercé peut-être aussi quelque influence sur sa détermination, c'est que ne croyant pas pouvoir emprunter le territoire des Anglais pour aller prendre du service à Lahore, il lui fallait, pour se rendre à sa destination projetée, traverser toute cette Asie centrale qui semble être une région presque impénétrable aux Européens. Burnes s'était acquis une véritable illustration pour avoir réussi à passer de l'Indus à Bokhara et à Téhéran; d'autres avaient succombé en voulant suivre ses traces, mais aussi ils avaient emporté avec eux

les regrets de la politique et de la science : c'était un grand attrait.

Pour se préparer à cette entreprise hasardeuse et pour se donner le temps d'être oublié en Perse, M. Ferrier, retiré pendant seize mois à Bagdad, y employa tout son temps aux études qui devaient lui permettre de faire utilement son voyage. C'est là qu'il jeta les bases de cette *Histoire des Afghans* qui vient de paraître en Angleterre, et qui n'est pas seulement un monument de savoir qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez un ancien chasseur à cheval d'Afrique, mais qui ferait aussi honneur à plus d'une académie. Quand il se crut prêt, il partit enfin au printemps de 1845 pour le voyage dont le récit est contenu dans ces volumes. Il en revint en 1846, n'ayant pas réussi à atteindre la destination qu'il s'était proposée, mais ayant couru des périls et subi des épreuves à défrayer toutes les exigences de l'imagination la plus difficile à satisfaire, et ayant traversé des pays où sans doute aucun Européen

n'avait mis le pied depuis le temps d'Alexandre. Aucun autre que nous sachions n'a renouvelé la tentative après lui, et c'est ce qui conserve encore à son livre le mérite de la nouveauté, malgré le temps qui s'est écoulé depuis son séjour à Candahar et les efforts infructueux qu'il fit pour franchir le désert de Seistan.

Nous n'avons pas à raconter les péripéties de cette émouvante histoire, mais nous devons dire pour la compléter qu'à son retour, l'auteur, s'étant arrêté à Téhéran d'abord et à Constantinople ensuite pour y rédiger dans la retraite, et à loisir, ses souvenirs de voyage lorsqu'ils étaient encore palpitants dans sa mémoire, ne revint en France qu'aux environs de la révolution de février 1848. C'était un temps peu favorable pour trouver un éditeur et pour obtenir du gouvernement qu'il voulût bien intervenir dans les réclamations que M. Ferrier avait à faire valoir en Perse. Le manuscrit ne put être imprimé, mais le gouvernement ne se montra pas tout à fait indifférent au

sort de M. Ferrier ; s'il refusa de faire aucune démarche à Téhéran, du moins il offrit à M. Ferrier, comme compensation, d'aller occuper à Pondichéry le poste de maire et de juge de paix de ce chef-lieu de nos possessions sur la côte de Coromandel !

M. Ferrier était fixé à Pondichéry depuis quelques années déjà, revoyant ses manuscrits et les corrigeant, lorsqu'un jour le hasard le mit en rapport avec un Anglais qui, surpris dans l'Inde où il faisait un voyage d'exploration politique par la nouvelle d'une dissolution prochaine du Parlement, allait chercher le paquebot à Madras afin de se trouver en Europe à temps pour y courir les chances des élections. M. D. Seymour, qui s'est spécialement occupé, et comme savant et comme personnage politique, des affaires de l'Asie, et qui d'ailleurs avait déjà connu notre compatriote à Téhéran, lui offrit obligeamment ses services pour essayer de faire publier en Angleterre les ouvrages que M. Ferrier continuait à

perfectionner, mais sans grande espérance de pouvoir jamais les mettre au jour dans sa retraite de Pondichéry. De retour en Europe, M. D. Seymour a tenu loyalement sa promesse. Entré à la Chambre des Communes et devenu Secrétaire de ce qu'on appelait alors le Bureau de Contrôle des affaires de l'Inde, il saisit avec empressement l'occasion que vint lui offrir, en 1856, la menace d'une rupture entre l'Angleterre et la Perse pour faire traduire et publier le récit des voyages de M. Ferrier. C'était, comme c'est encore, le livre qui contient les renseignements les plus récents sur cet intérieur de l'Asie centrale qui attirait alors les préoccupations de la politique anglaise vers ces régions. Le livre eut un grand succès, et aujourd'hui il est déjà parvenu à sa seconde édition. C'est très-beau et très-rare pour les ouvrages de ce genre. Il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'indépendamment du mérite particulier qui pouvait lui appartenir, l'éditeur anglais ne négligea aucun soin pour le mettre

en lumière et pour en faire une publication digne de l'attention du monde politique ou savant. La traduction du texte français avait été faite par l'un des principaux employés du Bureau de Contrôle, le capitaine W. Jesse, auteur lui-même d'un récit de voyage qui a eu dans son temps beaucoup de succès en Angleterre[1], et dont le nom seul était une recommandation. En même temps, M. D. Seymour lui-même, le Dr sir John Login, précepteur du petit-fils du Ranjit Sing, le Maharadja Dalip Sing et le colonel sir Henry Rawlinson qui fait autorité en pareille matière et qui, aujourd'hui même, représente la Grande-Bretagne à Téhéran, ajoutaient au travail de M. Ferrier des notes qui en augmentaient le prix.

On ne pouvait pas tenir parole plus galamment; il ne restait plus pour compléter le service rendu à M. Ferrier qu'à lui trouver un éditeur dans son propre pays, et ce devait être chose

[1] *Journal of a half-pay officer in search of the health* (non traduit).

facile après tous les articles de revues et de journaux qui étaient venus constater le mérite et le succès du livre. Mis en relation avec M. D. Seymour par l'intermédiaire d'un ami commun, nous serions heureux de l'avoir aidé à compléter ce qu'il avait si bien commencé. De même nous avons entre les mains le manuscrit de l'*Histoire des Afghans*, par M. Ferrier, et nous espérons pouvoir bientôt aussi le publier.

Le texte que nous livrons aujourd'hui au public est le texte de M. Ferrier lui-même; nous l'avons scrupuleusement respecté jusque dans l'orthographe qu'il a adoptée pour la transcription des noms propres de lieux et de personnes en caractères européens. Nous avons seulement ajouté au manuscrit français toutes celles des notes, dont le livre a été enrichi par les éditeurs anglais, qui nous ont paru utiles à conserver. Au moment où elles ont paru, toutes avaient de l'importance; mais, pour quelques-unes, ce n'était qu'une importance d'actualité qui n'a pas survécu aux

circonstances; celles-là nous n'avons pas jugé utile de les reproduire.

Et habent sua fata libelli!

Telles sont les singulières vicissitudes par lesquelles a dû passer le livre de M. Ferrier avant de voir le jour en France. Perdra-t-il pour avoir attendu si longtemps? Nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi et que la destinée, qui semble n'avoir pas été toujours propice à M. Ferrier, ne lui ravira pas la seule compensation qu'elle paraisse pouvoir lui offrir aujourd'hui après bien des rigueurs. Doué de qualités exceptionnelles et qui lui promettaient pour avenir de jouer un grand rôle sur quelque grand théâtre, le voilà devenu maintenant juge de paix dans une des plus petites villes du monde, à trois mille lieues de la mère patrie! Combien de fois en pensant à lui n'avons-nous pas été tenté de croire que s'il fût né dans un autre pays, il aurait sans doute trouvé un

emploi plus brillant de ses rares et énergiques facultés!

Combien de fois ne nous sommes-nous pas dit que la France laisse bien souvent ainsi gaspiller, sans profit pour elle comme pour eux, le courage et le talent d'un bien grand nombre de ses enfants? Combien de fois encore n'avons-nous pas regretté les services qu'aurait pu rendre dans la dernière guerre d'Orient, par exemple, un homme de la trempe et de l'expérience de M. Ferrier? Mais l'homme de guerre et d'entreprise était alors juge de paix à Pondichéry, et nous ne devions apprendre à le connaître que plus tard, et par l'intermédiaire d'étrangers qui ont déployé à son égard une bonne grâce et un désintéressement qu'il y aurait ingratitude de notre part à ne pas proclamer!

Ces reflexions et ces regrets ne prouvent peut-être pas beaucoup, nous le savons bien, quant au mérite que possède le livre de M. Ferrier. Nous croyons cependant qu'ils doivent appeler sur lui

l'intérêt du lecteur, et c'est tout ce qu'il nous importe d'obtenir ; le reste ira de soi. Que l'on consente à jeter les yeux sur ces pages, c'est tout ce que nous demandons, persuadé, comme nous le sommes, qu'une fois la lecture commencée, il sera bien difficile de ne pas la pousser jusqu'au bout. Nous en avons pour garants la candeur et la fermeté du récit, l'attrait dramatique d'aventures si émouvantes, l'importance des questions que l'auteur étudie avec tant de modestie et sur lesquelles il jette une si grande masse de lumières.

Xavier RAYMOND.

Les lettres *Ed.* placées à la fin des notes indiquent celles qui ont été ajoutées dans la traduction anglaise par M. D. Seymour. Les lettres *L.* et. *R.* désignent les notes qui sont dues à Sir John Login et à Sir Henry Rawlinson. Toutes ces notes sont traduites de l'anglais par M. B. H. Révoil.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 20, ligne 7. — *Au lieu de :* Ainsi-soit-il, *lisez :* que Dieu nous préserve !

Page 34, ligne 23. — *Au lieu de :* Hadji-Khan-*Cheki* (gouverneur) de Kermanchâh, *lisez :* Hadji-Khan, de Kermanchâh, Cheki, tribu du Chirvan.

Page 67, ligne 1. — *Au lieu de :* Menhassil, *lisez :* Meuhassil.

Page 69, ligne 12. — *Au lieu de :* fabriques de cuivre, *lisez :* fabriques de cuirs.

Page 273, ligne 8 et page 386, ligne 23. — *Au lieu de :* tamarin et tamarins, *lisez :* tamarisc et tamariscs.

Page 296, ligne 25. — *Au lieu de :* Il chercha inutilement à me désabuser, *lisez :* Je cherchai inutilement à le désabuser.

CHAPITRE I.

Départ de Bagdad.—But de mon voyage.—Nécessité indispensable de cacher mon identité.—Dispute avec les créanciers de mon domestique.—Nasseli Florès.—Les fortifications de Bagdad.—Bakouba.—La caravane.— Description de mon costume et causes pour lesquelles je le portais.—Mollah-Ali.—Cher-I-Bâne.—Jovialités du Mollah.—Sa manière de juger ses compatriotes.—Aspect du pays.—Koz-Rabat. Murailles anciennes.—Kanè-Kine.—Opinion du Mollah sur les pèlerins musulmans.—Affection particulière de ce personnage pour l'eau-de-vie et les saucisses.—Le caravansérail-châh et ses cabinets particuliers.—Le bazar de Kanè-Kine.—Population de bandits.—Avantages de porter l'habit oriental. —Bontés du Mollah pour moi.—Préférence de la fourchette d'Adam à celles en argent usitées de nos jours.—Les maraudeurs. — Kasr-Chirine. —Courage du Mollah.—Les Bilbers font irruption.—Craintes du Mollah.—L'attaque. —On retrouve le Mollah dans un endroit où il n'aurait pas dû se placer.— Description de Kasr-Chirine.—Ruines sises dans son voisinage.—Légende.—Emplacement de l'ancien Oppidam.

Après un séjour de seize mois à Bagdad, je m'étais décidé à aller tenter la fortune au delà de la Perse, dans les contrées encore peu connues de l'Asie centrale. Je ne me dissimulais point les dangers que j'aurais à courir en me lançant dans les hasards d'un voyage que la plupart des Orientaux, à qui j'en avais parlé, considéraient comme devant avoir une fin malheureuse pour moi. Pour justifier leurs craintes ils me rappelaient la mort récente des infortunés Stoddart et Conolly, me faisaient le tableau le plus effrayant

de la cruauté des Afghans qui, échappés depuis peu à la domination anglaise, étaient impitoyables pour les Européens dont ils pouvaient s'emparer; mais aucune considération ne put me faire revenir sur ma détermination : j'étais sûr que le courage ne me faillirait point, j'étais préparé à tout événement, et je me disais comme les musulmans : « Ce qui est écrit est « écrit, il n'y a pas moyen de lutter contre sa desti- « née. Que la mienne s'accomplisse ! »

Dans la crainte qu'on ne signalât mon passage dans les états de Méhémed-Châh, ce qui pouvait me créer de sérieuses difficultés, et m'exposer à des dangers, puisque je m'en étais éloigné par ordre supérieur et victime d'intrigues politiques, j'annonçai que je me rendais en France, par Mossoul, et j'obtins de Nedjib-Pacha, gouverneur de Bagdad, un *bouyourdi* (passeport) pour suivre cette direction.

Mon premier soin fut de dépouiller complétement l'habit européen et, après m'être revêtu du léger costume arabe, je m'abouchai avec un caravanier qui me loua ses mulets au prix de un *toman* (12 francs) l'un, jusqu'à Kermanchâh, et je quittai Bagdad au coucher du soleil, le 1er avril 1845. A peine étais-je sorti des portes de la ville que j'éprouvai un premier désagrément. J'avais depuis plus d'un an, à mon service, un domestique Arménien nommé Ivan, que j'avais connu antérieurement, à Téhéran : c'était un garçon robuste, intelligent, délié, mais un coquin fieffé et un hâbleur sans pareil. Il avait accompagné, chez les Turkomans, l'infortuné Nasséli Florès, assassiné par l'émir de Bokhara; il avait aussi visité Hérat et quelques provinces

voisines. Ces considérations m'engagèrent à le conserver à mon service, mais je ne me dissimulai point cependant que c'était un homme dangereux, têtu, raisonneur, avide et sans probité. Toutefois comme j'aurais toujours rencontré ces vices chez un autre domestique persan, à un moindre degré peut-être, mais aussi sans qu'il fût pourvu des qualités que possédait Ivan, je renonçai à le congédier ainsi que j'en avais d'abord eu l'intention, bien persuadé que si je n'étais pas tué par lui, il ne me laisserait tuer par personne.

Je venais de sortir de la ville par la porte de Mossoul, et j'allais me jucher sur un bât à moitié chargé, porté par un mulet, lorsqu'Ivan me présenta une demi-douzaine de ses créanciers qui déclarèrent s'opposer à son départ, tant qu'il ne leur aurait pas payé soixante-six francs qu'il leur devait. Je les envoyai d'abord à tous les diables, et je leur abandonnai mon drôle. Celui-ci possédait le secret de mon voyage, qu'il n'y avait pas eu moyen de lui cacher; il pensait donc que je ne me montrerais pas trop sévère à son égard, et que pour rien au monde je ne le laisserais à Bagdad où il pourrait divulguer mes projets. C'était bien là, en effet, la crainte que je ressentais; mais je ne voulus pas avoir l'air de faiblir devant sa première coquinerie, j'enjambai ma monture et je lui fis sentir l'éperon. Dans ce moment les créanciers désappointés se lancèrent à ma poursuite, l'un se pendit à la bride de mon mulet, l'autre au bât: mais enfin un troisième s'étant emparé de la queue de l'innocente bête, je fus arrêté court et réduit à la triste nécessité de distribuer une grêle de coups de bâton sur le dos de ces faquins,

pour me débarrasser de leur importunité. Ils s'éloignèrent en maugréant et je les entendis bientôt rendant à Ivan, avec usure, la volée qu'ils venaient de recevoir. Ils lui avaient à peu près arraché la moitié de sa barbe lorsqu'il s'approcha de moi pour me supplier de le tirer de ce mauvais pas. Je crus la leçon suffisante, et je transigeai avec les créanciers. Ivan leur abandonna un fusil auquel j'ajoutai 27 francs pour son compte, et l'affaire fut arrangée. Nous partîmes aussitôt, éclairés par un des plus magnifiques clairs de lune de l'Orient, et nous traversâmes les plaines désertes qui, de tous côtes, entourent la ville des Khalifes. Quelques ruines et un village, placés à mi-chemin de Bakouba, attirèrent seuls notre attention. Après neuf heures de marche, nous arrivâmes, au point du jour, sur la rive gauche du Diala, où l'on rencontre de belles ruines répandues sur un vaste espace.

Les fortifications de la ville de Bagdad ont été construites avec si peu d'intelligence et sont aujourd'hui en si mauvais état, qu'il serait impossible d'y compter pour garantir la ville d'une attaque un peu sérieuse. La véritable défense, du côté de la Perse, est le Diala; et là, encore, la ville a un autre désavantage, c'est que la rive droite de la rivière, par où déboucherait naturellement l'ennemi, domine la rive gauche de 8 à 10 mètres. Cette rive est bordée de jardins remplis d'arbres qui faciliteraient beaucoup les approches et le passage de la rivière; il est vrai de dire que les défenseurs de Bagdad pourraient d'abord s'y porter eux-mêmes; mais le défaut d'un pont pour leur livrer passage, dans le cas où ils seraient obligés de battre en retraite,

les obligerait à beaucoup de prudence avant de se hasarder sur la rive droite.

Bakouba est une grosse bourgade, où l'on trouve un bazar et une mosquée. Elle a certainement été antérieurement d'une grande importance, car c'est là le point où se relient plusieurs routes très-fréquentées; mais des guerres sanglantes et l'apathie musulmane ont été cause d'une fatale dégradation dont elle a très-peu de chance de se relever. C'est tout au plus si Bakouba renferme aujourd'hui 7 à 800 maisons habitées. Elle est entourée de nombreux jardins, plantés de palmiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de mûriers, et fournit chaque année d'abondantes récoltes en céréales.

La caravane dont je faisais partie était arrivée depuis plusieurs jours à Bakouba, fraction par fraction. Le détachement avec lequel j'étais venu était le dernier attendu pour franchir les quatre passages dangereux qui nous séparaient de Kérend, première station de la Perse. Rien ne nous empêchait plus de continuer notre route et je m'en réjouissais, car les retards pouvaient me créer des dificultés, et j'avais hâte de sortir de la Turkie pour me soustraire aux ennemis qu'on pouvait me susciter de Bagdad. La Perse, il est vrai, m'offrait peut-être encore moins de sécurité, mais j'avais plus de chances d'y dépister les gens mal intentionnés vis à-vis de moi, en changeant de direction dès que les circonstances l'exigeraient.

Notre caravane se composait de plus de 700 personnes, la plupart pèlerins persans revenant de la sainte ville de Kerbélah. Parmi eux se trouvaient la

princesse Fakhret-Dooulet, tante du Châh de Perse, quelques princes ses frères, et plusieurs seigneurs attachés par des emplois à la cour de Téhéran. J'en reconnus plus d'un qui n'eut pas cet avantage sur moi, tant le costume arabe et une longue barbe, peinte en noir, à leur manière, me rendaient méconnaissable. D'ailleurs je parlais le persan comme eux, et je passai inaperçu dans la foule : on me prit pour un négociant grec de Mossoul, car la prudence me faisait une loi de garder le plus strict incognito. Je rentrais en Perse sans autorisation, sans but avoué, et les menées de mes antagonistes, notamment celles de mon implacable ennemi, Mirza-Abdoul-Hassan-Khan, ministre des affaires étrangères du Châh, pouvaient présenter en haut lieu mon arrivée avec une malveillance fâcheuse, et me placer dans la plus fausse et la plus dangereuse des positions. La Perse est un pays despotique où le fer et le poison jouent un grand rôle, et pour m'en préserver, je voyageais sous le simple nom de Youssouf, vêtu d'habits orientaux, et cachant soigneusement mon identité.

Le 2 avril, la chaleur était déjà excessive; le thermomètre centigrade marquait 35 dégrés sous la tente. Les mouches et les moustiques étaient nombreux et ne nous laissaient pas un instant de repos.

J'avais résolu de m'isoler le plus possible du personnel de la caravane, afin d'éviter les questions indiscrètes, et pourtant je ne résistai pas aux avances polies que me firent quelques cinq ou six pèlerins parmi lesquels se trouvait un certain Mollah Ali, espèce de Rabelais moderne, homme d'une taille

exiguë, replet, à la face rubiconde et épanouie, et du caractère le plus sociable : c'était toujours à son tour de parler. Il savait un peu de tout, et on l'écoutait avec plaisir, même quand il entreprenait de faire son éloge, ce qui lui arrivait souvent; mais il s'exprimait en termes si bouffons, si spirituels, qu'il n'y avait pas moyen de résister au rire fou que provoquaient ses saillies excentriques. Il me déclara, au premier abord, qu'il voulait être mon ami, et depuis ce moment, il ne cessa de faire son possible pour me prouver la sincérité de l'affection qu'il m'avait vouée. Sa gaieté et son originalité me firent passer de joyeuses journées.

Cher-I-Bâne. — 3 avril. — 7 farsangs[1], dix heures à les franchir, route unie, sol coupé par de nombreuses irrigations, nombreux villages à droite et à gauche, belles récoltes encore sur pied, nuées de sauterelles. Aux premières clartés du jour, j'éprouvai un moment d'inquiétude en reconnaissant le prince Timour-Mirza[2].

[1] Une *Farsang* représente une distance de trois milles et demi, à quelques différences près, cependant, suivant les districts où l'on voyage. En règle générale, il faut la compter pour un peu plus de six kilomètres.

[2] Timour-Mirza était au nombre des princes persans qui visitèrent l'Angleterre il y a quelques années, et qui, depuis leur retour en Asie, ont séjourné à Bagdad, vivant de pensions que leur payait le gouvernement anglais. Le nom de Timour signifie *lion*, en langue arabe, et certes jamais homme ne mérita mieux cette qualification par son courage et son audace. En mainte occasion il s'est battu contre les Arabes qui se présentent souvent jusque sous les murs de Bagdad. Dans une de ces rencontres, en 1846, il se vit enveloppé par quelques-uns de ces enfants du désert, au moment où il se livrait aux plaisirs de la chasse au faucon. Dans le premier moment, les

Je l'avais connu à Bagdad, et il accompagnait jusqu'à la frontière sa tante, Fakhret-Dooulet. Ce prince était exilé de la Perse depuis que son père Ferman-Ferman, ancien gouverneur de la province du Fars, avait aspiré à la royauté. Il me regarda beaucoup, et de très-près, sans pouvoir deviner mon identité sous mon accoutrement modeste; mais son air indiquait assez qu'il soupçonnait du mystère dans ma personne. Il me suivit avec ténacité, je finis pourtant par me perdre dans la foule et je retrouvai mon nouvel ami, le Mollah Ali, dont la jovialité me fit bientôt oublier cette rencontre et toutes mes craintes. Ce singulier sectateur de l'Islam était un musulman des plus extraordinaires: superstitieux et vrai croyant jusqu'à l'intolérance, avec ses compatriotes, qu'il ne cessait de prêcher et dont il réprimandait ouvertement les écarts

Arabes, qui reconnurent Timour, ne songèrent qu'à le rançonner, mais l'un des bandits ayant abordé le prince d'une manière qui lui déplut, celui-ci le frappa violemment. Irrités par cette attaque imprévue, les Arabes s'élancèrent sur lui, et après un combat désespéré, le laissèrent sur la place, la poitrine traversée d'un coup de lance. Il avait eu un poumon perforé, mais il guérit heureusement de cette blessure. Les Arabes sont très-superstitieux à l'endroit d'un assassinat, ou même d'une blessure faite par eux à un chef de famille, et lorsque deux tribus ont à vider une querelle, les chefs restent ordinairement à l'abri de leur tente, spectateurs du combat. Ils furent persuadés quelque temps après, en voyant mourir leurs chameaux et leurs brebis, que l'attaque dirigée par eux contre Timour leur avait porté malheur. Ce fut bien pis encore, lorsque la maladie se déclara parmi les membres de leur famille. Aussi, longtemps après cette affaire, ils étaient dans l'usage d'envoyer de temps à autre des députations auprès de Timour pour le prier de les délivrer du charme fatal qui pesait sur eux.—R.

religieux, il devenait d'une tolérance et d'une indulgence excessives pour lui-même lorsqu'il se trouvait seul avec moi. « Voyez ces fils d'enfer (*Peder soukhtè*),
« me disait-il, ils invoquent à chaque instant, le nom
« de Dieu, celui d'Ali et de saints Imans, et cependant
« ils ne cessent de désobéir à leurs lois. Ce sont des
« hypocrites qui simulent la pauvreté, mais qui ont des
« ducats d'or cousus dans la doublure de leurs habits.
« Ils ne me donnent pas une obole, pour la peine que
« je prends de les maintenir dans la bonne voie et de
« faire germer la bonne semence dans leur cœur.
« Quant aux promesses, ils en ont des magasins, mais
« ils ne les vident jamais. Le matin, en arrivant à la
« halte, je suis souvent obligé de cuire mon pilau moi-
« même, et ces maudits, sans respect pour le carac-
« tère dont je suis revêtu, laissent mes mains s'a-
« baisser aux travaux abjects de la cuisine, tandis
« qu'ils devraient m'aider et me nourrir. Ah! vous
« autres *Younân* (c'est ainsi que les Persans appellent
« les Grecs sujets du sultan) vous êtes beaucoup plus
« humains; tous les hommes sont vos frères, tandis
« que ces chiens-là vous considèrent comme des im-
« purs. Mais je suis loin, quoique musulman, de par-
« tager cette sotte opinion, et, pour vous le prouver,
« je m'établirai ce soir avec vous, à part, dans un coin
« retiré, où nous vivrons en communauté. Acceptez-
« vous? » Je vis bien de suite l'intention du Mollah. Il voulait se pendre à mes crochets, mais son excellent caractère et ses paroles métaphoriques qui trouvaient toujours le moyen de me désopiler la rate, parlèrent en sa faveur, et il devint mon hôte dès le

soir même, au grand désespoir d'Ivan qui parut désolé de recevoir des ordres réitérés, auxquels il n'osait désobéir.

Il y a environ 250 à 260 maisons à Cher-I-Bâne et chacune d'elles est couronnée par quatre ou cinq nids de cigogne. Je n'ai jamais vu nulle part autant d'oiseaux de cette espèce que dans cette localité.

Koz-Rabat. — 4 avril. — 4 farsangs, six heures de route. On marche d'abord une heure et demie dans une plaine à pente très-sensible ; puis l'on traverse une montagne, sable et gravier, dont le versant occidental est semé d'énormes blocs de rochers roulés. Il faut une heure et demie pour la franchir ; après quoi l'on débouche dans une plaine, assez bien arrosée, où se trouvent çà et là d'assez beaux pâturages.

En arrivant à Koz-Rabat, mon ami le Mollah Ali faillit se rompre le col en faisant une chute. Lui et son mulet roulèrent l'un sur l'autre et allèrent tomber dans une mare puante où barbotaient des canards qui s'enfuirent en criant. Le Mollah prit cet accident pour un avertissement du ciel : il ne voulut pas traverser le village et s'obstina à le contourner pour arriver au campement. Je me rendis à son désir, ce qui me mit à même de voir le mur d'enceinte de Koz-Rabat, construit en épaisses couches de terre superposées et durcifiées. Cette muraille paraît être fort ancienne et doit avoir été celle d'une ville, car son développement est considérable. Du côté de l'Orient, on remarque une porte d'entrée construite en briques cuites, semblables à celles de Babylone. Ce

village existait certainement avant que l'Islamisme se répandît dans cette contrée. Koz-Rabat compte environ 450 maisons.

Khanè-Kine, que les habitants du pays prononcent Khanaki. — 5 avril. — 4 farsangs, six heures de route, plaine parsemée de quelques collines peu élevées.

Une caravane de pèlerins musulmans est une triste société pour un voyageur chrétien qui rencontre toujours en eux les musulmans les plus fanatiques. Ces *chiens*, comme les qualifiait leur compatriote, le Mollah Ali, tout en étant couverts de vermine et sentant le rance de manière à suffoquer, s'effaçaient pour me laisser passer, évitant de se trouver sous le vent, afin de ne point subir mon contact en aucune façon. En ma qualité de chrétien, j'étais impur pour eux. J'avais beau payer grassement, je ne pouvais obtenir le plus léger service d'une foule de gueux, presque nus, qui suivaient à pied la caravane, et c'était ceux-là même qui m'adressaient le plus de propos offensants. Il me fallait souffrir ces insultes sans mot dire, afin de ne pas me compromettre. Ces pèlerins sont assourdissants avec les exclamations religieuses et emphatiques qu'ils ne cessent de répéter sans raison aucune, si ce n'est pour faire croire à des sentiments pieux, dont il est très-permis de douter. Ils font régulièrement les cinq prières prescrites par le Koran, et toutes les fois que l'heure de les réciter est arrivée, la caravane s'arrête jusqu'à ce qu'elles soient finies. J'étais le seul qui ne la fît pas avec les autres : mon coquin d'Ivan, quoique chrétien, s'accommodait avec tous ces gens là : il

rendait hommage à Jésus avec ses coreligionnaires, à Mahomet avec les musulmans, au feu divin avec les Guèbres; en un mot, il n'était embarrassé avec personne, car il connaissait à fond les pratiques extérieures de toutes les religions, et les pratiquait tour à tour suivant la société dans laquelle il se trouvait. L'exception unique que je faisais ordinairement, aux heures de la prière, m'attirait toujours des regards courroucés et force propos malveillants; mais la considération dont m'entourait le Mollah et la tenacité qu'il mettait à prendre ma défense, exerçaient une certaine influence sur ces fanatiques qui craignaient d'encourir son blâme en me molestant, et retenaient leur colère à mon égard. Mon hôte ne manquait pas de me faire comprendre par les allusions les plus directes, faites dans le style le plus fleuri, combien je devais m'estimer heureux d'avoir sa protection en pareille circonstance, et la conclusion de tous ses discours était qu'il avait besoin de se reconforter l'estomac avec un verre de vin ou une gorgée d'eau-de-vie, besoin que je satisfaisais volontiers avec mes provisions de réserve. Il mangeait même du saucisson, jurant ses grands dieux qu'à Bagdad, d'où j'avais tiré les miens, ils étaient tous fabriqués avec de la viande de bœuf, et «quand même ils seraient faits avec de la chair de porc, ajoutait-il tout doucement, le mal ne serait pas trop grand d'en manger en voyage, où les privations sont si nombreuses.» Il m'avouait alors confidentiellement qu'il ne comprenait pas pourquoi le prophète avait défendu cet innocent aliment. Comme on le voit, le Mollah Ali commentait le Koran de manière à excuser ses fautes,

Khanè-Kine est une petite ville composée de mille maisons environ. On y entre par une rue pavée qui traverse toute la ville et aboutit à un beau pont en briques cuites de neuf arches, conduisant à un faubourg, situé sur la rive droite du Diala, où se trouve un superbe caravansérail. Ceux de ces édifices qualifiés du nom de caravansérails-châh, reçoivent gratis les voyageurs; d'autres, appartenant à des particuliers, sont ouverts à ceux seulement qui payent une rétribution, très-faible il est vrai, au *Dalân-dar* ou portier.

Le caravansérail-châh de Khanè-Kine est situé au milieu d'une place environnée de baraques tenant lieu de bazar. C'est l'emplacement où se presse toujours en foule la population pillarde des districts environnants, Kurdes et Arabes. Le Djaf[1] y coudoie le Sind-

[1] Le *Djaf* est une tribu arabe, fort nombreuse, dépendante de la Turkie, et composée de vingt-cinq mille familles, qui se retirent pendant l'hiver dans les plaines de Sulimaniah et du Zohab. Quand arrive l'été, elles émigrent vers les montagnes d'Ardélan. De toutes les tribus Kurdes, celle du Djaf est la plus belliqueuse et la plus indisciplinée.

Les *Sindjavis* appartiennent encore à la race kurde et dépendent de la Perse. Tantôt ces Arabes campent au milieu des montagnes de Kermanchâh, tantôt ils se dirigent sur les plaines qui longent la frontière Turke. C'est tout au plus si l'on compte parmi eux deux mille familles.

On désigne sous le nom de *Bakhtiari* une nombreuse tribu persane dont les villages s'étendent au centre des montagnes, entre Shuster et Ispahan. Strabon en parle et les appelle Πάτισχορεις. Dans le langage cunéiforme on les nomme Patiskhuris. Leurs mœurs et leur langue n'ont presque pas varié depuis le règne de Cyrus. Jusqu'en 1840, les Bakhtiaris avaient conservé leur indépendance, mais à cette époque le

javi, le Bilber s'y trouve à côté du Bakhtiari et du Loure. C'est un assemblage pittoresque et bizarre de tous les types les plus divers. La férocité et tous les instincts les plus rudes et les plus énergiques se peignent sur la généralité des physionomies qu'on remarque dans cette localité; nul n'apparaît là qu'armé jusqu'aux dents, et l'on y vient bien plutôt pour s'enquérir si l'occasion de faire quelque capture se présentera, que pour y vaquer à d'autres occupations. C'est la population la plus pillarde du monde entier. On ne peut se lasser d'admirer la noblesse avec laquelle ces hommes portent de misérables haillons qui contrastent singulièrement avec le luxe et la beauté de leurs armes. Tel bandit, dont la défroque entière ne se vendrait pas dix sous, possède un fusil de haut prix, dont le long canon de damas, à rainures, est du travail le plus parfait; la batterie ne répond ordinairement pas au reste; elle est tout à fait défectueuse; le tout est ajusté sur le bois avec des bandelettes en argent. Quelques-unes de ces armes ont des incrustations d'or, d'émeraudes et de rubis. Ils portent aussi de très-belles lances. La hampe est faite d'un roseau long, dur et flexible, mais elles me parurent peu maniables. Quand on séjourne à Khanè-Kine, il serait imprudent de quitter ses armes un seul

gouverneur persan leur fit la guerre, les soumit, et emmena prisonniers à Téhéran tous les chefs influents.

Les *Loures* sont les habitants de la province de Louristan, département de la Perse contigu au pachalik de Bagdad du côté de l'Est et s'étendant jusqu'aux montagnes Bakhtiari. (Voir la note A à la fin du volume.)

moment et de perdre de vue ses effets; car hommes, femmes, enfants, qui se pressent autour des voyageurs, n'ont qu'un seul but, celui de piller ou de voler suivant les circonstances. En les voyant s'approcher, on peut être sûr qu'il ne se retireront point sans avoir fait un larcin. Quand ils sont en nombre supérieur à celui des voyageurs, ils poussent un hourra, puis, à un moment convenu entre eux, ils fondent sur leurs victimes, et les dépouillent en plein midi, sans qu'il y ait possibilité de leur échapper. La dernière gentillesse de ce genre avait eu lieu il y avait environ huit mois. Depuis lors, Nedjib-Pacha avait détaché 400 Albanais à Khanè-Kine, pour faire la police du marché; mais s'ils étaient assez forts pour réprimer le pillage, leur vigilance était en défaut pour empêcher et découvrir les vols qu'ils toléraient souvent, moyennant une rétribution des voleurs. Heureusement notre caravane était assez forte en nombre pour imposer quelque respect à ces bandits, et ils n'osèrent rien entreprendre ouvertement contre nous.

Je portais la simple chemise arabe, depuis plusieurs jours déjà, et je m'étais bien vite aperçu, en Orient, de son avantage sur nos habits européens. Ce costume procure sécurité, aisance et profit. Si nos habits étriqués, indécents et de mauvais goût, ont parfois le mérite de nous valoir une certaine considération de la part des fonctionnaires publics en Asie, à coup sûr ils ne servent, le plus souvent, qu'à nous attirer les injures des enfants et du bas peuple et à nous faire payer toute chose le décuple de sa valeur. Avec une chemise arabe qui coûte cinq francs, on peut se dispenser de

renouveler son habillement pendant deux ou trois ans. Il faut convenir que nous aurions grand besoin de prendre exemple sur la simplicité des Orientaux, et de réprimer parmi nous ce luxe effréné qui me semble être, avant tout, la cause des étranges changements survenus dans les idées du peuple français. Jamais, je dois l'avouer, je ne me sentis plus à mon aise que dans ma simple chemise de grosse toile, juché sur le bât de ma monture, qui contenait seulement ce qui était nécessaire à mes besoins. Sans être aussi sévère que Diogène, les réformes dans ma garde-robe avaient été considérables ; le même mulet portait tous mes effets et ma batterie de cuisine. Celle-ci consistait en une simple marmite et un petit poêlon en tôle. Un tapis de feutre, plié en deux, me servait tout à la fois de lit et de couverture. Ivan ne s'accommodait pas aussi facilement que moi de ce ménage à la Bias, et paraissait humilié de servir un personnage faisant si piètre figure. Il se révolta à l'idée de monter plus longtemps sur un mulet pour lequel je n'avais payé que demi-location, parce que, outre sa personne, l'animal portait encore deux ballots de toile américaine. A notre arrivée à Khanè-Kine, il acheta un cheval pour quelques tomans qu'il m'avait escroqués et commença a faire l'important, même avec le Mollah Ali, auquel il n'obéissait plus qu'en raisonnant. Heureusement notre ami était facile et s'arrangeait de tout. Sitôt arrivé au gîte, et nos mulets déchargés, il était le premier à creuser un foyer dans la terre pour faire cuire notre modeste pilau ; quand il était prêt, nous le mangions l'un et l'autre avec nos

doigts, sans nous aider ni de cuillères, ni de fourchettes. Au bout de deux ou trois jours de cet exercice, je m'en acquittais, comme un homme qui a fait cela toute sa vie et, vraiment, n'en déplaise à l'étiquette, cette manière avait bien son avantage. Aujourd'hui où je demeure au milieu de gens qui croient leur civilisation préférable à celle des Persans, je regrette souvent d'être obligé de me servir d'un instrument piquant pour manger certains mets auxquels je trouvais infiniment plus de goût, lorsque je les portais à ma bouche avec les doigts.

Pendant la nuit que nous passâmes à Khanè-Kine, nous eûmes de fréquentes alertes causées par l'audace des pillards. Il fallut les tenir constamment à distance en tirant des coups de fusils, et nous restâmes ainsi éveillés jusqu'au jour, sans interruption. Ces misérables rampaient sur le ventre jusqu'aux mulets et aux ballots de marchandises, et malgré la vigilance des caravaniers et des pèlerins, ils enlevèrent la charge de plusieurs bêtes de somme. Notre plaisir fut grand, aux uns et aux autres, lorsque nous pûmes, au lever du soleil, quitter ce gîte inhospitalier. Il aurait été imprudent de nous en éloigner la nuit, car nous aurions pu tomber au milieu d'une troupe d'autres pillards qui, en tout temps, battent les deux étapes suivantes.

Kasr-Chirine.—6 avril.—5 farsangs, six heures de route, chemin ondulé, accidenté et inculte pendant les quatre premières farsangs; la dernière étape traverse un sol cultivé, arrosé par le Diala, où l'on puise l'eau des irrigations, pour les cultures environnantes.

Le trajet de cette étape offrait de grands dangers.

Nous savions qu'un *tipe* (brigade) de cavalerie persane, cantonné à Ser-Peul, sous les ordres du Sertip [1] Châh-Abbas-Khan, avait eu l'avant-veille un sanglant engagement avec les nomades Bilbers, établis sur les flancs de la route que nous avions à parcourir, et, qu'outre les gens qu'il leur avait tués, il en avait emmené un grand nombre prisonniers. Les Bilbers, informés de l'arrivée d'une caravane persane, devaient immanquablement essayer de se venger sur elle ; c'était du moins l'opinion générale ; aussi chacun avait-il chargé et préparé ses armes, avant de quitter Khanè-Kire. Ces mesures de prudence n'étaient point inutiles, ainsi qu'on le verra tout à l'heure; mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'au moment du départ, notre caravane se divisa, comme les jours précédents, et partit par petits détachemens, à la suite les uns des autres, à d'assez grands intervalles ? A cette conduite imprudente, je reconnus bien vite l'insouciance habituelle des Persans. Pour eux, « ce qui est écrit est écrit » et ils pensent que rien ne saurait les soustraire à leur destinée (*kismet-nassib*). Ils se résignent à des maux qu'un peu de prévoyance leur éviterait, et se lancent de gaieté de cœur dans des dangers prévus en se consolant par ces simples mots : « *Khouda Kerim !* » (Dieu est miséricordieux !) Je me mis donc en route à mon tour, assez peu rassuré. J'entendis bien, il est vrai, quelques personnes, plus pru-

1 *Sertip* vient de *Ser* qui signifie *tête, sommet*, et *tip*, un *faisceau de lances*. — Comparez *tip* à *tope, un bouquet d'arbres*, et à *tépé, un amas de terre*. Racine sanscrite. — R.

dentes que les autres, se récrier sur le décousu de notre marche, mais on ne tint aucun compte de leurs représentations. De mon côté, je fis tous mes efforts près du Mollah Ali, afin de l'engager à user de son influence pour réunir autour de nous une centaine d'hommes armés; mais mon excentrique compagnon me répondit par un regard tout à la fois le plus superbe, le plus drôle et le plus bouffon que j'aie vu de ma vie; son œil s'enflamma, ses narines se gonflèrent, et il essaya d'exciter sa monture poussive en la rassemblant par deux vigoureux coups de talon, puis prenant tout à coup un air belliqueux des plus magnifiques, il simula la pose du *Djérid* et m'apostropha en ces termes : « Qu'avez-vous à craindre en ma compagnie? vous ignorez donc que la réputation de mon courage s'étend jusqu'aux confins des pays musulmans! et quel est le chien qui oserait venir s'exposer au tranchant de mon sabre! n'ayez pas de craintes, et, à tout événement, reposez-vous sur moi. » Malgré cette assurance, je continuai à faire route avec une fraction de la caravane, composée de quelques cavaliers bien armés, de femmes en litières, et de mulets chargés de ballots, environ quatre-vingts personnes isolées du reste des voyageurs, que nous n'apercevions ni sur nos devants, ni sur nos derrières. Il était neuf heures du matin, et nous marchions depuis trois heures, lorsqu'Ivan s'écria tout à coup : « *saheb duzd amadest!* » (maître : voilà les voleurs!) A cette exclamation, le Mollah, qui marchait à côté de moi, fit un saut convulsif sur sa mule et changea de couleur. Après avoir porté ses regards de tous côtés sans rien aper-

cevoir, il se remit un peu, et par égard pour moi, il n'apostropha pas Ivan avec trop de sévérité. Cependant, il ne put s'empêcher de lui dire avec quelque aigreur : « *merd-ké* (oh! homme), pourquoi troubler le calme dont nous jouissons par tes craintes puériles et imaginaires, que Dieu te pardonne! (*khouda nê kouned!*) ainsi soit-il; garde tes visions pour toi, cesse tes sots propos, et ne porte plus l'agitation dans nos esprits. » Mais la réprimande du Mollah n'empêcha point Ivan d'insister, et il avait raison, car il nous fit observer des têtes d'hommes dépassant la crête des monticules situés à dix minutes en avant, sur notre droite, et où l'on remarquait un grand mouvement. Aussitôt, les mieux montés et les mieux armés des nôtres se détachèrent en éclaireurs de ce côté, et, quelques instants après, ils engageaient la fusillade avec les Bilbers, qui nous attendaient au passage pour essayer de nous dépouiller. Aux détonations venaient se joindre les cris et les juremens des muletiers, qui faisaient tout leur possible pour réunir et empêcher d'avancer leurs bêtes de somme : les femmes et les enfans pleuraient ou invoquaient Dieu, Ali et les Imans. Les hommes, un peu moins effrayés, poussaient cette cohue désolée sur le sommet d'une éminence située à deux pas de la route. En un clin d'œil, les mules furent déchargées et les balles de marchandises rangées sur le pourtour de cette forteresse improvisée en guise d'épaulement; puis chacun se posta et attendit l'attaque. Quand nos tirailleurs jugèrent les dispositions défensives assez avancées, ils battirent en retraite avec assez d'ordre, et vinrent nous rejoin-

dre. Les Bilbers, au nombre de trois cents environ, les suivaient, mais à distance respectueuse, en tiraillant hors de portée : nous leur envoyâmes de notre côté une grêle de balles qui n'atteignirent personne. Le feu continua ainsi pendant trois quarts d'heure, jusqu'au moment où la princesse arriva avec ses frères et sa nombreuse escorte. Les pillards se dispersèrent alors dans toutes les directions, et bientôt nous n'en vîmes plus un seul. Une fois débarrassés d'eux, je me rappelai le Mollah qui avait disparu depuis le commencement de l'action. Après quelques instants de recherche, je le découvris et le retirai de dessous une litière de femme où il s'était blotti, entre deux ballots de cotonnades anglaises. Il était pâle à faire peur, sa langue et son gosier desséchés lui refusaient la parole, et il fut assez longtemps à se remettre. Quand nous nous remîmes en route, je le vis se faufiler tour à tour dans chaque groupe de pèlerins, et leur conter des hâbleries. Cependant il avait la pudeur de se tenir toujours hors de ma portée, ce qui ne m'empêcha pas de l'entendre, à diverses reprises, faire un éloge pompeux de sa bravoure : « J'en ai tué quatre à bout portant, » disait-il, et tel était son aplomb que, bien que nul n'ignorât qu'il mentait, aucun n'osa le contredire; je crois même qu'il reçut des félicitations de ses auditeurs.

Kasr-Chirine est un tout petit village de vingt-huit maisons, au milieu des quelles s'élève un caravansérail-châh en assez bon état, situé sur le revers d'une montagne au pied de laquelle coule le Diala. C'est un gîte abominable, dont la population compte au nom-

bre des habitués de la place de Khanè-Kine ; les aliments s'y vendent un prix exorbitant, quand on en trouve, car le plus souvent il n'y a rien à manger, et il est prudent de se pourvoir à l'étape précédente. Dans les jours d'abondance, on peut y acheter des œufs, du lait aigre, du mauvais pain noir, de l'orge et de la paille, que les habitants vont chercher dans les autres localités pour les revendre aux voyageurs, car leur pays ne produit rien absolument, si ce n'est les cailloux dont le sol est recouvert à six pouces d'épaisseur.

Kasr-Chirine est construit à l'extrémité ouest d'une grande ville en ruines, dont l'enceinte, parfaitement indiquée, forme un carré long d'une lieue au moins de développement, sur les faces les moins étendues. De nombreux pans de murailles et des restes d'édifices, qui devaient être grandioses, sont encore debout : d'énormes blocs de pierres de taille ont seuls été employés pour ces constructions. Ce devait, à coup sûr, être une cité importante. Ces vestiges anciens s'étendent encore très-visiblement sur une longueur de quatre farsangs. Les Persans aiment fort le merveilleux, aussi n'ont-ils pas manqué d'écrire une foule de légendes sur cette localité ; elles sont surtout en l'honneur de la belle *Chirine* et de son amant *Ferhad*, habile sculpteur, auquel ils attribuent les travaux les plus gigantesques. Ce fut lui, disent-ils, qui creusa dans le roc vif un aqueduc de cinq farsangs de longueur dont on voit encore les ruines, s'étendant du pied des montagnes jusqu'à la ville. L'artiste amoureux, au dire des légendes, l'alimentait avec des flots de lait destinés à abreuver son coursier favori, logé

dans le château de sa bien-aimée. Cette célèbre Chirine, tant célébrée par les auteurs persans, vivait au commencement du VIIe siècle; elle était la favorite du roi sassanide Khosrou-Purviz, et répondait néanmoins à la flamme du sculpteur Ferhad. Khosrou ne l'ignorait point. Il promit à ce dernier de lui céder l'objet de ses feux, s'il parvenait à percer un rocher énorme, par où l'on pourrait amener dans la plaine d'abondantes eaux qui coulaient et se perdaient, sans profit pour personne, à travers les montagnes. Ferhad se mit aussitôt à l'œuvre, et ce travail, que tout le monde avait jugé impossible, fut cependant conduit avec le plus grand succès par l'artiste amoureux. Il touchait presque à sa fin, lorsque le roi, craignant de perdre sa belle maîtresse, envoya un messager à Ferhad pour lui annoncer que Chirine venait de mourir. Cet infortuné se trouvait alors sur la cime d'un rocher très-élevé : dans son désespoir, il se précipita dans l'abîme ouvert sous ses pieds et mit fin à son existence. Quant à la belle Chirine, quoique les auteurs assurent qu'elle aimât passionnément Ferhad, ils prétendent qu'elle s'empoisonna, quelque temps après, autant par l'effet du désespoir qu'elle éprouva de la mort du roi Khosrou, que pour échapper à l'amour incestueux de Sirsez, son fils et son successeur. Tous les anciens monuments qu'on voit encore en Perse, et dont les habitants ignorent l'origine, sont exclusivement attribués par eux à Ferhad ou à Roustem.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'invraisemblance de la version persane sur l'origine de la ville de Kasr-Chirine. A n'en pas douter, elle existait déjà

depuis bien des siècles, au temps où vivait le sculpteur Ferhad. Il est même impossible d'attribuer sa construction aux Persans, car ce peuple ne s'est jamais servi de la pierre de taille dans ses monuments. Dans les temps les plus reculés, comme de nos jours, on a toujours employé en Perse la brique séchée au soleil et, par exception, la brique cuite au four; c'est ce qui fait qu'on ne trouve plus aujourd'hui aucun vestige des monuments qui existaient autrefois dans les grandes cités persanes, dont l'emplacement même est encore un objet de doute pour les savants. S'il m'était permis de hasarder une opinion, je dirais que les ruines de Kasr-Chirine nous représenteraient assez bien la ville d'Oppidam. Les auteurs anciens la placent dans les monts Zagros entre Opis et Ecbatane et elle avait été fondée par une colonie de Béotiens, amenée en Perse par le roi Xerxès.

CHAPITRE II.

Ser-Peul.—Attaque des Djafs qui se jettent sur nous à leur tour. —L'honneur persan. — Châh-Abbas-Khan. — Sa conduite avec les tribus. — Malversations et concussions. — Le chemin des montagnes. — Les Sindjavis. — Les actes de la princesse. — Scène de confusion.—Apathie des Iliates. —Opinion du Mollah Ali sur ces peuples nomades. — Parenté des sectes mahométanes entre elles. — La passe de Kérend. — Arrivée dans cette ville. — Les habitants. — Révolte des Kérendiens. — Causes de cette révolte. — Une horrible trahison. — Crimes commis avec impunité. — Haroun-Abad. — Mahi-Daicht. — Kermanchâh. — L'armée persane.—L'émir Meuhb.—Ali-Khan.—Mauvaise administration.—Les tribus kurdes.—Les chevaux de cette province.— Les tapis du pays.—Pains et gâteaux de manne.—Revenus. —Takht-el-Bostane. — Fausseté d'Ivan. — Bisutoun. — Le fleuve Kerkha.—Grandes ruines. — Inscriptions. — La caravane persane.—Kienguaver. —La montagne Nahavend.—La forteresse de Kienguaver. — Bataille livrée en l'an 641.— Excellents pâturages. — Site de l'ancienne Ecbatane. — Arrien.—Le tombeau d'Héphestion.

Ser-Peul. — 7 avril. — Avant de quitter Kasr-Chirine, nous éprouvâmes de nouvelles complications et elles faillirent se dénouer un peu plus tragiquement que celles de la veille; la cause de ce nouvel incident était celle-ci. Le Sertip Châh-Abbas-Khan, commandant la cavalerie persane cantonnée à Ser-Peul, avait fait dans le courant de mars, une expédition contre la tribu des Djafs, établie sur un territoire contesté et dont le Châh et le Sultan revendiquaient l'un et l'autre la propriété. Mais comme les Persans occu-

paient le pays, ils l'administraient et jouissaient de son revenu. Ils prirent pour prétexte de leur attaque contre les Djafs de prétendues déprédations, le pillage de quelques caravanes et le refus de payer l'impôt. Les cavaliers persans étaient tombés au milieu des campements de la tribu à l'improviste, sabrant et pillant sans miséricorde tout ce qui leur tombait sous la main. Les Djafs, ainsi surpris, n'eurent que le temps de sauter sur leurs chevaux et d'assurer la retraite de leurs femmes et de leurs enfants, abandonnant aux assaillans leurs tentes et leurs troupeaux, et les cadavres de sept hommes tués. Ils purent sauver la plupart de leurs blessés qui étaient en grand nombre : dix-sept d'entre eux cependant furent pris par Châh-Abbas-Khan qui les emmena à Ser-Peul, emportant aussi le riche butin dont il venait de s'emparer. Nous apprîmes ces détails en arrivant à Kasr-Chirine, et, comme les Djafs se trouvaient dans les environs, grand nombre de pèlerins, du côté desquels je me rangeai, jugèrent prudent de s'enfermer dans le caravansérail. Seule, la princesse Fakhret-Dooulet se croyant suffisamment protégée par sa nombreuse suite et le voisinage de la cavalerie persane, ne crut pas devoir adopter cette mesure et fit dresser ses tentes sur le bord de la rivière. Cette imprudence faillit lui coûter cher. Ce fut par le plus grand des hasards qu'elle reçut l'avis, vers le milieu de la nuit, que Méhémed-Bey, chef des Djafs, s'avançait pour l'enlever, à la tête de six cents cavaliers. Elle n'eut que le temps de plier bagage, et, à peine était-elle parvenue à nous rejoindre dans le caravansérail, dont nous

avions fermé et barricadé la porte d'entrée, que les Djafs se montrèrent au sommet de toutes les éminences qui dominaient notre retraite. Il s'engagea aussitôt entre eux et nous une fusillade aussi peu meurtrière que celle que nous avions échangée la veille avec les Bilbers, avec cette différence qu'elle se prolongea jusqu'au jour sans que personne fût tué ou blessé. Ibrahim-Pacha, gouverneur de Zohab, qui se trouvait près de la princesse, fut alors envoyé en parlementaire près de Méhémed-Bey ; et il fit la paix aux conditions suivantes. Méhémed-Bey s'engageait à escorter la princesse et sa suite jusqu'à Ser-Peul et à la préserver de toute insulte, à condition qu'une fois arrivée-là, celle-ci interviendrait auprès de Châh-Abbas-Khan pour faire rendre à la liberté les prisonniers djafs et obtenir la restitution des bagages et des troupeaux qu'il leur avait enlevés. Méhémed-Bey exécuta avec loyauté l'engagement qu'il avait pris, et nous conduisit sains et saufs jusqu'à Ser-Peul ; mais, dès que la princesse fut en sûreté, elle se montra moins soucieuse de tenir sa promesse que le chef des Djafs, car elle s'enferma dans sa tente, refusa de le recevoir et le fit prévenir que, s'il ne se retirait à l'instant, elle allait donner l'ordre à Châh-Abbas-Khan de l'attaquer pour l'y contraindre. Les Persans sont d'une insigne mauvaise foi, cela est connu ; mais je dois dire, à la louange de ceux qui composaient notre caravane, qu'ils furent indignés de la conduite de la princesse, et qu'ils ne se gênèrent point pour déclarer hautement que tous les torts étaient du côté de Châh-Abbas-Khan, qui avait inventé les délits qu'il reprochait aux Djafs, afin de

s'enrichir à leurs dépens, et faire croire au Châh, en lui adressant un rapport mensonger, qu'il était un serviteur brave, zélé et intelligent. Les pèlerins m'affirmèrent que les Djafs, loin de piller les caravanes, assuraient au contraire la sécurité de la route. Comme ils occupaient un terrain contesté entre les deux empires musulmans, ils avaient tout intérêt à en expulser tous les perturbateurs, afin qu'on ne leur reprochât pas les délits que ceux-ci pouvaient commettre. Bien plus, ils avaient intégralement payé l'impôt; seulement, comme Châh-Abbas-Khan avait voulu le doubler à son profit, ils s'étaient refusés à ses étranges exigences. Voilà ce qui venait de se passer à Ser-Peul, et cette manière d'agir se renouvelle chaque jour sur tous les points de la Perse! Avec un pareil système, comment ce pays pourrait-il se relever de sa décadence? Les agents subalternes pillent et partagent le fruit de leurs concussions avec les ministres, qui les maintiennent en place parce qu'ils y trouvent leur profit. La partie la plus malheureuse de la population, c'est-à-dire celle qui vit de son travail, est toujours la plus maltraitée, et lorsque ses plaintes arrivent au pied du trône, elles sont transformées et défigurées au point de faire passer ces malheureux pour des coupables. Ces plaintes leur attirent toujours de nouvelles persécutions. Ne trouvant justice nulle part, le peuple se la fait lui-même, quand il en trouve l'occasion, et la longue chaîne d'iniquités, dont il supporte le poids en silence, se brise souvent par suite d'une tension trop forte : de là de sanglants débats. Le Châh croit pourtant son peuple heureux! Pauvre Perse! pauvres Persans!

Il y a quatre farsangs à parcourir de Kasr-Chirine à Ser-Peul, et une caravane les franchit en cinq heures et demie; la route est aride, pierreuse, ondulée et accidentée. Ser-Peul n'a qu'un mauvais caravansérail-châh, occupé par la cavalerie persane qui n'y reçoit pas les voyageurs : ils sont donc réduits à camper à la belle étoile, exposés aux intempéries de la saison. Une dizaine de huttes sont adossées à cet édifice et servent de boutiques à des *bakals* (marchands de comestibles). Le Diala passe à côté du caravansérail; on le traverse sur un pont qui donne son nom à la localité. En arrivant à Ser-Peul, nous nous trouvâmes, à ma grande satisfaction, sur le territoire persan.

Kérend. —8 avril.—Sept farsangs, que l'on franchit en onze heures et demie.

Après trois heures de marche à travers les prairies d'une vallée rafraîchie par de nombreux cours d'eau vive, nous laissâmes sur notre droite les hautes montagnes du Louristan, couvertes de bouquets d'arbres et couronnées de neige; puis nous nous engageâmes dans les montagnes nues et dépouillées qui s'élevaient sur notre gauche. Elles étaient boisées seulement sur les plus hautes sommités; quelques arbres de haute futaie y poussaient çà et là, au milieu des taillis et des broussailles; ce sont des chênes, des tilleuls, des ormes, des hêtres et diverses variétés d'arbres fruitiers à l'état sauvage. La route qu'il faut gravir pour traverser la montagne est des plus difficiles, et cela, moins à cause de sa pente rapide que de la grande quantité de blocs de rochers et de cailloux qui recouvrent le sol, et ne permettent aux

chevaux d'avancer que très-lentement, et avec des peines incroyables. A ces difficultés naturelles, vint s'en joindre une autre accidentelle, qui retarda considérablement notre marche : la route, depuis la base jusqu'au sommet de la montagne, était couverte de bêtes de somme et de troupeaux, appartenant à la tribu des Sindjavis. Ils quittaient la plaine qui reste aride pendant l'été et l'automne, pour aller s'établir dans les hauts pâturages. Leur bagage se composait de plus de quatre mille tentes, portées par des chameaux, des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes qui nous barraient le chemin à chaque pas. La princesse et ses Persans ne s'arretèrent point devant cet obstacle : ils renversaient tout devant eux pour se frayer un passage; leurs cris et les plaintes des Sindjavis, les lamentations des femmes et des enfants, le beuglement des bœufs, le hennissement des chevaux, le braiement des ânes, l'aboiement des chiens, le bêlement des chèvres et des moutons, le chant des coqs, donnaient la physionomie la plus étrange à cette scène. L'avalanche des Persans heurtant cette masse compacte, faisait rouler bon nombre de bêtes de somme dans les précipices. Des jeunes agneaux, des chevraux et des veaux étaient attachés sur quelques-unes d'entr'elles : c'était pitié de les voir mis en pièces après avoir roulé quelque temps dans l'abîme. Je ne pouvais comprendre la résignation de ces malheureux *Iliates* (nomades), qui étaient assez forts pour nous écraser et qui pourtant subissaient cette destruction de leurs richesses sans songer à la résistance. Bien au contraire, quand la princesse passait, ils faisaient des

vœux pour que les bienfaits du ciel l'accompagnassent, elle et les siens. Je ne pus m'empêcher de manifester l'impression que je ressentais au Mollah Ali, à qui la frayeur avait coupé la parole depuis l'attaque des Bilbers; mais l'air de la patrie et la variété des scènes qui se présentaient à nos yeux, au milieu de l'émigration sindjavienne le remirent bientôt dans son état naturel.—« Comment, me répondit-il, « pouvez-vous vous apitoyer sur le sort de ces brutes? « On ne saurait les comparer qu'aux bêtes des forêts, « qu'elles égalent en férocité : ces peuples ne sont « musulmans que de nom, car ils ne font ni prières, « ni ablutions, ne jeûnent point et refusent la dime « aux Mollahs. J'ai la conviction que les exterminer « serait une action infiniment agréable à Dieu et au « Prophète : j'accorde seulement qu'on pourrait épar- « gner leurs femmes pour peupler nos harems, car « elles y puiseraient de bons enseignements. Penser « autrement à l'égard de ces mécréants serait provo- « quer le courroux céleste. »

Eh! bien tout ce que venait de me dire là mon ami le Mollah, était, à n'en pas douter, la pensée des autres Persans composant notre caravane. Les Sindjavis passent pour être une secte qui n'est musulmane que de nom ; cela suffisait pour les faire mettre hors la loi par ces pèlerins fanatiques. On peut se figurer quelles doivent être les relations des populations entre elles, dans un pays où l'Islamisme se subdivise en une infinité de sectes, toutes ennemies irréconciliables, et l'on comprend de quelle manière la fraternité est comprise dans ces régions. Il nous fallut trois quarts

d'heure pour arriver au haut de la montée, par suite des obstacles que nous rencontrions à chaque pas. Le premier échelon qui conduit sur le grand plateau de l'Asie centrale était franchi ; dès lors nous n'avançâmes plus qu'à travers un pays quelquefois ondulé, mais le plus souvent, dans un défilé très-boisé et très-fatigant pour nos montures, en raison de la grande quantité de pierres qui recouvraient le sol. Un caravansérail-châh, ruiné, se trouve au milieu du défilé ; la forêt cesse dès qu'on l'a dépassé et fait place à une vallée large d'environ trois quarts de lieue, couverte de gras pâturages, au milieu desquels s'élèvent en été de nombreuses tentes de nomades. On remarque aussi çà et là quelques villages.[1].

[1] Depuis que M. Ferrier a écrit ce passage, Zohab et Ser-Peul ont été restitués aux Turks par les Persans. La montagne de Kérend, qui est la limite la plus naturelle entre les deux États, a été désignée par des commissaires spéciaux, comme la frontière que reconnaîtront à l'avenir les populations; mais cette décision ne fera, à mon avis, que compliquer la question au lieu de la résoudre. La raison en est simple : cette frontière est habitée par des nomades qui ne peuvent élever leurs troupeaux qu'à la condition d'avoir pendant les cinq mois les plus froids de l'année, à leur disposition, les pâturages de la plaine qui a été cédée aux Turks, et pendant les sept autres mois de chaleur, il est indispensable qu'ils se transportent dans les montagnes de la Perse, pour y trouver des pâturages, en remplacement de ceux qui se dessèchent dans la plaine. Il s'en suivra que le pays deviendra désert par suite de l'impossibilité matérielle où se trouveront les nomades d'alimenter leurs bestiaux, étant privés de la faculté de passer d'un pays dans un autre ; ou bien cette faculté devra leur être accordée ; alors Turks et Persans voudront prélever un impôt sur ces Iliates, ce qui amenera des différends interminables. Les Persans n'avaient

Après être sorti de la forêt, nous cheminâmes encore deux heures et demie dans la vallée, puis nous arrivâmes à Kérend, gros bourg de onze cents maisons, entouré de nombreux jardins où l'on trouve un caravanserail-châh. Les habitants de cette localité sont *Ali-Illahis*[1], c'est à dire adorateurs d'Ali qu'ils considèrent

pris le parti de dominer dans la plaine, que pour mettre un terme à ces discussions; la leur reprendre peut, jusqu'à un certain point, satisfaire l'amour propre du Sultan, mais, à coup sûr, il prépare à son gouvernement des embarras sans fin. Le Châh pourrait, à peu de frais, fortifier la passe de Kérend, et sa frontière de ce côté serait très-difficile à entamer ; mais l'argent de la Perse est rarement dépensé dans un but d'utilité publique et ces travaux importants ne seront pas plus exécutés sous Nasser-Eddin-Châh qu'ils ne l'ont été sous feu son père Méhémed-Châh.

[1] La secte des Ali-Illahis est un mélange de judaïsme, de sabéisme, de christianisme et de mahométisme. La tombe de Baba Yagdar, située dans le défilé de Zardah, est considérée par ces sectaires comme un lieu consacré. A l'époque de l'invasion des Arabes en Perse, on pensait généralement que c'était là la demeure d'Elie. Les Ali-Illahis croient aux incarnations successives de Dieu et les énumèrent à mille et une. Benjamin, Moïse, Elie, David, Jésus-Christ, Ali et son maître Salman (ils ne font qu'un) l'Iman Hossein et les Haftan (aux sept corps) sont réputés par eux pour être les principales de ces incarnations divines. Les Haftan étaient sept « *Pirs* », autrement dit des guides spirituels qui vivaient à l'époque de la naissance de l'Islamisme et étaient adorés, chacun en particulier, comme une divinité. On les vénère encore dans certaines parties du Kurdistan. Toutes ces incarnations passent pour être le fait d'une seule et même personne dont l'aspect physique aurait été changé. Les sectaires assurent pourtant que les plus parfaites de ces incarnations étaient Benjamin, David, et Ali. Le juif espagnol Benjamin de Tudela paraît avoir placé au nombre de ses coreligionnaires tous les Ali-Illahis. Il est possible, qu'à l'époque où écrivait de Tudela,

comme un Dieu. Ils mangent du porc, boivent des liqueurs fermentées, ne font pas de prières et ne jeûnent point, même pendant le Ramazan. On assure qu'ils ont des mœurs cruelles et sauvages. Toujours en révolte contre l'autorité du Châh de Perse, on ne peut guère les soumettre qu'en transigeant, mais jamais par la force, parce que dans ce dernier cas, ils abandonnent leurs demeures et se cachent dans les montagnes, où il est impossible à une armée persane de les suivre. Du reste l'impôt qu'on prélève sur eux, bien que leur localité soit riche et très-productive, est presque insignifiant. Il fut réduit au commencement de 1842, par suite d'une révolte pareille à celle des Vêpres siciliennes, et ce fait causa la plus grande sensation à Téhéran, où je me trouvais, quand la nouvelle y arriva. Voilà ce qu'on disait alors sur cette affaire.

Un jeune homme de Kérend avait décidé une jeune fille d'une localité voisine à fuir le toit paternel et à le suivre dans sa demeure : il refusa ensuite de se soumettre à l'usage qui l'astreignait à payer une indemnité au père de sa compagne, pour obtenir cession de ses droits sur elle. Il s'ensuivit une plainte adressée à Hadji-Khan *cheki* (gouverneur) de Kermanchâh, tribu du Chirvan, qui envoya quelques uns de ses *farraches* (préposés de la force publique) pour percevoir l'indemnité due par le délinquant. Mais les habitants de Kérend, prenant parti pour leur compatriote, battirent

les mœurs religieuses de ces sectaires fussent moins corrompues. Amaria, où se manifesta pour la première fois le faux Messie David Elias, se trouvait indubitablement dans le district d'Holwan. — R.

et chassèrent de leur village les envoyés du gouverneur. Une deuxième expédition de farraches, plus nombreuse que la première, ne fut pas mieux traitée. Hadji-Khan se décida alors à marcher, à la tête de cinq cents hommes et de quatre pièces de canon, contre les récalcitrants afin de les punir et de les forcer à payer l'impôt arriéré de plusieurs années. Comme on était au cœur de l'hiver, les Kérendiens ne pouvaient sans danger d'être gelés, profiter de leurs retraites habituelles; aussi adoptèrent-ils un autre système. Dès que le gouverneur approcha de leur village, ils se portèrent en masse à sa rencontre, demandèrent grâce et promirent, à cette condition, de payer une somme triple de celle qu'il exigeait d'eux. Le gouverneur, satisfait de voir cette affaire arrangée sans effusion de sang, pardonna et s'en alla loger avec dix de ses serviteurs seulement, dans la plus belle maison de Kérend. Ses soldats et ses gens furent disséminés chez les habitants du village qui s'empressèrent de fournir à tous leurs besoins ; fatigués par la marche rude et pénible qu'ils avaient faite à travers les neiges pendant la journée, les soldats persans furent bientôt ensevelis dans un profond sommeil. A minuit le bruit d'un coup de fusil se fit entendre : c'était le signal convenu entre les Kérendiens pour se précipiter sur leurs hôtes, qu'ils égorgèrent sans pitié. Le gouverneur n'était point encore couché en ce moment, il eut le temps de se barricader dans la maison où il logeait, avant que les rebelles eussent pu y pénétrer. Il résista pendant dix heures à toutes les attaques; ses gens ne tiraient qu'à coup sûr et chaque fois qu'ils déchargeaient leurs ar-

mes, un Kérendien mordait la poussière. A la fin ceux-ci, las de se voir tous tués sans aucun résultat, résolurent d'en finir en incendiant la maison assiégée, qui était construite en bois. Les matières combustibles qu'ils entassèrent tout autour, et auxquelles ils mirent le feu, l'eurent bientôt dévorée. Hadji-Khan préféra mourir en soldat plutôt que de se laisser brûler sans vengeance; suivi de ses dix braves, il sortit de sa retraite comme un lion furieux, et se précipita sur les assaillants. Mais son courage ne pouvait triompher de leur grand nombre. Entouré et frappé par ces forcenés, il tomba pour ne plus se relever, percé de quarante-quatre coups de sabre. Le gouvernement persan, avec sa faiblesse ordinaire, ne crut pas devoir user de répression pour punir un pareil guet-à-pens; il pardonna aux Kérendiens et réduisit le chiffre de l'impôt auquel ils étaient taxés. C'est ainsi qu'en Perse la certitude de l'impunité relâche tous les liens de l'obéissance. Là, point de juste milieu; quand on n'y déploie pas des rigueurs inutiles, on y affiche la faiblesse la plus dangereuse.

J'ai su depuis que le gouvernement persan avait eu de bonnes raisons pour ne pas sévir contre les Kérendiens; car le récit qu'on vient de lire est le rapport officiel, qu'Hadji-Mirza-Aghassi [1], premier

[1] Hadji-Mirza-Aghassi était né à Erivan, devenue aujourd'hui ville russe. C'est lui qui éleva Méhémed-Châh, dernier souverain, et qui devint son premier ministre, lorsque celui-ci monta sur le trône; il occupa cette position jusqu'à sa mort. Homme d'une haute capacité, mais cruel et rapace, il vendait les grandes dignités du gouvernement et toutes les places de l'administration. Bien plus encore, comme les concessionnaires n'espéraient pas

ministre, habitué à tromper son maître sur toutes choses, avait fait à Méhémed-Châh sur cet événement, ce qui veut dire qu'il n'y avait pas un mot de vrai. C'est cependant le récit qui a été inséré dans les Annales persanes par le *Tévarik-neuvis* (historien) des Kadjars, pour servir plus tard de document à l'histoire de leur dynastie. C'est là ce qui m'a décidé à ne point le retrancher de cet ouvrage; ce sera une preuve de plus de la nécessité où l'on est de se défier des récits contenus dans les livres persans. La vénalité ou la crainte engagent toujours les écrivains à dénaturer les faits, et il arrive bien rarement qu'il se trouve parmi eux un homme assez courageux pour faire entendre la vérité; ajoutez à cela qu'il est fort difficile de savoir ce qui se passe en Perse, par suite du manque de journaux, de la difficulté des communications et du despotisme du gouvernement, qui ne souffre la révélation ou la publication des événements que lorsque cela se fait d'une manière louangeuse pour lui. Il faut donc rester très-longtemps dans ce pays et bien connaître la personne qui vous fournit des renseigne-

rester longtemps en place, il leur permettait de pressurer le peuple comme bon leur semblait. L'armée n'existait de fait que sur les cadres, car les soldats résidaient chacun chez eux et les officiers mettaient la paye du régiment dans leur poche. Naturellement les Russes gouvernaient la Perse à leur gré, surtout avec un pareil ministre qui ne se gênait pas pour dire, lorsque quelque chose lui déplaisait : « Je suis Russe et non Persan et si le Châh ne veut plus de moi, je ferai seller ma mule pour retourner à Érivan, mon pays natal. » Pendant tout le temps de son ministère les Anglais avaient presque perdu leur influence en Perse.—R.

ments, pour ne pas s'exposer à être induit en erreur. Il n'y eut certainement pas dix personnes à Téhéran qui surent exactement comment avait eu lieu le massacre de Kérend, pendant l'année qui suivit. Pour mon compte, c'est seulement en 1845, lors de mon passage dans cette localité, que j'acquis les premières preuves de la fausseté du rapport fait au Châh par son premier ministre, et après cinq autres années qu'il me fut donné de connaître l'exacte vérité.

Hadji-Khan n'avait eu à reprocher aux Kérendiens que la mauvaise volonté qu'ils apportaient à lui payer l'impôt; c'est ce qui l'avait décidé à se rendre chez eux accompagné de huit cents hommes, dont trois cents *Gholams* [1], d'origine turke, qui furent logés avec lui dans les maisons du village. Les cinq cents autres étaient des canonniers et des fantassins appartenant à la province de Kermanchâh, qui s'arrêtèrent et s'établirent à une portée de canon de Kérend, dans un caravansérail-châh et dans les huttes des jardins avoisi-

[1] Gholam est le terme employé pour désigner un esclave et il représente, de nos jours, un officier civil d'un rang inférieur, ou un agent de police. Ce mot correspond à celui de *Cavass* en Turkie. Il y en a un certain nombre attachés aux ambassades européennes qui résident en Perse. Le Châh a autour de lui une garde destinée à protéger sa personne, et on appelle ces soldats les gholams du Châh.

Les Russes n'emploient les gholams que pour leur faire porter des dépêches, et servir d'escorte en compagnie de leurs cosaques. Les gholams des diplomates anglais accompagnent aussi et font l'office de courriers, depuis l'époque où la cavalerie régulière des Indiens, qui suivait l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, a été supprimée, lors de la mission de sir Gore Ouseley, laquelle dura de 1812 à 1818.—R.

nants. La plupart des Kérendiens prévoyant des violences de la part du gouverneur et de ses Gholams turks, avaient prudemment, malgré les rigueurs de l'hiver, envoyé leurs femmes et leurs filles dans les montagnes : les autres, plus confiants, les gardèrent près d'eux dans le village. Hadji-Khan manifesta dès son arrivée les intentions les plus sévères à l'égard de ces villageois, et il fit prélever l'impôt et les vivres dont sa troupe avait besoin, avec une violence sans égale. La taxe de chaque habitant, déjà considérablement augmentée par le gouverneur, devint encore plus onéreuse, par suite de l'avidité des agents subalternes. Chaque gholam agissait en tyran avec le maître de la maison dans laquelle il était logé, et mettait ses provisions au pillage, sans qu'il trouvât la plus légère opposition de la part du malheureux opprimé. Quand ils furent ivres, ils voulurent violer les femmes et les filles et quelques-uns d'entre eux, après les avoir souillées, couvrirent d'ordures les têtes de leurs victimes, ce qui, en Perse, est la plus cruelle injure. Hadji-Khan répondit aux plaintes qui lui furent adressées à ce sujet par des plaisanteries empreintes du cynisme le plus révoltant, et pour ajouter au désespoir de ces malheureux, il envoya aussitôt ses gens à la découverte, avec l'ordre de lui amener les deux plus jolies filles du village, dont il voulait lui-même abuser. Un de ses domestiques s'étant présenté, avec l'intention de remplir cet ordre, dans la maison de l'un des principaux habitants, rencontra, au lieu de la belle qu'on lui avait indiquée, un père furieux qui lui fit une large blessure à la tête. Mais ses cama-

rades venant à son aide, se saisirent du Kérendien et l'amenèrent en présence du gouverneur qui le perça de sa propre main de plus de vingt coups de poignard. Hadji-Khan se répandant ensuite en invectives contre les habitants du village, jura sur la barbe du Châh d'en faire étrangler la moitié au point du jour. Les vieillards le supplièrent en vain de pardonner : son langage continua à être impitoyable. Les Kérendiens, poussés à bout, se réunirent alors sur la place publique et s'engagèrent, par un serment solennel qu'il n'est pas permis à ceux de leur secte de rétracter sans s'exposer à la damnation éternelle, à combattre leurs tyrans jusqu'au dernier soupir. Fondant aussitôt sur les Gholams dispersés, endormis ou ivres-morts, ils les égorgèrent comme des moutons. Hadji-Khan, prévenu du danger qu'il courait, eut le temps de se barricader dans son logis; il s'y défendit et mourut de la manière relatée par le rapport du premier ministre. Les troupes campées dans le caravansérail, et appartenant a la même province que les Kérendiens, ne dissimulaient point leurs sympathies pour eux ; aussi la lenteur qu'elles mirent à arriver au secours de leur chef laissa le temps à la révolte de le massacrer sans pitié. Leur petite troupe retourna à Kermanchâh sans avoir reçu la moindre insulte ; il n'en fut pas de même des Turks, qui périrent tous jusqu'au dernier. On appelle Turks, en Perse, les sujets du Châh qui appartiennent à la province d'Azerbaïdjan, et cela parce qu'ils parlent tous la langue turke ; ils sont abhorrés dans les autres provinces où l'on parle le persan, moins cependant à cause de la diffé-

rence de langage, que parce que, fournissant la plus grande partie des troupes régulières à l'État, ils violentent les populations et commettent mille exactions partout où on les envoie en garnison.

Les peuples que nous appelons Turks, en Europe, et qui sont gouvernés par le Sultan de Constantinople, reçoivent le nom d'Osmanlis des autres nations de l'Asie.

Le thermomètre centigrade ne marquait que seize degrés, à l'ombre, quand je passai à Kérend, tandis que huit jours avant, j'en avais trouvé trente-cinq à Bakouba.

Haroun-Abad.—9 avril.—4 farsangs, parcours de sept heures. Route facile dans la vallée, où l'on rencontre de temps en temps quelques monticules boisés. Ce village est situé sur la rivière Kérah, presque à l'origine de l'une de ses sources. Il n'est habité qu'en été. En hiver, sa population va s'abriter dans les plaines contre les rigueurs du froid, qui est intense. Une soixantaine de maisons et un caravansérail-châh sont les seules constructions que l'on voie à Haroun-Abad.

Mahi-Daicht.—10 avril.—Distance 5 farsangs, sept heures et demie de marche. Le chemin s'étend d'abord pendant trois quarts d'heure, dans la plaine de Kérend, sur un sol plat et facile, puis il tourne tout à coup à l'est et s'engage dans les montagnes, au milieu desquelles on chemine pendant une heure sur une route escarpée. L'on débouche enfin dans la belle plaine où se trouve Mahi-Daicht, village de quatre-vingts feux, par lequel passe une petite rivière remplie d'une innombrable quantité de tortues. Cette plaine est couverte de villages situés au milieu de gras pâturages.

Kermanchâh. — 11 avril. — 3 farsangs, cinq heures de parcours, en cheminant à travers des vallées et des montagnes, au pied desquelles la ville est adossée. De nombreux jardins sont encaissés dans une gorge qui va en s'élevant à l'ouest de la cité. La muraille d'enceinte est ruinée, et le fossé qui la protégeait est en partie comblé, de sorte que la ville est maintenant ouverte. Sous le règne de Feth-Ali-Châh, c'était la capitale d'une grande province, et la résidence de Méhémed-Ali-Mirza, fils aîné du Châh et gouverneur général du Kurdistan persan. Ce prince était né d'une esclave géorgienne, circonstance qui avait déterminé son père à lui retirer les droits qu'il devait avoir à la couronne, après sa mort, pour les transférer à son second fils Abbas-Mirza, gouverneur général de l'Azerbaïdjan, dont la mère appartenait à la tribu royale des Kadjars [1]. Mais Méhémed-Ali-Mirza avait protesté

[1] Les Kadjars sont une tribu de laquelle est sortie la famille qui règne actuellement en Perse. Ils sont l'une des sept tribus turkes qui prirent le parti de Châh Ismaël, l'un des premiers princes de la dynastie Suffavienne, en l'an 1500 après Jésus-Christ, quand ce chef parvint à donner une grande importance à la secte des Chiites, et fit adopter leurs croyances par la Perse entière. Le seul point de différence, dans leur foi, entre eux et les Sounnites, consiste dans leur assertion que Ali, le compagnon, le gendre et le neveu du prophète, aurait dû succéder immédiatement à Mahomet au lieu et place d'Abou-Beckr, d'Omar et d'Osman. Le plus grand nombre des ancêtres de Châh Ismaël avaient été « *Soofis,* » autrement dit, sages, philosophes. Malcolm est d'avis qu'Ismaël préconisa la secte d'Ali parce qu'il crut plus utile de donner aux extases, auxquelles se livraient certains dévots et quelques membres de sa famille, un objet plus intelligible à la masse de ses compatriotes que la contemplation abstraite de la divinité. Le nom des autres tribus

contre la décision de son père, à qui il avait déclaré à Téhéran, dans une audience solennelle, à laquelle assistaient tous ses frères, qu'après sa mort c'était le sabre qui déciderait entre lui et Abbas-Mirza. A la suite de cette déclaration, il était monté à cheval et était revenu à Kermanchâh, où il s'occupa à organiser une armée capable de l'aider à soutenir et à faire triompher ses droits. Les Kurdes, qui la composaient en partie, sont une race belliqueuse, possédant toutes les qualités qui font d'excellents soldats. Instruits par des officiers français d'élite, MM. Court et Devaux, ils pouvaient soutenir, sans désavantage, une comparaison favorable avec les troupes qu'Abbas-Mirza avait levées dans l'Azerbaïdjan, troupes disciplinées par un nombreux personnel d'officiers anglais, détachés près de lui par la Compagnie des Indes[1]. Mais la destinée, qui se plaît à déjouer les calculs les plus profonds, devait anéantir les espérances de ces deux princes, recommandables sous tant de rapports. Ils moururent

turkes qui prirent parti pour le Châh Ismaël sont : Oustajâlou, Shâmlou, Nickâlou, Bâhârllou, Zûlkadder et Affshâr.

Aga-Méhémed-Khan fut, en 1794, le premier monarque de la dynastie des Kadjars. A cette époque, la tribu campait et demeurait dans le voisinage d'Astrabad où, du reste, on retrouve encore leurs descendants.—R.

[1] Les officiers anglais chargés de discipliner les troupes persanes sous le commandement d'Abbas-Mirza, étaient : sir Henry Lindsay Béthune, le capitaine Christie, le major Hart et le colonel Shee. Les deux premiers ont laissé un souvenir durable en Perse, et dernièrement encore, l'on demandait à des voyageurs, dans certains villages de la Géorgie et de l'Arménie, si Lindsa - Saheb vivait encore et se portait bien.—R.

l'un et l'autre avant leur père: Méhémed-Ali-Mirza, du choléra, au moment où il allait s'emparer de Bagdad, et Abbas-Mirza emporté par une maladie mystérieuse, lorsqu'il allait entrer victorieux dans Hérat.

La province de Kermanchâh s'était ressentie avantageusement de la rivalité des fils de Feth-Ali-Châh. Méhémed-Ali-Mirza, qui avait intérêt à se ménager la population de cette contrée, l'administrait d'une manière toute paternelle; ses largesses avaient considérablement enrichi la ville, où une nombreuse population vivait dans l'abondance; par malheur, ce peuple en a été chassé par la tyrannie des successeurs de ce prince, qui n'ont eu en vue que leurs intérêts personnels. Aujourd'hui, les beaux bazars de Kermanchâh sont déserts, les neuf dixièmes des boutiques sont fermés, et sitôt qu'un malheureux, attiré par l'espoir d'un gain minime, se hasarde à y étaler sa marchandise, il est violemment dépouillé par une soldatesque indisciplinée, qui se livre à toutes sortes d'excès, avec la certitude de l'impunité. La terreur inspirée par ces soudards est telle, que lorsque les habitants ont des démêlés entre eux, ils redoutent de s'adresser aux tribunaux ordinaires, forcés qu'ils sont par les *serbas* (soldats d'infanterie persans) de les prendre pour arbitres de leurs différends. Il va sans dire que ces jugements sont sans appel, et se terminent presque toujours comme dans la fable de l'*Huître et les Plaideurs*. L'émir Meuhb-Ali-Khan, gouverneur de la province, est ce même général dont l'ignorance et la lâcheté compromirent tant de fois le succès des armes persanes sous les murs d'Hérat, en 1838; mais, comme

il appartient à la famille des Makoulis, que protégeait le premier ministre Hadji-Mirza-Aghassi, ses vices furent transformés en vertus aux yeux du Châh. C'est ainsi qu'il arriva à l'un des premiers emplois militaires et qu'il dirige encore l'administration de l'une des provinces les plus riches de la Perse. Le mal ne serait point irréparable, si ce personnage se contentait de prélever le double et même le triple des impôts dus par les habitants de Kermanchâh : mais hélas! il les a complétement dépouillés. La misère est affreuse partout où pèse sa juridiction ; la plupart de ces malheureux n'ont pas de pain à manger, et, lorsqu'ils se sont adressés à la cour, pour qu'on leur rendît justice, on les a traités de rebelles, on les a gratifié de la bastonnade, et Meuhb-Ali-Khan est resté gouverneur[1]. Cette

[1] Ce que raconte M. Ferrier n'est hélas! que trop vrai. Un témoin occulaire nous a raconté que, pendant son séjour à Kermanchâh, en 1846, il avait été témoin du plus horrible spectacle. Un monstre à figure humaine, Meuhb-Ali-Khan, gouvernait la province et opprimait les habitants de la plus terrible manière. Ce misérable qui avait acheté son gouvernement de Hadji-Mirza-Aghassi, après s'être emparé sans autre façon des biens des habitants, avait complété la liste de ses rapines, en envoyant tous les troupeaux volés par lui dans les propriétés qu'il possédait près de Makoo et d'Ararah. Le peuple en était réduit à manger l'herbe des champs pour ne pas mourir de faim, et l'on voyait des enfants amaigris, et entièrement nus, se traîner, l'estomac gonflé, comme cela arrive aux pauvres affamés, et certes les enfants qui ont faim sont un horrible spectacle! Dans une rue où passait le voyageur, il trouva les habitants couchés, à moitié morts, le long de leurs maisons. Il y avait là, horrible mélange ! une famille entière, le père, la mère, et de nombreux enfants amoncelés en un groupe informe, et ne pouvant se remuer accablés qu'ils étaient par la fièvre et l'approche de la

stupide politique a produit ses fruits. Les trois quarts de la population ont émigré, les citadins dans l'Azerbaïdjan et les nomades en Turkie. Il en est résulté une grande diminution dans le revenu de la province, mais Meuhb-Ali-Khan s'inquiète fort peu de cela, et il a réparti sur ceux qui sont restés l'impôt qu'acquittaient précédemment ceux qui ont fui sa tyrannie. C'est un malheur d'autant plus grand que cette contrée est une des plus fertiles de la Perse ; les montagnes y sont aussi productives que les plaines, les prairies offrent des ressources telles, qu'on peut y élever des moutons par centaines de mille. Ce sont les Kurdes de ces montagnes qui alimentent en quelque sorte la capitale, où, chaque printemps, ils amènent plus de soixante-dix mille moutons ; un plus grand nombre encore se dirige vers la Turkie, et tout indique que bientôt c'est vers ce dernier pays que les nomades du Kermanchâh conduiront la totalité des troupeaux qu'ils destinent à la vente.

Les chevaux de cette province ont une grande réputation et tiennent beaucoup de la race arabe ; à vrai dire ils ont des formes plus larges que celles des chevaux du désert : leur encolure est forte, leur poitrail bien développé, et ils peuvent être employés aussi bien au trait qu'à la selle.

Les tapis[1] sont encore une production qui enrichit

mort. Quoique le voyageur se fût hâté d'envoyer un rapport sur ce qu'il avait vu à l'ambassade anglaise de Téhéran, il est à peu près certain que l'on ne fit jamais rien pour empêcher le tyran de continuer ses déprédations.—R.

[1] Les tapis persans sont célèbres non-seulement par la beauté de leurs dessins, mais encore par la finesse de leurs laines et le

la province de Kermanchâh. Rien n'est plus beau, plus moelleux, et en même temps meilleur marché que ceux qui s'y fabriquent. Des dessins d'un goût parfait, les couleurs les plus vives font une partie de leur mérite qui se complète par leur longue durée. Ces tapis sont fabriqués dans les villages et dans les campements de nomades, le plus souvent par des femmes et des enfants. Leur fabrication n'exige pas un métier savamment combiné : quatre piquets fichés en terre, de manière à retenir les fils de laine, tel est le simple mécanisme employé pour tisser ces magnifiques tapis.

La manne (*guzenguébine*) [1] se récolte en abondance dans le Kermanchâh ; les Persans la mêlent avec de la farine et du sucre, et en font de petites tablettes dont ils sont excessivement friands. Ils en expédient dans toutes les parties de l'Asie.

Le revenu de la province de Kermanchâh, qui

bon teint de leurs couleurs qui sont toutes végétales. Le vert persan ne se fait qu'en Perse; quant au safran et à l'indigo, ce sont des couleurs dont on cherche encore le secret. Quelques-uns de ces tapis valent de cent cinquante à deux cents francs les deux mètres carrés dans le pays même. Les tapis les plus fins sont fabriqués à Senna. Il y a aussi une manufacture célèbre à Ferraoun, près de Téhéran, qui a appartenu au feu Serdar Baba-Khan. On peut y fabriquer des tapis de toutes les grandeurs voulues. Autrefois les plus beaux tapis se faisaient à Hérat : au Chehil Minar, la manufacture d'Ispahan, on fabrique des tapis qui ont 140 pieds de long sur 70 de large. Avant la guerre d'Orient, on exportait la plupart de ces tapis pour l'Angleterre, par la voie de Trébizonde, et on les vendait à Londres presque aussi bon marché qu'en Perse même.—R.

[1] La manne est produite par une mouche verte qui la dépose sur le derrière de la feuille du chêne nain. Du moins telle est l'assertion de Diodore de Sicile.

n'embrasse plus aujourd'hui que cinq districts, est fixé pour l'impôt à 60,000 tomans, 750,000 fr., et pour la douane à 13,000 tomans, 162,500 fr.

Je me séparai à Kermanchâh de la caravane qui m'avait amené de Bagdad. La princesse Fakhret-Dooulet se rendit à Sennah, près l'une de ses sœurs, et les autres pèlerins prirent chacun la direction qui devait les conduire chez eux. Mon ami le Mollah Ali se sépara de moi, au plus grand avantage de mes provisions d'eau-de-vie et de charcuterie. Cependant, je ne pus m'empêcher de regretter ce caractère enjoué, cet esprit satirique et railleur qui le rendaient indispensable, une fois qu'on l'avait connu. Il prit la route de Bouroudjird, sa patrie, et depuis je ne l'ai plus revu.—Dès que j'arrivai au caravansérail, je trouvai une caravane prête à partir pour Hamadân, je me hâtai de louer des mulets, à raison de cinq *sahebkrans*[1] l'un, (six francs); puis, comme il était encore de très-bonne heure, j'enfourchai un cheval de poste, qui en une demie-heure me porta à une farsang et demie de la ville, à Takht-el-Bostane, où l'on trouve de magnifiques bas-reliefs. C'est un monument grandiose et digne d'être visité, mais plusieurs auteurs, entre autres sir John Malcolm, en ont donné une description tellement savante et détaillée, que je décline ma compétence en fait de pareils travaux : je me bornerai à renvoyer à l'ouvrage de l'historien que je viens de citer ceux qui auraient envie de se faire une idée exacte des

[1] Un sahebkran vaut environ un franc vingt-cinq centimes de France, ou un shilling anglais.

sculptures de Takht-el-Bostane. Il est bon d'indiquer seulement qu'elles furent faites par l'ordre de Baharam IV (le Varanos IV de l'histoire romaine), qui vivait au commencement du v[e] siècle, et qui fut, dit-on, le fondateur de Kermanchâh.

Je séjournai le 12 avril à Kermanchâh, et je fus atteint, dès le matin, de coliques très-fortes, suivies d'une dyssenterie qui me réduisit, en moins d'une heure, à une faiblesse telle qu'il m'était impossible de me tenir debout. J'attribuai cette indisposition à deux tablettes de manne que j'avais mangées la veille, mais je sus plus tard, de la manière la plus certaine, que ces fâcheux symptômes étaient le résultat d'un poison, heureusement assez bénin, que ce scélérat d'Ivan avait mêlé à mes aliments. Je n'avais échappé à la mort que parce que la dose absorbée était trop faible. Ce poison était le produit d'une espèce de gramen d'un blanc cendré et sans saveur, qui se récolte dans les montagnes du Kurdistan ; ses feuilles, séchées au soleil et réduites en poudre, ne donnent aucun goût étranger aux substances auxquelles on les mêle, et ses effets ne sont pas très-douloureux. Pris à une très-petite dose, il donne la mort instantanément aux gens d'un tempérament lymphatique : chez les autres, il détermine d'abord de légères coliques, auxquelles succède une faiblesse excessive, qui va en augmentant graduellement. On finit par s'éteindre comme la flamme d'une lampe qui manque d'huile. Quelquefois l'agonie se prolonge plusieurs années. Dans les harems, les femmes se

servent particulièment entre elles de cette substance vénéneuse. Comme, les jours suivants, je ne pris que de légers bouillons de poulet, que je faisais cuire à côté de moi, mon drôle ne trouva sans doute pas l'occasion de renouveler son expérience sur ma personne, mais ce n'est pas l'envie qui lui en manqua, car plus tard il se vanta publiquement de son crime à Hamadân. Il s'était aperçu que je cachais soigneusement mon identité en Perse, et il avait espéré se débarrasser de moi à petit bruit, pour s'emparer de ce qui m'appartenait ; nul, en effet, ne se serait occupé de ce que je serais devenu, et si, plus tard, on avait fait des recherches, rien n'aurait pu prouver la culpabilité d'Ivan.

Bisutoun.—13 avril.—6 farsangs, que l'on franchit en neuf heures, par une route plate et facile, en laissant à une grande distance, sur la droite, les monts du Louristan encore couverts de neige, et en longeant de très-près, sur la gauche, ceux du Kurdistan, énormes blocs de rochers arides et abruptes, sans un pouce de terre végétale.

J'étais tellement faible en partant, qu'il fallut me hisser sur mon mulet et, si l'on ne m'eût fixé sur le bât de ma monture en m'attachant avec des sangles, j'aurais certainement fait vingt chutes avant d'arriver au gîte. Une heure après avoir quitté Kermanchâh, nous traversâmes le Kerkha (appelé aussi Kerah et Kara-Sou, qui va se jeter dans le Chat-el-Arab [1] et qu'on

[1] Littéralement parlant : la rivière des Arabes, c'est ains qu'on appelle les courants d'eau du Tigre et de l'Euphrate, qui se jettent l'un dans l'autre au-dessous de Korna.

pense être le Gnide des anciens) sur un beau pont construit en briques, à côté duquel se trouve un caravansérail-châh tombant en ruines. A quatre autres heures de marche de là, les montagnes, en se rapprochant graduellement, forment un défilé, à l'entrée duquel gisent d'immenses blocs de marbre, dont quelques-uns sont des chapiteaux de colonnes, fort artistement sculptés. Ils ornaient sans doute un monument dont les fondations, qui se composent d'assises de pierres de taille, sont encore très-apparentes, quoique au niveau du sol. On doit conclure de leur peu d'étendue qu'elles furent celles d'un temple ou d'une habitation particulière.

Bisutoun est un petit hameau de dix-huit maisons, groupé autour d'un caravansérail-châh. Les montagnes de rochers au pied desquelles il est situé sont couvertes de bas-reliefs, que les Persans attribuent au ciseau de leur fameux sculpteur Ferhad ; l'explication s'en trouve aussi dans l'ouvrage de Malcolm[1]. On

1 Voici en quels termes sir H. Rawlinson décrit la position géographique de Bisutoun : « D'Anville est le premier qui a reconnu dans cette place une identité bien sérieuse avec Baghistan, l'ancienne ville des Grecs, et tout porte à croire qu'il était dans le vrai. L'étymologie même de ce nom confirme les assertions du géographe. Baghistan veut dire en persan la « ville des jardins », et ce nom dérive sans doute des nombreux jardins de plaisance, traditionnellement attribués à Sémiramis. Bostane a la même signification et n'est qu'une contraction du premier de ces noms. La chaîne de montagnes qui bordent la plaine de Kermanchâh, appelée Jabali-Bisutoun par les géographes, est aussi nommée, à l'une des extrémités, Takht-El-Bostane. Quant à l'évidence émanée de la description, nos lecteurs en jugeront eux-mêmes. Les rocs escarpés, hauts de 17 stades, qui s'élèvent vis-à-

voit aussi à Bisutoun d'énormes chapiteaux de colonnes de marbre qui sont du travail le plus fini. Un des plus vastes bas-reliefs, situé à hauteur d'homme, contre le flanc de la montagne, a été mutilé par Feth-Ali-Châh. Les anciennes figures et les caractères cunéiformes ont été grattés par son ordre et remplacés par d'autres, qui célèbrent la gloire de ce souverain. Ceux qui sont plus élevés n'ont dû leur conservation qu'à la difficulté qu'on éprouvait à les atteindre.

vis des jardins, la cascade qui s'élance du haut de ce précipice, et va retomber sur le gazon qui croît au pied des rochers, tout cela donne une idée exacte de la ville actuelle de Bisutoun. Par malheur les sculptures de Sémiramis et l'inscription en langue syriaque ont disparu On trouve seulement à Bisutoun deux tablettes sur lesquelles on aperçoit des caractères tracés, l'une à moitié détruite et conservant encore des vestiges d'une inscription grecque, œuvre de Gotarzès, et l'autre sculptée à la manière persépolitaine et au centre de laquelle se dessinent près de mille lignes de signes cunéiformes, racontant les vœux religieux de Darius, fils d'Hystape, à son retour de la destruction de Babylone après la révolte de son Udpati, le gouverneur Nebu-Kadnazzar, fils de Nebunit. Rien ne fait croire que ces deux sculptures représentent celles qui sont attribués à Sémiramis, et cependant, non-seulement Ctesias, mais encore Isidore, disent avoir vu une statue et un piédestal de Sémiramis à Baghistan. Pour résoudre la difficulté, nous dirons que ces sculptures proviennent de la partie inférieure du rocher taillée par la reine d'Assyrie, et qu'à l'époque où Khosrou Purviz voulut adosser son palais à la montagne, il se vit forcé de la faire encore creuser davantage : il détruisit ainsi jusqu'aux traces des sculptures. Quant au piédestal, ou à la colonne de Sémiramis, n'est-il pas extraordinaire qu'un écrivain de l'Orient l'ait décrit au xve siècle comme ayant la forme d'un minaret ? Or, il n'y a rien de tel à l'heure qu'il est. Les monuments en ruine de Bisutoun, comme tous ceux du voisinage, sont de l'époque sassanide. »—R.

—La petite rivière de Guarmi-Ab, un des affluents du Kara-Sou, passe par Bisutoun et fertilise tout le district auquel il appartient. Il est couvert de prairies et de nombreux villages, entourés de magnifiques vergers, ce qui lui a valu le nom de *Baghistan* (ville des jardins), qu'il porte, ainsi que cela a été prouvé, depuis les siècles les plus reculés.

Sahhana. — 14 avril. — 4 farsangs, six heures et demie de parcours, à travers de belles vallées couvertes de prairies et de riches cultures, au milieu desquelles s'élèvent de nombreux villages bien arrosés et d'une grande richesse.

Sahhana est une localité de cinq cents feux, entourée de jardins fruitiers d'une vaste étendue. On n'y trouve pas de caravansérail-châh, mais mon muletier me procura un bon logis chez l'un des habitants.—Les caravaniers persans sont les meilleurs de toute l'Asie : les plus mauvais sont ceux d'origine arabe ; rien n'égale leur paresse, leur insouciance, leur ignorance et leur grossièreté.

La caravane que j'avais prise à Kermanchâh était bien moins considérable que celle qui m'y avait amené. Elle se composait d'une vingtaine de bêtes de charge ; la cohue était donc bien moindre que dans la première, ce qui me plut infiniment, à cause du désir et de l'intérêt que j'avais à voyager isolé. Je ne pouvais cependant pas penser, sans quelque regret, à la jovialité de mon ancien camarade de route le Mollah Ali. Nos nouveaux compagnons de voyage ne m'offraient aucune compensation ; c'étaient six muletiers bien lourds, quoique braves gens au fond, mon scélérat

d'Ivan et deux Mollahs, suivis d'une espèce d'intrus qui remplissait auprès d'eux *toute espèce d'offices*. Comme le Mollah Ali, ils portaient tous le turban blanc, l'habit fermé et la barbe longue. Mais quelle différence entre eux ! Ceux-ci étaient sales et puants comme des capucins. Leurs yeux, constamment baissés vers la terre ou levés vers le ciel, ne changeaient jamais de direction que pour regarder de côté, et leur expression dénotait autant de bigoterie que d'hypocrisie. Ils étaient aussi laids au physique qu'ils me paraissaient l'être au moral, et ces drôles avaient toujours soin de se tenir du côté opposé à celui où je cheminais, afin d'éviter mon contact impur. A vrai dire, je me vengeai du superbe mépris qu'ils semblaient manifester à mon endroit, en les tenant toujours sous le vent, afin de leur envoyer mes émanations contaminatoires, ce qui les désespérait fort.

Kienguaver. — 15 avril. — 4 farsangs, six heures et demie de route, à travers des vallées, des plaines et des montagnes couvertes d'une végétation aussi luxuriante que celle du pays que j'avais parcouru la veille.

Après quatre heures de marche, on arrive sur le versant d'une montagne, d'où le superbe mont Nahavend apparaît tout à coup avec son éclatante couronne de neige. La localité qui donne son nom à cette montagne se trouve de l'autre côté du pic ; c'était anciennement une place forte très-importante, souvent citée dans les annales de la Perse. Sa distance sud-ouest d'Hamadân est de quinze lieues environ. C'est à Nahavend[1]

[1] La ville de Nahavend est bâtie au pied de la chaîne nord-est

que fut livrée la fameuse bataille où les troupes du Khalife Omar, commandées par le chef arabe Noman, qui y périt, battirent les Persans, en l'an de J.-C. 641, et de l'hégire 21, sous le règne de Yezdjird, prince sassanide, qui fut tué, peu de temps après sa défaite, par un meunier de Merv, chez lequel il s'était réfugié. La dynastie des Sassanides avait régné quatre cent quinze ans sur la Perse; elle s'éteignit avec Yezdjird, et la Perse passa dès lors sous la domination des Khalifes, qui forcèrent sa population à embrasser l'Islamisme. — Les Turks s'étant emparés de Nahavend, Châh-Abbas le Grand la reprit sur eux en 1602, et en fit ruiner les fortifications. Depuis ce moment, elle n'a cessé de marcher à sa décadence. Aujourd'hui elle ne compte pas plus de mille à douze cents feux. Bouroudjird, autre ville située un peu plus au sud-est, est le chef-lieu d'un petit gouvernement qui porte son nom. Elle compte douze mille habitants environ, parmi lesquels un grand nombre de Seïds, de Mollahs et autres gens d'Eglise très-fanatiques. Elle est habituellement gouvernée par un prince du sang; c'est là que se trouvent les plus gras pâturages de la Perse, ce qui fait que le Châh y laisse toujours, en temps de paix, une partie de sa cavalerie en cantonnement. A un quart d'heure de Kienguaver, on traverse une étroite rivière sur un petit pont en briques de quatre arches,

des montagnes, sur quelques mamelons aplatis. La citadelle s'élève au milieu de la ville; c'est un bâtiment d'un aspect imposant et d'une force réelle; ses murailles, bâties sur un pic élevé, sont faites de pisé d'une dureté extraordinaire, et se dressent à une centaine de pieds au-dessus du sol.—R.

et l'on arrive, en montant quelque peu, jusqu'à la bourgade, où l'on compte de neuf cent-cinquante à mille maisons habitées. Elle est située sur le revers d'une montagne qui ferme au nord une plaine admirablement belle, dans les prairies de laquelle on élève des chevaux de race arabe nombreux et excellents. Il y a à Kienguaver un bazar et un caravansérail-châh en ruines et de vastes jardins fruitiers. On y remarque particulièrement une mosquée, dans laquelle quelques voyageurs ont cru reconnaître un ancien temple consacré par les Ghèbres[1] au culte du feu. Les fondements de son mur d'enceinte sont des blocs de granit énormes qui s'élèvent à six pieds au-dessus du sol; ils sont surmontés de tronçons de colonnes, aussi en granit, mais enfouis et en partie cachés sous une masse de cailloux et de boue que les habitants actuels ont ajoutée pour remplacer la partie de l'édifice qui s'est affaissée. D'autres débris antiques, fort nombreux, particulièrement des tronçons de colonnes, sont dispersés çà et là sur la montagne, ou renfermés dans une ancienne forteresse qui couronne un mamelon à la base duquel la bourgade est adossée. Il n'est resté là que les blocs trop lourds pour être transportés : tous ceux qui pouvaient l'être, après avoir été brisés en plusieurs fragments, ont été employés par les habitants à des constructions modernes.

La vue de ces nombreuses marques de la somptuosité des édifices qui ont occupé l'emplacement de Kienguaver m'amena naturellement à penser que ce

[1] Voir à l'appendice pour ce qui est des Ghèbres et de leur émigration dans l'Inde.

lieu avait été une bien grande ville dans les temps anciens. Peu à peu, en rappelant mes souvenirs et les diverses opinions qui ont été émises sur l'emplacement de l'ancienne Ecbatane, en relisant attentivement Arrien, je me suis arrêté à la pensée que je foulais en ce moment le sol de cette antique cité, et voici le raisonnement que je me suis tenu :

Bien que la plupart des écrivains voient dans Hamadân l'ancienne Ecbatane, cela ne me paraît rien moins que prouvé, car la nouvelle cité ne contient pas de monument ou de ruines qui puissent justifier cette opinion, et ceux qui ont cherché à établir la similitude des deux villes n'ont pu apporter, en faveur de leur assertion, que des conjectures qui ne reposaient sur aucune preuve sérieuse. Qu'Hamadân se soit élevé aux dépens d'Ecbatane, en se transportant à douze farsangs plus à l'est, cela peut être vraisemblable, car nous voyons le même fait se répéter à Persépolis, qui est devenu maintenant la ville de Chiraz, élevée à douze farsangs plus au sud ; mais ce qu'il s'agit de découvrir, c'est l'emplacement sur lequel reposait le palais de Déjokès, et je ne puis m'arrêter à l'idée qu'il ait jamais occupé la petite colline connue aujourd'hui sous le nom de Mussella, qui se trouve en dehors de l'enceinte d'Hamadân, tandis que le monticule qu'occupe encore la vieille forteresse de Kienguaver était digne, par son développement et sa situation dominante, de porter le palais du roi mède. Du reste, cette preuve ne m'aurait pas paru concluante, si Arrien ne m'en avait fourni une autre qui corrobore l'opinion que je venais de me former.

On lit ce qui suit dans son *Histoire d'Alexandre :* « *La marche forcée* fit laisser aux Macédoniens un « grand nombre de malades sur la route, et ils perdi- « rent beaucoup de chevaux. *Loin de ralentir sa* « *course,* Alexandre arrive le *onzième* jour à Rhaguès, « le douzième l'eut conduit aux Pyles caspiennes..... » Or, il n'y a que huit journées ordinaires, soit cinquante farsangs (chacune d'une heure de marche d'un cheval chargé seulement de son cavalier et allant au pas de route) pour une caravane qui se rend d'Hamadàn à Téhéran, ville qui a remplacé l'ancienne Rhaguès. Comment se ferait-il alors que les Grecs, *allant à marche forcée sans ralentir leur course*, eussent mis *onze* jours pour franchir une aussi petite distance ? C'est une appréciation que je livre à la sagacité et à la bonne foi de tous ceux qui n'ont pas un parti pris, quand même, sur cette question. Si, au contraire, on admet que Kienguaver soit l'ancienne Ecbatane, la marche des Macédoniens, pendant *onze* journées au lieu de *huit*, devient aussitôt vraisemblable.

La mosquée de Kienguaver ne m'a pas non plus paru être orientée d'après les usages des adorateurs du feu. Dans les monuments affectés à leur culte, ils perçaient toujours l'entrée et la sortie du côté du lever et du coucher du soleil, tandis que ce n'est point le cas de la mosquée en question, dont les issues regardent le nord et le sud. Du reste, il est peu probable qu'un temple destiné aux cérémonies d'un culte eût reçu un si petit développement, et il serait plus naturel de voir dans ces ruines le tombeau d'un grand personnage, peut-être celui qu'Alexandre éleva à son ami Héphestion.

CHAPITRE III

Sahadabad.—Villages entourés de murailles. — Les Mollahs fanatiques.— Hamadân.— Les voleurs de grande route.— Leur mépris pour l'Eglise.—Les effets du poison.—Un homéopathe français. –La réception que lui fait son général.— Punitions. — Souvenirs historiques à Hamadân.— Les tombeaux d'Esther et de Mardochée.—Description de Hamadân. —Ses habitants.—Le prince Khanlar-Mirza.—Le Sertip Ferz-Ullah-Khan.—Une famille bien unie. — L'auteur rencontre un vieil ami.—Visite à Ferz-Ullah-Khan. —Moralité des Persans.—Un Séyid importun.—L'auteur est volé.— Motifs du chef de la caravane pour ne pas se mettre en voyage un jeudi.—Véracité des muletiers.—Les domestiques persans. —Bibik-Abad. — Zérèh. — Nouvarane. — Villages florissants.—Richesse du pays.—Emploi des revenus publics. —Superstitions des Persans.—Les poissons apprivoisés.

Sahadabad.—16 avril.—6 farsangs, sept heures trois quarts de parcours en plaine, route facile ; villages, cultures, prairies à droite et à gauche du chemin. On traverse une rivière ou plutôt un marais, sur un pont de briques de huit arches. Un autre cours d'eau coule en avant de Sahadabad, gros bourg de huit cents feux, rempli de bazars, qui s'étend sur une longueur d'une farsang au pied de l'Élevend : la route le divise en deux parties, et il est entouré de toutes parts d'une infinité de vergers clos de murs.

Depuis Kérend jusqu'à Sahadabad, les villages protégés par des murailles, et bâtis sur la crête d'éminences provenant du tassement de terres rapportées, sont excessivement nombreux. C'est une méthode qui

paraît avoir été adoptée de tout temps en Perse, mais qui s'est généralisée pendant les guerres civiles du dernier siècle; l'autorité était si mal affermie, le pouvoir changeait de main avec tant de rapidité, que les Khans persans n'en tenaient aucun compte. Ils étaient à peu près souverains dans leurs fiefs, et leur principale occupation était de se piller les uns les autres. Comme les surprises étaient leur principal système d'attaques, chacun d'eux s'enfermait dans des murailles, afin de vivre en sécurité. Je vis de ravissants effets de mirage en faisant cette étape, mais j'étais malheureusement peu en état de les admirer, car le poison que le scélérat d'Ivan m'avait administré à Kermanchâh m'avait réduit à la situation la plus fâcheuse. Les Mollahs, mes compagnons de voyage, étaient peu disposés à s'apitoyer sur ma débilité; bien au contraire, je les entendais me maudire à chaque pas, et cela parce que les passants qui ignoraient la religion à laquelle j'appartenais, et qui me voyaient vêtu d'une redingote de drap, coupée à la persane, par laquelle j'avais remplacé la chemise arabe, depuis que j'étais souffrant, m'adressaient leurs salamaleks plutôt qu'à eux qui faisaient la plus piètre figure sous leurs habits crasseux et déchirés. Celui qui paraissait, parmi eux, être le plus élevé comme position sociale, était un gros sournois qui marmottait les sentences du Prophète et les paroles divines dès que nous entrions dans un village, ou bien encore quand des voyageurs passaient à côté de nous. A la vérité il se taisait aussitôt que nous étions seuls. En entrant dans Sahadabad, il faillit suffoquer de colère lorsqu'il vit que ses

momeries habituelles ne m'empêchaient pas être salué avant lui par la population. Il n'osait pas s'attaquer directement à moi; aussi se retourna-t-il tout courroucé du côté d'Ivan et lui dit-il : — « Serviteur de damné, quand donc ton maître infidèle cessera-t-il d'accaparer les salamaleks et les laissera-t-il arriver à moi, véritable croyant? » Puis, levant les yeux au ciel, il s'écria : « Oh! Dieu (*ya Khouda*), quelle crotte (*tché go*) j'ai mangée en me mettant en route avec ce fils de damné (*peder soukhté*). » Ses plaintes m'arrivaient bien aux oreilles, mais j'avoue qu'elles me touchaient peu et que j'éprouvais une secrète satisfaction à froisser la vanité de ce fanatique musulman.

Hamadân.—17 avril.—6 farsangs, dix heures de parcours en traversant les monts Elevend.

Nous partimes à minuit de notre gîte et nous contournâmes d'abord le pic le plus élevé des montagnes pour arriver aux passes. Une fois parvenus au sommet, nous découvrîmes, au clair de lune, jusqu'aux monts du Louristan, les contrées que nous venions de parcourir les jours précédents, et qui se déroulaient pittoresquement derrière nous. La montée fut rude à gravir, et il ne nous fallut pas moins de deux heures pour arriver au sommet : nous descendîmes ensuite le versant opposé en cheminant au milieu du lit d'un torrent presque à sec, dont le fond caillouteux et rempli de blocs de rochers roulés, offrait à chaque pas les accidents de terrain les plus dangereux : les mules s'abattaient à chaque instant. Il faut être en Perse, où l'on fait si peu de cas de la vie d'un homme et même de la sienne propre, pour s'exposer à se

casser le col dans des chemins semblables. Le gouverneur de la province, Khanlar-Mirza, frère du Châh, avait d'abord placé des gardes dans un vieux caravansérail inhabité qui se trouve à mi-chemin, dans les défilés de la montagne où l'on marche pendant quatre heures ; mais ces gardes, faute d'être payés et nourris, ont abandonné leur poste et se sont retirés chacun chez eux, sans que personne leur ait demandé compte de leur désertion. Leur caserne est aujourd'hui occupée par les mêmes bandits dont ils avaient mission de réprimer les brigandages, et le gouvernement ne s'occupe plus de ceux-ci. Des habitants d'Hamadân, assez bien informés, m'ont assuré que ces pillards n'étaient là qu'avec l'autorisation du gouverneur, moyennant une rétribution qu'ils lui payaient en déduction des bénéfices qu'ils réalisaient de vive force sur les passants. J'étais prévenu à l'avance de leur rencontre, mais on m'avait dit aussi qu'ils étaient assez honnêtes dans leur industrie. et que nous nous en tirerions sans qu'il en résultât de grands dommages pour nos bourses. Lorsque nous passâmes près de leur retraite, ils nous signifièrent d'arrêter. Ils pouvaient nous dépouiller complétement, car ils étaient une douzaine, tous bien armés, tandis que parmi nous, il n'y avait que moi qui eût un fusil; mais ils se comportèrent plus humainement. Assimilant les bêtes aux hommes, ils nous taxèrent les uns et les autres à trois sahebkrans (trois francs soixante-quinze centimes) par tête. Heureux d'en être quitte à ce prix, je deboursai ma quote-part sans murmurer, ce qui me valut des félicitations et des vœux pour mon bonheur de la part de celui qui

me parut être le chef et l'orateur de la bande; mais le gros Mollah qui me détestait fort, ne se montra pas aussi facile que moi et refusa obstinément d'acquitter le droit reclamé par ceux qui se décoraient assez effrontément du titre de *Rah-dar* (gardiens de la route). Il invoquait Ali, mille autres saints de cette trempe, et faisait valoir la sainteté de son caractère; il parlait aussi d'indulgences, de la miséricorde de Dieu, du paradis, de l'enfer et d'une foule de choses de ce genre dans lesquelles les Rah-dars paraissaient avoir assez peu de foi. Enfin il résista à un tel point que les bandits le couchèrent à terre, vidèrent ses poches et le congédièrent après l'avoir rossé. Il pensait devoir en être quitte pour ce petit désagrément, lorsque celui qui m'avait complimenté, s'apercevant que le gros turban de notre Mollah pourrait avantageusement remplacer sa propre ceinture qui était hors d'usage, s'en empara sans plus de façon, et découvrit l'argent qui s'y tenait caché, laissant à nu le chef rasé de cet infortuné, dont le désespoir les toucha fort peu. Pour mon compte, je ne riais pas, mais j'avoue, quelque honte qu'il doive en rejaillir sur moi, que j'en avais grande envie. Nous descendîmes encore deux heures et demie après cette aventure, avant d'apercevoir Hamadân [1]. Cette ville n'est visible que lorsqu'on

[1] Rien n'est plus admirable que l'aspect de Hamadân, non pas de la ville, mais du pays où elle est située. Qu'on se figure un sol ondulé, fertile, arrosé par d'excellentes eaux, éclairé par une atmosphère limpide, saine et pure, placé dans le voisinage de montagnes pittoresques, au sein desquelles la population se retire pendant la saison torride de l'été. Certain matin, par un temps

arrive au haut du dernier chaînon des montagnes; vue de là, son aspect est très-pittoresque et sa position paraît très-heureusement choisie. On y arrive en traversant de riches cultures, de nombreuses plantations d'arbres et une infinité de vergers et de jardins potagers arrosés par de beaux courants d'eau vive qui descendent des glaciers de l'Elevend. J'avais hâte d'atteindre cette ville, car je n'avais plus la force de me maintenir sur ma monture.

J'étais résolu à quitter immédiatement Hamadân s'il se trouvait une caravane prête à partir, mais l'état pitoyable de ma santé me força d'y prendre quelques jours de repos. Je perdais connaissance à chaque instant, alors même que j'étais couché sans faire le moindre mouvement. Les efforts infructueux que je faisais pour vomir me fatiguaient beaucoup, et j'avais le feu dans les entrailles, bien que je ne busse que du lait et de légers bouillons de poulet. Ces symptômes commencèrent à me donner des soupçons sur la scélératesse d'Ivan, et je fus convaincu quelques jours plus tard par son indiscrétion. Mais, dans l'impossibilité où j'étais de rien prouver, je dus me taire. Faire du bruit ne m'aurait servi qu'à révéler

magnifique, un maître de poste disait à un voyageur qui s'était arrêté à Hamadân, en se rendant à Kermanchâh : — « Ah ! monsieur, l'air est bon ici, les arbres et les chevaux y vont bien, mais hélas ! c'est notre pauvre *Iran* (la Perse) qui est malade ! » —Il disait vrai. Le pays est fort malade, et s'il est jamais régénéré, ce sera par les classes moyennes de cette nation si bien douée, et qui sentent bien plus vivement la dégradation du pays que ne le font les nobles.—R.

ma présence en Perse, et j'avais tout intérêt à la cacher; je ne dis rien, me promettant de congédier mon coquin le jour où je quitterais Hamadân. Il y avait alors dans cette ville un Français, docteur homœopathe, M. Jacquet, qui eut l'obligeance de venir me visiter, et si son traitement ne me rendit pas une complète santé, au moins me permit-il de me remettre en route.

Le docteur Jacquet était attaché aux bataillons d'infanterie fournis par la tribu des Kara-Guzlou, qui peuple les campagnes de la province d'Hamadân. Deux mois avant mon arrivée, il avait été victime d'un vol de douze mille francs, accompagné des circonstances les plus odieuses et qui sont faites pour donner une idée de la dégradation du caractère persan. Une dizaine d'individus s'étaient introduits la nuit dans le domicile du docteur; après avoir forcé la porte, ils s'étaient jetés sur lui, l'avaient lié et avaient entassé ses meubles sur son dos, pour le mettre dans l'impossibilité totale de remuer. L'un d'eux, le poignard sur la gorge, le força alors d'indiquer le lieu où étaient son argent et ses objets précieux qui furent pillés en un clin d'œil. Pendant qu'il était ainsi traité par ces bandits, sa femme, une Arménienne d'Hamadân, avait été descendue dans un *tennour* (four persan, espèce de jarre enfouie dans le sol), où elle se brûla les pieds sur des charbons mal éteints. Ce vol avait eu lieu depuis deux mois, et pourtant les démarches de M. Jacquet, pour faire arrêter les coupables, étaient restées infructueuses, bien que tous fussent connus et ouvertement signalés par les habi-

tants du quartier qu'habitait le docteur. C'était son Sertip (général) qui avait ordonné le vol, et cela parce que lui devant plusieurs années d'appointements que le docteur réclamait avec instance, Ferz-Ullah-Khan, le Sertip en question, trouvait moins onéreux pour lui de s'acquitter au moyen de la somme qu'il avait enlevée. Il dépouillait ainsi du fruit de vingt années de travail et d'économies un pauvre diable qui, entre autres services qu'il lui avait rendus, venait de le délivrer d'une maladie que tous les médecins persans avaient déclaré devoir être mortelle. Mais ce n'est pas par la reconnaissance que brillent les Persans, et des traits pareils à celui du Sertip ne sont pas réprouvés par la morale habituelle du pays, surtout lorsqu'il s'agit de dépouiller ceux qui, à leurs yeux, passent pour infidèles : c'est là chose qui leur paraît non-seulement permise, mais encore agréable à Dieu.

M. Jacquet s'était d'abord adressé à l'envoyé de son pays, à Téhéran, pour se faire rendre justice; mais ce diplomate lui répondit que sa position à la cour du Châh n'étant pas encore bien assise, il l'engageait à temporiser; de sorte que pour être protégé, le docteur fut obligé de recourir à l'assistance du comte de Medem, ambassadeur de Russie, qui mena cette affaire à bonne fin.[1] J'étais à Hamadân lorsque

[1] En Perse, comme en Turkie, les meilleurs défenseurs auprès des différents gouvernements sont toujours les Russes. Ils comprennent bien mieux que nous le caractère oriental, et ne se laissent jamais tromper, comme nous le faisons. Comme le gouvernement central est très-faible en Perse, il est très-difficile de le forcer à tenir ses promesses. Les Russes le savent bien, et quand il s'agit d'une affaire qui concerne un de leurs nationaux,

survint son *Menhassil* (chargé d'ordres formels du gouvernement persan pour les gouverneurs des provinces), et cet envoyé, avec l'assentiment du prince Khanlar-Mirza, fit couper les jarrets à un individu soupçonné d'avoir participé au vol. Mais l'essai fut malheureux, car ce pauvre diable mourut par suite des rigueurs exercées contre lui. A vrai dire, il signala nominativement au gouverneur les véritables coupables, jurant sur le Koran que le Sertip Ferz-Ullah-Khan leur avait ordonné de commettre ce vol. Punir un tel chef semblait impossible au gouvernement du Châh; cependant les représentations de M. de Medem forcèrent les autorités à indemniser complétement le docteur Jacquet.

Les auteurs persans attribuent à Djemchid, roi de la dynastie Pichdadienne, la fondation d'Hamadân. Cette ville a été, à diverses reprises, la capitale de la Perse. On n'y trouve nul monument, nul débris qui puissent être attribués à l'ancienne Ecbatane, qui, comme on le sait, était la ville de Déjokès, que les Persans nomment Kay-Kobad, et les Juifs Arphaxad. Djemchid régnait 700 ans avant Jésus-Christ. Une petite colline, située à l'est et en dehors de la ville, appelée aujourd'hui Mussella, est l'emplacement que quelques auteurs ont assigné au palais du roi Mède; mais, malgré toute la bonne volonté que j'y ai mise, il m'a été impossible de partager leur opinion, car Mussella, outre l'exiguïté

ils ne la perdent pas de vue jusqu'à ce qu'elle ait été réglée à leur satisfaction : les Européens, à peu d'exceptions près, se contentent de faire signer un papier, sans s'occuper souvent de faire exécuter le contrat.—B.

de son développement, n'a conservé nulle trace de cette royale demeure des temps passés. Quelques débris de briques, de poterie et des restes de fortifications construites en briques séchées au soleil, sont les seules choses qu'on y trouve.

On montre, au milieu de la ville d'Hamadân, le tombeau d'Ali-Ben-Sina (Avicenne), et non loin de là, ceux d'Esther et de Mardochée [1], que les Juifs de cette ville entretiennent avec le plus grand soin. Sur le dôme qui recouvre ces deux tombes, on a placé une inscription dont voici la traduction : « Le jeudi, 15 du « mois d'Adar, dans l'année 4474 de la création du « monde, fut finie la construction de ce temple sur les « tombeaux de Mardochée et d'Esther, par les mains « des deux bienveillants frères Elias et Samuel, fils de « feu Ismaël de Kachan. » — Il y a donc onze siècles et demi environ que le monument a été construit.— Les tombes sont en bois noir, assez dur, puisque le temps ne les a pas beaucoup altérées ; elles sont recouvertes de quelques inscriptions très-lisibles, en langue hébraïque dont Sir J. Malcolm a donné la traduction suivante : « Il y avait alors à Suze, dans le palais, un cer-

[1] Les tombes de ces deux Israélites célèbres sont fort curieuses à visiter, et le voyageur ne croirait jamais que ce sont des tombeaux, si on ne le lui disait pas. On entre dans ces mausolées par une porte basse, puis une fois parvenu dans l'intérieur, on aperçoit les cénotaphes qui s'élèvent du sol au plafond et laissent un petit espace pour la circulation, tout autour des murailles. Sur ces pierres élevées les unes sur les autres et peintes à la chaux, il n'y a pas un endroit de la largeur d'un doigt sur lequel on n'ait pas écrit un nom. Tous les visiteurs se croient obligés de laisser là le souvenir de leur passage. —R.

« tain Juif dont le nom était Mardochée, fils de Djaïr,
« de Chemeï, fils de Kich, un Benjamite; car Mardo-
« chée, le Juif, était le deuxième sous le roi Assuérus
« et grand parmi les Juifs et agréable à la multitude,
« cherchant le bien de ses frères et parlant le langage
« de la paix à toute l'Asie. »

Les bazars d'Hamadàn sont très-beaux, très-vastes et toujours remplis d'une foule compacte; de nombreux caravansérails y sont attenants; il y a aussi beaucoup de bains et de belles mosquées. Cette ville qui renferme environ 30,000 âmes, est très-commerçante, et ses fabriques de cuivre (*tcherm*) ont de la réputation. Plusieurs cours d'eau descendent des montagnes; ils traversent la ville roulant des paillettes d'or, que les habitants, particulièrement les Juifs, recueillent au moyen d'un lavage pratiqué assez peu judicieusement dans des outres. Ils gagnent à ce labeur de cinq à six sahebkrans (1 fr. 25 c. l'un) par jour; mais si leur travail était mieux combiné il leur rapporterait bien davantage. Chaque rue d'Hamadân, ou du moins chaque quartier, est fermé par de grosses portes qu'on ne laisse ouvertes que du lever au coucher du soleil. C'est un excellent usage pour se préserver des malfaiteurs, et lorsqu'il s'en trouve ils sont faciles à découvrir, parce qu'ils appartiennent à la rue ou au quartier même. La police devient ainsi plus aisée à faire, et les habitants peuvent se garder avec plus de sécurité dans les temps de trouble et d'agitation. Cette mesure devrait être mise en pratique dans beaucoup d'autres villes de la Perse, particulièrement dans celles qui ne sont point entourées de

murailles. Le voisinage de l'Elevend procure à Hamadân l'avantage de tenir toujours à la disposition des habitants des eaux salubres et fraîches, dont la présence tempère les chaleurs de l'été; mais cet avantage disparaît en partie devant un inconvénient irrémédiable : le pic de l'Élevend attire presque constamment à lui une masse compacte de nuages qui empêchent l'air d'arriver librement dans la ville où l'atmosphère est lourde, étouffée et malsaine. On m'a assuré qu'il y avait de bonnes sources d'eaux thermales au pied de la montagne, à une farsang de la ville, et qu'on voyait auprès un bas-relief sassanide. Malheureusement mon état de souffrance ne m'a pas permis de vérifier le fait.

La plaine qui entoure la ville est couverte de nombreux villages et de riches cultures, ce qui permet aux habitants de vivre à bon marché et dans l'abondance.

La population de la province d'Hamadân se divise en trois catégories très-distinctes : les castes militaire, religieuse et mixte. La première se compose de la tribu des Kara-Guzlou[1], l'une des plus guerrières et des plus braves de la Perse ; c'est une branche de celle des Cham-Lou qui fut amenée par Timour-Leng de

1 La Perse ressemble beaucoup aux Highlands d'Écosse, par les divisions de sa population en tribus ou clans, dont les chefs inspirent un grand respect. La Perse est un pays très-aristocratique où l'on prise fort la naissance, l'éducation et les bonnes manières. C'est là un point de dissemblance heureuse avec la Turkie et la Russie, où l'instinct national est tout à fait démocratique, c'est-à-dire que dans ces deux empires, on ne comprend pas pourquoi le fils serait respecté, parce que le père a été un homme distingué.—R.

Syrie en Médie : elle est la plus nombreuse des trois. La seconde comporte une infinité de Séyids et de Mollahs qui paraissent avoir une prédilection marquée pour cette province, où la plupart des villages leur ont été donnés en fief par le gouvernement. Enfin, la troisième, qui est la moins nombreuse, comprend les citadins, les ouvriers, les marchands, et les cultivateurs des campagnes. Par une exception unique en Perse, Méhémed-Châh a nommé un gouverneur particulier à chacune de ces castes, craignant sans doute de donner trop de force à un seul homme en lui confiant le commandement des trois.—Le prince Khanlar-Mirza gouverne la ville et les villages peuplés par des tribus diverses; Hadji-Mirza-Hibrahim, personnage considérable, né à Hamadân, est à la tête de la fraction religieuse, et le Sertip Ferz-Ullah-Khan,—le même qui fit voler M. Jacquet,—est le chef de la tribu des Kara-Guzlou et commandant supérieur des forces militaires de la province, qui se composent de trois régiments d'infanterie placés sous les ordres de ses neveux Mahmoud-Khan, Ali-Khan et Rechid-Khan. Le premier a épousé une sœur, et le second une tante de Méhémed-Châh. La pomme de discorde est tombée dans cette famille avec les princesses du sang royal. Celles-ci, puissantes en cour, cherchent toujours à mettre leurs maris en opposition avec leur oncle, espérant amener quelque revirement qui les fasse arriver au commandement de la tribu. Ce n'est point sans arrière-pensée que le Châh a donné ces princesses en mariage aux Khans Kara-Guzlou; leur tribu est une de celles dont il redoute le plus l'opposition, car elle s'est,

jusqu'à ce jour, conservée pure de toute alliance étrangère ; le Châh avait donc intérêt à y faire admettre ses parentes afin de la mieux dominer, et c'est effectivement ce qui a eu lieu.

Peu de jours suffirent pour améliorer ma santé, et je profitai de ce bien-être, pour aller faire une visite de remercîment au docteur Jacquet, dont le logis était à Chévérine, village situé à une demi-farsang d'Hamadân. En chemin, je rencontrai le colonel Mahmoud-Khan, ce qui me contraria beaucoup, parce qu'il me connaissait depuis longtemps et pouvait révéler ma présence en Perse; mais grâce à ma barbe et à mon changement de costume, il ne me reconnut pas. Je vis bien cependant qu'il cherchait dans son souvenir à se rappeler qui j'étais, et dans quel lieu il m'avait vu. Le soir, en retournant à la ville, je le rencontrai de nouveau ; cette fois, ce gueux d'Ivan qui me précédait, ivre-mort par suite des libations qu'il avait faites à Chévérine, trahit mon incognito. En me rejoignant, le colonel, après m'avoir fait de vifs reproches pour avoir douté de sa discrétion, m'engagea à aller le lendemain déjeuner avec lui dans son château de Chévérine, ce que je fis exactement. Je vis là son frère, Aman-Ullah-Khan, que je connaissais depuis plusieurs années, et ses cousins Chéfi-Khan et Metel-Khan. Ces jeunes seigneurs, chefs de leur tribu, sont des jeunes gens agréables, intelligents, et braves comme Roustem ; Chéfi-Khan surtout passe pour un homme remarquable parmi ses compatriotes. — Le lendemain de cette invitation, Mahmoud-Khan me présenta à son oncle Ferz-Ullah-Khan, comme un voya-

geur européen qui allait à Téhéran, mais il ne lui dit ni mon nom, ni le but de mon voyage.

Le Sertip était un homme alors âgé de quarante à quarante-deux ans, d'un tempérament maladif, chagrin, morose, et qui cependant affichait beaucoup de douceur et une grande politesse de formes. Lui et ses neveux, passent pour être braves et déterminés. Je trouvai chez cet homme un grand fonds de sagacité et d'intelligence. Il m'expliqua les avantages et les travers des civilisations de l'Europe et de la Perse en établissant des comparaisons entre elles; aussi me laissa-t-il confondu de trouver chez un homme, appartenant à une nation que nous avons peut-être tort en France de considérer comme ignorante, des idées aussi justes et aussi sensées que celles que pourrait émettre chez nous le penseur le plus distingué. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de le voir, un moment après, renier toutes les belles maximes qu'il venait de me citer, en conversant avec un de ses compatriotes qui était survenu. Après le départ de ce personnage, je lui témoignai mon étonnement de cette rétractation si subite. (*Kébouter ba kébouter, gouch ba gouch*) « Pigeon avec pigeon, faucon avec faucon, me répondit-il; avec vous j'étais sincère : parler le même langage à un Persan serait faire un métier de dupe, car ce ne sont pas les lumières qui nous manquent, mais la moralité. Chez nous un homme droit et honnête passe pour un imbécile, tandis que la coquinerie est considérée comme de l'intelligence. » Voilà l'opinion que tous les Persans ont d'eux-mêmes, bien que tous ne l'avouent pas aussi

franchement que le fit Ferz-Ullah-Khan. Pour mon compte, je puis affirmer qu'il était dans le vrai, et qu'il aurait pu ajouter encore bien d'autres vérités aussi peu flatteuses que celles-là, pour compléter le tableau.

Quand j'arrivai chez le Sertip, je le trouvai en compagnie de quelques Séyids qui essayaient de lui extorquer de l'argent. On ne saurait se faire une juste idée, quand on n'en a pas été témoin, de l'impudence de ces descendants du Prophète; ce sont de vraies sangsues pour le peuple, par lequel ils se font défrayer de toutes leurs dépenses. Rien n'égale leur arrogance, et la prétendue sainteté de leur origine fait que les musulmans n'osent pas se soustraire à leurs exigences, bien qu'elles dépassent quelquefois toutes les bornes imaginables. L'un de ceux qui se trouvaient chez le Sertip était dégoûtant de saleté, et me parut être la brute la plus inintelligente que j'eusse encore vue parmi ceux de sa race. Usant du privilége que lui donnait sa naissance, il s'était assis à la place d'honneur, au-dessus du Khan, et le menaçait de tout le courroux céleste s'il ne lui fournissait dix tomans (à 12 fr. l'un) qui lui manquaient pour achever la construction de sa maison. Quand le déjeuner eut été servi, il plongea sans façon ses doigts sales et couverts de plâtre dans la même assiette que le chef de tribu, lequel en paraissant assez peu flatté de faire ordinaire avec un aussi dégoûtant personnage, se résignait cependant pour ne pas froisser les usages reçus. Après avoir empoché les dix tomans qu'on lui donna, et absorbé sa part du déjeuner, on eût cru que le Séyid

allait se retirer satisfait, mais le proverbe qui déclare que l'appétit vient en mangeant, avait été fait pour ce gaillard-là; avant de se retirer, il exigea encore un manteau pour lui, quelques aunes de toile pour tailler des pantalons à ses fils, et un *kharvar* (six quintaux) de grains pour les nourrir. Le Khan ne put se contenir devant l'effronterie de cette nouvelle demande, et il apostropha le Séyid avec une colère qui, à force d'avoir été comprimée, éclata avec violence. Je craignis un moment que le sang du Prophète ne fût pas une garantie suffisante pour préserver notre homme de la bastonnade qu'il méritait: par bonheur, le Sertip se calma. Je vis bien qu'il souffrait de voir que tout cela se passait en ma présence, aussi pour en finir il dit au solliciteur: « Fais-toi soldat, alors j'aurai soin de toi et de ta famille: mais jusque-là, ne viens plus m'ennuyer par des demandes que je ne satisferai point. » Le Séyid ne se montra nullement blessé des dures paroles qu'il venait d'entendre. Il se tourna vers moi en me disant: « *Saheb* (monsieur), vous devez avoir une bien mauvaise opinion des Persans, en voyant avec quelle inhumanité ils traitent les descendants du saint Prophète; de quel œil voit-on les Séyids, dans votre pays? » — « Comme des chiens (*keupek guibi*), répondit sèchement Ferz-Ullah-Khan. » —« Il paraît que les constellations ne me sont pas favorables aujourd'hui, continua le Séyid en se levant; je reviendrai demain. »—« (*Borov djéhénem*) Va-t'en en enfer! marmotta le Sertip entre ses dents. » Tel fut le vœu dont il accompagna le saint homme à sa sortie: puis se tournant vers moi, il ajouta: « Tant

que nous subirons la suprématie morale de ces chiens, nous resterons dans l'ornière et dans la crotte. »

Par mesure de prudence, je m'étais déterminé à ne congédier Ivan que le jour même de mon départ; mais m'étant aperçu qu'il m'avait volé dix tomans (environ cent vingt francs), je le jettai à la porte à coups de bâtons et le remplaçai aussitôt par un autre Arménien, nommé Melcom. Pour se venger de sa mésaventure, le misérable Ivan se rendit chez le gouverneur et lui signala mon passage dans la ville, le but de mon voyage et le mystère que j'en faisais. Il pouvait en résulter pour moi les plus tristes conséquences, si le colonel Mahmoud-Khan ne me fût venu en aide. Cet ami se porta garant de ma moralité et de mes intentions, et je ne fus pas inquiété; cependant je jugeai prudent de ne pas prolonger davantage mon séjour à Hamadân, et je pressai le muletier, à qui j'avais loué des bêtes de transport depuis trois jours, de hâter son départ. Mais le gaillard n'était pas aussi pressé que moi, et tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il me manquait toujours de parole; il fallait, disait-il, attendre que tous les *destès* (détachements) de la caravane fussent prêts, ou que l'heure fût propice. Une autre fois, c'était la douane qui nous retardait; mais toutes ces raisons ne pouvaient me satisfaire, et le 24 je lui demandai la restitution des arrhes qu'il avait reçues, afin de les remettre à un autre caravanier plus actif que lui. La nouvelle excuse qu'il me donna me parut si péremptoire, que je ne pus lui refuser un nouveau délai. Il me représenta que la loi religieuse l'obligeait à coucher avec sa femme la

nuit du jeudi au vendredi, et que s'il négligeait ce devoir, sa femme serait autorisée à réclamer le divorce. Il n'y avait rien à dire à cela et je consentis à attendre jusqu'au vendredi soir. Quel singulier livre que le Koran ! C'est une législation complète, tout y est prévu, indiqué, depuis les principes qui doivent former la règle de conduite du souverain, jusqu'aux détails de ménage les plus intimes ! Ainsi par ordonnance de Mahomet, messieurs les musulmans doivent contenter à jour fixe les appétits de leurs épouses; c'était un bon moyen de prévenir les effets de la polygamie ; malheureusement la loi n'est pas toujours strictement observée en Perse, où la majorité des habitants, sans en excepter le clergé, délaissent le plus souvent les femmes pour se livrer à l'ignoble débauche qui attira jadis la colère du Tout-Puissant sur les villes impies de Sodome et de Gomorrhe.

Ceux qui se proposent de voyager en Perse, ne sauraient trop se prémunir contre les mensonges des caravaniers, qui jurent toujours, par ce qu'il y a de plus sacré, de partir à jour fixe et qui cependant vous font toujours attendre plusieurs jours avant de se mettre en route. Le mal est moins dans le retard qu'ils font éprouver, que dans leur manie de venir prendre les bagages à l'avance, de peur que l'on ne parte avec une autre caravane. On se voit ainsi souvent forcé de rester une semaine entière entre les quatre murs nus d'un caravansérail, privé de tous les objets qui sont nécessaires à un Européen. Le moyen de prévenir ces inconvénients, c'est de ne rien payer à l'avance au muletier jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la première

étape et de garder ses bagages jusqu'au moment du départ. Un autre inconvénient non moins grand, et qui m'a souvent désespéré en voyage, c'est l'indolence des domestiques orientaux qui ne tiennent aucun compte du temps. « *El hemd lella,* (à la grâce de Dieu) disent-ils, ce qui ne se fait pas aujourd'hui se fera demain. » Rien n'est plus désolant que ce système pour un Européen, et surtout pour un militaire habitué à la plus stricte exactitude. Si l'on envoie son domestique au bazar faire une commission qui exige un quart d'heure au plus, on peut être certain de ne pas le revoir avant trois ou quatre heures. Il s'occupera fort peu de gagner les gages qu'il reçoit, gages toujours beaucoup plus élevés que ceux qu'on paie en Europe. Peu lui importe que vous ayez besoin de lui; si vous lui reprochez de négliger vos affaires, il répondra avec humeur qu'il faut bien aussi qu'il fasse les siennes, et l'on devra s'estimer heureux si, sur sept ou huit objets qu'on lui ordonne d'acheter, il en rapporte deux ou trois : et encore a-t-il toujours réalisé un bénéfice de cent cinquante à deux cent pour cent. Un domestique quitte le maître qui le surveille pour en chercher un autre plus facile, qui se serve lui-même et se laisse voler sans rien dire. Être servi par eux, c'est être voué au martyre. Tout ignorants, paresseux et voleurs qu'ils sont, les Persans passent cependant pour les meilleurs domestiques de l'Asie. Si cela est vrai, — car je ne les connais pas tous,—je puis affirmer que le meilleur ne vaut pas grand'chose. Cette manière de servir est du goût des grands seigneurs persans, qui, ne payant jamais leurs domes-

tiques, ne peuvent pas se montrer trop exigeants avec eux ; ils aiment mieux se laisser voler que de leur donner des gages : aussi tous les seigneurs qui mènent un train un peu considérable sont-ils sûrs d'être pillés par leurs domestiques. Les Européens qui payent exactement, mois par mois, ceux qui les servent, seraient fondés à vouloir obtenir de leurs serviteurs persans, plus de zèle et de droiture, mais les Russes et les Anglais qui, pour la plupart, en Perse, appartiennent à la diplomatie, ont habitué ces gens là à des gains illicites plus considérables encore que ceux qu'ils extorquent à leurs compatriotes. J'ai calculé, et j'ai la certitude de ne m'être pas trompé, que les trois cinquièmes de la dépense d'un Européen en Perse, doivent être comptés pour le bénéfice net des gens qu'il emploie à son service.

La domesticité n'a rien d'humiliant en Perse, elle est au contraire considérée comme la condition la plus honorable. Le Châh est le serviteur de Dieu, et à son tour il est servi par de grands seigneurs qui se font aussi servir, et ainsi de suite jusqu'au dernier échelon des classes sociales. Il n'y a nulle espèce de distinction dans le genre de service rendu, un cuisinier ne se croit pas moins considéré qu'un fonctionnaire public. Chacun jouit du degré de considération que fait rejaillir sur lui la qualité et le rang du maître qu'il sert : c'est là un état de choses universellement accepté.

Enfin la caravane ayant terminé ses préparatifs, nous nous mettons en route.

Bibik-Abad. — 26 avril. — 7 farsangs, neuf heures et demie de parcours, par un chemin plat et facile,

quelque peu encaissé. Nombreux villages et belles cultures sur la route.

Le beau temps, qui m'avait favorisé depuis mon départ de Bagdad, se gâta au moment où je sortais d'Hamadân : le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient le ciel, mais les nuages, poussés par le vent, fuyaient devant nous et se fondirent en torrents de pluie à cent pas en avant de la caravane, sans que l'eau nous atteignît. Bibik-Abad est un village de quatre cents maisons, situé au milieu d'une vaste plaine parfaitement cultivée.

Zérèh. — 27 avril. — Marche de nuit ; 5 farsangs, 7 heures et demie de route, en plaine. Chemin coupé par de nombreuses irrigations, grand nombre de villages et de cultures, excavations et accidents de terrain dans lesquels les mules s'abattent à chaque pas ; la mienne tomba dans un *kariz* (puits) desséché et aux trois quarts comblé. Je me serais tué, si je ne m'étais accroché à une grosse pierre qui se trouvait au bord de l'ouverture.

Zérèh est un petit village de deux cent-cinquante maisons, arrosé par un ruisseau dont l'eau est très-bonne, chose précieuse et assez rare en Perse. Je ne connais pas de supplice plus grand que celui de voyager la nuit et à cheval, surtout quand il est impossible de dormir deux minutes pendant la journée, et qu'il faut passer ainsi de cent-soixante à cent-quatre-vingts nuits avant d'arriver au terme du voyage. Le sommeil vous gagne d'une manière irrésistible dès qu'arrive minuit, on chancelle à chaque pas et souvent on tombe de cheval. Les chevaux de charge vous heur-

tent en passant et vous blessent; quelquefois votre monture s'abat, celles qui la suivent roulent par dessus, et gare à celui qui est au dessous de tout cela. Le muletier arrive, crie, jure et blasphème comme un damné. Quand on a un bâton à la main, on lui en frotte les épaules ; il en résulte alors une série d'événements à la fois sérieux et comiques, qui ne manqueraient pas d'un certain intérêt pour l'observateur qui se tiendrait en dehors de ce tohu-bohu. Quant à moi, je puis affirmer que, lorsqu'on a le malheur d'y être mêlé, comme je le fus pendant cette étape, les souffrances que l'on éprouve sont plus que suffisantes pour dégoûter à tout jamais des voyages en Asie à la suite d'une caravane.

A ces désagréments je trouvai une compensation, qui était de n'avoir d'autres compagnons de voyage que les muletiers, et cela m'importait d'autant plus que je me dirigeais sur Téhéran, où j'avais intérêt, plus que partout ailleurs, à ne pas être reconnu; aussi avais-je repris la chemise arabe, quittée à Kermanchâh.

Nouvarâne.—28 avril.—9 farsangs, trajet de douze heures un quart, les trois premières en plaine, par une route plate et facile, et le reste dans des montagnes où le chemin, resserré, caillouteux et accidenté, offre plus d'une difficulté. Le sol est partout aride, sauf en arrivant près de Nouvarâne, dans une vallée que traverse une petite rivière, sur les bords de laquelle sont situés de nombreux villages très-bien bâtis, dont quelques-uns sont peuplés par des chrétiens arméniens.

Nouvarâne est un magnifique village de huit à neuf cents feux, entouré de vergers et de vignes dont les habitants tirent un gros revenu. Le Châh l'a donné en fief à son beau-frère, le Serdar Khan-Baba-Khan [1]. Il est bon de remarquer que douze ou quinze grands seigneurs, le premier ministre à leur tête, ont abusé de la facilité du souverain, pour accaparer la plus grande partie et le plus clair du revenu de la Perse. Les douanes, où tous les droits s'acquittent au comptant, leur appartiennent ; les plus beaux villages, les terres les mieux arrosées sont ordinairement leur apanage. Ils les reçoivent du souverain, non pas pour leur usage personnel, mais pour payer, nourrir et entretenir ceux de ses serviteurs qu'il leur confie. Khan-Baba-Khan, par exemple, commande à dix mille fantassins, auxquels il extorque plus de la moitié de leur solde, et, quand vient la fin de l'année, bien que le revenu des fiefs qu'il possède suffise et même dépasse le chiffre de la somme qu'il doit payer à ses subordonnés, il trouve toujours le moyen, en procurant quelques bénéfices aux comptables, de se faire reconnaître créancier du gouvernement persan pour quelques centaines de mille francs [2].

[1] Le Châh actuel de Perse a repris tout ce qu'il a pu pour le donner à des gens qui le méritaient peut-être moins.

[2] C'est ce qui explique pourquoi il put réclamer plusieurs millions au gouvernement persan, lorsque mourut Méhémed-Châh, en 1848. — Le nouveau souverain, Nasser-Eddin-Châh, fit bien, il est vrai, une espece de banqueroute avec ses serviteurs, mais il n'osa l'étendre jusqu'à Khan-Baba-Khan, parce qu'en sa qualité de sujet russe, il avait un appui contre lequel tout son mauvais vouloir serait venu se briser en pure perte.

Notre caravane campa à Nouvarâne, sur un plateau où dardait un soleil tropical. Jamais en juillet, et dans les contrées les plus chaudes, je n'avais été plus incommodé que ce jour-là. Vers le soir, un orage éclata tout à coup et versa sur nous une pluie torrentielle qui traversa mon feutre et me perça jusqu'aux os. Mais l'inconvénient de cette ondée ne fut rien en comparaison du bien-être que nous éprouvâmes par la disparition des essaims de mouches dont nous étions grandement incommodés depuis quelques jours. Ces insectes s'attachent par millions aux ballots de marchandises dont sont chargées les caravanes, et franchissent ainsi de très-grandes distances. Il est probable qu'ils se transportent ainsi, chaque année, d'un bout à l'autre de l'Asie.

Je vis à Nouvarâne un grand vivier, tellement rempli de poissons, qu'il y avait impossibilité totale d'y plonger la main sans en toucher un ou plusieurs à la fois. Chacun d'eux pesait plus d'un kilogramme, et ils étaient tellement bien apprivoisés qu'ils venaient prendre à la main le pain que je leur offrais. Je ne me souviens plus très-bien de l'histoire que les habitants me contèrent sur ces poissons, mais je crois qu'ils durent commettre un certain délit qui fit que, depuis ce moment, on les tient pour des créatures du diable. Le *Ketkhoda* (maire) du village m'assura que tous ceux qui avaient voulu en manger étaient morts instantanément. Personne n'osait toucher à ces poissons ni leur faire de mal, de peur de s'attirer la colère des mauvais génies, c'est ce qui m'expliqua pourquoi ils s'étaient ainsi multipliés et apprivoisés. Les Nouvarâniens,

consternés de voir que j'ajoutais peu de foi à leur histoire, firent de grands efforts pour me dissuader de la pensée que j'avais de manger à mon dîner un de ces poissons; mais quand je leur eus certifié que j'avais des *télesm* (talismans) qui détruiraient tous les maléfices, ils ne s'opposèrent plus à mon dessein. A vrai dire pourtant, ils me suivirent des yeux jusqu'à la fin de mon repas et se retirèrent seulement alors, intimement convaincus que je devais être sorcier ou quelque chose d'approchant [1].

[1] Il y avait certainement beaucoup de superstition dans la croyance de ces villageois, mais cependant leurs craintes n'étaient pas sans fondement; j'en fis plus tard, en 1849, une expérience qui faillit me coûter la vie. C'était à Ispahan, je revenais de Chiraz. Privé de poisson frais depuis longtemps, je mangeai avec avidité une grosse tanche, provenant du Zayendèh-Roud et en tout semblable à celles de Nouvarâne. Deux heures après, je fus pris de coliques, de diarrhée, de vomissements affreux; j'avais les mêmes symptômes que l'on remarque dans le choléra. Les Persans me donnèrent bientôt l'explication de cette subite et dangereuse indisposition : j'avais mangé jusqu'au dernier les œufs de ce maudit poisson, que les Persans considèrent comme une substance vénéneuse des plus actives. Je me rappelai alors les tanches de Nouvarane, dont je n'avais mangé que la chair, et je fus à peu près convaincu que les habitants de ce village, ignorant les effets malfaisants des œufs, s'en étaient nourris comme moi et en avaient éprouvé les mêmes effets. Avec un penchant aussi prononcé que le leur au merveilleux et à la superstition, il n'en fallait pas davantage pour les laisser croire à l'histoire qu'un Mollah leur avait faite sur ces poissons.

CHAPITRE IV.

Chémérïn. — Kochguek. — Le pic de Damavend. — Khanabad. —Rabat-Kérim. — Les irrigations. — Moyens de voyager en Perse. — Le Ferman royal. — Voyage à cheval. — La compagnie d'un Mehmandar, — Sa manière d'agir. — La route de la caravane. — Le Djilo-dar. — Le Persan et son âne. — Les mules et les muletiers. — Profession de foi d'un Persan. — Abdoukh. — Les Caravansérails. — Téhéran. — Aspect de la ville. — Réflexions mélancoliques. — Projets joyeux. — Le général Semineau. — Indiscrétion du docteur Jacquet. — Le village de Châh-Abdoul-Azim. — Renvoi de mon domestique. — Conséquence de cette décision. — Voyage avec une caravane se rendant à Meched.

Chémérïn. — 29 avril. — 3 farsangs, cinq heures et demie de parcours, à travers les montagnes et par une route facile qui court de plateau en plateau. On rencontre des villages, des vergers et des champs d'une très-belle culture, presque sans interruption; la vigne et le noyer dominent toutes les autres espèces de plantations. — A la chaleur du jour précédent et à la pluie ont succédé un vent glacial qui nous accompagne jusqu'à Chémérïn, gîte de cent cinquante feux, situé sur le revers d'une montagne.

Kochguek. — 30 avril. — Cinq farsangs, trajet de sept heures et demie à travers les montagnes, par une route facile, dont la première moitié est inculte et peu habitée. Pendant les deux dernières farsangs, au contraire, on aperçoit à droite et à gauche quelques jolis

villages. Deux heures avant d'arriver à la halte, on voit très-distinctement le pic du Damavend, bien qu'on en soit éloigné de quarante-cinq farsangs. Je l'avais aperçu quelques années auparavant de Kouhroud, village situé sur la route d'Ispahan, à une distance de cinquante-quatre farsangs (soit quatre-vingt-une lieues). —Kochguek est un village de cent cinquante maisons, peuplé par des nomades de la tribu Béÿat.

Khanabad.—1er mai.—6 farsangs, neuf heures de parcours en plaine. On voit au loin quelques villages et des tentes de nomades. Khanabad est un gîte de deux cents feux. L'eau y est très-saumâtre.

Rabat-Kérim.—2 mai.—8 farsangs, onze heures trois quarts de parcours à travers une vaste plaine coupée par quelques collines. — Au sommet de la dernière que l'on franchit, se trouve un caravansérail en pierre, construit par Châh-Abbas et tombant en ruines. C'est un endroit très-dangereux, où les pillards de la tribu des Châh-Sevends, campés dans les plaines environnantes, se portent pour dépouiller les caravanes. Rabat-Kérim est un gros village de neuf cents maisons, entouré de vastes vergers, l'eau y est excellente et on y trouve un caravansérail-châh, le seul habitable depuis Hamadân [1].

Les voyages en Asie ne se font pas aussi confortablement qu'en Europe, les souffrances et les privations y sont grandes; cependant, les gens qui n'ont pas besoin de compter trop rigoureusement leurs dépenses

[1] Les eaux sont celles de la rivière Kérétch et se divisent en plusieurs canaux.

peuvent se soustraire assez facilement à ces ennuis. Il faut seulement avoir un personnel assez nombreux de domestiques. Huit à dix suffisent avec une quinzaine de mulets pour porter les tentes, les bagages et les provisions de bouche. La chose essentielle, c'est de se résigner à l'avance à être volé par ces mêmes domestiques, hélas! indispensables pour vivre confortablement. A cette condition, ils ne vous laisseront manquer de rien. Il faut absolument voyager sur des chevaux qui soient à vous; quant aux bêtes de somme, on peut les louer sans aucun inconvénient, les muletiers étant toujours disposés à vous suivre partout où vous voulez aller. Telle est la manière la plus convenable de faire une exploration scientifique, et l'on peut franchir, en voyageant ainsi, environ dix à douze lieues par jour.

Quand on veut voyager rapidement, c'est-à-dire franchir jusqu'à vingt et vingt-cinq farsangs en un jour (près de quarante lieues), il faut absolument se munir d'un Ferman royal ou bien d'un ordre d'un gouverneur général, qui vous autorise à prendre des chevaux de poste[1] dans les relais établis d'étape en étape,

[1] Les voyages en poste faits en Perse sont non-seulement très-agréables, mais encore très-peu coûteux. A chaque poste, qui se compose de quinze à vingt milles, le voyageur, qui n'a rien à payer, se contente de donner quelque menue monnaie au *saridji* (postillon). Quelquefois les chevaux sont très-mauvais, mais ordinairement ce sont des bêtes de petite taille qui trottent fort bien dans la plaine. Il arrive souvent qu'on ne trouve pas de chevaux à la poste, alors on est forcé de continuer sa route avec ceux qui vous ont amené. Ces pauvres bêtes ne ralentissent point le pas et marchent toujours aussi vite jusqu'à trente milles

sur les routes seulement qui conduisent dans les capitales des provinces. Ces relais se nomment *tchaparkhanè* (maison des courriers), et chacun d'eux, suivant l'importance de la route qu'il dessert, doit être muni de cinq à douze chevaux, qu'un préposé du gouvernement, affermant une certaine quantité de relais, doit toujours tenir prêts à la disposition des courriers royaux et des personnes munies d'autorisations spéciales. Mais comme ces préposés ne reçoivent jamais exactement la subvention en nature et en espèces qui leur est allouée par le Châh; comme en définitive il en est de la poste ainsi que de toutes les autres branches de l'administration, qu'il est permis de voler sur ce chapitre aussi bien que sur les autres, il s'en suit qu'au lieu de douze chevaux, on en trouve tout au plus deux ou trois à chaque relais, et encore sont-ils presque toujours tellement éclopés et poussifs qu'on a des peines infinies à les lancer au galop : aussi arrive-t-on au gîte avec ces bêtes, moulu, et prêt à rendre l'âme. Ces rossinantes sont particulièrement destinées aux courriers persans et aux Européens qui n'aiment pas à desserrer les cordons de leur bourse; ceux qui se montrent généreux, comme les courriers des ambassadeurs étrangers, trouvent toujours, dans quelque coin reculé de la maison de poste, une ou deux montures tenues prudemment en réserve par le maître de poste; mais s'ils ont besoin d'un plus grand nombre de chevaux, ils doivent se dé-

au delà. Le colonel Rawlinson fit un jour cent milles d'une seule traite, en se reposant à chaque poste pour laisser souffler et manger les chevaux.—R.

cider à subir la loi commune. Quelquefois, par une autorisation exceptionnelle, rarement accordée, le gouvernement autorise les princes, les grands de la cour et les étrangers de distinction, à prendre tous les chevaux qui leur sont nécessaires dans les villages où ils s'arrêtent, et à les faire courir comme les bêtes de la poste; mais il en coûte de trop grosses sommes pour qu'il soit permis d'avoir souvent recours à ce moyen. Les points extrêmes vers les frontières de la Perse d'où partent les relais qui aboutissent à la capitale sont : Khoï, Recht, Asterabad, Meched, Kerman, Chiraz et Kermanchâh. Les ordres du gouvernement et les lettres des particuliers, pour les villes qui ne se trouvent pas sur les lignes qui viennent d'être indiquées, sont portés : les premiers, par des cavaliers spéciaux, (*Goulams*). montés sur leurs propres chevaux, et les secondes par des piétons (***Kassed***), qui s'occupent exclusivement du transport de la correspondance des négociants : quelquefois aussi les caravaniers se chargent de ce soin.

Les diplomates et les voyageurs recommandés, qui ne se servent à peu près que des deux moyens de locomotion que je viens d'indiquer, sont presque toujours escortés par un *Mehmandar* accordé par le gouvernement persan. Celui qui porte ce titre est un officier dont le rang varie suivant l'importance de la personne qu'il accompagne. Les Russes et les Anglais ont poussé l'étiquette jusqu'à désigner, dans les traités qu'ils ont conclus avec les Persans, le grade de l'officier qui doit accompagner les envoyés qu'ils entretiennent à la cour du Châh. Il ne peut pas être moindre que celui de

ces diplomates eux-mêmes, lesquels sont habituellement des ministres plénipotentiaires.

Le Mehmandar est responsable des accidents, des pertes et du mécontentement qu'éprouve la personne qui lui est confiée. Le Ferman royal dont il est muni l'autorise ordinairement à se faire délivrer gratis le *sursat*, c'est-à-dire le logis, le bois et les vivres nécessaires à la consommation du voyageur qu'il est chargé de protéger, et ce qui est nécessaire à sa suite: aussi se rend-il presque toujours d'avance au gîte pour faire préparer tout ce qui est nécessaire. Dès qu'il arrive, il va directement chez le Ketkhoda, auquel il s'adresse toujours avec un ton de supériorité bien marquée; il lui communique brièvement ses ordres pour faire réunir au plus vite les objets stipulés dans le Ferman. Il s'empare ensuite de la plus belle maison de la localité, et va de là s'asseoir à la place d'honneur, soit dans la mosquée, soit sur la place publique, où il est bientôt entouré par une foule d'individus qui viennent l'assurer que leur misère les met dans l'impossibilité de fournir le bois, le mouton, le beurre ou le pain, etc., et tous les articles auxquels ils ont été taxés par le Ketkhoda. Le Mehmandar, fumant gravement son kalioun, écoute sans mot dire toutes les doléances, toutes les récriminations; pour rien au monde il ne voudrait laisser chômer son narguilé, car c'est là une affaire grave en Perse, et à laquelle on attache une véritable importance; mais sitôt qu'il a aspiré la dernière bouffée de fumée, il se lève lentement et frappe à tort et à travers sur la foule des récalcitrants, qui se sauvent en criant et en maudissant

l'intrus dont l'arrivée les force à se dessaisir d'une partie de leurs provisions de réserve. S'ils tardent trop à revenir avec l'objet qu'on leur demande, le bâton du Mehmandar recommence son exercice, et il est rare qu'après ce deuxième avertissement, quelqu'un se montre encore rebelle aux ordres du Ketkhoda. Le voyageur qui arrive à la halte y trouve en abondance des provisions de bouche, un logis bien aéré si c'est pendant été, et bien chauffé si c'est en hiver. Comme le Ferman porte toujours une quantité de vivres dix fois plus forte que celle qui est nécessaire à la consommation des personnes accompagnées par un Mehmandar, celui-ci ne perçoit que ce qui est nécessaire à leurs besoins, et se fait rembourser le reste en argent comptant par les habitants du village, n'exigeant d'eux qu'un peu moins de la valeur réelle des objets qu'ils doivent lui fournir. Il réalise souvent de cette manière de très-jolis bénéfices; aussi l'emploi de Mehmandar est-il très-recherché en Perse, surtout auprès des Européens, que ces gens-là trompent avec plus de facilité que les Asiatiques, et dont la générosité est souvent une autre source de profit.

Un Européen nouvellement arrivé en Perse s'habitue difficilement, pendant les premiers jours, aux discussions interminables du Mehmandar avec les villageois. Il y met souvent un terme en interposant son autorité et en payant comptant tout ce dont il a besoin. Il ne s'écarterait pas ainsi de la règle, s'il savait les inconvénients auxquels il s'expose. Le Mehmandar, ne pouvant plus bénéficier sur les vivres perçus en nature, puise largement dans la bourse de son protégé

pour les achats en tout genre, et se procure ainsi une compensation plus lucrative et plus facile, qui dépasse le gain qu'il pourrait faire sur les villageois. On perd, en outre, autant en considération aux yeux de ceux-ci qu'à ceux du protecteur officiel pour cette renonciation à son droit. La meilleure conduite à tenir c'est de laisser faire le Mehmandar sans se mêler de rien, car autrement chacun se moque même de votre générosité et de vos sentiments d'humanité.

Il n'y a pas de pire malheur, quand on voyage en Asie, que celui d'être obligé d'associer sa fortune à celle d'une caravane, et c'est à cette extrémité qu'en sont réduits ceux dont la fortune n'est pas assez grande pour se permettre de voyager des deux manières que nous venons d'indiquer ci-dessus. Le premier des inconvénients est celui que suscite toujours la mauvaise foi des muletiers (*katerdji*). Dès qu'ils ont reçu le prix de location des bêtes de somme, ils se moquent des conditions arrêtées et n'en font qu'à leur guise. A-t-on stipulé avec eux le nombre de jours que l'on doit rester en route ; ils s'en soucient fort peu et ne font pas un pas de plus que la traite qu'ils se sont proposé de franchir. Se sont-ils engagés à passer par telle ou telle localité que vous avez intérêt à visiter ; pour peu que cela les dérange, ils prendront une direction opposée et donneront mille raisons absurdes pour se justifier de leur manque de foi. Leur principale ruse consiste à effrayer les étrangers, en leur annonçant des voleurs qui, bien entendu, n'existent pas ; mais à cela près, ils vous cajoleront, vous flatteront pour avoir un pourboire ; la plupart du temps,

ils se font payer d'avance, puis ils viennent vous dire à moitié chemin qu'ils n'ont plus d'argent pour acheter l'orge nécessaire à la nourriture de leur monture. Ceux qui ne sont pas blasés sur ces petites roueries se laissent toujours extorquer par eux un supplément de frais de transport. On doit d'ailleurs s'attendre encore à beaucoup d'autres désagréments. Le voyageur devra d'abord braver les intempéries, s'endurcir à toutes les fatigues, dormir à la belle étoile, que le temps soit froid ou chaud, sec ou pluvieux, à moins qu'il ne préfère se retirer dans des logis malpropres, puants et remplis de vermine, dans les villes aussi bien que dans les villages. Les hôtels, les auberges et les tavernes sont inconnus en Asie, et le mieux que l'on puisse trouver sont ces beaux caravansérails-chàh, que la saleté habituelle des Persans a bien vite transformés en de véritables écuries, car ils logent leurs chevaux dans les mêmes chambres que les hommes, de crainte des voleurs : aussi ces chambres sont-elles pleines de crottin mêlé à des excréments humains. Il faut s'accommoder de tout cela, aussi bien que du caractère des compagnons de route que vous donne le hasard, et penser, avant tout, comme le dit très-judicieusement M. Jaubert, non pas à ce dont on peut avoir besoin, mais bien à ce dont on pourra se passer.

C'est chose assez curieuse que la marche d'une caravane en Perse. Le chef, nommé *djilo-dar* (celui qui a ou qui tient la bride), est un muletier qui se recommande autant par la connaissance des routes, des localités et des populations qui les habitent, que par la

confiance qu'il inspire aux voyageurs et aux négociants. Ces derniers remettent souvent aux caravaniers des sommes en or considérables, et l'on n'a jamais entendu dire qu'un djilo-dar ait trahi leur confiance. Ses chevaux ou ses mulets sont ordinairement bons et bien soignés; un djilo-dar en possède dix, trente, cinquante, suivant sa fortune, et les fait soigner par un personnel suffisant de domestiques. Quand il a traité avec des négociants pour le transport de leurs marchandises, si ses bêtes de somme sont insuffisantes, ce qui arrive presque toujours, il recrute tous les petits caravaniers qui n'ont que sept à huit bêtes de charge, et leur confie le surplus de son chargement : mais ces gens-là restent sous ses ordres, et lui obéissent en tout point jusqu'à leur arrivée à destination. C'est le djilo-dar qui désigne les villages où doit s'arrêter la caravane et les heures de départ. S'il n'y a pas de caravansérail à la halte, il choisit lui-même l'emplacement du campement dans un endroit spacieux, tel que la place du village. Chaque muletier dépose ses ballots dans un lieu que lui désigne le djilo-dar, de manière à ce que tout cela forme un rond ou un carré en dehors duquel dorment les voyageurs. L'intérieur est réservé aux mulets, qu'on attache par leur longe à de grandes cordes fixées au centre et aux extrémités par deux grands clous en fer fichés en terre. Il y a toujours, avec les caravanes, une catégorie de voyageurs persans peu fortunés, qui se cotisent à deux pour acheter un âne dont ils se servent tour à tour comme monture, et pour lui faire porter d'énormes bâts, sous le poids desquels

la pauvre bête est écrasée. A dire vrai, une fois arrivé au gîte, l'animal trouve toujours des soins empressés et une ration complète : on l'étrille, on le lave, ses membres sont massés, ses naseaux et ses oreilles contournés, froissés, tortillés ; un père n'a pas plus de tendresse pour son enfant que les propriétaires de ces ânes pour leurs animaux. Certains voyageurs, tout à fait dénués de ressources, vont à pied, et subsistent au moyen de quelques charités de vivres que leur font leurs compagnons de voyage, en échange des petits services qu'ils leur rendent. Ce sont eux qui vont chercher l'eau à la rivière et qui apportent le bois de chauffage. Dès que la caravane est installée au gîte, le djilo-dar donne l'heure du départ pour le soir ou le lendemain matin, soit que l'on voyage le jour ou même la nuit, afin que chacun sache le temps dont il peut disposer pour ses affaires particulières. Une fois en route, la caravane est divisée en pelotons de dix à douze mulets que l'on nomme *destès :* ceux du djilo-dar forment la tête de colonne et il place toujours sa meilleure bête en avant, afin que les autres soient stimulées par son exemple et se maintiennent toujours à une allure vive, égale et soutenue. Cette mule conductrice est toujours recouverte d'un harnachement de luxe, chargé de broderies, de coquillages, de colifichets et de grelots, dont le tintement annonce au loin l'arrivée de la caravane. Derrière les pelotons marchent les *katerdjis* (on nomme *katerdji* le caravanier qui possède des mulets, et *chalvadar* celui qui possède des chevaux de charge) qui, pendant le trajet, ont constamment les yeux fixés sur leurs charges res-

pectives, afin de les redresser à temps, ou de les raffermir sur le bât. Si l'une d'elles tombe, ou si le mulet s'abat, trois hommes restent en arrière pour le remettre sur pied et recharger, puis ils regagnent promptement leur rang dans la caravane qui a continué de marcher. La place fixe du djilo-dar est habituellement en tête de la colonne, mais de temps en temps il se porte sur les derrières et sur les flancs, pour voir si ses subordonnés sont à leur poste et donnent des soins suffisants aux marchandises qu'il leur a confiées. La surveillance doit être active, constante, car le caravanier a souvent de cinq à six cents bêtes de somme à diriger, et il importe à sa considération comme à son intérêt qu'aucun dégât, aucune avarie, ne surviennent par sa faute. Toutes les fois qu'il juge à propos d'arrêter la caravane pour laisser souffler ou uriner les mulets, ou bien pour ralentir la marche dans les endroits dangereux et difficiles, il pousse un grand cri, qui est répété dans chaque peloton, et dont les modulations indiquent la nature de l'ordre qu'il transmet. Quand les pelotons sont en marche, ils laissent entre eux un intervalle de trente à quarante pas. Les *ser-nichine*, ou voyageurs peu fortunés qui louent, pour leur transport, des mules déjà chargées d'un demi-fardeau, marchent ordinairement avec le muletier auquel ils ont loué leur monture. Chaque katerdji a pour lui et ses aides un âne que l'on monte tour à tour; lorsqu'ils sont fatigués de marcher, ou quand ils veulent dormir, ils appuyent alors le ventre sur le bât, en laissant pendre la tête et les pieds de chaque côté, sur les flancs de l'animal;

les mains traînent par terre ou sont ramenées sous le ventre, dans la même position qu'un sac de farine, et ils dorment dans cette position aussi bien que dans le meilleur lit du monde, sans éprouver la plus légère suffocation et sans craindre le moindre accident. Il leur arrive de temps en temps, pourtant, de tomber la tête la première sur les cailloux, dans la boue, et de s'écorcher la figure, mais ils ne se découragent pas pour une pareille bagatelle. Les caravaniers sont habituellement très-portés à remplir exactement les rites extérieurs de leur culte, ce qui n'est pas une preuve de leur moralité, mais bien plutôt de leur hypocrisie. Pour mon compte, je suis convaincu qu'ils s'adressent à Dieu beaucoup plus pour le prier de les favoriser dans leurs coquineries, que pour lui demander de les diriger dans la voie du bien. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus curieux, quand arrivent les heures de la prière, que de voir ces hommes courir alternativement en avant pour remplir ce devoir religieux, avant que la caravane ne les ait rejoints. Il arrive souvent qu'ils ne trouvent pas d'eau pour leurs ablutions, ils la remplacent alors par une poignée de terre dont ils se frottent les mains et la figure, et ils se croient ainsi purifiés. Ils récitent ensuite leur *namaz*, comme le feraient des perroquets, dans une langue qu'ils ne comprennent pas; mais pour eux comme pour nous, « il n'y a que la foi qui sauve. » Dès qu'ils ont accompli avec exactitude ce semblant de devoir, et qu'ils ont jeûné pendant le Ramazan, toutes les friponneries et les infamies les plus noires leur paraissent permises, sans qu'ils aient à en rendre compte, ni dans ce monde, ni

dans l'autre. Les caravaniers ne sont point une exception, car la généralité des Persans pense que tout doit être pour le culte et rien pour la morale.

Une caravane est-elle attaquée par des bandits ; les muletiers persans se défendent bien quand ils sont armés, et que leur nombre et leur position leur font espérer la victoire, mais pour peu qu'ils aient des doutes, ils ne songent plus qu'à assurer le salut de leurs mulets. Ils coupent alors les liens des bagages et les abandonnent sur place à la convoitise des pillards. Tandis que ceux-ci s'emparent du butin, ils s'élancent sur une de leurs montures, poussent les autres devant eux et galopent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient à l'abri des voleurs. Il est bon de remarquer que quand pareille chose arrive, les mulets ont l'instinct du danger qu'ils courent, et qu'ils déploient alors dans leur course une ardeur qui contraste singulièrement avec la lenteur ordinaire de leur marche.

Généralement, et par des routes ordinaires, une caravane de mulets ou de chevaux, portant chacun 40 à 45 *battements* (120 à 135 kilogrammes), doit parcourir une farsang en une heure et demie ; mais dans les déserts, comme de Meched à Bokhara, ou bien dans les pays de montagnes, comme dans le Mazendéran, la marche est un peu plus lente.

Les Persans peu fortunés ne transportent avec eux aucune espèce de provisions de bouche, quand ils voyagent sur les grandes lignes de communication, parce que le djilo-dar descend toujours dans un village où l'on est au moins certain de trouver du pain, des œufs, du beurre et du lait aigre, et que ces aliments

leur suffisent. Si l'on ne doit rien trouver à la halte suivante, le djilo-dar ne manque jamais d'en prévenir les voyageurs, qui se pourvoient de vivres dans le village qui la précède. Il y a une exception à cette règle, du commencement de mai à la fin de juillet, époque à laquelle les Persans mettent leurs chevaux au vert. Les muletiers sont alors obligés de camper près des prairies et loin des villages : dans ce cas, chacun doit être muni des articles nécessaires à sa consommation. Ceux que j'ai indiqués ci-dessus forment le fond de la nourriture des Persans, mais un Européen s'en contente plus difficilement. Il peut alors acheter des poules que l'on trouve aussi dans la plupart des villages. Du reste, on est bien vite habitué à se nourrir comme les habitants du pays, mais rien n'empêche, sans trop se surcharger, de porter avec soi une petite provision de riz pour faire du pilau : c'est une nourriture qu'on trouve d'abord un peu sèche, mais à laquelle on s'habitue si bien et si promptement, que bientôt on ne peut plus s'en passer. Le pilau est la nourriture par excellence de ceux qui voyagent en Perse ; c'est un mets sain, très-nourrissant et d'une facile digestion. L'usage, pendant la route, du lait aigre caillé, nuit généralement aux Européens ; il les affaiblit beaucoup, et dérange tout à fait les fonctions de l'estomac, surtout quand, pour le boire, on l'allonge avec de l'eau. Cette recommandation me paraît d'autant plus nécessaire, que les voyageurs, altérés par une longue traite, et ne trouvant le plus souvent, en arrivant à l'étape, qu'une eau tiède et saumâtre, préfèrent se gorger d'*abdoukh* (c'est ainsi qu'on appelle

le lait aigre étendu d'eau, comme aussi le petit-lait); cela les soulage pour un moment, mais ils sont bientôt plus altérés qu'auparavant, et se rejettent alors sur l'eau, ce qui est la pire de toutes les ressources.

Quand les voyageurs ne logent pas au caravensérail, et préfèrent faire élection de domicile chez un habitânt, celui-ci ne demande jamais de rétribution pour le logement : mais il est d'usage d'acheter chez lui le bois, la paille, l'orge et les vivres dont on a besoin.

Téhéran. — 3 mai. — Six farsangs, neuf heures de route par un chemin plat, mais défoncé à chaque pas par les eaux destinées aux irrigations des cultures. Les villages sont très-nombreux de chaque côté de la route.

Ce misérable Ivan avait si bien divulgué mes projets à Hamadân, que tout le monde les connaissait; les muletiers de notre caravane savaient tous que je me rendais à Hérat. Je découvris aussi que ce scélérat avait remis à Melcom, le domestique qui l'avait remplacé chez moi, une lettre adressée au comte de Medem, ministre de Russie près du Châh, et l'un de mes persécuteurs, pour lui mieux signaler mon passage. Par bonheur, je trouvai l'occasion de m'emparer de cette lettre et de la faire disparaître.

Je m'étais d'abord déterminé à aller loger dans la ville, mais je réfléchis que j'y serais trop en vue et j'abandonnai ce projet qui, je le savais aussi, contrarierait beaucoup le représentant de la France à Téhéran. Ce diplomate pensait que ma présence lui causerait des embarras, et quoique je n'eusse à me féliciter, ni de la manière dont il avait soutenu mes réclamations

près du gouvernement persan, ni du résultat obtenu, il n'y avait pas de raison suffisante pour moi de chercher à entraver ses négociations : elles étaient faites dans l'intérêt de la France, et j'ai toujours fait passer cet intérêt avant le mien.

J'arrivai à Téhéran au moment où les premières lueurs du jour commençaient à colorer les villages de Chimerân, pittoresquement étalés au pied du mont Elbourz, et le Kasr-Kadjar (palais des Kadjars), placé sur un plan plus rapproché, et ombragé par les magnifiques sycomores à l'épais feuillage, où j'étais allé tant de fois chercher l'oubli des ennuis de la ville. J'apercevais de tous côtés d'abondantes récoltes, encore sur pied, et je marchais au milieu de nombreux villageois qui portaient des denrées à la ville. Le soleil se levait éclatant et radieux derrière le pic du Damavend, et jetait sur ce tableau printanier un air de fête et de contentement, qui contrastait singulièrement avec les sentiments dont mon âme était oppressée. La ville dans laquelle j'arrivais me rappelait de bien tristes souvenirs : j'y avais reçu un grade élevé et joui de la bienveillance du souverain, mais j'avais perdu tout cela pour avoir voulu rendre service à mon pays : puis, au lieu de l'appui que j'étais en droit d'attendre du gouvernement qui le dirigeait alors, j'avais été délaissé, abandonné et je rentrais à Téhéran proscrit, sous un déguisement, et la figure à moitié cachée par un bandeau, afin de me rendre méconnaissable. La fortune est bien inconstante, et bien fou est celui qui se fie à ses premières faveurs!... Toutes ces tristes pensées s'agitaient et se heurtaient dans mon esprit, et

je restai quelque temps affaissé sous leur poids : mais mon courage reprit bien vite le dessus : car j'avais besoin d'être fort pour m'aider à supporter la grande lutte que j'allais avoir à soutenir contre l'adversité.

Je descendis dans un caravansérail situé au sud de la ville, en dehors de la porte de Châh-Abdoul-Azim. Quelque soin que j'eusse pris de cacher mon identité, je fus cependant reconnu pour Européen; mais, comme on apprécia peu mon importance, eu égard à la légèreté de mon bagage, j'échappai à toutes les investigations. Dès que je fus installé dans une chambre fort malpropre, j'écrivis à l'un de mes amis, le général Semineau, pour le prévenir de mon arrivée et le prier de m'envoyer quelques livres et des effets dont j'avais besoin. Les désagréments qu'il pouvait s'attirer en venant me voir ne l'arrêtèrent cependant pas, car, quelques instants après, il était près de moi. Il m'apprit certains faits qui me déterminèrent à ne pas prolonger mon séjour à Téhéran. Le docteur Jacquet, en la discrétion duquel je m'étais fié, avait écrit à un Européen habitant la capitale pour lui annoncer mon arrivée à Hamadân. Heureusement, il avait ajouté que, de là, je me dirigerais sur Tauris. Mais l'on devait déjà savoir à la cour que j'avais suivi une tout autre direction; il fallait donc me hâter de faire perdre mes traces. La fortune me vint en aide, car, dès le lendemain, une caravane partait pour Meched, et son djilo-dar avait son logis dans le caravansérail où j'étais descendu. Nous fîmes aussitôt marché pour deux mulets, l'un pour me servir de monture, l'autre pour porter mes bagages, à raison de

vingt-cinq sahebkrans l'un, et je quittai Téhéran, le même jour, pour me rendre au rendez-vous général de la caravane, situé à une farsang et demie de la ville, dans le village de Châh-Abdoul-Azim, où l'on arrive par une route plate et facile. Cette localité est presque une petite ville : on y trouve des bazars, de larges rues plantées d'arbres et arrosées par des courants d'eau vive, une habitation royale, des bains, un caravansérail-châh et une belle mosquée, où est enterré l'Imam dont elle porte le nom. C'est là ce qui fait la richesse de cet endroit, car on y vient en pèlerinage de tous les points de la Perse. Chaque vendredi, les pieux habitants de la capitale y vont aussi faire leur prière, et cette succession de visites procure de gros bénéfices aux habitants. La ville est située au milieu même des ruines de l'ancienne Rhaguès ou Rheï. En quittant la capitale de la Perse, je laissais derrière moi les dernières traces de la civilisation, et je prenais mon essor vers ces contrées inhospitalières qu'on m'avait représentées comme devant être mon tombeau. Je m'avançais cependant sans inquiétude et sans crainte, bien persuadé qu'avec du savoir-faire et de l'habileté dans ma conduite, j'éviterais la catastrophe qu'on m'avait prédite.

Je fis, dans la soirée, l'inventaire de ma petite fortune, et je découvris encore quelques soustractions de ce misérable Ivan, dont le but, j'en ai la certitude, était, s'il fût resté à mon service, de m'assassiner dès que nous aurions été éloignés de Téhéran, isolés de tous ceux qui pouvaient s'intéresser à mon sort. Le domestique qui lui avait succédé ne s'était engagé à

me suivre que jusqu'à cette dernière ville. Dans l'impossibilité où j'étais de remplacer maintenant celui-ci par une personne sûre, je ne voulus point m'assujettir à la défiance et à la surveillance qu'il m'aurait fallu nécessairement déployer vis-à-vis d'un nouveau serviteur, car j'aurais été obligé de le prendre au hasard. Je partis donc seul. Mais le remède fut pire que le mal : si j'avais su toutes les souffrances que je me préparais, je ne me serais point imposé une privation dont le but était aussi d'économiser mes finances. Un domestique, au moins, est toujours nécessaire à un Européen qui voyage dans l'intérieur de l'Asie [1]. On ne trouve dans ce pays aucune des ressources et des commodités ordinaires en Europe ; il n'y a ni hôtel, ni dîner prêt quand on arrive ; il faut traîner avec soi son lit, ses provisions de bouche, sa batterie de cuisine, et souvent jusqu'au bois et à l'eau. Si un Européen ne faisait que se déconsidérer, aux yeux des Persans, en faisant lui-même sa cuisine, en allant acheter tout ce qui lui est nécessaire, et en nettoyant ses plats et ses marmites, il pourrait parfaitement se moquer de cet inconvénient temporaire ; mais cette perte de considération l'expose aussi à être maltraité souvent,

[1] Cette remarque est très-exacte et cependant quelques attachés de la mission de Hérat se souviennent avec plaisir avoir été surpris, un soir d'octobre, assis devant un feu mourant, par l'arrivée d'un voyageur anglais, M. Mitford, — qui se rendait à Bombay ! Quoiqu'il connût fort peu la langue du pays, il avait fait une partie de la route de Hamadân à Hérat sans domestique. Quant à son bagage, il l'avait fait transporter à dos de cheval sous ses yeux, car il renfermait des articles auxquels il tenait infiniment. — L.

sans sujet, purement et simplement parce qu'on le croit dépourvu de toute protection, et parce qu'en sa qualité de chrétien, il a le malheur d'être impur aux yeux des musulmans chiàs, qui le regardent comme un chien dont il faut fuir le contact, l'empêchent de toucher à leur eau, à leurs vivres, et se posent ainsi en véritables tyrans. Telle était la situation dans laquelle je me trouvais, et Dieu seul sait ce que j'ai souffert. Un Européen doit toujours prendre un domestique musulman, de préférence à un Arménien. Ces derniers, en leur qualité de chrétiens, se prêtent mieux à nos usages, mais habitués à être dominés, ils sont très-timides et n'osent pas faire valoir leurs droits. Les Persans les insultent à propos de rien; à vrai dire, ce sont de fieffés coquins, menteurs, rampants, vils, lâches, qui se figurent que, puisqu'ils sont nos coreligionnaires, ils ont le droit de nous voler bien plus que n'oserait le faire un musulman. Ceux-ci, sans être trop scrupuleux, sont au moins plus propres et plus faits au service. Le sentiment de la supériorité que leur donne leur qualité de musulmans les rend fiers et très-déterminés, et ils savent bien se faire respecter. On aurait tort de conclure, d'après ce que j'ai dit jusqu'ici, que la généralité des Européens est maltraitée en Perse; cela n'arrive qu'au plus petit nombre, particulièrement quand on les suppose de bas étage et qu'ils sont isolés, surtout quand ils se trouvent avec des caravanes de pèlerins, au milieu desquelles on trouve habituellement réunis les fanatiques de toutes les parties de la Perse. Mais un Européen qui aura une suite convenable et qui tiendra dans ses mains

l'ordre d'un gouverneur pour le protéger, jouira toujours d'une certaine considération, et sera respecté peut-être plus que dans son propre pays.

La caravane qui devait me transporter à Meched se composait de près de cinq cents mulets et de trois cent cinquante pèlerins se rendant en visite au tombeau de l'Imam Reza. J'étais fort peu satisfait de rentrer dans la société de ces pieux musulmans, mais il fallait se résigner, et je fis contre fortune bon cœur.

CHAPITRE V.

Hissar-Emir.—Les ruines de Rhaguès.—El Bourdj.—Médailles antiques. — Tombeau de Bibì Chèrebanon. — Légende relative à cette dame. — La plaine de Véramïn, riche et fertile. — Héïvàne-Kièf. — Système d'irrigation.—Les Vautours.—Description d'une caravane de pèlerins. — Le chef religieux de la caravane.—Le respect qu'on avait pour lui. — Son sermon du soir. — Fanatique brutalité. — Kechlag-Khar. — Défilé de Serdari. — Porte militaire. — Kouhí-Touz. — Les montagnes de sel. — Position des Pyles Caspiennes. — Erreurs topographiques. — Description de cet endroit par Arrien. — Dèh-Nemek. — Firouz-Kouh. — Le district de Itch. — Arédân. — Les briques de sel. — Lasguird.—Postes militaires.—Les fortifications.—Semnân. —Description de la ville.—Son ancienne histoire. — Effets de l'irrigation. — L'arrière-garde de Bessus. — Arrien. — Scène dans la boutique d'un kebabdji. — Agrément et inconvénient du costume persan. — Heureuse apparition d'une constellation. — Le derviche boiteux. — L'auteur est conduit en présence du gouverneur. — Résultat satisfaisant de cette entrevue.

Hissar-Émir.—4 mai 1845. 4 farsangs, cinq heures de parcours par une route plate, assez bonne, mais fréquemment coupée par des cours d'eau.

Au crépuscule, nous quittâmes Châh-Abdoul-Azim, et nous traversâmes d'abord les immenses ruines de Rhaguès ou de Rhèï, l'une des plus anciennes et des plus considérables villes de la Perse : elles s'étendent dans la plaine sur une surface qui comprend plus de 6 farsangs de circuit. Là était la ville, mais la forteresse s'élevait au nord, sur une montagne que les Persans nomment *El Bourdj* (la tour), rocher à peu

près isolé et placé en avant de la chaîne de l'Elbourz. Il ne reste plus de cette ancienne capitale de la Perse, que deux tours en briques, assez bien conservées, quelques chétifs bas-reliefs et des fondements d'édifices, particulièrement ceux des murs d'enceinte de la ville, dont les traces sont encore parfaitement indiquées. Par malheur les habitants des villages voisins les détruisent et les bouleversent constamment, en fouillant le sol pour en retirer des briques qu'ils vont vendre à Téhéran, où on les emploie pour construire les habitations modernes. Les indigènes se livrent avec d'autant plus d'ardeur à ce genre de travail, qu'il leur arrive souvent de trouver dans ces ruines des débris d'or et d'argent et d'anciennes médailles, qu'ils vendent un bon prix. Aujourd'hui le vaste emplacement qu'occupait Rhaguès est couvert de villages et de cultures. Nous marchions, ayant sur notre gauche une chaîne de montagnes qui se relie à l'Elbourz. A mi-côte du dernier chaînon qui s'avance dans la plaine se trouve le tombeau de Bibì-Chère-banon, femme de l'Iman Hussein. Poursuivie par les troupes de Yézid, cette héroïne leur échappa, montée sur le fameux cheval Zul-Djenah, et favorisée par un miracle qui fit ouvrir devant elle et refermer ensuite, après son passage, la montagne sur laquelle on voit son tombeau. Au delà des ruines, nous côtoyâmes sur notre droite la plaine fertile de Véramïn, où se trouvent une foule de beaux et riches villages dont les produits alimentent Téhéran. Le sol y est d'un très-grand rapport, car il est parfaitement arrosé par les eaux de la rivière Djadjè-Roud, qui descend des

montagnes du Mazendèran. Les grands seigneurs persans considèrent comme une bonne fortune le plaisir de devenir propriétaires à Véramïn, et c'est chose assez difficile, parce que ceux qui y ont quelque bien ne s'en dessaisissent habituellement qu'à la dernière extrémité. Ce district a tiré son nom d'une ancienne ville dont on trouve encore de nombreuses ruines, et dans le nombre, une mosquée assez bien conservée : cette cité a dû se former des débris de Rhaguès[1], dont

[1] Après la mort d'Alexandre le Grand, la Perse, aussi bien que la Syrie, devint l'apanage de Séleucus Nicator, qui établit la dynastie des Séleucides. Antiochus Soter lui succéda, puis, sous le règne de Antiochus Théos, qui vint après, un Scythe, nommé Arsaces, arriva du nord de la mer d'Azoff, et conseilla aux Perses de se révolter contre les Grecs. Il réussit à leur insinuer ses pensées, et fonda l'empire parthe en faisant sa capitale de Rhaguès. Ce fut aussi à cette époque que fut établi le royaume de Bactriane par Théodote, son gouverneur, qui se déclara indépendant. La plupart des auteurs orientaux appellent Arsaces, *Asteh*, et le font descendre des anciens rois de Perse. Lorsqu'il se mit à la tête des peuples de ce pays, on assure qu'il promit de ne lever aucun impôt, et de se considérer comme le chef d'une confédération de princes, réunis entre eux dans le double but de maintenir leur indépendance, et de délivrer la Perse du joug de l'étranger. C'est de ce règne que date l'ère de l'histoire de Perse, appelée *Mulouk-u-Tuaif*, c'est-à-dire *la fortune commune des tribus*, par les auteurs orientaux.

En l'an 906 après J.-C., Rhaguès fut pris par Ismaïl, fondateur de la dynastie Samanéenne, et cessa d'être la capitale d'un empire. En 967, la famille Shamegar, race de petits princes indépendants, érigea de nouveau Rhaguès en capitale, tandis que les dynasties de Saman et de Dilemée se divisaient l'empire de Perse. Ce fut aussi la dernière conquête de Mahmoud de Ghazné en l'an 1027 de J.-C. — R.

elle n'est éloignée que de deux farsangs. A notre gauche le Damavend étalait majestueusement son pic couvert de longues traînées de neiges éternelles.

Hissar-Émir est un gîte où il est assez difficile de s'approvisionner ; on y trouve seulement du lait aigre à acheter, non pas que le village soit pauvre, mais il est la propriété du premier ministre Hadji-Mirza-Aghassi, qui n'a pas l'habitude de pressurer les paysans, ils sont donc assez riches pour pouvoir se passer du commerce des comestibles. Nous campâmes à vingt minutes du fleuve, et je ne pus jamais décider quelques musulmans en guenilles, qui n'avaient pas le plus petit morceau de pain à se mettre sous la dent, à aller remplir mon bidon moyennant rétribution, tant ils craignirent de se souiller en le touchant.

Hëïvâne-Kiëf, qu'on appelle aussi *Hëïvanak*.— 5 mai. Les habitants du pays n'attribuent que 6 farsangs à cette étape, mais on peut sans exagérer en porter le nombre à 7. Nous mettons dix heures à les parcourir par une route plate, dont la première moitié est défoncée par un grand nombre de saignées que les paysans ont pratiquées dans le Djadjè-Roud, rivière qui coule à une farsang et demie à l'est d'Hissar-Émir. On encaisse ses eaux, à sa sortie des montagnes, dans des tranchées protégées par de petites levées de gravier, dans lesquelles l'eau se partage également, pour se diriger ensuite dans chaque village de la plaine de Véramïn. Depuis la rivière jusqu'à la halte, la route est facile et côtoie les monts Elbourz. Deux heures avant d'arriver à Hëïvanak, on passe à côté d'une gorge couverte de bruyères, résidence particu-

lière de vautours : on les y compte par myriades, et malheur à l'animal qui oserait se hasarder dans ce coupe-gorge, il ne resterait pas vivant deux minutes : son squelette deviendrait aussi net et aussi blanc, après une heure, que s'il avait été exposé pendant dix ans au soleil.

J'ai raconté, dans quelques-unes des pages qui précèdent, la marche d'une caravane de commerce ; je vais y ajouter, comme complément, certains détails sur celle d'une caravane de pèlerins. D'abord le djilodar n'arrive plus qu'en seconde ligne, et le commandement supérieur d'une caravane de pèlerins est exercé par un Séyid, auquel on obéit aveuglément. Ce descendant du prophète parcourt, un mois ou deux avant le départ, la ville et les villages, en invitant les fidèles croyants à se réunir autour de son étendard vert, pour aller visiter les saints lieux. Lorsqu'il a réuni un nombre de personnes assez considérable, il en passe la revue, perçoit quatre ou cinq sahebkrans de chacune d'elles, et, moyennant cette subvention, se charge de les conduire à bon port dans tous les sanctuaires révérés des musulmans, qui sont à *Meched*, à *Châh-Abdoul-Azim*, à *Koum*, à *Kerbelah*, à *Sammarah*, au *Kazemen* et à *la Mecque* : il leur promet aussi de les faire descendre dans les meilleurs gîtes, où toutes choses sont à bon marché, de les préserver des effets du mauvais œil, des tentations du diable, des machinations des mauvais génies, de se mettre en route sous d'heureuses conjonctions des astres et jure, en un mot, de leur faire faire le pèlerinage le plus heureux et le plus agréable à Dieu qui ait

jamais été accompli. Chaque pèlerin regarde comme une bonne fortune de servir gratis le Séyid conducteur, et, pendant tout le voyage, cet homme est entouré de soins délicats et d'attentions. Les uns l'abritent du soleil ou de la pluie, en lui prêtant leur tente à tour de rôle, le autres chassent les mouches qui l'obsèdent, arrosent le sol autour de lui, tandis que ceux-ci lavent ses hardes et apprêtent son repas à leurs frais. Chacun s'estime heureux de pouvoir remplir ces fonctions qui doivent rendre le prophète favorable, et attirer sur soi les bénédictions du ciel : ils ne réclament pour tout salaire que la faveur de baiser sa main ou le pan de sa robe. Le Séyid les laisse faire avec indifférence, et c'est la seule manière dont il leur témoigne sa gratitude, paraissant toujours croire que les hommages et les services qu'il reçoit sont au-dessous de ses mérites et de sa sainteté.

Quant au Séyid conducteur de notre caravane, il ne manquait pas de cette morgue habituelle à ceux de sa race ; mais, à vrai dire, il était bon homme au fond. Le soir venu, et après avoir absorbé le dîner qu'on lui avait préparé pendant qu'il dormait, au lieu de laisser dormir ceux qui ne s'étaient pas procurés ce soulagement pendant la journee, il récitait à son auditoire un sermon, dont le sujet était tiré de la vie de l'Iman Réza, et il brodait son récit des faits les plus merveilleux. Comme la langue persane prête beaucoup à la poésie, à la bouffonnerie, à l'emphase et à l'exagération, toutes choses que les Persans estiment beaucoup, le moindre conte un peu bien dit, quoique invraisemblable au fond, les intéresse vivement.

Si le Séyid connaît son métier et coordonne habilement son sujet, il le développe peu à peu, de manière à augmenter progressivement l'émotion de son auditoire, ce qu'il obtient facilement en ajoutant toujours au merveilleux. Bientôt sa voix est couverte par le bruit que font les pleureurs autour de lui ; les larmes ne lui font jamais défaut, puis les sanglots éclatent, par exemple, quand le héros de l'histoire est fatigué, ou bien quand il est altéré et que l'eau manque, quand il veut fumer et qu'il n'a pas de kalioun. Si par malheur il se fait une entorse, ou s'il tombe dans les piéges que lui tendent ses ennemis, alors ce sont des gémissements incroyables ; les hommes pleurent comme des veaux, les femmes comme des biches et les enfants braillent à étourdir un sourd. Quant au malheureux voyageur, désintéressé, comme je l'étais, dans la question, il n'a d'autre ressource que celle de se boucher les oreilles et de se résigner à être tenu éveillé par cette scène de désolation. Lorsque le sermon est fini, le Séyid propose un hourra pour le Prophète, puis après, un autre pour Ali, autant pour Hussein, pour Hassan, pour Abbas : chaque Iman a le sien, et la liste en est longue. Cela dure deux heures. On est tout joyeux de voir arriver le dernier, espérant qu'on pourra enfin dormir un peu; mais le bourreau crie un moment après d'une voix de Stentor : « Chargez les mulets et partons ! » Il y a de quoi perdre la raison, car il faut passer la nuit à cheval, supplice affreux, quand on n'a pas dormi le jour, ce qui est impossible à bien des gens, et qu'on a la perspective de voir cette torture

se renouveler ainsi jusqu'à l'arrivée à destination.

Heïvâne-Kièf est un village de quatre cents feux avec un caravansérail-châh à moitié ruiné, de nombreux jardins et des cultures très-étendues. Une petit rivière, descendant des montagnes du Mazendèran, coule dans ce village, encaissée entre deux berges élevées de plusieurs mètres et va, comme le Djadjé-Roud, arroser les cultures de la plaine. La chaleur était suffocante, et le thermomètre centigrade marquait 38 degrés à l'ombre. La récolte était déjà commencée dans ce district. En arrivant au campement, installé assez loin du village, je fus pris par un fort accès de fièvre, et je restai exposé à un soleil brûlant faute d'abri, personne n'ayant voulu m'admettre dans un coin de sa tente. Couvert de sueur et entouré d'une myriade de mouches qui me mettaient au supplice, n'ayant personne qui me vînt en aide, je suppliai quelques pèlerins de me donner un peu d'eau, mais ces drôles me repondirent, comme la veille, par des grossièretés. Enfin, à force de supplications, l'un d'eux me demanda combien je lui donnerais s'il remplissait ma *tumla* (cruche). J'en passai par où il voulut, et je lui offris un sahebkran pour avoir transvasé l'eau de sa cruche dans la mienne. Ceci fait, il dit à son voisin : « Le très-élevé Abbas nous a cependant défendu de donner de l'eau à ces infidèles de chrétiens, et je crains bien d'avoir commis un péché. » — « C'est vrai, répondit l'autre, mais nous autres Persans nous sommes des gens si humains (*murvet dar estim*)! Tu as failli, car tu devais lui faire jurer de devenir musulman, et ne lui donner ton eau qu'après qu'il aurait

fait la profession de foi de l'Islam.» — Déjà ils parlaient de reprendre la *chère* boisson, lorsque je me jetai sur la cruche que je renversai accidentellement, mais avec ce qu'elle contenait encore je pus étancher ma soif dévorante. Enfin le ciel prit pitié de mes souffrances et amena près de moi un pauvre diable de villageois faisant à pied le pèlerinage de Meched, qui consentit à me servir jusqu'à notre arrivée dans cette ville, moyennant douze sahebkrans, à condition qu'il ferait sa cuisine à part, dont je supporterais les frais, et que je respecterais ses préjugés. J'acceptai avec empressement, m'estimant heureux qu'il ne se montrât pas plus exigeant, et, tout mal servi que je fus dans la suite, j'eus au moins le bonheur de ne plus me trouver dans la nécessité d'avoir recours à mes fanatiques compagnons.

Kechlag-Khar.—6 mai.—Encore une étape où l'on ne compte que six farsangs; mais je garantis qu'il y en a sept. Nous les parcourons en dix heures; les deux premières en plaine, et la troisième à travers le défilé de Serdari, frayé à travers les chaînons d'un vaste contre-fort qui se détache des monts Elbourz et se prolonge, en allant toujours en s'abaissant, jusqu'à quatre ou cinq farsangs au plus dans la plaine, dans la direction du sud-est. Un espace de dix farsangs environ, occupé par le désert Salé, sépare ce défilé du Siah-Kouh qui, malgré cette interruption, paraît être une continuation de la même chaîne. Il résulte de cela qu'on pourrait facilement tourner au besoin le défilé de Serdari, qui offre d'excellentes positions défensives, surtout à son entrée et à sa sortie, où il est tel-

lement resserré qu'il n'a plus qu'une portée de pistolet de largeur. La seule difficulté qu'aurait à surmonter une armée qui se déciderait à cette opération serait le manque d'eau et de vivres ; mais elle se tirerait d'embarras en s'approvisionnant pour une journée seulement, et en allant directement du district de Véramïn dans celui de Khar, sans passer par Heïvàne-Kièf. Le défilé dont il est ici question est traversé, dans toute sa longueur, par un petit cours d'eau saumâtre se dirigeant vers Khar, dont il arrose les cultures. Sur ses bords, et à peu près au milieu du défilé, on voit les ruines d'un caravansérail et de quelques maisons qui avaient été construites dans l'endroit le plus spacieux de cette passe; c'est une petite vallée d'un quart de farsang de longueur sur huit à neuf cents mètres de largeur. On trouve une grande quantité de sel dans les montagnes entre lesquelles cette vallée est enfermée : telle est l'origine du nom qu'elles portent : *Kouhi-Touz* ; le premier mot est persan et signifie montagne, le second est turc et signifie sel.

A mon avis, toute incertitude a cessé relativement à la position que l'on doit assigner aux Pyles Caspiennes ; nous les retrouvons dans la passe de Serdari, telle est du moins mon intime conviction. J'ai eu le temps d'étudier à fond cette question pendant mes douze années de séjour à côté de cette passe, et de faire à ce sujet des remarques très-exactes, pendant mes nombreuses excursions dans les pays circonvoisins, notamment dans les montagnes de Damavend et de Firouz-Kouh, que plusieurs personnes considèrent encore aujourd'hui comme les véritables Pyles Caspien-

nes. En lisant Arrien avec attention, ces personnes pourront se convaincre de l'erreur dans laquelle elles sont tombées : voici quelques explications qui faciliteront leurs recherches.

On aurait tort de prendre Téhéran comme point de départ pour arriver aux Pyles; c'est de Rhaguès qu'il faut partir, et cette ville s'étendait du temps d'Arrien jusqu'auprès des villages de Khatoun-Abad et d'Hissar-Émir, ainsi que l'indiquent suffisamment de nombreuses ruines. Ces derniers villages se trouvent sur la route directe de la Bactriane; leur distance du *Tingui-Serdari* est de huit farsangs, soit une étape. A l'issue du défilé, on entre dans la fertile plaine de Khar, à la suite de laquelle vient un désert se prolongeant jusqu'à Lasguird, sur une longueur de douze farsangs, et portant le nom de Dèh-Nemek (village du sel) qui lui vient d'un hameau qu'on rencontre à mi-chemin. Rapprochons cette description, que je certifie être de la plus scrupuleuse exactitude, de celle que nous en fait Arrien, et voyons s'il n'y a pas une entière conformité.

« Alexandre marche avec son armée vers les Parthes (cette nation guerrière n'était point établie dans le Mazendèran, mais bien dans les belles plaines qui se déroulent au pied des montagnes de cette province), fait une première halte aux Pyles Caspiennes (c'est-à-dire l'étape de huit farsangs qui sépare Rhaguès de la passe de Serdari), les franchit le lendemain et pénètre dans un pays cultivé (dans le fertile district de Khar). Mais en apprenant qu'il avait un désert intérieur à traverser (celui de Dèh-

Nemek), il envoie Cœnus fourrager avec quelques chevaux et quelques fantassins pour approvisionner l'armée... » Et plus bas il ajoute : « A cette nouvelle (celle de la captivité de Darius), il crut devoir redoubler sa marche. Il prit avec lui les hétaires, des chevau-légers, l'élite de son infanterie et partit sans attendre Cœnus, ses soldats ne portant que leurs armes et des vivres pour *deux jours* (c'est-à-dire les deux étapes de Dèh-Nemek et de Lasguird, où l'on commence seulement à sortir du désert). »

Pourquoi donc aller chercher les Pyles Caspiennes dans les montagnes du Mazendèran, quand tout est si bien indiqué par l'historien d'Alexandre? Bessus ne fuyait pas du côté de Zadracarta, mais vers Hécatompylos pour gagner la Bactriane; et quand Arrien ajoute encore « qu'Artabaze, n'approuvant pas le « crime de Bessus, s'était retiré dans les montagnes, » il laisse suffisamment entendre que les Perses cheminaient dans la plaine.

Kechlag est un village de cent dix maisons, où l'eau est saumâtre ; nous avions trente-neuf degrés centigrades à l'ombre. On voit aux environs une trentaine d'autres villages, qui forment le district de Khar. Ils concourent avec ceux de Véramïn à fournir des grains à Téhéran. Dans la soirée, nous eûmes un violent orage.

Dèh-Nemek, — 7 mai. — 6 farsangs, huit heures à les franchir par une route plate et facile, tracée sur un sol argileux jusqu'à mi-chemin, ce qui rend la marche très-difficile en hiver et au printemps. Quand le chemin est défoncé par les pluies, il devient presque

complétement impraticable; les caravanes sont alors obligées de passer par la route du haut qui côtoie le pied des montagnes de Khali-Bar, ce qui allonge le trajet d'une farsang. La grande quantité de pierres dont cette route est recouverte et la rivière torrentielle, surtout quand elle est gonflée par les pluies ou par la fonte des neiges, qui la traverse, la rendent difficile et quelquefois dangereuse. Cependant, même avec ces inconvénients, elle est préférable à celle du bas, où l'on se perd dans des boues profondes, délayées par les eaux de la rivière qui coupe le chemin du haut, et qui, comme le Djadjé-Roud, est scindée en trente ou quarante ruisseaux, suivant diverses directions et servant à l'irrigation des cultures du district de Khar. La gorge profonde et encaissée par laquelle cette rivière sort des montagnes sert à communiquer avec le district d'Itch, dont le chef-lieu est Firouz-Kouh. Il est à peu près impossible d'y aller par une voie plus directe, vu les difficultés que présente la nature des montagnes qu'il faut traverser pour s'y rendre; c'est ce qu'indique le nom qu'elle porte : *Khali-Bar* (sans charge, à vide), ce qui veut dire que bêtes et gens ne peuvent les traverser avec un fardeau quelconque. Le district d'Itch est particulièrement réputé pour l'excellence de ses pâturages; il fournit de nombreux bestiaux à Téhéran et nourrit une immense quantité de daims, de chèvres sauvages et de sangliers. Pendant les cinq mois des plus fortes chaleurs, les nomades, qui campent dans le district de Khar, se rendent dans celui d'Itch où ils trouvent d'excellents pâturages pour leurs troupeaux; ceux de

la plaine de Véramïn campent habituellement dans la vallée de Lar, située en deçà de Firouz-Kouh, au nord-est de Téhéran ; mais ces nomades sont obligés de payer une redevance au gouvernement pour obtenir la permission de s'installer au milieu des prairies de ces montagnes.

A mi-chemin de cette étape, on rencontre un singulier village fortifié, nommé Arédân : ses constructions étant conformes à celles que l'on voit à Lasguird, gîte qui succède à celui de Dèh-Nemek, c'est là que l'on trouvera décrite la manière de construire employée à Arédân. Deux ou trois villages se trouvent assez près de celui-ci, sur l'extrême frontière du désert Salé que nous avions laissé à notre droite, depuis la passe de Serdari, et dans lequel nous entrâmes après avoir franchi ce dernier groupe de cultures. De là à Dèh-Nemek, la route est parfaite, très-unie et facile. Ce hameau, quoique enfermé dans des murailles très-élevées, dont l'enceinte est capable de contenir plus de cent cinquante maisons, n'en possède cependant que six habitées, dont la population possède à peine de quoi se nourrir elle-même. Elle ne peut vendre aux caravanes que de l'orge et de la paille qu'elle va acheter à Khar pour réaliser un petit bénéfice. Le gouvernement astreint les malheureux habitants à fournir ces marchandises aux muletiers de passage et les dispense, en compensation, de payer l'impôt. Ils sont retenus dans cet endroit abominable par la volonté du gouvernement, car sans cela ils seraient allés depuis longtemps s'établir autre part. Grâce à un mince filet d'eau saumâtre qui passe près

de leur localité, ils cultivent un petit coin de terre pour leurs propres besoins; mais ils ont une autre industrie très-lucrative qui consiste à aller recueillir le sel que l'on trouve dans les environs. Le sol en est partout recouvert d'une croûte compacte qu'ils coupent en forme de briques, et les marchands viennent là s'approvisionner de cette denrée, pour aller la revendre à Téhéran, dans le Mazendèran, le Khorassan et les États tartares. Il ne faut pas croire que les terrains salés soient défavorables aux cultures, elles y prospèrent, au contraire, très-bien quand le sel n'est pas compacte et lorsqu'il est mêlé à la terre végétale. C'est ce que j'ai pu vérifier de mes propres yeux à Dèh-Nemek. Les habitants de ce village ne boivent que de l'eau de pluie dont ils emplissent, au printemps, leur *ab-ambar* (réservoir d'eau en briques revêtu d'un ciment) situé près d'un assez vaste caravansérail-châh destiné aux voyageurs.

Lasguird. — 8 mai. — 7 farsangs, huit heures de route à travers le désert et en montant presque continuellement les chaînons les moins élevés de l'Elbourz, qui forment là une espèce de cap s'avançant en pente dans la plaine, qu'on laisse à droite à une demi-farsang de distance. Le sol est presque partout dur et graveleux, mais il est coupé, en trois ou quatre endroits, par de profonds ravins que creusent les eaux de pluie qui coulent des montagnes : on les traverse sur des ponts en assez bon état. Les montagnes même sur lesquelles nous cheminions étaient imprégnées de sel.

Arrivés à une heure de Lasguird et au point le plus

élevé que parcourt la route, nous franchîmes quelques escarpements où le passage pourrait être facilement intercepté : une poignée d'hommes suffirait à sa défense ; mais, de même que le défilé de Serdari, cette passe peut être tournée. En sortant de ce mauvais passage, nous débouchâmes sur un beau plateau, au milieu duquel se trouve Lasguird, entouré de beaux jardins, à la base des dernières pentes des monts Khali-Bar. A partir de cet endroit jusqu'à Hérat, on voit aux environs des lieux habités, une foule de petites tours dispersées dans la campagne, dont le faîte est crénelé, et qui n'ont dans le bas qu'une seule petite ouverture, par laquelle un homme ne peut passer qu'en rampant sur ses genoux. Chacune d'elles peut contenir de huit à dix personnes; elles servent de refuge aux habitants des campagnes, lorsqu'ils sont surpris au milieu de leurs travaux par une invasion de Turkomans. Ces pillards sont toujours à cheval, généralement armés de lances, et presque totalement dépourvus d'armes à feu. Les cultivateurs, qui ne sortent jamais de leurs villages qu'armés de fusils, les tiennent facilement à distance, dès qu'ils sont enfermés dans leurs tours, d'où ils les menacent de faire feu. D'autres tours, plus considérables et plus élevées que celles dont je viens de parler, mais aussi beaucoup moins nombreuses, s'élèvent sur les éminences qui dominent et permettent de découvrir au loin le pays et les voies de communication. Des vedettes restent là continuellement en observation pour signaler les bandes de Turkomans, et donner l'alarme à temps quand elles arrivent, ce qu'elles font, le jour, en

détachant un d'entre eux qui se rend au galop dans les villages, et la nuit, en allumant un grand feu au haut de la tour. Cette crainte, inspirée par les Turkomans dans cette contrée, a sans doute beaucoup contribué à la manière dont Lasguird et quelques villages voisins ont été construits. Ils représentent assez bien la forme d'un cirque, sur les murs d'enceinte duquel on aurait élevé deux étages de chambres : les fenêtres et les balcons surplombent au dessus de la base, et ont vue sur l'intérieur et l'extérieur de la construction. L'escarpement circulaire et à pic qui forme la base des maisons est fait de boue mêlée de paille hachée. Le tassement qui s'est opéré avec le temps a rendu cette matière extrêmement compacte, et l'espace qu'occupent les murailles, en hauteur, depuis le niveau du sol jusqu'au premier étage des chambres, n'a pas moins de treize mètres. Il y a une seule porte d'entrée pour cette espèce de forteresse, à laquelle on arrive en montant une rampe roide et sinueuse, dont la largeur a été strictement calculée de manière à pouvoir livrer passage à une seule bête de somme. La cour intérieure de cette bizarre construction sert de campement aux bestiaux. Au-dessous de chaque logis on a pratiqué un trou employé comme dégorgeoir aux fosses d'aisances, de sorte que le pourtour de la muraille est tapissé d'excréments qui, tombant ensuite dans une espèce de fossé, forment une mare puante, bien faite pour opposer un obstacle infranchissable aux Turkomans les plus courageux. Vis-à-vis et à deux cents pas de Lasguird il y a, sur la droite de la route, une vaste muraille d'enceinte, de

huit mètres de hauteur, assez bien conservée, et dont la partie supérieure est creuse et percée de meurtrières. Ces couloirs, qui ont six pieds de hauteur et autant de largeur, pouvaient servir de logis pour les troupes, et c'est probablement dans ce but, autant que pour la défense de la place, qu'ils avaient été ainsi construits. Cette enceinte, qui pourrait être réparée à peu de frais, contiendrait au besoin deux mille hommes. Sa position convient parfaitement à un campement militaire.

Lasguird possède quatre-vingt-deux familles, un caravansérail-chàh, un ab-ambar et un cours d'eau saumâtre. Il dépend du gouvernement de Semnàn. Son ancien nom était *Menhéllé-Bag* (le quartier des Jardins).

Semnân.—9 mai.— 5 farsangs, sept heures trois quarts de parcours sur une bonne route. Pendant la première heure le sol est argileux et facile à être défoncé par les pluies, le reste du chemin est sablonneux, caillouteux et solide. Cette étape descend presque continuellement en pente douce du plateau où l'on s'est élevé la veille. Un peu avant d'arriver à la moitié du chemin, on laisse, à droite, le village de *Seurk-Ab* (Eau rouge), construit circulairement comme Lasguird, et renfermant cent vingt familles.

Semnàn est une ville très-ancienne, située au pied de la chaîne de l'Elbourz. Les ruines considérables qui l'entourent, et à travers lesquelles on chemine une demi-heure, soit quand on y arrive, soit lorsqu'on en sort, prouvent son importance passée. Les Persans l'appelaient anciennement Darab, qui est le nom que

portaient ceux de leurs anciens rois que nous appelons Darius. Cette cité faisait partie du pays de Kom ou Komus; ce nom, en persan ancien et moderne, signifie sable, et provenait sans doute de la nature sablonneuse du sol de ce district. Komus dépendait du Tabaristan, mais ces deux pays furent souvent l'un et l'autre réunis au Khorassan, surtout quand cette vaste province eut des rois particuliers. Depuis l'avénement de la dynastie des Kadjars au trône de Perse, le Komus, tout en étant considéré comme faisant partie de l'Irak, est cependant régi par un gouverneur particulier, dont la juridiction s'étend jusqu'au delà de la petite ville de Damghân.

Semnân était autrefois fermée d'un mur d'enceinte, mais, en s'affaissant, ce mur a comblé le fossé et en a fait une ville ouverte. On y trouve un palais qui a été construit au commencement du règne de Feth-Ali-Châh, et qui n'est déjà plus qu'une ruine. L'enceinte écroulée de Semnân contient onze cents maisons habitées, une grande mosquée, de beaux bazars, des caravansérails et des bains publics. Hors de l'enceinte, il y a de nombreux et de vastes jardins potagers et de beaux vergers. Les rues, plantées d'arbres de chaque côté des maisons, sont traversées par des ruisseaux d'excellente eau qui descendent des montagnes voisines. Au printemps, on déverse leur superflu dans de vastes réservoirs situés au nord de la ville, et lorsqu'arrive la sécheresse de l'été, qui est toujours plus forte là que dans les pays voisins, on ouvre ces réservoirs pour arroser les terres. Il n'y a pas plus de vingt ans que ces travaux d'endiguement ont été faits.

Auparavant, la campagne qui environne Semnân ne produisait qu'une médiocre récolte, pouvant à peine suffire, pour trois mois, à la consommation de ses habitants ; mais aujourd'hui, grâce au sage aménagement des eaux, elle leur procure abondamment tout ce qui leur est nécessaire, et leur donne même du superflu.

Semnân me paraît être le lieu où Alexandre atteignit l'arrière-garde de Bessus et la tailla en pièces, le cinquième jour après avoir quitté Rhaguès. Ce que dit Arrien à cette occasion confirme l'opinion déjà émise plus haut que les Macédoniens marchaient dans la plaine. Voici du reste, ses propres paroles : « Prenant « ensuite les troupes qu'il avait laissées en arrière, « Alexandre marche vers l'Hyrcanie (le Mazendèran), « située à gauche du chemin qui conduit dans la Bac- « triane. Ce pays n'en est séparé que par de hautes « montagnes couvertes de bois, et s'étend à l'opposite « jusqu'aux bords de la mer Caspienne... » Et, un peu plus loin, dans le même livre III, chapitre VIII : « Alexandre franchit les *premières hauteurs*, et il y « campa... » C'était donc la première fois qu'Alexandre s'engageait dans les montagnes depuis sa sortie de Rhaguès : jusque-là il avait suivi la plaine, ce qu'il n'aurait pas pu faire s'il fût allé franchir les Pyles Caspiennes du côté de Firouz-Kouh. Or, comme tout le pays situé au sud des montagnes de l'Hyrcanie, par lequel passe la route de la Bactriane, qu'Alexandre avait suivie jusque-là, est un pays de plaines, et que ce n'est qu'après avoir atteint l'arrière-garde de Bessus que le roi s'engagea dans les montagnes, il n'y a plus aucun doute à conserver sur la route que prit le héros

macédonien, et, en suivant le récit d'Arrien, sa marche peut être indiquée pas à pas.

Notre caravane campa hors de Semnân, dans les ruines d'un caravansérail-châh. Dans l'après-midi, j'allai m'approvisionner à la ville, et, n'étant pas connu des habitants, qui ne pouvaient se douter de ma qualité d'Européen sous mon déguisement, je me hasardai à aller faire mon repas dans un bazar retiré, où il y avait toute probabilité que les pèlerins de notre caravane ne viendraient pas me relancer. Dans cette pensée, je m'installai sans façon dans la boutique d'un *kebabdji* (rôtisseur), à côté de trois ou quatre gastronomes aborigènes, buvant dans leur verre et faisant toutes choses qui ne sont pas habituellement permises à un chrétien. Personne ne paraissait disposé à me déranger, et, pour dissiper les soupçons que l'on pouvait concevoir, je me mis entièrement à l'aise et fis même quelque peu l'important. Mais à peine avais-je absorbé ma portion de rôti, que je vis tout à coup apparaître vis-à-vis de la boutique le Séyid, conducteur de notre caravane. Me voyant là, il ne put retenir son indignation, et apostropha le kebabdji en ces termes : « *Merd-ké!* (oh ! homme !) penses-tu que la bénédiction de Dieu puisse descendre sur ta maison quand tu la rends l'asile des infidèles ? » A l'aspect du descendant du Prophète, tous les consommateurs se levèrent, et, se regardant les uns les autres, ils semblèrent se demander qui pouvait leur attirer une semblable réprimande. Comme je ne bougeais pas de place et que je continuais à attaquer le fromage que j'avais entamé, avec l'appétit d'un homme qui n'a

rien mangé depuis vingt-quatre heures, je fus aussitôt reconnu pour l'infidèle signalé à la vindicte publique. Déjà l'on parlait de me cracher sur la barbe et de me donner du soulier sur la tête, quand, saisissant mon bâton d'un air menaçant, j'apostrophai à mon tour ces braillards en termes aussi violents que résolus. C'était certainement m'exposer à quelque mésaventure, mais je n'avais pas le choix des moyens, et puis je savais que les Persans ont toujours une idée fixe. S'ils sont battus ou injuriés par quelqu'un qu'ils ne connaissent point, ils tiennent de suite ce judicieux raisonnement : Si cet homme me maltraite, c'est que probablement il en a le droit ; s'il ne l'a pas, son père, son frère ou son ami doivent l'avoir : donc, c'est absolument la même chose ; taisons-nous, c'est plus prudent. Ils se laissent invectiver et maltraiter sans dire mot ; le principal est de leur en imposer. Tels sont les effets de l'absolutisme. Soit que mon attitude en imposât à ces butors, soit que, sur mon affirmation, ils me crussent Géorgien et disposé à porter mes plaintes, à Téhéran, au ministre de Russie, ainsi que je les en menaçai, la boutique fut bientôt vide et je restai face à face avec le kebabdji, qui me dit alors : « Que veulent-ils donc ces bâtards-là (*haram-zadèh*)? pourquoi me troubler dans l'exercice de ma vente? Il y avait ici quatre consommateurs qui n'ont dépensé que huit *chahis* (50 centimes) pour leur déjeuner, tandis qu'à vous seul vous m'avez fait gagner vingt-deux chahis. Qu'ont-ils à dire? Veulent-ils donc ruiner ma maison ces *zeher-mar* (poison de vipère)? qu'ils aillent en enfer ! Je suis votre serviteur,

agha, cette boutique est la vôtre, ainsi que tout ce qu'elle renferme, disposez-en; que Dieu vous garde et que votre présence y amène l'abondance.» Dans la bouche d'un Persan, je savais ce que voulait dire un pareil compliment, et je m'exécutai de bonne grâce. Après lui avoir donné un *bakhchich* (pourboire), je retournai bien vite au campement. Je devais sans doute à l'humble costume que j'avais adopté les tribulations que j'avais à subir depuis mon départ de Bagdad; mais s'il ne m'attirait ni prévenances, ni honneurs, il avait au moins l'avantage de me dispenser de la gêne à laquelle m'aurait astreint l'habit européen. Sous la chemise arabe, j'étais libre comme l'air, et si la chance m'eût donné des compagnons de route autres que des pèlerins, j'eusse fait un voyage physiquement pénible sans doute, mais tout à fait exempt des contrariétés que m'occasionnait le fanatisme. Je pouvais, sans craindre de compromettre ma dignité, me livrer à mille petits travaux qui eussent diminué ma considération si j'avais voyagé sous mes véritables habits; j'avais la faculté de parler à tout le monde sans m'astreindre à l'étiquette; mais le plus grand avantage que je trouvai à cela fut de pouvoir aller faire moi-même mes emplettes dans les bazars. Comme la triste apparence de ma défroque ne pouvait faire espérer aux marchands la réalisation de gros bénéfices, ils me fixaient toujours à leur juste valeur le prix des aliments ou des objets que je voulais acheter. C'est alors seulement que je m'aperçus de l'immense différence qu'il y avait entre le poids et le prix des emplettes faites par moi-même, et ceux des achats fait

antérieurement pour mon compte par mes domestiques persans. Ces coquins-là me faisaient payer certaines choses jusqu'au quintuple de leur valeur réelle, et c'est là un vol qu'ils pratiquent toujours avec la plupart des Européens qui habitent la Perse. Heureusement je profitai de la découverte pour l'avenir. Voyager en Perse sous nos véritables habits, protégé par un Ferman royal, suivi de plusieurs domestiques, est plus facile et plus confortable ; mais il faut alors renoncer à s'initier complétement au caractère des Persans. Les petites nuances qui sont la base de leurs mœurs échapperont toujours à l'œil de l'observateur même le plus perspicace, car elles disparaîtront derrière leur politesse exagérée et leur duplicité. Pour arriver à bien connaître les Persans, je pense que le système que j'avais adopté était le meilleur : sans protection apparente, jeté au milieu d'eux sur le pied de l'infériorité, hors des grandes voies de communication habituellement suivies par les Européens, ces hommes, dégagés en ma présence de toute gène, de tout respect, se montraient alors à moi tels qu'ils étaient. La connaissance que j'avais de leur langue me permettait d'apprécier la véritable portée de leurs paroles, bien mieux encore que celui qui est obligé de se les faire traduire par un drogman, lequel, le plus souvent, en dénature le sens ou le rend très-imparfaitement. C'est pour cela que sur une foule de relations qui ont été imprimées de voyages en Perse et dans l'Asie centrale, il y en a tout au plus deux ou trois qui soient écrites de manière à donner une idée de ce qui existe réellement dans ces pays.

Les pelerinages aux lieux saints sont pour les Persans une affaire de mode autant que de religion : quelques-uns même les accomplissent plutôt par hypocrisie que par conviction ; ils veulent être appelés *Hadjis,* titre auquel donne droit seulement le pèlerinage de la Mecque, et augmenter leur considération, car le plus grand coquin, après avoir visité ces lieux sacrés, passe aux yeux de ses compatriotes pour un homme qui s'est amendé. On ne lui parle qu'avec respect, on le fait asseoir à la place d'honneur, il jouit enfin de l'estime générale ; mais, dans ce cas, comme dans toutes les autres pratiques extérieures de leur culte, les Persans sacrifient le fond à la forme : c'est là le mauvais côté, et il l'emporte sur le bon. On les voit partir en pèlerinage par centaines, sans avoir l'argent nécessaire pour subvenir à leurs frais de voyage ; mais cela ne les embarrasse en aucune façon : leurs besoins sont minimes, et ils sont toujours sûrs de trouver leur nourriture quotidienne, en allant la demander, au nom de Dieu, de porte en porte ou de tente en tente, près de ceux qui sont plus riches qu'eux. En cela la religion musulmane est vraiment édifiante, car il suffit d'être un de ses adeptes pour recevoir d'abondantes charités, non pas avec ostentation, comme cela se fait la plupart du temps en Europe, où beaucoup de gens ont soin de faire consigner leur générosité dans les journaux, mais avec une simplicité qui rend l'aumône aussi agréable à celui qui l'accepte qu'à celui qui la fait. La plus grande fraternité règne dans les caravanes de pèlerins, les aliments que l'un possède sont à la disposition de tous, et la vie est,

pour ainsi dire, commune. Le grand seigneur, le bourgeois, le paysan et le *fakir* s'asseyent au même cercle, mangent au même plat, sans qu'aucune susceptibilité soit blessée : *il suffit d'être musulman et pèlerin,* et dès lors tout est dit. La liberté de discussion est complète dans leurs réunions : un étranger survient-il pendant qu'ils sont à causer; au premier mot qu'il prononce, ils devinent s'il est des leurs. Dans ce cas, ils l'invitent à s'asseoir et à faire comme eux : s'il refuse, ils l'engagent à se retirer, d'abord parce qu'ils ont horreur de voir un homme qui n'est pas leur serviteur se tenir debout, ensuite parce qu'ils croient que celui qui craint de se mêler à une conversation et de répondre aux questions personnelles qui lui sont faites ne peut être qu'un malfaiteur.

Les pèlerins possesseurs de quelques avances se munissent des marchandises qu'ils savent être d'un bon débit dans les lieux saints, puis, avec le pécule qui résulte de leur vente, ils achètent une nouvelle pacotille qu'ils rapportent dans leur pays, où ils réalisent encore quelque bénéfice. C'est de cette manière qu'ils couvrent les dépenses du voyage.

Il y a à Semnàn une foule de mendiants qui vivent des libéralités des pèlerins de passage. Cette industrie est même exercée en grand par des gens qui n'en ont pas du tout besoin, c'est du moins ce que je dois croire d'après la démarche que fit près de moi un grand jeune homme, assez bien vêtu, qui se présenta d'un air dégagé et poli, et avec des paroles qui lui valurent d'abord, de ma part, les plus grands égards. Après un échange réciproque de compliments, il me raconta

que déjà, depuis longtemps, il projetait d'aller en pèlerinage à Meched, mais que l'argent lui manquait. En m'apprenant sa pénurie, il fit une grimace très-prononcée qui annonçait l'intention qu'il avait de pleurer, mais les larmes n'arrivant point à son aide, il reprit son récit de l'air le plus animé et me dit : « J'ai découvert hier dans le ciel une heureuse constellation qui me présage du bonheur : un songe que j'ai eu la nuit dernière a corroboré mon espoir. L'esprit du saint Prophète Mohammed m'est apparu et m'a prescrit de venir au campement de la caravane, m'assurant que j'y trouverais un étranger qui me fournirait les moyens d'aller visiter le tombeau de l'Iman Reza. » Ceci dit, il me somma, avec une volubilité sans pareille, et au nom de tous les saints de l'Islam, de justifier la conjonction des astres et la révélation du Prophète. Je mis d'abord beaucoup de modération et de patience à l'écouter ; mais, voyant qu'il ne tenait aucun compte de mes représentations, et du tableau que je lui faisais de ma propre détresse, je le mis hors de ma chambre avec une brutalité qui dut lui faire concevoir une triste idée de la foi que j'avais dans l'astronomie et dans les songes. Je renvoyai aussi une foule d'autres mendiants, ce qui fit crier les pèlerins, qui me gardaient rancune de la liberté que j'avais prise chez le kebabdji. Ils me disaient, en termes assez peu mesurés, que je devais racheter par d'abondantes aumônes le malheur que j'avais de n'être pas musulman ; je vis bien que ces gaillards-là voulaient me chercher une mauvaise querelle, et je tâchai de l'éviter en me retirant dans le fond de ma chambre.

Cependant ils ne quittèrent point la partie et provoquèrent un *Derviche* estropié, auquel j'avais donné un chahi dans la matinée, à se présenter de nouveau à moi pour recevoir une deuxième aumône. Je lui offris la même pièce de monnaie que le matin, mais il la refusa net, me déclarant ne pouvoir pas accepter moins d'un sahebkran : mes représentations n'aboutirent qu'à rendre ses réclamations plus insolentes. Je remis alors dans ma poche le chahi qu'il venait de refuser, et je ne fis plus attention à lui ; mais le gaillard, se sentant soutenu par ses compatriotes, s'entêta à m'imposer extraordinairement. Pendant une heure, il ne fit que pousser des cris et des jérémiades : « Voyez, disait-il aux pèlerins attroupés autour de lui, en se roulant par terre, et en faisant mille contorsions nerveuses (*dad men ta in kiaffer, ne mi resed, hekk mera nè mi déhed*), mes plaintes n'arrivent pas jusqu'à cet infidèle qui me refuse mon droit. » Il finit par s'exalter tellement que, prenant un caillou, il s'en frappa rudement la poitrine en criant : *Ya hekk* (Dieu juste). Il fut bientôt tout en sang. Certes j'aurais bien voulu avoir prévu ce dénoûment au prix du sahebkran refusé et même de plusieurs, mais, comme tout ce qui est violence et tyrannie m'irrite au dernier degré, je ne voulus point paraître avoir cédé, et je continuai à faire la sourde oreille. Cependant la foule s'était grossie et me représentait, avec force injures, que les droits d'un Derviche étaient aussi sacrés que ceux du Châh, parce que l'un et l'autre les tenaient de Dieu, et que c'était péché de ma part de ne pas le satisfaire. Je n'en restai pas moins inébranlable, et puis ma

patience était à bout et je voulais une bonne fois, quoi qu'il dût en résulter, secouer le joug de ces odieux pèlerins. Depuis plusieurs jours déjà, j'avais dépassé Téhéran sans être inquiété; mes craintes étaient devenues moins vives, mais ma haine contre mes compagnons de route s'était augmentée d'autant. Je sortis donc hors de la chambre, et je leur dis avec emportement : « Je n'ai connu aucune nation dans le monde « aussi vile que la vôtre; quand il est question de me « donner de l'eau, de me prêter un plat, vous me « trouvez infidèle et impur, et me refusez tout; mais « s'agit-il de fumer mon kalioun après moi, de man- « ger les restes de mon pilau, alors vous tendez la « main, canailles, et l'impureté disparaît. Vos mome- « ries et votre hypocrisie ne m'en imposent point; « parce que vous me voyez mal vêtu, vous me croyez « impuissant à vous réprimer, mais je sais que vous « mangeriez de l'excrément qui sort du corps de « l'homme (*go-mikhourid*). Je ferai brûler les cendres « de vos pères (*pederhayè chouma mi souzounem*) et « je casserai la tête au premier qui viendra de nou- « veau m'ennuyer. » Cette apostrophe avait calmé jusqu'aux plus animés, quand, malheureusement, survint encore mon mauvais génie, le Séyid conducteur de la caravane : il se fit longuement expliquer les motifs de la querelle, et naturellement, il me donna tort sur tous les points. Je ne savais comment tout cela finirait, lorsqu'arriva le *daroga* (commissaire de police) de la ville qui, croyant avoir trouvé l'occasion de m'infliger une bonne amende à son profit, donna l'ordre de m'arrêter. On allait le faire assez brutale-

ment, lorsque je me réclamai du gouverneur de la ville, nommé Soliman-Khan, affirmant, sur un ton qui n'admettait pas le doute, qu'il était de mes amis. Mon air d'assurance leur en imposa encore une fois; ils me conduisirent avec assez d'égards jusqu'au palais. J'aurais bien voulu éviter la rencontre du gouverneur, mais le seul moyen de me tirer d'affaire était d'avoir recours à lui. Soliman-Khan ne me reconnut pas d'abord sous mon singulier déguisement, mais après lui avoir décliné mon nom, il me fit approcher et asseoir à côté de lui, à la grande stupéfaction du daroga et des pèlerins qui l'avaient accompagné. Je lui dis alors tout bas quel était le but de mon voyage, en le priant de ne pas me faire connaître aux personnes qui nous entouraient. Le Khan me connaissait depuis plusieurs années et nous étions liés d'amitié : il avait entendu parler de mes démêlés avec le gouvernement persan, et ne voulut pas ajouter à mes embarras. Après avoir vertement admonesté le daroga, il le chassa ainsi que les pèlerins, et ordonna à ses gens d'aller expulser le Derviche de la ville. Quant au Séyid conducteur, il lui signifia qu'il ne voulait point que les étrangers fussent molestés dans son gouvernement. Il le rendit responsable de tout ce qui pouvait m'arriver, et le congédia sèchement, lui déclarant qu'il me gardait à dîner avec lui. Mes accusateurs stupéfaits gagnèrent chacun leur tente en faisant mille suppositions sur mon compte. Depuis ce moment ils furent convaincus que je dissimulais ce que j'étais et ils furent plus polis à l'avenir envers moi.

CHAPITRE VI.

Ahyoun.—Gouchè.—Damghân.—Description de cette place. —Position d'Hécatompylos.—Légende persane.—Histoire des Parthes.—Opinion du Kazi de Hérat.—District de Komus.—Décadence de Damghân.—Minarets arabes contruits en briques.—La citadelle.—Châh-Rokh.—Dèh-Mollah. —La tourmente.—Désastres causés par le vent.—Meïmandous.—Les attentions de Soliman-Khan.—Arrestation d'un marchand.—Justice des Persans.—Châh-Roud.—Description de cette ville.—Importance de l'endroit.—Les manufactures.—Bostam.—Fertilité de son territoire.—Bonté des chevaux.—Convoitise de la Russie sur Châh-Roud et Bostam.—Hécatompylos.—Le pèlerin voleur.—Résultat de ses soustractions.—Le botaniste français.—Privations.—Miyamèh.—Les Turkomans.—Miyân-Dacht.—Abbas-Abad. —La colonie géorgienne.—Mézinân.—Attaque des Turkomans.—Les esclaves russes et persans à Khiva.—Mort terrible du général Bekewitch.—Cruauté des Khiviens.—Relation de ces atrocités racontées par Mouravief.

Ahyoun.—10 mai.—6 farsangs, neuf heures et demie de route, la première partie en plaine, par un chemin sablonneux, uni et facile; la seconde à travers un groupe de chaînons montueux, rocailleux, caillouteux, dont le point culminant, dominant les nombreuses gorges que forment les plis du terrain, offre une excellente position militaire pour la défensive, soit du côté de Samnân, soit de celui de Damghân. Elle

n'est utilisée que par les Turkomans-Gokhlans, qui viennent s'y embusquer de temps en temps, pour dépouiller les caravanes. Cette étape est tout au long déserte et d'une complète stérilité. Ahyoun est un caravansérail-chàh, où s'est établi un bakal qui tient du mauvais pain noir et un peu de lait aigre à la disposition des voyageurs. Il y a dans les environs deux ou trois jardins et quelques huttes de bergers dépourvues de tout. Un ab-ambar et un filet d'assez mauvaise eau, qui se dessèche en été, sont à côté du caravansérail.

Gouché. — 11 mai. — Six farsangs, sept heures et demie de parcours, toujours en descendant des montagnes dans la plaine de Damghân, par une route d'abord caillouteuse, puis couverte d'un sable dur, sur lequel on chemine facilement. Gouchè est un caravansérail-chàh qui, comme celui d'Ahyoun, est habité par un bakal tout aussi mal pourvu de vivres; mais l'on peut s'en procurer à Sultan-Abad, village situé à une portée de canon de la route. La poste aux chevaux y est établie, et l'on aperçoit quelques autres villages sur un plan plus éloigné.

Damghân. — 12 mai. — Six farsangs, huit heures de route par un chemin plat et assez bon, où l'argile, les cailloux et le sable se rencontrent alternativement. On voit de chaque côté de nombreux et beaux villages dans lesquels les fruits et les céréales abondent. On cite dans le nombre celui de Doulet-Abad comme un des plus beaux de la Perse : il est entouré d'une triple enceinte et renferme un palais, une mosquée, un bain et de vastes écuries. Sous le règne de Feth-Ali-Chàh, cette forteresse était la résidence

d'un fils de ce souverain, gouverneur du district. En entrant dans Damghân, on laisse à gauche un caravansérail-châh, et l'on franchit une petite rivière, d'excellente eau, sur un pont en briques de quatre arches. Damghân devait être autrefois une ville assez importante, si l'on en juge par ses ruines. Les voyageurs européens qui se sont occupés, en Asie, de recherches sur l'antiquité, sont d'avis que cette ville devait être l'ancienne Hécatompylos[1], capitale du pays des Parthes. Sans rejeter complétement leur opinion, qu'il me soit permis d'émettre à mon tour quelques observations que j'ai faites sur les lieux mêmes, et que je livre, non pas comme des arguments sans réplique en faveur de mon opinion, mais comme conjectures assez vraisemblables. Commençons par dire que toutes les ruines qu'on voit à Damghân, et à plusieurs farsangs à l'entour, proviennent toutes de

[1] Hécatompylos était une des capitales des princes Arsacides. A l'époque de l'invasion d'Alexandre le Grand chez les Parthes, c'était une ville importante, et cependant, au IIe siècle, cette cité n'existait plus, ou du moins elle avait changé de nom.

Suivant Strabon, Hécatompylos était située à 1960 stades environ 224 milles) des Pyles Caspiennes (les défilés Caspiens) et à l'ouest, comme on peut le croire d'après le passage en question, dans la direction des pays hindous. Ptolemée place cette ville sous la même latitude que Rhodes, et Pline désigne la situation de la ville à environ 133 milles romains, ce qui fait 122 milles anglais. Dans le dictionnaire géographique de Smith, on trouve un excellent article qui se rapporte au dire de M. Ferrier, et déclare avec lui que Damghân n'est point l'emplacement d'Hécatompylos, laquelle, à son avis, doit être plus près de Jah-Tirm. Le colonel Rawlinson est d'avis qu'il faut chercher cette ville dans les ruines de Kami, sises à 15 milles sud-ouest de Damghân.

constructions modernes et n'indiquent nullement les restes d'une antique et vaste cité. Les Persans, qui ne sont jamais embarrassés pour expliquer l'origine de leurs villes, parce qu'ils l'inventent au besoin avec une extrême facilité, en empruntant leur sujet aux traditions les plus fabuleuses, les Persans, disons-nous, auraient laissé une lacune dans leur histoire, s'ils n'avaient aussi inventé un conte relatif à celle de Damghân. Ils disent donc que son emplacement fut d'abord occupé par un palais d'argent, où, comme toujours, vivait captive une belle princesse passionnément amoureuse d'un beau seigneur qui finit par l'enlever, l'épouser et fonder une grande ville autour du palais. Cette ville, au dire de la tradition, s'appelait Cheri-Gumuch, nom dont le premier mot est persan et signifie *ville* et le second turc et signifie *argent*, ce qui fait *ville d'argent*, en souvenir du palais où avait été enfermée la princesse. Il va sans dire qu'il n'y a rien dans ce conte qui puisse rappeler Hécatompylos, mais le nom de cette antique ville est la base d'où je suis parti pour me rendre compte de sa position. Que signifie-t-il en effet? la *ville aux cent portes*. Or, *cent portes* ici, dans le langage figuré, veut dire une localité où aboutissent une foule de routes. Est-ce bien là le cas de Damghân? On peut répondre que non sans hésitation, car, excepté la route qui conduit de l'Irak en Khorassan, sur laquelle se trouve cette ville il n'y a qu'une seule autre route très-difficile et très-peu fréquentée qui y aboutisse : c'est celle qui descend des montagnes du Mazendèran [1], par la gorge

[1] Le Mazendèran est la province de la Perse qui se trouve

où coule la rivière de Damghân. Si, au contraire, on se porte à onze farsangs plus loin à l'est, sur l'emplacement où sont situés Châh-Roud et Bostam, le nom d'Hécatompylos est justifié par la nature même du pays. Il y a là un vaste plateau enfermé entre des montagnes que sillonnent des gorges profondes, par où débouchent, de toutes parts, une foule de routes qui viennent aboutir à ce plateau, partant de toutes les localités importantes du nord et du sud de la Perse, telles que : Kachan, Koum, Téhéran, Firouz-Kouh, Sari, Asterabad, Gourghan, Boudjnourd, Koutchan, Meched, Turchiz, Toun et Tabbas. Il est vrai qu'on ne retrouve guère plus de ruines à cet endroit qu'à Damghân, mais il ne faut pas oublier la manière dont les Persans construisent depuis les temps les plus reculés. Ce n'est qu'en Médie et dans le Fars

sur les rives méridionales de la mer Caspienne. C'est un pays de montagnes, très-fertile, et ces élévations sont les seules du pays, avec celles de la Géorgie, qui soient couvertes de forêts. C'est là que croissent les bois propres aux constructions navales appelés *Azad-Derakht*. Telle est la cause pour laquelle Catherine et Pierre le Grand désiraient s'emparer du Mazendèran et de la province voisine, le Ghilam. Le Czar crut un moment avoir réussi par un traité qu'il avait en main, mais ce traité fut annulé plus tard Depuis lors jusqu'à notre époque, les Russes ont fait de puissants efforts pour obtenir, même *un pied-à-terre*, dans cette province. Ils ont réussi, à l'heure qu'il est, à s'emparer de la petite île de Ashounada, sise très-près du rivage, dans le voisinage d'Asterabad, et s'y sont fortifiés. A l'époque des temps fabuleux, le Mazendèran fut, dit-on, conquis par Roustem, qui, assure-t-on, tua dans cet endroit un grand nombre d'éléphants, et, un fait très-curieux, c'est que ces animaux sont, de nos jours, inconnus en Perse. — R.

qu'on retrouve encore quelques édifices en pierre de taille ayant pu braver les effets destructeurs du temps. A l'est de ces deux provinces, les palais, même des souverains, se composaient de briques séchées au soleil qui pouvaient à peine résister aux intempéries d'un ou de deux siècles. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne reste plus rien d'Hécatompylos, qui, à tout prendre, était bien plutôt, d'après ce qu'en ont écrit les anciens, un vaste campement de nomades qu'une cité somptueuse et remplie d'édifices. D'après cette hypothèse, l'emplacement que devaient recouvrir les tentes des Parthes pouvait parfaitement, en partant de Châh-Roud et de Bostam, s'étendre jusqu'au delà de Damghân, puisqu'il n'aurait encore eu qu'une longueur de douze farsangs. Rhaguès et Persépolis, dans les temps anciens, et Ispahan dans les temps modernes, ont offert l'exemple d'une étendue pour le moins aussi considérable. Du reste, ceci importe peu au sujet que je traite ; mais ce que je tenais à constater, c'est que le nom d'Hécatompylos ne peut être justifié d'une manière rationnelle qu'en prouvant que l'emplacement occupé aujourd'hui par Châh-Roud et Bostam était l'une des extrémités de la capitale des Parthes.

Si de la ville nous passons à la nation qui l'habitait, la question paraît encore plus difficile à résoudre. J'ai fait de vains efforts, pendant mon long séjour en Perse, pour découvrir d'où était arrivée la tribu des Parthes et ce qu'elle était devenue. Mes efforts sont restés impuissants ; les auteurs orientaux ne révèlent rien à cet égard. J'ai vainement interrogé les Turkomans, les Afghans et les Uzbeks ; à ma demande,

quelques-uns de leurs savants se sont même donné la peine de compulser leurs plus vieux livres d'histoire, tous sont restés muets à cet égard; mais l'un d'eux m'a donné une solution, résultant de ses propres réflexions, que je ne saurais entièrement admettre, mais que je ferai cependant connaître : Le *kazi* de Hérat, Méhémed-Hassan, pense que le nom de Parthes, employé par les Romains, pour désigner les Persans, n'était qu'une corruption de celui de Parses ou Perses, nom sous lequel ils étaient connus des Grecs depuis les temps les plus reculés.

Damghàn a été le chef-lieu du district de Komus, dépendant du Tabaristan, qui se formait anciennement d'une partie du Mazendèran. Cette province appartint tour à tour à la Médie et au Khorassan, aussi la position de Damghàn, sur l'extrême frontière des deux gouvernements, la rendit souvent un objet de contestation entre les petits tyrans qui se partagèrent si souvent la Perse. Il n'y a donc rien d'étonnant, qu'après tant de vissicitudes, cette ville ne soit plus à présent que l'ombre de ce qu'elle a été. Plusieurs souverains la réédifièrent successivement. Ce fut Châh-Abbas le Grand qui la reconstruisit le dernier, et fit élever l'enceinte actuelle, qui a près d'une farsang de développement, et contenait quinze mille maisons. Il y a là de nombreuses ruines qui attestent leur existence : il n'en reste plus que trois cent vingt-six d'habitées. Des jardins et des cultures assez vastes remplacent à présent les constructions. Les troubles qui suivirent la mort de Nader-Châh commencèrent la décadence de Damghàn, et le prince Abbas-Mirza lui porta le dernier coup quand,

attiré par la salubrité de l'air de la contrée, l'abondance et la fertilité du sol, il y campa pendant trois mois, en 1832, avec une armée de trente mille hommes qu'il conduisait au siége d'Hérat. Tout y fut dévasté par les troupes persanes, car parmi elles, c'est chose convenue, amis et ennemis, tout le monde est pillé. Il reste encore dans cette ville quelques fragments de mosquées en briques cuites construites par les Arabes, avec beaucoup d'art et de goût. Les Persans de nos jours les ont complétées, ou plutôt deshonorées, en remplaçant les parties écroulées avec du bousillage. Deux minarets, d'une grande hauteur, construits aussi par les Arabes, ont été respectés par les destructeurs; une petite coupole, qui surmontait l'un d'eux, a seule disparu sans trop de dommage pour le reste de l'édifice. Ce sont là deux morceaux d'architecture très-intéressants.

Les rues de Damghân sont de chaque côté plantées de jujubiers; sa citadelle, située à l'ouest, est bâtie à l'intérieur, sur une énorme terrasse formée de terres rapportées; elle domine la ville et la campagne. Le mur d'enceinte et quelques forts qui s'y rattachaient sont ruinés sur plusieurs points et en mauvais état partout. Avant que ces moyens de défense fussent ainsi délabrés, ils étaient plus que suffisants pour braver les attaques d'une armée asiatique. L'infortuné Châh-Rokh, petit-fils de Nader-Châh, termina son existence dans la citadelle de cette ville, à l'âge de soixante-quatre ans, par suite des affreuses tortures que lui avait fait subir Agha-Mohammed-Khan, Kadjar, pour le forcer à lui livrer les

diamants dont il avait hérité de Nader, son aïeul.

Dèh-Mollah. — 13 mai. — 7 farsangs, neuf heures de parcours par une route plate, mais en grande partie argileuse et facile à défoncer. On voit continuellement en cheminant des villages placés à droite et à gauche. Il ventait à renverser les montagnes, quand nous quittâmes Damghân, et il en était ainsi depuis que nous avions quitté Téhéran. Toutes les années, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, le vent du N.-O. souffle de la sorte dans cette contrée : on ne peut se faire une idée de sa violence, elle est telle, qu'en de certains moments il est impossible de rester à cheval et même de se tenir debout. Il enlève les tentes, fait rouler les charges et soulève des tourbillons de poussière, qui en plein jour obscurcissent entièrement l'atmosphère. Sa force était si grande, quand nous quittâmes la ville, que des *kédjevés* (espèce de cacolet), renfermant des femmes, furent renversés de dessus les mulets, et que cinq ou six pèlerins tombèrent dans un des kariz ruinés qui, existent en grand nombre tout le long de cette étape. Par bonheur, tout le désastre se borna à un cheval tué, à quelques bonnets emportés par le vent et à un mal d'yeux que beaucoup d'entre nous conservèrent toute la journée, par suite de la poussière qui s'était introduite sous les paupières : cette poussière était si épaisse que nul n'aurait pu distinguer un objet à deux pas devant soi. Il en était résulté une grande confusion dans la caravane, et ce fut seulement après avoir perdu une heure que les muletiers purent assembler leurs bêtes et continuer le voyage.

A deux heures et demie de la ville, on arrive à la butte de Meïmandous, aussi appelée Bourdj-Meyous, qui avait été fortifiée par Nader-Châh,[1] à l'époque où, n'étant encore que général de Châh-Thamasp, il livra

[1] Il ne restait plus que bien peu de la Perse dans les faibles mains de Châh-Thamasp, lorsqu'en 1726, et après mille vicissitudes, Nader-Châh parut sur la scène, dans le Khorassan, à la tête d'une bande de voleurs. Il avait alors trente-cinq ans. Grâce à son génie, l'aspect des affaires ne tarda pas à changer en Perse. Ce pays humilié et méprisé par tous devint bientôt et resta pendant la vie de Nader-Châh un empire formidable, dont la renommée se répandit au loin, comme celle de toutes les nations conquérantes. Le premier exploit de Nader-Châh fut la conquête de Meched et la reprise de toutes les provinces de l'ouest de la Perse sur les Afghans. Vinrent ensuite la victoire de Hamâdan, qu'il remporta sur les Turks, et l'expulsion de ces envahisseurs de l'Azerbaïdjan, comme aussi des autres provinces de la Perse.

Tandis que Nader-Châh assiégeait Érivan, on vint lui annoncer l'irruption nouvelle des Afghans dans la Perse. Le Châh marcha contre eux, les tailla en pièces et s'empara de Hérat et de Ferrah. Il força ensuite les Russes, par un traité, à abandonner toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur la mer Caspienne avant d'attaquer la Turkie, puis il détrôna le souverain imbécile, nommé Châh-Thamasp, qu'il avait déjà pris soin de discréditer. Son attaque contre Bagdad ne réussit point, mais au contraire sa campagne contre les villes de Gengah, de Tiflis, de Kars et d'Érivan fut couronnée du plus grand succès ; d'ailleurs tout ce pays avait autrefois appartenu à la Perse. C'est alors qu'il conclut un traité de paix avec le Sultan.

A cette époque Nader-Châh jeta le masque. L'héritier du souverain de la Perse passa pour mort, et Nader somma tous les notables du pays, dont le nombre s'élevait à 100,000, de se réunir dans la plaine de Mourzam pour élire un nouveau Châh. « Châh-Thamasp, leur dit-il, et Châh-Abbas étaient vos souverains et les princes du sang sont héritiers de leur trône. Choisissez, pour le mettre à la tête du royaume, ou l'un d'eux

sa première bataille aux Afghans, dominateurs de la Perse, dont le chef était Mir-Echref. Les fortifications qui couronnaient cette butte n'existent plus aujourd'hui. Un peu au delà, et vis-à-vis du village de

ou quelque autre personne que vous jugerez digne, par ses vertus et son courage, de remplir cette place importante. Ma tâche est remplie, j'ai rendu à la Perse sa gloire d'autrefois et j'ai chassé les Afghans, les Turks et les Russes de notre territoire. » Après ce discours, Nader se retira pour laisser la noblesse libre de délibérer sur le parti à prendre, mais bientôt on le rappela, car l'avis unanime était que celui qui avait sauvé le pays devait monter sur le trône. Nader refusa, protestant contre l'idée que l'on pourrait avoir sur son compte qu'il avait agi de manière à arriver à ce résultat. Pendant un mois la même comédie se renouvela chaque jour, jusqu'au moment où Nader, paraissant céder aux vœux unanimes, consentit à faire ce qu'on lui demandait. A vrai dire, en récompense de ce sacrifice, il exigea de ses compatriotes qu'ils renonçassent à leur religion nationale pour embrasser la religion des Sounnites, au lieu de celle des Chiàs qu'ils professaient. L'on consentit à la demande de Nader, qui fut couronné en grande pompe. Une fois sur le trône, Nader se hâta de lever des troupes afin de mettre à exécution les plans de conquête qu'il avait conçus. Il réduisit d'abord les Bakhtiaris et mit Téhéran à l'abri d'un coup de main. Ensuite, à la tête d'une armée de 80,000 hommes, il s'empara de Kandahar et de Kaboul, envoyant en même temps les lettres les plus flatteuses aux chefs tartares qui résidaient au delà de l'Oxus, pays qu'il ne convoitait point, et leur disant qu'il n'entrait point dans ses projets de s'emparer du patrimoine des descendants de Djenghiz-Khan et des nobles familles des Turkomans. C'est ainsi qu'il prit ses précautions pour être en sûreté sur ses derrières, et alors, affectant une extrême indignation contre l'empereur de Delhi, qui n'avait point répondu à une lettre par laquelle il le sommait de lui rendre certains chefs afghans, Nader envahit l'empire du Grand Mogol. A la suite d'une marche rapide, il traversa Lahor et battit dans un combat sanglant Mohammed-Chàh, puis il entra à Delhi en 1739. Par

Naïm-Abad, nous arrivâmes au campement du gouverneur Soliman-Khan, dont l'intervention m'avait été si utile à Semnân. Il était encore sur pied, quoiqu'il fût plus de minuit, et s'occupait à faire redresser ses tentes que l'orage avait mises en lambeaux. Son accueil fut tout aussi gracieux et aussi bienveillant que lors de notre première rencontre : ce qui me prouva qu'il ne m'avait point oublié, c'est qu'il me remit des provisions qu'il avait fait préparer avant mon arrivée et à mon intention. Après avoir pris le thé avec lui, je rejoignis en toute hâte la caravane. Au point du jour, nous arrivâmes à Dèh-Mollah. Ce village, de 250 maisons, est entouré de vastes jardins et de cultures très-étendues, arrosés par un cours d'eau saumâtre, ce qui nous obligea d'aller camper à dix minutes plus loin, auprès d'un caravansérail-châh, non loin duquel passe un ruisseau d'excellente eau.

ses ordres, les habitants furent respectés, jusqu'au moment où le bruit s'étant répandu dans la ville qu'il était mort, ceux-ci se révoltèrent contre l'armée persane. Alors, il ordonna un massacre général, et il assista à cette boucherie du sommet d'une mosquée afin de mieux voir ce qui se passait. Ce fut là que Mohammed-Châh alla trouver le vainqueur et le supplia d'épargner son peuple. « L'empereur de l'Inde ne m'aura pas sollicité en vain, » répondit Nader, qui fit aussitôt cesser le carnage. Son pouvoir sur ses soldats était tel que ses ordres furent exécutés à l'instant. Après avoir replacé l'empereur sur son trône, Nader-Châh retourna en Perse, soumettant sur son passage le Scinde, les pays de Balkh et de Bokhara, et le Khouarisme ou Khiva. Il fit de Meched sa nouvelle capitale et le point de ralliement d'où il partait pour combattre les Lesghins et les Turks. Dans les six dernières années de sa vie, il se montra cruel et sanguinaire, et fut assassiné en l'année 1747. (*Perse*, par Malcolm, t. II).

Quelques ruines environnent ce caravansérail, qui, comme tous ceux que l'on trouve en Perse, est une véritable forteresse garnie de meurtrières, et inexpugnable pour les pillards du pays. On ne peut pénétrer dans ces bâtiments que par la porte, qui est habituellement faite avec d'épaisses planches de bois dur, recouvertes de clous et de lames de fer, ou bien en démolissant les murailles, ce qui, dans le cas où l'édifice serait défendu par une trentaine d'hommes armés de fusils, ne pourrait se faire qu'avec de l'artillerie. La petite chaîne de montagnes située à une farsang au sud de Dèh-Mollah contient des mines d'or et de cuivre.

Il y avait à peine une heure que nous nous reposions, lorsqu'un *sultan* (capitaine), porteur d'un ferman royal, descendit dans notre campement, annonçant qu'il venait arrêter quelqu'un pour le conduire a Téhéran. La personne qui m'aurait regardé en ce moment m'aurait certainement vu changer de couleur, car j'étais convaincu que l'ordre d'arrestation me concernait : par bonheur je me trompais, cet ordre était pour un négociant de la capitale, accusé de l'avoir quittée, en négligeant de remplir ses engagements. La ville de Meched, où il se rendait, est un lieu d'asile (*best*) inviolable, même pour les plus grands criminels, parce qu'elle renferme le tombeau du saint Iman Reza ; le capitaine avait donc fait diligence, dans la crainte que celui qu'il poursuivait n'arrivât dans cette ville avant qu'il l'eût rejoint. Ce négociant était avec nous ; il fut aussitôt arrêté et ramené au campement de Soliman-Khan, auquel il démontra clairement qu'il était victime d'une intrigue : il ne put pourtant pas

trouver grâce devant ce fonctionnaire, qui était contraint de faire exécuter l'ordre du Châh. Tout ce qu'il lui accorda, et cela moyennant un cadeau de 100 tomans (1,200 francs) qu'il exigea en argent comptant et séance tenante, c'est que sa femme et son fils pourraient continuer leur voyage jusqu'à Meched, et que lui seul retournerait à Téhéran, avec des chevaux de poste, pour satisfaire ceux qui se disaient ses créanciers. J'appris un an plus tard que ce négociant était un très-honnête homme, qui ne devait rien à personne. Il n'avait point caché son départ de Téhéran, tout le monde le connaissait, mais quelques concurrents jaloux avaient, après son départ, produit de fausses lettres de change pour essayer de lui faire éprouver un désastre. Ils savaient bien, en effet, qu'outre les 100 tomans qu'il serait obligé de donner à Soliman-Khan, il serait encore forcé de dépenser une somme décuple quand il arriverait à Téhéran, pour faire admettre son innocence, quelque bien prouvée qu'elle fût. Telle est la garantie qu'offrent les lois en Perse ; ceux qui sont chargés de les appliquer absolvent ou donnent toujours gain de cause à ceux qui les payent le mieux. La justice et l'équité sont des mots que les Persans mettent sans cesse en avant, et dont ils ne tiennent aucun compte. Le clergé, dépositaire de la loi religieuse, est tout aussi vénal que les fonctionnaires civils, qui jugent d'après la loi coutumière. Les faux témoignages et les faux écrits se produisent avec une rare impudence ; ils sont admis quand on a la bourse plus ouverte que celle de la partie contre laquelle on les fait valoir; mais,

viennent-ils à être rejetés, il n'en résulte pas autre chose; il n'y a nulle punition, pas même une réprimande pour les faux témoins et pour les faussaires.

Châh-Roud. — 14 mai. — 4 farsangs, cinq heures de parcours, par une route plate, tour à tour sablonneuse et pierreuse, longeant de très-près, sur la gauche, les montagnes qui nous séparent du Mazendèran. Nous voyons quelques villages sur notre droite, et un grand nombre de daims qui s'enfuient à notre approche. Châh-Roud renferme 900 maisons : elle a une citadelle mal placée et un mur d'enceinte sans fossé. Les bazars sont couverts en chaume; on y trouve trois ou quatre caravansérails et quelques bains. Les jardins qui l'entourent, comme aussi les cultures, occupent une immense étendue et sont arrosés par une petite rivière d'excellente eau. Châh-Roud étant situé à moitié chemin de la route qui conduit de Téhéran à Meched, et se trouvant le point où viennent aboutir toutes celles du Mazendèran et du haut Khorassan, son importance stratégique et commerciale est très-grande. Cette ville est devenue depuis quelques années l'entrepôt de toute espèce de marchandises, et particulièrement des riz du Mazendèran. Il s'y fabrique des bottes et des souliers, les plus renommés de la Perse, pour l'élégance de la forme et la bonté du cuir. Sa population est un mélange de Mazendèraniens, de Khorassaniens et de Turkomans, mais ces derniers sont en majorité. L'air y est salubre et tempéré. Bostam, autre localité qui se trouve à une farsang plus au nord, est réputée pour la fertilité de son sol, la bonté de son climat et de ses produits, l'étendue de ses jardins

l'abondance et la fraîcheur de ses eaux, comme aussi pour la bonté de ses chevaux; c'est là qu'on commence à trouver les éleveurs de cette race de chevaux turkomans si estimés par les Persans. Les cotons de cette localité ont aussi une grande réputation. Bostam est le chef-lieu d'un district partant de Dèh-Mollah et finissant à Abbas-Abad. Cette province renferme 38 villages, tous riches et fertiles. Son gouverneur, nommé Soliman-Khan, comme celui de Damghàn, réside à Bostam. Autrefois ce district formait, du côté de l'est, les dernières dépendances du petit pays de Komus. Si jamais les Russes s'emparent du Mazendèran, ce qui est fort probable, d'abord parce qu'ils le convoitent depuis longtemps, ensuite parce que personne ne pourra s'y opposer, Châh-Roud et Bostam auront pour eux une grande importance. En les fortifiant, ils en feront une tête de pont pour se garder contre les Persans. Depuis Damghân jusqu'à Chàh-Roud, tous les gîtes sont infestés de cette espèce de punaise appelée *chebguez*, dont la piqûre, quand elle ne détermine pas la mort, occasionne au moins une maladie très-grave [1].

J'ai dit, en décrivant Damghàn, pour quelle raison je pensais que Chàh-Roud devait être, sinon le centre, tout au moins l'une des extrémités de la ville d'Hécatompylos. L'examen des lieux m'a de plus en plus confirmé dans cette opinion. C'est là que débouchait la principale route conduisant dans l'Hyrcanie, et proba-

[1] La morsure empoisonnée et particulièrement venimeuse de cet insecte a été mentionnée par tous les voyageurs. Le docteur Campbell en parle très au long à l'article *Meani* dans son ouvrage intitulé *The Modern Traveller in Persia.*

blement celle que dut suivre Alexandre quand il quitta le pays des Parthes pour marcher vers Zadracarta. Il serait difficile d'assigner une autre direction à sa marche, car une ou deux routes, situées en deçà de Châh-Roud, qui mènent de la plaine dans le Mazendèran, sont presque impraticables aujourd'hui, et elles devaient l'être bien plus encore du temps d'Alexandre, lorsque les premières chaînes de montagnes, aujourd'hui tout à fait dépouillées et arides, étaient couvertes d'épaisses forêts.

Je n'avais encore jamais eu, pendant le cours de mes voyages en Orient, de compagnons aussi insupportables que ceux avec lesquels je me rendais de Téhéran à Meched ; c'étaient de vrais anthropophages. Ils m'avaient respecté depuis Semnân, parce qu'ils craignaient Soliman-Khan, mais depuis que nous étions hors de son gouvernement, ils avaient grande envie de recommencer à me molester : la nouvelle histoire qui m'advint pendant cette journée me prouva que le ressentiment qu'ils avaient contre moi ne s'était pas tout à fait calmé. A trois heures de l'après-midi, j'entendis de grandes clameurs, partant d'abord d'un endroit lointain, ce qui me fit presque croire à une invasion de Turkomans; le bruit se rapprocha bien vite du lieu où j'étais campé, et avant d'avoir pu reconnaître la cause du tumulte, je me vis entouré et interrogé par une foule de pèlerins qui paraissaient très-irrités. Ce fut avec beaucoup de peine que le Séyid conducteur leur imposa silence : il parvint enfin à me faire connaître le but de cette bruyante visite. Ce digne fils du Prophète me reprocha avec indigna-

tion le don que j'avais fait, disait-il, d'une bouteille d'eau-de-vie à un pèlerin que la multitude traînait ivre au milieu d'elle, et il m'en faisait un grand crime. Les liqueurs fermentées sont défendues par le Koran aux musulmans, et en boire pendant un pèlerinage, est un cas bien plus grave encore que si le péché se commettait en d'autres circonstances. Cependant, sauf un sermon assez long que le Séyid me fit entendre sur l'unité de Dieu, l'infaillibilité de son Prophète, le très-élevé Mohammed, et divers autres points du dogme musulman, qu'il assaisonna de réflexions assez peu vraisemblables, je n'eus pas à me plaindre de ses procédés, et je lui répondis : « Je « bois de l'eau-de-vie parce que ma religion ne me « le défend pas, et je ne vous reconnais pas plus « le droit de m'en empêcher qu'à nous, chrétiens, « celui de vous blâmer d'avoir plusieurs femmes. « Chaque croyance a sa dose de rigueurs et de jouis- « sances, gardez les vôtres et laissez-moi les miennes. « Je possède, il est vrai, une bouteille d'eau-de-vie, « mais elle est là, dans une malle, et je n'en ai jamais « donné à cet ivrogne. Du reste, pour vous en convain- « cre, je vais vous la montrer. » Je me retournai aussitôt pour prendre la bouteille, mais j'eus beau chercher, contenant et contenu, tout avait disparu : j'étais volé ! Toutefois le Séyid voulut bien croire à ma parole, et le coupable fut aussitôt gratifié de quelques horions qui l'amenèrent à confesser son double délit ; les coups redoublèrent alors tellement que je crus que le drôle touchait à sa dernière heure, mais cet homme avait, à ce qu'il paraît, une âme difficile à détacher de son

corps, car tout moulu, tout meurtri et tout ensanglanté qu'il était, il débitait à ses bourreaux les plus grosses injures du vocabulaire persan : « Bâtards (*ha-« ram-zadèh*), fils de chien (*toukhm seg*), race de « serpents (*mar-taïfé*), hypocrites (*ria-kiar*), je crache « sur vos barbes (*teuf bè rich-toun*), je remplis avec « mes propres ordures la tombe de vos aïeux (*gour ba-« bat ridem*), je vous ai tous...., j'ai séduit vos fils (*zen-« toun kerdem pucer-toun kerdem*), vous me battez « parce que j'ai bu tout seul et que je ne vous ai pas fait « participer à mes libations ! Ah ! tyrans (*zaloum*), ah ! « coquins (*na darust*), que mon péché retombe sur vos « têtes, puissiez-vous tous aller en enfer et être étran-« glés avec les boyaux d'Omar. » (Les Chiâs abhorrent les trois premiers khalifes successeurs de Mohammed). Ces injures n'étaient pas faites pour calmer les persécuteurs de l'ivrogne, qui ne lâchèrent prise que lorsqu'il s'affaissa sur lui-même, presque inanimé. La correction était un peu rude, mais en vérité je la vis administrer avec une espèce de satisfaction, car cet Ali-Méhémed, de Chiraz, qui venait de la recevoir, était un de ceux qui m'avaient été le plus hostiles depuis que nous avions quitté Téhéran.

Ce qui m'arrivait dans ce voyage me rappelait ce qu'avait eu à souffrir avant moi un Français voyageur en Perse. Des persécutions tout aussi constantes, mais bien plus longues, avaient accompagné M. Aucher Eloi, pendant les deux années de ses voyages. Je ne crois pas qu'il en ait jamais connu le véritable motif : c'est sa qualité de botaniste plutôt que celle d'infidèle qui lui valut tant de tourments. Les Persans croient

encore généralement que les Européens donnent un prétexte, lorsqu'ils disent qu'ils ne grimpent sur les montagnes que pour y chercher des plantes ; ils s'imaginent que leur but principal est d'aller s'y entretenir avec le diable, qui leur indique les simples ayant la vertu de faire trouver la pierre philosophale, à laquelle ils supposent que nous devons toutes nos richesses. M. Aucher était donc considéré par eux comme un associé du démon, et c'est à ce titre qu'ils lui ont fait subir tant de mauvais procédés.

Ce n'est pas seulement le fanatisme des populations qui rend les voyages en Asie désagréables: les inconvénients qui résultent des moyens de locomotion, du manque de bonne eau, de vivres, d'abri. et la crainte des pillards, ne sont pas moins pénibles. Ces inconvénients augmentent surtout à mesure qu'on s'éloigne des grandes lignes de communication (plus habituellement suivies par les Européens), pour se rapprocher de l'Asie centrale. Les ressources que l'on trouve dans la Turkie d'Asie et la Perse occidentale peuvent les faire considérer comme confortables ; la sécurité y est parfaite, si on les compare à ce que présentent sous ce rapport le Khorassan et les contrées situées à l'est de cette province. Les extrémités auxquelles on y est souvent réduit entraînent forcément l'observance de toutes les vertus de tempérance et de frugalité. Pour un soldat habitué à la vie des camps, cette existence est moins rude, il est vrai, que pour un touriste habitué aux douceurs de la vie civilisée; mais les natures les plus solides ne peuvent même pas toujours résister aux privations sans nombre qu'on

est obligé de subir dans ces contrées. Pour mon compte, j'ai subi de rudes épreuves, et cependant je ressentais un certain plaisir à mener cette vie nomade qui me rapprochait des temps primitifs, à jouir de cette liberté d'action achetée par tant de dangers et de souffrances. L'homme grandit alors à ses propres yeux, l'âme se replie sur elle-même avec une vigueur inaccoutumée, on pense aussi plus vite, plus profondément et plus juste, au milieu de ces déserts, et l'on finit par s'accoutumer à la misère, lorsqu'on voit qu'elle est commune à tous ceux qui vous entourent.

La prochaine étape que nous avions à faire étant de dix farsangs, nous en fîmes deux, en trois heures, vers le soir : après la première, nous laissâmes à gauche le gros village de Bèdècht, puis, tournant à l'est-sud-est, nous allâmes camper, pendant une heure, près des ruines très-étendues d'un village arrosé par un cours d'eau. Nous y trouvâmes quelques bergers. Pendant que les bêtes de somme mangeaient l'orge, nous fûmes surpris par un de ces violents orages sans pluie, si communs dans cette contrée.

Miyomèh. — 15 mai. — 10 farsangs, 14 heures de marche par une route plate, sablonneuse et facile, à travers un désert. A mi-chemin, on trouve un ab-ambar récemment reconstruit. Le caravansérail-châh qui existait vis-à-vis est détruit de fond en comble. A une farsang au delà de cet ab-ambar, sur la droite et au sommet d'un étroit plateau situé au milieu de quelques collines, il y a une petite forteresse, nouvellement bâtie, dans laquelle, outre quelques pay-

sans que le premier ministre y a établis pour les cultures, on trouve aussi un petit nombre d'artilleurs, chargés de servir deux pièces de canon que le gouvernement a envoyées là pour protéger le pays contre les dépradations des Turkomans, Yamouds et Gokhlans, qui, depuis Châh-Roud jusqu'à Nichapour, battent constamment la route, dévalisent les caravanes et emmènent les voyageurs pour les vendre aux Uzbeks de la Khivie et de la Bokharie. Lorsqu'ils sont en grand nombre, ces brigands ne se bornent pas seulement à détrousser les caravanes, ils attaquent aussi les villages, qu'ils dépeuplent et qu'ils ruinent de fond en comble. Miyamèh est un village de trois cent maisons qui, avec leurs jardins, occupent plus d'une demi-farsang en longueur, sur les bords d'un ruisseau où coule une eau magnifique. Il y a là un beau caravansérail-châh, mais en été les voyageurs préfèrent camper à l'ombre des plantations d'arbres qui se trouvent sur la place publique. Cette localité est située au bas d'un pic assez élevé, aux formes abruptes et accidentées, sur lequel les habitants ne sont jamais montés, car ils croient qu'il sert de retraite aux mauvais génies. On rencontre quelques villages entourés d'assez belles cultures aux environs de Miyamèh.

Miyân-Dacht, aussi appellé *Ferrach-Abad*. — 16 mai. — 6 farsangs, sept heures et demie de parcours, moitié à travers une chaîne de collines caillouteuses qui se rattachent au pic de Miyamèh, et le reste dans une plaine sablonneuse. La première partie étant montagneuse, coupée en tout sens et couverte de broussailles, offre aux Turkomans d'excellents emplace-

ments pour leurs embuscades : le trajet en est dangereux ; aussi marchions-nous serrés, prêts à tout événement, mais nous arrivâmes, sans être inquiétés, jusqu'à la halte, où nous campâmes auprès d'un caravansérail-châh, transformé en caserne et en arsenal, et muni de quelques pièces de canon et de leurs servants, afin d'agir au besoin contre les Turkomans. Farrach-Abad est un hameau de vingt-trois maisons, nouvellement construites et habitées ; elles sont entourées d'une enceinte de terre très-élevée, et d'un fossé sec, qui les garantissent de trois côtés ; le quatrième se relie au caravansérail. Cette localité est à peine arrosée par un filet d'assez mauvaise eau ; quelques minces cultures et deux ou trois jardins qu'elle possède sont situés à deux heures plus au nord, au pied des montagnes, à portée d'un ruisseau dont l'eau sert à leur irrigation. Leur rapport suffit à peine aux besoins des habitants qui vont chercher ailleurs l'orge et la paille qu'ils revendent aux voyageurs à un prix très-élevé.

Abbas-Abad. — 17 mai.—5 farsangs, six heures et demie de distance : la route commence d'abord par une farsang en plaine, le reste se fait par un chemin sablonneux, montueux et accidenté qui serpente dans les gorges d'un réseau de collines peu élevées, où le danger d'être pillé est fort grand ; aussi nos muletiers, éclairés par la lune, ne se mirent-ils en marche qu'un peu avant le lever du soleil. Les pèlerins, fatigués sans doute de la discipline à laquelle ils s'étaient astreints la veille, ne tinrent aucun compte des dangers que nous courions pendant cette journée, et ils s'avancè-

rent à la débandade, chacun de son côté, se fiant à la grâce de Dieu. Ah! si les Turkomans avaient paru, ils auraient eu beau jeu! Il arrive deux ou trois fois par mois qu'ils enlèvent, pendant le trajet de cette étape, une foule de Persans qui se montrent aussi peu prudents que nous le fûmes; mais ces leçons, quelque souvent répétées qu'elles soient, ne leur servent à rien: *Khouda-kérim* (Dieu est miséricordieux), disent-ils d'abord en partant, et quand ils sont pris, ils se consolent en disant : *Tallèh, nassib boud* (c'était mon sort, ma destinée). Nous arrivâmes à Abbas-Abad sans faire de mauvaise rencontre. Ce village, situé sur le faîte d'une éminence, se compose de quarante-cinq maisons, enfermées au milieu d'une mauvaise muraille en terre; un peu au-dessous est un caravansérail-châh dans les murailles duquel les Turkomans ont pratiqué de nombreuses et larges brèches, afin de s'y introduire la nuit, par surprise, pour piller les caravanes. Personne ne s'occupe de réparer cet édifice, ce qui pourrait être fait avec une somme très-minime. Châh-Abbas le Grand, voulant faciliter la route de Meched et y rétablir la sécurité, avait fait élever de cinq en cinq farsangs des caravansérails partout où il en manquait, et des villages qu'il peuplait d'hommes aguerris, quand ils étaient situés sur des points où ils pouvaient être exposés aux attaques des Turkomans. Telle fut l'origine d'Abbas-Abad; mais des cent quarante-trois familles qui furent amenées par cet illustre souverain, il n'en reste plus que trente-deux aujourd'hui; les guerres civiles et les Turkomans ont fait disparaître le reste. Nous trouvâmes la population

consternée; les Turkomans les avaient attaqués la veille et leur avaient enlevé deux hommes et six femmes. Comme ces gens-là se sont continuellement alliés entre eux, depuis leur transportation, le type géorgien s'est conservé assez pur parmi ces familles dont la plus grande partie sont devenues musulmanes, de chrétiennes qu'elles étaient d'abord; cependant, il en reste encore sept ou huit qui ont persévéré dans la foi de leurs pères. Les habitants d'Abbas-Abad ne payent aucun impôt à l'État, les voyageurs doivent acheter ce qu'ils leur fournissent, même quand ils sont munis d'un ferman royal. Outre cet avantage, dont jouissent bien peu d'autres villages en Perse, le Châh continue à leur donner annuellement 100 tomans de gratification que Châh-Abbas leur avait accordés à perpétuité, en les établissant. Malgré ce subside, ils ne jouissent d'aucune aisance; leurs cultures sont presque nulles, et ils ont tout au plus quatre ou cinq jardins. L'eau est rare et de très-mauvaise qualité. Avec fort peu de travail, et sans aucune dépense, ils pourraient pourtant en amener de meilleure dans leur village: il s'agirait de creuser un nouveau lit à un large ruisseau qui coule, sans profit pour personne, à une heure de là, et va se perdre dans le désert, ce qui leur permettrait d'augmenter leurs cultures; mais ils craignent, en acquérant une apparence de bien-être, de se voir exposés à la perte de la pension qu'ils ont reçue jusqu'à ce jour. Ils tiennent beaucoup moins cependant à cette pension à cause des privations dont elle les exempte, que parce que, si elle leur était retirée, le gouvernement ne se contenterait

pas de si peu. On ne manquerait pas de leur imposer une taxe qui deviendrait de plus en plus lourde, dès qu'il serait constaté qu'ils ont augmenté leur rapport. Ils préfèrent donc vivre au jour le jour et aller chercher des provisions de bouche à Châh-Roud et à Sebz-Var pour les revendre, avec de gros bénéfices, aux caravanes, plutôt que de se donner un bien-être apparent qui serait pour eux une source de calamités. Châh-Abbas avait fondé un autre village géorgien à une heure au N.-E. de Abbas-Abad, mais tous les habitants en ont été enlevés par les Turkomans : quelques ruines seules indiquent quelle fut sa position.

Mézinân. — 18 mai. — 7 farsangs, que nous franchissons de jour en huit heures et demie par une route sablonneuse, plate et facile, mais excessivement imprégnée de sel. Nous savions qu'elle était interceptée depuis plusieurs jours par les Turkomans, qui avaient attaqué Abbas-Abad l'avant-veille; mais comme ils n'étaient qu'une cinquantaine armés seulement de lances et d'arcs, nous nous confiâmes dans notre nombre et surtout dans les armes à feu dont bon nombre d'entre nous étaient pourvus. Nous partîmes au lever du soleil, et une heure après, nous découvrions ces brigands embusqués dans un lieu nommé *Ser-Tchechmè* (source de la fontaine). A peine avaient-ils fait un premier mouvement hostile que nous leur envoyâmes une grêle de balles, auxquelles ils répondirent par des flèches tirées hors de portée, puis ils se replièrent jusqu'à Peul-Ebrichim, où étaient postés une trentaine des leurs. Là ils tentèrent encore de nous effrayer en poussant un hourrah général, et

en voltigeant sur nos flancs comme des gens qui se disposent à attaquer, mais dès qu'ils furent à bonne portée, nous leur lâchâmes une nouvelle bordée dont le résultat fut malheureusement à peu près nul : nous ne tuâmes qu'un cheval. Après s'être relevé et nous avoir montré, en signe de mépris, la partie la moins honorable de son individu, le cavalier démonté sauta lestement en croupe sur la monture de l'un de ses camarades et tous disparurent en un clin d'œil, à notre grande satisfaction.

Les Turkomans inspirent à juste titre une très-grande terreur aux voyageurs et aux habitants des contrées exposées à leurs excursions. A armes égales, c'est-à-dire dix lances contre dix, les Persans prennent toujours la fuite devant eux. Cela s'explique par l'horrible perspective qu'ils ont du sort qui les attend lorsqu'ils ont le malheur de tomber entre les mains de ces barbares, qui ne sont cependant que leurs premiers bourreaux, car les Uzbeks, auxquels ils les vendent, ne sont pas moins cruels qu'eux. Un Européen qui visita Khiva en 1819 nous a donné des détails affreux sur le sort des esclaves russes et persans qu'il vit dans ce khanat au nombre de plus de 30,000. Les Khiviens les enterraient vivants chaque fois qu'étant d'une autre religion ou d'une autre secte que la leur, ils refusaient de s'y convertir ; ils agissaient ainsi, dit-il, pour ne pas souiller la terre de leur sang impur. On ne trouve nulle part d'exemple d'une atrocité pareille à celle qui mit fin à la vie du général Bekewitch, fait prisonnier par les Uzbeks pendant une expédition que les Russes entreprirent contre cette

ville, en 1717 : il fut écorché vif, des genoux au haut de tête. Ces misérables regretteraient fort de donner une mort prompte à leurs victimes, et ils inventent toujours les supplices les plus raffinés pour les torturer. Mais laissons parler M. Mouravieff lui-même sur le sort de ces infortunés. Il s'exprime ainsi dans la relation qu'il a publiée de la dangereuse mission qu'il remplit à la cour du Khan de Khiva :

« Les esclaves, qui sont sous la dépendance absolue « de leur maître, subissent toutes les tortures que « celui-ci peut inventer. On ne les tue pas toujours « quand ils commettent une faute ; on se contente de « leur couper les oreilles, de leur crever un œil ou de « leur faire avec le couteau que l'on porte à la cein- « ture de larges blessures qui ne sont jamais mor- « telles. Ces ménagements n'ont pas d'autre cause « que celle de ne pas perdre un ouvrier. A peine un « maître a-t-il cessé de torturer un esclave, qu'il le « renvoie aussitôt au travail en lui laissant à peine le « temps de panser ses blessures : les travaux mêmes « au milieu desquels ces infortunés succombent ordi- « nairement peuvent s'appeler de véritables supplices.

« Ces punitions domestiques s'infligent aussi aux « esclaves quand ils manifestent l'intention de fuir. « A la seconde tentative, on le cloue par l'oreille à « un pieu ou à la porte du logis de son maître, et « il reste ainsi pendant trois jours exposé aux insultes « des passants sans recevoir de nourriture. Le mal- « heureux qui subit cette torture, déjà exténué par « des travaux pénibles, meurt ordinairement de faim « et de froid. S'il faisait le sacrifice de son oreille, il

« pourrait facilement se sauver; mais où irait-il? la « Khivie est entourée de steppes immenses et dessé- « chés, où le fugitif périrait infailliblement, aussi « n'est-il pas rare de voir des esclaves se tuer pour « échapper à ce barbare châtiment. »

CHAPITRE VII.

Préparatifs des Turkomans pour une excursion. — Manière de dompter les chevaux. — Singulière espèce de fourrage. — Marches forcées. — Précautions avant l'attaque d'une caravane. — Sort fatal réservé aux prisonniers. — Cruauté des Turkomans. — Représailles. — Manière de combattre des Turkomans.— Opinion de l'auteur sur les Turkomans et sur leurs qualités comme soldats. — Conséquence comique d'une défaite.— L'honneur parmi les voleurs. — Position géographique de la Turkomanie. — La khirgah. — Les trois tribus principales. — Leur origine et leur ressemblance avec les Uzbeks. — Caractère physique et moral des Turkomans.—Les femmes et ce que les Turkomans estiment en elles.— Excuses données par les Turkomans pour enlever les Persans.—Religion des Turkomans.— Moyens à employer pour soumettre leurs hordes.— Moyens adoptés par Châh-Abbas. — Sobriété de ces peuples. — La manière dont ils traitent leurs chevaux. — Les steppes de la Turkomanie.— Elève des chevaux. — Introduction de la race arabe par Timour-Leng et Nader-Châh. — Race chevaline des Hézarèhs et des Uzbeks. — Distances extraordinaires franchies par les chevaux Turkomans.—Valeur de ces animaux dans les steppes.— Les chevaux de cavalerie française.—Mauvaise manière de les élever.—La science vétérinaire de la Turkomanie.—Maladies des chevaux.

La rapidité avec laquelle les Turkomans franchissent les distances les plus grandes pour faire leurs *tchap-aoûls* (razzias) est vraiment inconcevable : rien ne pourrait en donner une idée. Voilà comment ils procèdent ordinairement.

Quand un chef a décidé une course, il plante sa lance, surmontée d'une flamme, dont la couleur la fait reconnaître comme lui appartenant, au milieu de

son *aoûl* (campement), et un crieur public invite, au nom du Prophète, les bons musulmans à venir se ranger sous ses ordres pour aller donner la chasse aux infidèles persans. Le chef n'impose sa volonté à personne, car les Turkomans jouissent de la plus grande liberté; il n'y a donc que ceux qui ont confiance en lui qui viennent déposer leurs lances à côté de la sienne, et cet acte signifie qu'ils sont décidés à suivre sa fortune. Quand le chef croit avoir réuni un nombre d'hommes suffisant pour opérer son coup de main, il annonce le départ pour un mois plus tard, car ce délai est toujours nécessaire pour que chacun puisse préparer sa monture à supporter le rude exercice auquel elle sera bientôt soumise. Pendant tout le mois, la nourriture d'un cheval se compose, pour vingt-quatre heures, de trois kilog. de foin ou de trèfle sec et d'un kilog. et demi d'orge, ce qui est un peu moins que moitié de la ration ordinaire [1]. Les trente jours écoulés, les Turkomans se mettent en campagne, ayant chacun deux chevaux habitués dès leur jeunesse à suivre leur maître en toute liberté : celui qui a été mis au

[1] Ce régime rafraîchissant, comme l'appellent les Turkomans, maigrit considérablement le pauvre animal, c'est justement là le but que s'est proposé son maître, dans la persuasion qu'il n'en sera ensuite que plus vif à la course, et mieux préparé à recevoir la ration fortifiante qu'il lui donnera plus tard. On reconnaît qu'il est temps de donner cette ration à l'animal lorsqu'après l'avoir fait courir à toutes jambes pendant une demi-heure, le cheval ne boit qu'une faible partie de l'eau qu'on lui présente; s'il s'en rassasie, c'est un signe qu'il doit encore observer quelque temps le jeûne qui lui est imposé, mais en tout état de choses, ce régime ne dure jamais plus d'un mois.

régime est ordinairement le cheval de bataille, le second est un *yabou* (cheval de peu de valeur), que le Turkoman monte en sortant de son aoûl et qui le porte jusqu'au territoire persan. Pendant ce temps l'autre le suit à vide et sans jamais s'éloigner. Le premier jour de marche n'excède point trois farsangs, le second quatre, le troisième cinq et le quatrième six. Quand ils en sont à ce point, les Turkomans font cesser le régime auquel leurs chevaux de bataille sont soumis, et le remplacent par une nourriture qui se compose de deux kilog. de farine d'orge, d'un kilog. de farine de maïs et d'un kilog. de graisse de queue de mouton, crue et hachée très-menu, le tout pétri et parfaitement mêlé ensemble, ce qui forme la ration d'une journée, sans paille ni foin. Les chevaux sont très-avides de ces boulettes, qui développent en eux une vigueur extraordinaire. Après avoir subi pendant quatre jours ce nouveau régime, ils sont capables de supporter les marches forcées les plus longues : c'est alors que leurs maîtres les montent pour aller au pillage, mais cela seulement après s'être arrêtés quelque temps dans un lieu couvert et fortifié par la nature qui puisse leur offrir une retraite assurée contre toutes les éventualités. Pendant qu'ils restent là au repos, trois ou quatre d'entre eux se détachent du gros de la bande et vont à la découverte pour s'enquérir s'il y a quelque caravane de passage. Quelquefois ils vont eux-mêmes se joindre à elles, comme des gens inoffensifs qui retournent chez eux ; mais ils ont bien soin d'observer la nature des objets qu'elle transporte, le nombre d'hommes armés qui la compo-

sent, etc., etc., puis ils disparaissent tout à coup pour porter les nouvelles à leurs compagnons. Quoiqu'ils ne courent pas de grands dangers en agissant ainsi, ils préfèrent, par prudence, tirer leurs renseignements de quelques-uns des Persans qui habitent les villages situés sur l'extrême frontière, avec lesquels ils ont des intelligences et qu'ils rétribuent généreusement. Ces misérables, qui livrent ainsi sans pitié leurs compatriotes à des bandits, se chargent eux-mêmes d'aller explorer les routes, et leurs renseignements ne sont malheureusement toujours que trop exacts. Pendant que ces reconnaissances s'opèrent, le gros des Turkomans, qui se tient caché, ne reste pas inactif; la plupart d'entre eux vont battre la campagne par petits pelotons de quatre ou cinq hommes, afin de moins attirer l'attention, et enlèvent les malheureux paysans occupés aux travaux des champs : c'est là le prélude ordinaire à leurs grandes opérations. Le soir les ramène toujours dans leur retraite pour y apprendre les nouvelles et délibérer sur ce qu'il convient de faire.

Dès que le pillage est décidé, cinq ou six hommes désignés par le chef restent au gîte pour y garder le superflu des provisions et les chevaux accessoires (*yabous*) qu'on y laisse. Les Turkomans, montés sur leurs chevaux de bataille, se portent alors avec célérité vers le point désigné, que ce soit un village ou une caravane, et ils tombent au milieu comme l'ouragan. Prompts et terribles comme lui, ces pillards détruisent et enlèvent tout sur leur passage ; en quelques minutes ils ont fini. Ils s'enfuient aussitôt avec leur

butin, en franchissant tout d'une traite, et presque toujours au galop, l'espace qui les sépare du lieu où ils ont laissé leurs yabous. Cette course est quelquefois de vingt, trente et même quarante farsangs. Leurs chevaux, préparés à ces longues courses, les font sans jamais broncher; mais il n'en est pas de même des malheureux captifs que les Turkomans traînent avec eux : ils les prennent habituellement en croupe, quand il n'y en a que quelques-uns, et attachent les autres sur les bêtes de somme qu'ils ont capturées et qu'ils poussent devant eux jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées. Les malheureux qu'elles portaient sont alors attachés par une longue corde à l'arçon de la selle de leurs bourreaux et forcés de les suivre, tantôt en marchant, tantôt en courant, suivant l'allure à laquelle les chevaux sont lancés. Malheur à celui qui ralentit sa course : dès que l'un d'eux montre un peu de fatigue, les Turkomans l'excitent d'abord à marcher en le piquant avec leur lance; puis, quand les forces l'abandonnent, ils le tuent sans pitié. Sur cent Persans qui font ces courses à pied, il est bien rare qu'un tiers arrive vivant avec ceux qui viennent de les réduire à l'esclavage. La sensibilité des Turkomans ne s'éveille jamais à la vue de si tristes souffrances, car la pitié leur est inconnue. Un Persan n'est pour eux qu'une denrée mercantile, et il leur semble inutile de la soigner ou de la conserver dès qu'elle a subi quelque avarie. Du reste, ces gens sont impitoyables par habitude et aussi par calcul; un captif qui leur échapperait ne perdrait jamais le souvenir du traitement qu'ils lui ont fait subir, et il s'en vengerait dès qu'il le pourrait en allant

donner l'alarme aux villages voisins. En se débarrassant d'un prisonnier, ils ne pensent donc faire qu'un acte de prévoyance, et pour être plus sûrs qu'il ne leur échappera pas, ils réduisent, même dans leur aoûl, sa nourriture à la plus modique ration, afin qu'il ne conserve jamais assez de forces pour pouvoir espérer la réussite d'une évasion.

Par suite de l'accord qui règne entre les Turkomans et les chefs kurdes, chargés par le Châh de Perse de la garde de la frontière, ces bandits ne sont guère inquiétés pendant leurs courses. Il arrive cependant que les villageois qui ont le plus à souffrir de leur part, et qui ont aussi leurs espions, étant prévenus à temps de leur arrivée, se réunissent en armes et vont les attendre au passage d'un défilé où ils les exterminent sans pitié. Malheureusement ces représailles sont trop rares et ne se multiplieraient que si ceux qui les exécutent étaient mieux secondés par les agents du gouvernement.

Malgré l'audace que montrent les Turkomans en s'aventurant jusqu'à 60 et 80 farsangs dans l'intérieur de la Perse, en se glissant inaperçus entre les villages, il est impossible, quand on les a vus combattre, d'avoir une haute idée de leur bravoure. Ce sont des gens qui croient à l'infaillibilité du destin : ils s'exposeront à une mort qu'ils ne verront point en face, mais fait-on bonne contenance devant leurs attaques, entendent-ils les balles siffler à leurs oreilles, ils ne tiennent pas deux minutes et fuient à toutes jambes. Ils n'attaquent jamais une caravane que lorsqu'ils sont en nombre très-supérieur, et que leurs adver-

saires paraissent disposés à faiblir. Dès qu'il y a la moindre apparence de résistance, ils se gardent bien d'aller sur elle à fond de train; ils s'avançent en tâtonnant, poussent des hourras, et finissent par battre en retraite quand la capture qu'ils convoitent les expose à éprouver quelques pertes d'hommes. Les Turkomans seront toujours d'excellents pillards, mais jamais de braves soldats. Il y a cependant des chefs qui, pour maintenir leur réputation de bravoure, et pour n'avoir pas la honte de retourner les mains vides à l'aoûl, ce qui les exposerait à la risée des vieillards et aux reproches de leurs femmes, lesquelles, dans ce cas, leur présentent des jupons, insistent pour que leurs gens, habituellement dégoûtés par le mauvais succès d'une première charge, en tentent de nouvelles; mais ils ne réussissent pas toujours à se faire obéir. Dans tous les cas, rien ne saurait décider un Turkoman à charger plus de trois fois; s'il échoue, il rentre dans ses foyers, bien convaincu que la Providence est contre lui, puisqu'il n'a pas réussi dans ces trois tentatives. Les membres d'une même famille qui ont perdu un des leurs dans la première ou la deuxième attaque sont libres de ne pas participer aux suivantes et conservent cependant tous leurs droits au partage du butin, qui se fait au retour de la bande dans l'aoûl. Ils s'en défont auprès des spéculateurs uzbeks qui les visitent trois ou quatre fois par an. Un enfant au-dessus de dix ans s'achète 40 tomans; 30 un homme de vingt-cinq ans, et 20 un homme de quarante-cinq ans.

Les Turkomans occupent les contrées comprises

en longueur, depuis le rivage occidental de la mer Caspienne jusqu'au Mourgâbh. On trouve bien encore quelques campements de ces peuples au delà de cette rivière, mais ils sont en très-petit nombre. Ces peuplades s'étendent, en profondeur, depuis la ligne que forment le Gourghan et la prolongation des monts Elbourz, au nord de Boudjnourd, Dereguez, Koutchan et Meched, jusqu'aux déserts de la Khivie et de la Bokharie, dans tout les endroits où la terre est fertile et arrosée ; on rencontre aussi quelques-unes de leurs tribus le long de l'Oxus. Il y en a bien peu parmi elles qui aient bâti des villages; lorsque cela est arrivé, c'est qu'elles y ont été forcées par les souverains auxquels elles ont été assujetties. Ces peuples sont habitués depuis la plus haute antiquité à vivre sous la tente, ce qui leur donne la facilité de se transporter avec leurs troupeaux près d'un nouveau cours d'eau et d'autres pâturages, lorsque ceux de la localité dans laquelle ils se trouvent ne suffisent plus à leurs besoins. Ces déplacements fréquents sont pour eux un moyen d'échapper à la domination de la Perse, dont ils ont été jusqu'à ce jour les plus anciens et les plus constants adversaires.

Les besoins des Turkomans sont très-bornés. Une tente, appelée *khirgah*, abrite toute une famille. Sa confection est bien supérieure à toutes les autres espèces d'habitations de ce genre que construisent les tribus nomades de la Perse. Au besoin on peut les rendre plus chaudes que l'appartement le mieux fermé, ce qui est important pour ces peuples, vu la rigueur de l'hiver dans la contrée qu'ils habitent.

Ces khirgahs, de forme circulaire et conique, se composent d'une réunion de lattes d'un bois très-dur, disposées en treillage mouvant qui se serre et s'ouvre à volonté, suivant qu'on veut camper ou voyager. Des feutres épais recouvrent ce treillage, en tout ou en partie, selon qu'il s'agit de se garantir du soleil, de la pluie ou du froid. Il y a des khirgahs de toute dimension; elles sont très-commodes, et quelques-unes se vendent des prix très-élevés à des seigneurs persans. Un chameau, ou deux tout au plus, suffisent pour en transporter une.

Les Turkomans, dont la principale occupation consiste à faire des tchap-aoûls en Perse, appartiennent aux trois tribus suivantes :

1° Les *Yamouds*, établis au delà de la rivière Attrak, sur les bords de la mer Caspienne, jusqu'à la Khivie, qui comptent 25,000 tentes ou familles.

2° Les *Gokhlans*, campés sur les rives du Gourghan et de l'Attrak, 12,000 familles.

3° Les *Tékiés*, qui sont séparés des colonies de Kurdes par la chaîne de montagnes qui s'étend des sources du Gourghan à Charaks, et qui comptent 35,000 familles.

Ces trois tribus sont unies par la pratique d'un long voisinage; de nombreuses alliances de famille existent aussi entre elles, et elles se prêtent un mutuel secours quand elles sont menacées par le Châh de Perse ou les princes uzbeks. La tribu Tékié est la mieux protégée des trois par sa situation au milieu de steppes peu connus des étrangers, qui risquent de périr de soif et de faim en s'y engageant sans guide. C'est chez elle que se retirent les Gokhlans, quand ils sont attaqués

par les Persans, ce qui arrive toutes les années, mais sans trop de succès, car ils fuient habituellement à l'approche de l'ennemi et reviennent après son départ. L'apparition des troupes du Châh dans cette contrée n'aura de bons résultats que lorsqu'on aura construit des forts pour les recevoir en permanence, et qu'elles seront payées et commandées comme doivent l'être des troupes royales.

Plusieurs autres tribus très-nombreuses de ces peuples nomades existent aussi dans des contrées situées au delà de celles que je viens d'indiquer; j'en ferai connaître quelques-unes à mesure que je me rapprocherai de leur territoire.

Les Turkomans appartiennent à la grande famille turke[1]; c'est un point sur lequel je ne conserve aucun

[1] Les Turkomans sont une nation d'origine turke, qui, dans les XIe et XIIe siècles, habitait la Bokharie, l'Asie du nord, les côtes occidentales de la mer Caspienne, l'Arménie, la Géorgie du sud, le Chirvan et le Daghistan. Leur existence était nomade, et ils composaient la plus grande partie de la population de ce pays, où on les appelait Tarekameh, Turkmens et Kizilbashis.— L'explication du nom de Turkoman est celle-ci, au dire des Persans : les tribus turkes, à l'époque de leur invasion du Khorassan, avaient épousé des femmes de ce pays, et c'est à cause de cela que leurs descendants furent appelés Turkomans, ce qui veut dire *semblables aux Turks*. Cette étymologie, assez spécieuse par elle-même, semble au fond paradoxale, puisque les hordes de ces peuples qui parlent turk et ont résidé par de là le Jihoun sont aussi appelées de la même manière. M'est avis que ce nom dérive plutôt du mot *Turk* et de celui de *Koman*, et qu'il fut donné à une partie de la nation Koman qui habitait sur les bords de la mer Caspienne, soumise à la domination des Turks de l'Altaï ; tandis que l'autre partie , qui était indépendante ,

doute. Je ne vois entre eux et les Uzbeks qu'une différence de tribu et rien autre; les types sont semblables : visage plat, large et pointu par le bas, barbe blonde ou châtaine, menue et mal plantée, et une tête souvent trop petite par rapport à un corps aux formes athlétiques, percée de deux trous dont la petitesse et la forme rappellent en tout celles des yeux chinois. Même langage, même caractère, mêmes penchants, même férocité, union constante entre eux contre les Persans, tout, en un mot, les rend identiques; seulement les Turkomans sont nomades et les Uzbeks[1] citadins ou villageois, et la vie réglée à laquelle ils se sont habitués, par suite de la fixité de leur séjour, a déterminé quelques légères nuances entre leur caractère et celui des Turkomans. Mais la différence est trop légère

s'était établie dans les vastes plaines qui s'étendent à l'ouest de cette nappe d'eau et au nord de la mer d'Azof, et s'était par la suite étendue jusqu'en Hongrie. (*Mouravieff*, p. 394.)

[1] Mouravieff suppose que le nom de Uzbek dérive du mot *Uz* (lui, ou lui-même), et de *Beck* (maître), ce qui voudrait dire maître de lui-même, autrement dit indépendant. Klaproth fait dériver ce nom de celui des peuples appelés *Ouz* ou *Gouz* par les historiens arabes. Ces peuples étaient les mêmes que les *Ouigours*, tribu turke, qui, originairement, habitait ces contrées jusqu'au sud des *Montagnes célestes*, c'est-à-dire de la Petite-Bokharie. Au commencement du XVIe siècle, les Uzbeks passèrent le Jihoun et le Jaxartès pour s'avancer à l'ouest, répandant sur leur passage la désolation et la terreur. A l'heure qu'il est, ils sont en possession de Balkh, du Khouarisme autrement dit Khiva, de Bokhara, de Ferganah et de quelques autres contrées placées dans le voisinage de la chaîne du Belout-Dagh. Les tribus uzbekes qui habitent Khiva sont les Ouigour-Naiman, les Kangli-Kipchah, les Kiat-Kondrad et les Noikious-Maugoud. (*Mouravieff*, p. 395.)

pour qu'on puisse en induire que ce ne sont pas des peuples d'une origine commune. On aura beau chercher, trouver ou créer de nouvelles étymologies, elles ne pourront que servir de texte à des dissertations plus ou moins longues, qui ne détruiront ou ne modifieront en rien la réalité. Turkoman ou Uzbek, Uzbek ou Turkoman, il n'y aura jamais entre eux que la différence qu'il y a en Europe entre la ville et la campagne, c'est-à-dire entre le citadin et le paysan.

Les Turkomans sont grossiers, leurs manières rudes comme le pays qu'ils habitent, et ils sont insensibles à toute douleur, à toute affliction pour eux-mêmes comme pour les autres. Leur tempérament froid et indifférent contraste singulièrement avec la lasciveté dont sont animées les autres peuplades qui les avoisinent : c'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer le peu de soins qu'ils donnent à leurs femmes; c'est presque du mépris qu'ils ont pour elles, et ils les laissent aller en toute liberté et à visage découvert, s'inquiétant fort peu des infidélités qu'elles peuvent leur faire. Si j'en juge par la conduite de celles qu'on a amenées avec un millier d'entre eux en otage à Téhéran, ce n'est pas du côté de la chasteté que brillent ces dames. Pour ces nomades, le point principal c'est que leurs femmes vaquent diligemment aux travaux que nécessitent le ménage, la culture et les troupeaux : peu leur importe le reste. Hors le tchap-aoûl, ils ignorent pour eux-mêmes ce que c'est que le travail, et ils passent de longues heures dans une oisiveté sans fin. Ils sont musulmans Sounnites, tandis que les Persans appartiennent à la secte des Chiâs; c'est ce qui

justifie à leurs yeux le droit qu'ils prennent de s'emparer de ces derniers et de les réduire en l'esclavage. Ils considèrent cette action comme très-méritoire et agréable à Dieu, parce que, dès qu'ils les ont entre leurs mains, ils les forcent à devenir musulmans orthodoxes. Je crois que les Turkomans tiennent ce langage faute de pouvoir trouver une autre excuse pour se justifier de l'infâme trafic auquel ils se livrent, car ils ne sont eux-mêmes musulmans que de nom, et ils pèchent autant par le fond que par la forme : la plupart d'entre eux savent à peine la prière et ne la récitent jamais. Le jeûne et les ablutions, les substances défendues et autres préceptes du Koran, sont choses dont ils ne tiennent aucun compte; leurs Mollahs, qui partagent leur ignorance, sont du reste en très-petit nombre.

Si le gouvernement persan était lui-même plus moral et mieux dirigé, s'il s'occupait d'organiser l'administration et l'armée, les désordres auxquels se livrent les Turkomans seraient bientôt réprimés; il n'y aurait pour cela qu'à occuper les trois passes très-difficiles, traversant des défilés montueux, qui les conduisent de leurs steppes dans le Khorassan. Il faudrait ensuite échelonner sur la frontière, le long de leur territoire, quatre ou cinq colonnes de cavalerie, appuyées par quelques obusiers ou canons de petit calibre. Ces colonnes, étant guidées par des gens du pays, pourraient se porter en tout temps aux endroits où leur présence serait nécessaire, au milieu même des aoûls turkomans, lorsqu'il s'agirait d'y percevoir un impôt auquel on les assujettirait. Cet impôt devrait être équi-

tablement prélevé, et servirait à solder les troupes employées à les contenir. De cette manière l'État assurerait la sécurité d'une de ses plus belles provinces, sans aucuns frais, et ramènerait une population égarée à des sentiments d'humanité et de civilisation. Malheureusement il y a peu d'espoir de voir le gouvernement du Châh adopter un pareil système ; peu lui importe que le peuple soit pillé, pourvu que l'or arrive dans ses coffres et que huit ou dix grands seigneurs dévorent les revenus du pays. Les Turkomans sont des pillards et le seront toujours : qui pourrait les en empêcher?.... Le malheur, c'est que les petits chefs persans commandant les districts situés sur l'extrême frontière, et chargés de la défendre, sont presque toujours d'accord avec ces bandits, lesquels leur payent un subside prélevé sur leur butin, et, à cette condition, trouvent toujours ouverts les défilés des montagnes. Les Khans de Boudjnourd, de Dereguez et de Koutchan qui commandent aux colonies de Kurdes, sont les chefs dont l'avidité amène de si déplorables résultats.

Châh-Abbas le Grand, animé de cet esprit de sage prévision qui lui fit faire de si grandes choses pendant son règne, avait voulu, pour réprimer le pillage des Turkomans, leur opposer un peuple guerrier, étranger à la province, avec l'espoir d'en être mieux servi. Dans ce but, il avait tiré quelques milliers de familles du Kurdistan, où elles-mêmes excitaient le désordre, et les avait établies au nord du Khorassan, entre Asterabad et Meched, avec mission de garder la frontière. Tout alla bien de son vivant et même tant que régna la dynastie des Séféviyès, mais pendant les longues

guerres qui suivirent l'invasion des Afghans, Kurdes et Turkomans, se sentant trop faibles pour se soustraire aux rapines d'une foule de seigneurs ambitieux qui se disputaient la Perse, s'unirent pour leur résister. Ils y parvinrent en effet, et depuis lors, chaque tribu ou district kurde forma un petit État indépendant qui s'unit aux Turkomans pour venir enlever les Persans et piller les caravanes. Ce fut seulement en 1832, qu'ayant été assiégés dans leurs forteresses par le prince royal Abbas-Mirza, ces peuples furent obligés de rentrer dans le devoir et de payer l'impôt à la Perse. Depuis la mort de ce prince recommandable, qui eut lieu l'année suivante, leur soumission n'a été le plus souvent que nominale, et ils ont continué à se joindre aux Turkomans pour commettre des déprédations en Perse. Les défilés dont ils ont la garde devraient être confiés aux troupes royales; ils sont tellement fortifiés par la nature que peu d'hommes y suffiraient, et, dès lors, les Turkomans n'essayeraient même pas d'en tenter le passage. Ce qui encourage surtout ces bandits dans leurs courses, c'est la certitude de l'impunité. Quand ils apprennent qu'on se prépare à les punir, ils cessent pour un temps leurs pillages, promettent de s'amender et de vivre tranquilles chez eux; mais tout cela n'est qu'un jeu pour endormir la vigilance des Persans, et dès qu'on ne pense plus à eux, ils recommencent de plus belle. Le système suivi jusqu'à ce jour avec ces peuples par le gouvernement est vraiment déplorable. Il les laisse se gorger de rapines pendant deux ou trois ans, et quand les clameurs des populations deviennent trop fortes, il dépêche quelques mil-

liers de serbas pour les punir. Mais pendant que ceux-ci pillent de fond en comble les premiers aoûls, le gros de la tribu se retire chez les Tékiés ou dans le fond des steppes, et il est impossible aux troupes royales de le suivre. Les soldats sont donc obligés de se retirer après avoir rempli très-imparfaitement la mission qui leur était confiée, emmenant avec eux, en otage, les femmes et les enfants de quelques familles qu'ils ont dépouillées. Aussitôt après leur départ, les hommes qui ont fui à leur approche se livrent avec plus d'ardeur qu'auparavant au pillage des caravanes, afin de récupérer ce qu'ils ont perdu, et qui se compose habituellement d'une tente, de quelques feutres et d'une mince batterie de cuisine. Quant à son argent comptant, un Turkoman ne le porte jamais sur lui; il l'enterre dans un lieu sûr et écarté dont il a seul le secret, et c'est une ressource qu'il garde pour les occasions où la fortune tourne contre lui. En se dessaisissant d'une partie de ce pécule en faveur des chefs persans, il sait que c'est un moyen infaillible de les humaniser et de se faire rendre par eux sa femme, ses enfants et presque tout ce qui lui a été enlevé. Le dommage qu'il supporte se borne donc à peu de chose et est bien loin de compenser celui qu'il a fait subir aux Persans.

Les dépenses que fait un Turkoman pour se vêtir et s'alimenter sont insignifiantes : une longue et large robe de bure ou de cotonnade, un pantalon et une chemise en toile grossière avec un bonnet de peau de mouton lui suffiront pendant plusieurs années; du maïs, un peu de blé, du millet et du lait aigre caillé satisferont ses besoins. Ceux qui vivent ainsi en Europe sont con-

sidérés comme étant dans l'indigence; il y a cependant des millions d'individus en Asie qui mènent une pareille vie, et je puis affimer qu'ils sont très-satisfaits de leur sort. En comparant cet état de choses à notre manière de vivre, en Europe, je me suis souvent demandé si c'était vraiment le bonheur qu'on se donnait, en satisfaisant son appétit avec mille aliments divers, en achetant une foule de colifichets, en renouvelant les modes, en étalant le luxe le plus effréné; et j'en suis arrivé à conclure que si le bien-être des peuples de l'Asie peut être amélioré, on pourrait aussi retrancher de l'existence des Européens une foule de superfluités qui, devenues un besoin par suite de l'usage qu'ils en font, excitent à la vanité, à l'égoïsme, enfin à tous les mauvais sentiments, et provoquent ces révolutions qui font répandre tant de sang sans améliorer le sort des hommes.

Les Turkomans ne s'aventureraient jamais aussi avant dans la Perse, pour faire leurs tchap-aoûls, s'ils ne possédaient pas une race de chevaux si belle et si bonne : aussi donnent-ils plus de soins à leurs montures qu'à leurs femmes et à leurs enfants. C'est mieux que de la tendresse, c'est de la passion qu'ils ont pour ces animaux, et c'est un péché à leurs yeux de les maltraiter. Celui qui s'en aviserait encourrait la réprobation générale de sa tribu. Un cheval est pour eux ce que le navire est au capitaine armateur, il porte et leurs biens et leur vie, et ils prétendent que son dos est la meilleure des forteresses. C'est effectivement à cheval qu'ils combattent toujours, et il n'y a pas d'exemple que des Turkomans se soient volon-

tairement enfermés dans des murailles pour résister à leurs ennemis. C'est ce qui les rend insaisissables autant que le mauvais système employé pour les réduire.

Les steppes de la Turkomanie sont très-favorables au développement de la race chevaline; leurs pâturages et leurs prairies artificielles croissent dans des terrains secs, n'ayant pour toute alimentation que les neiges de l'hiver. Les fourrages qu'ils produisent renferment des sucs beaucoup plus nutritifs que ceux de nos climats tempérés et humides, aussi développent-ils dans le sang des chevaux une chaleur bien plus vive, et donnent-ils à leurs nerfs une vigueur et une élasticité extraordinaires. Par malheur les steppes ne fournissent du vert aux chevaux qu'au printemps, époque à laquelle les Turkomans cessent leurs courses jusqu'à la fin de juillet, autant pour se donner le temps de rentrer leurs récoltes que pour laisser reposer leurs montures. Ils les mettent au régime sec depuis le mois d'août jusqu'après l'hiver et les nourrissent avec de la paille hachée, mêlée avec du trèfle, de la luzerne ou du sainfoin secs et trois kilog. et demi d'orge environ, par jour. Il y a exception à cette règle lorsque ces nomades se disposent à faire un tchap-aoûl, ainsi que je l'ai précédemment indiqué.

Les chevaux turkomans sont une modification de la race arabe, et égalent ceux-ci en bonté, sous tous les rapports; seulement leur taille est plus haute, leurs formes sont plus développées, quoiqu'ils plaisent moins à l'œil sous les rapports de la conformation.

Leur encolure longue, droite et fièrement cambrée, est presque toujours grêle et terminée par une trop grosse tête ; le poitrail est habituellement étroit et les jambes sont un peu longues et grêles pour porter un corps massif, cependant bien proportionné, quoique parfois un peu long. Les traditions du pays établissent que le croisement des races arabe et turkomane date des temps les plus reculés, mais il se propagea surtout lorsque les premiers sectateurs de l'Islam firent la conquête de la Perse. Timour-Leng retrempa le sang de la race turkomane en plaçant dans les tribus 4,200 juments qu'il fit choisir en Arabie parmi celles qui appartenaient aux meilleures races. Après lui, Nader-Châh renouvela ce croisement, mais avec 600 juments seulement, qu'il confia en totalité à la tribu des Tékiés, dont les chevaux sont aujourd'hui les plus réputés de toute la Turkomanie, surtout ceux du district d'Akhal. Les plus estimés aprés les chevaux tékiés sont ceux de Merv-Châh-Djéhan : viennent ensuite ceux des Yamouds, des Gokhlans, puis la race du Mourghâb, des Hézarèhs, des Uzbeks de Meïmana, de Chibberghân, etc. Les distances que parcourent ces chevaux sont incroyables. J'ai entendu raconter des choses prodigieuses à ce sujet, telles que des traites de 200 lieues franchies en cinq ou six jours. Pour mon compte, j'ai vu un de ces animaux, appartenant au général en chef de l'artillerie (*Émir top-khané*) Habib-Ullah-Khan, aller, revenir et retourner, en douze jours, de Téhéran à Tauris (94 farsangs, soit pour un seul trajet à peu près 140 lieues), déduction faite du repos qu'on lui laissa prendre chaque fois qu'il arrivait

dans l'une de ces villes, c'est-à-dire vingt-quatre heures de repos pour chaque séjour[1].

Dès qu'un cheval turkoman a fait ses preuves dans un tchap-aoûl, il ne sort plus de la tribu que par la force. Il n'y a guère, en Asie, que le Châh de Perse, mais surtout Assaf-Dooulet, gouverneur général du Khorassan, et quelques princes uzbeks qui possèdent des chevaux turkomans d'élite. Ces animaux ne leur ont point été vendus; ce sont des présents forcés qu'ils tiennent des chefs de tribus, ou ils proviennent des prises faites en temps de guerre. On pourra juger du prix auquel les estiment leurs éleveurs, quand on saura que ceux de ces chevaux, désignés comme étant de second choix, dont les Turkomans consentent parfois à se défaire, ne sont jamais payés moins de 3,000 à 4,000 fr., quoique, cependant, on puisse encore en avoir un excellent pour 1000 à 1200 fr. Au-dessous de 350 fr., l'on n'a plus que des chevaux ordi-

[1] Dans l'intéressant petit livre du général Daumas, *les Chevaux du Sahar'ah*, on trouve un certain nombre de notes très-curieuses et des réparties d'Abd-el-Kader. — On demandait à cet homme célèbre combien de jours les chevaux arabes pouvaient marcher sans se reposer et sans être malades; il répondit que si un cheval arabe pouvait manger autant d'orge qu'il en voudrait, il pourrait franchir 16 farsangs (près de 64 milles) par jour, et cela pendant trois ou quatre mois, sans se reposer un seul jour. Le même chef arabe assurait avoir connu un cheval qui avait parcouru en un jour les 200 milles qui séparent Tlemsem de Mascarah, et il ajoutait, avec une grande bonhomie, qu'après une pareille course, on « aurait dû laisser la bonne bête se reposer. » Le général Daumas cite encore plusieurs anecdotes qui lui ont été rapportées concernant des chevaux qui auraient franchi de 170 à 200 milles en vingt-quatre heures.

naires, mais qui passeraient pourtant en Europe pour d'assez jolies bêtes et d'une valeur trois ou quatre fois plus considérable.

La manière dont les Asiatiques soignent leurs chevaux de prix m'a démontré combien, en France, il nous restait encore de préjugés à vaincre pour arriver à une éducation satisfaisante du cheval. La routine, de grands mots artistement arrangés dans de grands livres, et un système étrange y prévalent toujours sur la raison : nos chevaux sont élevés comme des demoiselles, dans une écurie bien fermée, ne sortant ni par la pluie, ni par la neige ; le plus petit dérangement est considéré comme une atteinte à leur santé ; on les ménage au travail, et, jusqu'à l'âge de quatre ans, ce sont des enfants en nourrice. Il en résulte qu'ils manquent des quatre pieds dès qu'ils sont soumis à un exercice un peu rude. Si nos régiments de cavalerie étaient appelés à faire la guerre, je suis convaincu que les trois quarts des chevaux de notre effectif seraient hors de service un mois après être entrés en campagne. Les prix que le gouvernement français alloue aux vainqueurs des nombreuses courses qu'il a instituées pour l'amusement du public parisien ne servent qu'à détourner les éleveurs du véritable but qu'ils doivent se proposer, celui de développer la vigueur des chevaux, avant de chercher à leur faire obtenir des qualités de vitesse, bonnes seulement pour briller dans un hippodrome. Il s'ensuit que celui qui possède des haras, au lieu de rechercher dans un étalon des formes ramassées, concentrées et résumant toutes les meilleures conditions possibles de force et de durée, lui préfère

celles qui promettent d'allonger les dimensions du cheval, et par conséquent son allure, au détriment de sa vigueur. On ne veut que de la célérité pour un moment donné : peu importe le reste. Dès qu'un éleveur sait qu'on lui payera bien les poulains ainsi conformés, il sacrifie tout à cette mode anglaise, dont nous subissons les tristes conséquences pour notre race chevaline. Les Asiatiques, au contraire, s'attachent aux choses que nous dédaignons. Le choix d'un étalon est pour eux la plus grande affaire, et il n'est admis à la reproduction que lorsqu'il a donné des preuves de vigueur incontestables : sa vitesse n'influe jamais sur l'opinion qu'on se forme de lui. Sitôt que le poulain a atteint l'âge de deux ans et demi, on commence à lui faire faire un travail proportionné à ses forces ; on y trouve l'avantage de prévenir en lui le développement de vices qui deviennent quelquefois incurables lorsque le cheval est arrivé à quatre ans, et que ses forces se sont complétement développées. C'est une erreur de croire que ce travail prématuré l'affaiblit ; à ce compte nos paysans, nos portefaix, nos ouvriers, tous habitués dès leur jeunesse aux plus rudes travaux, devraient être des gens faibles et énervés. Il n'en n'est rien cependant, c'est au contraire cette habitude du travail, contractée dès le bas âge, qui raffermit leurs muscles et endurcit leur corps contre toutes les fatigues et les intempéries. Un cheval turkoman n'est jamais enfermé dans une écurie : il est toujours à l'air, enveloppé dans des feutres, et avec des entraves aux pieds. Cependant ceux qui passent des mains des nomades entre celles des citadins sont renfermés dans

des écuries pendant l'hiver, mais on les sort dans la cour aussitôt que les rayons du soleil viennent réchauffer l'atmosphère. Pour eux le temps du repos est au printemps, quand ils sont au vert : pendant le reste de l'année, on les exerce presque journellement et ils se trouvent parfaitement de ce régime ; la plupart d'entre eux fournissent de vingt à vingt-cinq ans de service. Ces admirables animaux résistent aussi bien au froid qu'à la chaleur ; ils sont habitués à boire en tout temps, même lorsqu'ils sont en sueur ; mais, dans ce cas, on a soin de leur faire faire quelques temps de galop aussitôt après qu'ils ont fini de boire : sans cette précaution ils pourraient gagner une fluxion de poitrine, et les Turkomans assurent qu'aussitôt qu'on les dessellerait, leur peau, dans les endroits où portent les panneaux de la selle, gonflerait comme une outre : heureusement un temps de galop après boire leur suffit pour éviter cet inconvénient.

L'habitude tient lieu de science aux Asiatiques pour traiter les chevaux dans leurs maladies ; à cet égard il faut convenir qu'ils sont encore très en arrière : parfois cependant ils obtiennent de bons résultats. Par exemple, dans la morve au premier degré, ils ne donnent d'autre nourriture à un cheval pour un jour que trois kilog. de sainfoin sec et trois kilog. de lait de chamelle, mêlé avec un demi-kilog. de soufre en poudre. J'ai vu des guérisons obtenues en quinze jours par ce traitement. Les jeunes chevaux sont sujets à perdre l'appétit, et pour le leur rendre on leur arrache, après avoir fait une incision, une espèce de cartilage qui leur pousse au haut des naseaux. On

ne connaît rien de mieux, pour les engorgements de la ganache, que de frotter la tête et le col avec de la graisse de queue de mouton. Les Turkomans extirpent aussi les molettes au moyen d'une opération qui m'a paru assez facile, mais qui gagnerait à être faite par nos vétérinaires. Pour les eaux aux jambes et l'éléphantiasis, ils font des applications de bol d'Arménie délayé dans du vinaigre, et saignent l'animal aux quatre membres. Les chevaux, en Orient, sont sujets à une maladie que je n'ai point observée en Europe; les Persans l'appellent *nakhochi yaman* (maladie méchante, mauvaise); c'est une affreuse colique qui fait gonfler la peau dans un endroit quelconque, en forme de loupe : trois ou quatre heures suffisent pour tuer un cheval; si on fait son autopsie après sa mort, l'on trouve sa chair percée d'une infinité de petits trous et ses entrailles corrompues. J'ai vu quelques-uns de ces animaux se dresser contre les murs, se livrer aux contorsions les plus horribles, et mourir comme s'ils étaient atteints d'hydrophobie [1]. Cette colique paraît être provoquée par l'impossibilité dans laquelle se trouve le cheval d'évacuer les matières fécales : on le sauve quelquefois en lui introduisant la main dans le rectum et en retirant le crottin qui se trouve accumulé à sa partie inférieure, mais cela ne réussit que rarement et il meurt presque toujours dans d'affreuses douleurs.

[1] Cette maladie ressemble fort à l'*influenza*, laquelle, il y a quelques années, sévissait parmi les chevaux en Angleterre.

CHAPITRE VIII.

Ruines immenses près de Mezinân. — Alayar-Khan. — Un ancien caravansérail. — Mehir. — Nombreux troupeaux de cerfs. — Villages. — Sebz-Var. — Une ville arabe. — Aspect prospère de Sebz-Var. — Envahissement des Afghans, en 1721. — L'auteur engage un nouveau domestique. — Zafferani. — Aridité et fertilité du sol. — Un caravansérail en ruines; le plus vaste de la Perse. — Caractères kufiques. — Légende relative à l'architecte. — Le marchand et son safran. — Nichapour. — Description de la ville. — Son territoire. — Mines de turquoises dans le voisinage de cette cité. — Visite au gouverneur général du Khorassan. — Réception courtoise de Assaf-Dooulet. — Politique persane. — Méhémed-Hassan-Khan. — Un présent de la part du gouverneur. — Ebahissement des pèlerins. — Retour sur eux-mêmes et changement de manière d'agir. — Dèh-Roud. — Beauté du pays. — Un village pittoresque. — Turgovèh. — Le chemin des montagnes. — Le Mollah et la truite. — Passage des montagnes. — Une vue magnifique. — Djagar. — Les Bohémiens.

Mais revenons à mon voyage.

Après avoir vu fuir les Turkomans à tire d'ailes, pour ne plus reparaître, nous continuâmes notre route sans aucun accident. Sur les trois quarts de son parcours cette étape est déserte; c'est seulement au delà de Peul-Ebrichim qu'on rencontre deux tours fortifiées gardées par des serbas, chargés d'assurer la sécurité de la route. Ces soldats étaient réduits au quart de leur effectif quand nous passâmes, et se tenaient soigneusement enfermés dans leurs tours, pour se préserver des attaques des Turkomans qu'ils avaient mission de réprimer. Leurs compagnons avaient dé-

serté parce qu'ils ne recevaient ni solde, ni ration, et ceux qui restaient n'ont pas dû tarder à en faire autant. Un quart d'heure avant d'arriver à la halte, nous fûmes de nouveau assaillis par un vent furieux soulevant des tourbillons d'une poussière si épaisse, qu'il m'était impossible de distinguer même les oreilles du cheval sur lequel j'étais monté. Nous traversâmes ensuite de vastes ruines, placées en avant de Mezinân, parmi lesquelles je remarquai une jolie mosquée, un vaste établissement de bains et plusieurs maisons hautes et de belle apparence, qui ne nécessiteraient que de très-légères réparations pour devenir habitables. Du reste, on voit que ces ruines ont été abandonnées plutôt que détruites; elles faisaient partie, il n'y a pas longtemps encore, d'une petite ville assez florissante appelée Musned-Abad, où gouvernait un chef indépendant nommé Alayar-Khan, qui, au commencement du règne de Feth-Ali-Châh, interceptait la route de Meched à Téhéran. Les caravanes ne pouvaient passer outre qu'en lui payant un fort tribut, bien heureuses quand il ne les dépouillait pas entièrement. Des troupes furent envoyées contre lui, la ville fut prise, sa forteresse démantelée et Alayar-Khan étranglé. Mezinân, située à une portée de canon plus loin, s'est sans doute peuplée aux dépens de la ville détruite; c'est un gros village entouré d'une haute et épaisse muraille en terre, protégée par un fossé sec mais profond. Il renferme plus de 400 maisons et un bain public. C'est là que commence le Khorassan. Mezinân est une dépendance du riche district de Sebz-Var. Nous campâmes entre

deux caravansérails-châh, sur une vaste esplanade. L'un de ces monuments, encore habitable, a été construit par Châh-Abbas, l'autre par le Khalife El Mamoun, fils d'Haroun El Rechid et a été détruit par Timour-Leng. Ce devait être un édifice remarquable par son élégance et sa solidité ; l'intérieur seul a été détruit, le mur d'enceinte de briques cuites est encore debout ; sa façade est recouverte d'inscriptions kufiques et d'arabesques parfaitement conservées.

Mehir. — 19 mai. — 5 farsangs, six heures et demie de route, par un chemin plat, facile et sablonneux. On aperçoit de nombreux troupeaux de cerfs dans la plaine. Les montagnes situées à une farsang environ, sur notre gauche, sont couvertes de beaux villages et de vastes cultures étagées de plateau en plateau. Une heure avant d'arriver au gîte, on trouve le joli village de Soutkar, traversé par des eaux abondantes et fraîches qui descendent des montagnes. Les caravanes s'y arrêtent souvent de préférence à Mehir, surtout en venant de Sebz-Var, parce qu'elles y trouvent tout à leur portée et en grande quantité, tandis qu'à Mehir elles logent dans le caravansérail-châh, qui est situé sur le bord de la route, à une forte portée de canon du village. Mehir renferme 280 maisons, la plupart des rues sont arrosées par des ruisseaux et ombragées par d'énormes platanes. C'est un des plus jolis villages parmi ceux qu'on rencontre sur la route de Meched.

Sebz-Var. — 20 mai. — 9 farsangs, onze heures et demie de parcours en plaine, par une route unie et sablonneuse. Caravansérail-châh près d'un village. A mi-chemin sur la gauche, on trouve quelques ha-

meaux, deux heures avant d'arriver à Sebz-Var. A partir de ce moment, on voit d'immenses ruines qui s'étendent entre la route et le pied des montagnes ; elles proviennent de constructions arabes, et l'on remarque surtout des tombeaux faits avec un ciment très-dur qui paraît être un mélange de gravier, de sable et de chaux ayant parfaitement résisté aux effets destructeurs du temps. Un minaret, semblable à ceux de Damghân et isolé de toute construction, domine toutes ces ruines, dont l'étendue est très-considérable puisqu'elles s'étendent jusqu'à Sebz-Var ; elles proviennent d'une grande ville qui, au dire des Persans, s'appelait Khosrou-Guird. Il y a encore sur la gauche, et à une demi-farsang de la route, un grand village qui porte ce nom.

La petite ville moderne de Sebz-Var est très-animée, et l'on reconnaît bien vite, en y entrant, à la bonne tenue des bazars, à l'air de contentement qui règne sur la figure des habitants, une administration paternelle et bien différente de celle qui régit les provinces de la Perse autres que le Khorassan. Cette ville est le chef-lieu d'un riche district; sa banlieue est couverte de beaux villages, et, ce qui est rare en Perse, de cultures dont l'œil ne découvre pas la fin : c'était la première fois que j'y voyais pareille chose. N'est-ce pas là l'indice le plus sûr de la bonne administration de son gouverneur général, Assaf-Dooulet? La ville est petite, mais bien remplie ; elle possède environ 1,200 maisons, des caravansérails, des mosquées, des bains et de jolis bazars voûtés qui traversent la ville d'un bout à l'autre. Sa citadelle est construite au nord,

sur une éminence de terres rapportées ; elle est ceinte d'une épaisse et haute muraille en terre et n'a pour la défendre qu'une pièce de 4 de fabrique russe. La ville elle-même est protégée par une muraille en terre et un fossé sec, lequel cependant peut être inondé au moyen des eaux qui descendent des montagnes voisines. On se ressent moins qu'ailleurs, dans cette localité, des pillages des Turkomans, parce qu'ils sont obligés de faire un détour dangereux pour arriver jusque-là. Sebz-Var fut le théâtre de sanglants combats pendant l'invasion afghane de 1721. Les troupes de Mir-Mahmoud Ghaldjéhi la disputèrent longtemps à celles de Mir-Mahmoud Sistani. Elle finit par rester à ce dernier, mais il en fut bientôt après dépossédé par le fameux Nader, qui la releva quelque peu des ruines que tant de guerres y avaient entassées les unes sur les autres ; pourtant ce n'est que depuis dix ans qu'elle a recouvré son ancienne prospérité. Hussein-Khan, l'un des fils d'Assaf-Dooulet, et par conséquent cousin germain du Châh, dont il a épousé une sœur, est gouverneur du district de Sebz-Var.

Le pèlerin que j'avais pris à mon service à Héïvane-Kièf, tout en étant assez bon diable au fond, était cependant obligé, pour ne pas s'attirer les reproches de ses compatriotes, de garder vis-à-vis de moi une espèce de retenue fanatique qui me causait encore une foule de désagréments. J'avais hâte d'en finir une bonne fois en prenant un domestique en dehors de la catégorie des pèlerins. Je crus avoir trouvé mon affaire en louant un individu se donnant le nom de Sadeuk, que je rencontrai à Sebz-Var, et qu'il me sembla recon-

naître comme ayant été antérieurement au service de la mission anglaise à Téhéran. Je me trompais cependant, car je sus depuis que le gaillard était un *louti* (c'est ainsi qu'on appelle en Perse les mauvais sujets, voleurs, assassins, etc.), nommé Ismaël, ayant fui la capitale, où je l'avais vu, afin de se soustraire à une punition que divers méfaits lui avaient méritée. Naturellement, le drôle me voyant favorablement disposé en sa faveur se garda bien de me détromper, et je le pris à mes gages. Cette facilité me coûta une partie de mes ressources, ainsi qu'on le verra plus loin, et aurait pu me devenir plus funeste encore. C'est un exemple dont feront bien de profiter ceux qui se proposeraient de voyager en Perse : ils ne sauraient être trop attentifs dans le choix qu'ils feront de leurs domestiques, et je les engage à ne prendre ces gens-là à leur service qu'autant qu'ils auront pour répondants des personnes établies, lesquelles s'engageraient, par un écrit, à assumer la responsabilité de tous les actes de ceux qu'ils cautionnent.

Zafférani. — 21 mai. — 6 farsangs, huit heures de marche par une route plate et facile, tour à tour argileuse et sablonneuse. On circule entre plusieurs villages, de belles cultures bien arrosées, et de nombreuses ruines jusqu'à mi-chemin de Zafférani, le reste est désert. Ce gîte est un petit village fermé d'une enceinte en terre, contenant 44 maisons habitées. Un caravansérail-châh ruiné est placé vis-à-vis; c'est un des plus vastes qui soient en Perse. S'il faut en croire la chronique du pays, il avait 1,700 chambres, renfermait un bain, une mosquée et de vastes jardins. Je crois

cependant la chronique tant soit peu mensongère, toutefois, la quantité de ruines qui entourent cet édifice dénote clairement qu'il devait occuper un grand emplacement. Les Persans aiment trop le merveilleux pour qu'on puisse les croire en tout sur parole, et il leur serait facile de s'apercevoir, aux caractères kufiques et aux arabesques qui décorent ce caravansérail, qu'il est d'origine arabe; mais ils préfèrent lui en assigner une autre, et voici ce qu'ils disent : un Persan ayant trouvé un immense trésor sur l'emplacement où existe aujourd'hui ce monument, fit le vœu de l'employer en bonnes œuvres, et la première fut la construction du caravansérail. Les fondements venaient d'en être jetés, lorsque passa par là un marchand qui, ayant chargé en Khorassan 3 kharvars (900 kilog.) de safran, s'était rendu à Bagdad dans l'espoir de vendre avantageusement sa marchandise : le commerce allant mal, il ne vit que de la perte en perspective quand il arriva dans la ville des kalifes, et préféra revenir dans son pays avec ses charges, pour attendre des temps meilleurs. Arrivé à Zafférani, le nouvel enrichi lui demanda pourquoi il avait l'air si chagrin. Aussitôt qu'il en connut la cause, il fit décharger le safran par les maçons et leur ordonna de le mêler à la chaux qui servait à la construction du caravansérail : lorsque ceci fut fait, il remit au marchand étonné 3 kharvars de pierreries en payement de ses 3 kharvars de safran. Quelque absurde qu'elle soit, cette histoire trouve créance auprès des Persans, même les plus instruits, et la révoquer en doute, ce serait s'exposer à se faire une affaire avec le peuple. Bien que les bri-

ques soient du rouge le plus prononcé et qu'elles n'exhalent que l'odeur qui leur est propre, j'entendis une foule de pèlerins dire qu'elles avaient tout à fait la couleur du safran, et que l'odeur de cette substance les incommodait beaucoup. C'est un parti pris chez ces gens-là, il faut qu'ils exagèrent en tout et pour tout; il serait très-difficile de les faire changer.

Zafférani est un triste gîte; on y trouve difficilement à se pourvoir de vivres, et les cultures de la localité ne suffisent pas à la consommation des caravanes de passage. Ce qui manque est tiré de Nichapour et de Sebz-Var.

Nichapour.—22 mai.—11 farsangs, quatorze heures de route, les deux premières en plaine par un chemin uni et solide, les trois suivantes à travers une chaîne de montagnes qui coupent obliquement la plaine, et qui servent de limite entre le district de Sebz-Var et celui de Nichapour. La route suit là une foule de sinuosités et reste presque continuellement encaissée entre des hauteurs qui, fortifiées dans des endroits judicieusement choisis, rendraient le passage de ce défilé extrêmement difficile. A vrai dire il pourrait être tourné en évitant cette chaîne de montagnes et en prolongeant le mouvement vers la gauche, mais pour cela il faudrait franchir quinze à seize farsangs dans un pays désert et dépourvu d'eau. Ces montagnes servent d'embuscades aux Turkomans. On rencontre deux caravansérails-châh en ruines, placés à deux heures et demie de distance l'un de l'autre. Après dix heures de marche, on arrive aux ruines d'un gros village, nommé Hussein-Abad : il était ceint d'une muraille et d'un fossé

qui existent encore, mais il est complétement inhabité et se trouve entouré de prairies où paissent les chevaux d'Assaf-Dooulet. Le sol est argileux et se défonce facilement; la route y est épouvantable en hiver. Après quatre nouvelles heures de marche, on arrive, accablé de fatigue, à Nichapour, petite ville agréablement située au milieu d'une multitude de villages et de jardins, groupés très-près les uns des autres, dans une vaste plaine qui était autrefois arrosée par douze mille cours d'eau provenant de Kariz. Aujourd'hui, le plus grand nombre de ces puits est desséché, ce qui n'empêche pas cette plaine d'être encore d'une fertilité prodigieuse. Le climat dont elle jouit est délicieux quoique un peu froid en hiver, ce qui est dû au voisinage de hautes montagnes situées au nord et à une farsang de la ville. Ces montagnes enceignent à peu près la plaine comme un vaste amphithéâtre, et il existe de nombreux villages dans leurs gorges et sur leurs plateaux. De belles cultures s'élèvent jusqu'aux sommités les plus élevées; de nombreux ruisseaux en découlent et viennent arroser la plaine; celui qui passe près de Nichapour se nomme Chourèh-Roud et ses eaux sont un peu saumâtres. Les fruits de ce district ont une très-grande réputation de bonté et passent pour les meilleurs du Khorassan. On y trouve aussi de la soie, du coton et une grande quantité de céréales.

Nichapour a été une des villes les plus grandes et les plus riches de la Perse; elle fut une des quatre cités royales du Khorassan. Les auteurs occidentaux ont attribué sa fondation à Châh-Pour, deuxième roi de la dynastie des Sassanides (vers l'an 250 de J.-C.),

dont elle prit le nom en y ajoutant celui de *Neï* ou *Ni*, signifiant roseau en persan ancien et moderne, et cela, dit la tradition, parce que la plaine où elle est située était alors couverte de roseaux. Au dire des historiens persans, Nichapour aurait une origine bien plus ancienne que celle que nous lui assignons : ils désignent Tahmurat, troisième roi de la dynastie Pichdadienne, comme son fondateur. Elle s'appelait alors *Aber-Chehr* (la ville haute); elle fut prise et détruite, disent-ils encore, par Alexandre le Grand, et réédifiée par Châh-Pour. Pour perpétuer ce souvenir, ce souverain s'y fit élever une haute statue qui resta debout jusqu'au temps de l'invasion des premiers musulmans dans cette contrée, et fut alors renversée.

Nichapour eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Arabes. Elle eût été détruite comme tant d'autres et serait restée dans l'oubli, si les Tahérides, et après eux les Soffarides, ne l'eussent restaurée et repeuplée. Mahmoud le Ghaznévide, qui plus tard fut gouverneur du Khorassan, sous le règne de Sebek-Taguy, son père, fixa son séjour à Nichapour, ce qui devint très-profitable aux habitants. Toghrul-Beg, premier sultan de la dynastie des Seljoucides, la choisit pour sa capitale, et ses largesses lui firent bientôt recouvrer son ancienne splendeur; mais l'an de J.-C. 1153 (de l'hégire 548), sous le règne du sultan Sandjiar, prince de la même dynastie, les Turkomans s'en emparèrent et la ravagèrent si complétement qu'au dire de l'historien persan Khagani, lorsque ses habitants, qui avaient fui à l'approche des vainqueurs, y retournèrent après leur départ, il leur fut impossible de retrouver, à tra-

vers les ruines, l'emplacement de leurs maisons respectives. Cependant, telle était la fertilité de la contrée qu'avec le secours des princes du Khouarisme, qui la possédèrent après les Seljoucides, Nichapour se releva encore une fois de ses ruines. Mais elle n'avait pas encore éprouvé tous les désastres qui la menaçaient. En 1220 de J.-C. (617 de l'h.) Touli-Khan, fils de Djenghiz, vint en faire le siége, la prit, la ravagea de fond en comble et fit mettre à mort près de deux millions d'habitants qui peuplaient la ville et le territoire qui en dépendait. Depuis ce moment, Nichapour fut en butte à tous les caprices de la fortune : on la voit renaître et périr tour à tour; toutefois, elle ne retrouva jamais son ancienne prospérité. Située sur l'extrême frontière persane, du côté de la Tartarie, les Mongols, les Turkomans et les Uzbeks la saccagèrent successivement et presque annuellement. Vers le commencement du XVIIIe siècle, ce n'était plus qu'une vaste ruine et elle languit jusqu'après la mort de Nader-Châh. En 1752 (1166 de l'h.), après avoir supporté le siége de six mois d'Ahmed-Châh, roi des Afghans, elle fut quelque peu restaurée par Abbas-Kouli-Khan, chef de la tribu des Beïyats, qui s'était déclaré indépendant dans le district. Aujourd'hui, elle renferme tout au plus 8,000 âmes; elle est assez mal fermée par une muraille en terre et un fossé sec. Sa citadelle a peu d'importance et tombe en ruines; elle a de modestes bazars, une mosquée, huit bains et plusieurs caravansérails. Le plus beau de ces caravansérails se trouve hors de son enceinte, sur la route qui conduit à Meched. Si la ville a été ainsi ré-

duite, il va sans dire que la campagne a dû souffrir en proportion; mais ce qu'il y reste de villages et de cultures indique suffisamment que tant de désastres n'ont pu éloigner la population survivante d'une contrée dont elle ne retouverait la fertilité nulle autre part en Perse.

Méhémed-Zéman-Khan, l'un des plus jeunes fils d'Assaf-Dooulet, est gouverneur du district de Nichapour, sous la tutelle de son *nazer* (intendant).

Un des plus grands inconvénients, à mon avis, de voyager avec une caravane en Orient, c'est d'être obligé de la suivre pas à pas dans la route qu'elle parcourt, sans jamais pouvoir la quitter d'un moment : on se prive ainsi de la faculté d'aller visiter des lieux intéressants, souvent très-rapprochés de ceux par où l'on passe. Pour mon compte, j'ai souvent éprouvé cette contrariété et surtout à Nichapour; c'était de là seulement que je pouvais aller voir les mines de turquoises qui sont situées sur le revers septentrional des montagnes; mais fatigué d'une marche de quatorze heures, je ne pouvais en entreprendre une autre de seize pour satisfaire mon désir, car il me fallait avant tout voir le gouverneur général du Khorassan, qui se trouvait à Nichapour, et me remettre en route le lendemain de mon arrivée. Je dus me contenter des renseignements très-imparfaits que je recueillis à l'égard de ces mines [1].

[1] Depuis mon retour de l'Afghanistan, le hasard m'a mis sous les yeux une relation relative à ces mines, contenue dans un des numéros de la *Revue d'Orient* de Paris. Elle est due à la plume

On devait savoir à Téhéran que j'y étais passé, et si le gouvernement persan se fût déterminé à m'inquié-

de M. Alexandre Chodsko : on me saura sans doute gré de la reproduire ici. Voilà son récit textuel.

« Ce matin 5 juin (l'année n'est pas indiquée, mais je présume que ce doit être celle du siége d'Hérat, en 1838), je quitte la ville de Nichapour, pour me rendre à Madène, village près duquel se trouvent les célèbres mines de turquoises, les seules connues sur la surface du globe, et qui sont situées à 8 farsangs (32 milles anglais), vers le nord-ouest de la ville.

« On parcourt, pendant les cinq premiers milles, une vaste plaine couverte de villages, de jardins et de champs bien cultivés, et merveilleusement productifs, grâce aux nombreux ruisseaux qui découlent du Benalou-Kouh et des autres montagnes voisines.

« A mesure que nous approchions de ces dernières, l'aspect du pays changeait, et nous nous engagions de plus en plus au milieu de collines de sable et d'une argile rougeâtre, dépourvues de végétation, mais dont les flancs stériles laissaient voir la trace d'efflorescences salines tellement abondantes qu'elles interdisent toute culture : en effet, le sel gemme abonde dans la contrée, et, chemin faisant, nous eûmes l'occasion d'en visiter les deux exploitations principales. La première porte le nom de Dooulet-Aly, et ne se trouve éloignée de Madène que de six milles anglais. C'est, pour ainsi dire, un énorme rocher de sel, recouvert à l'extérieur d'une couche très-peu épaisse de cette argile rougeâtre que je viens de signaler. Rien de plus simple que le procédé dont on se sert pour extraire le sel : l'ouvrier, qui ne connaît d'autre instrument que la pioche, commence par pratiquer un trou dans une des parois du rocher, après quoi il y introduit une boule d'argile de minime grosseur et fraîchement pétrie, et il ne cesse de frapper sur l'ouverture, ainsi protégée, que quand un bloc de sel finit par se détacher de la roche lézardée. On le voit, ce travail ne demande pas de grands efforts, ni de travaux préparatoires importants : le sel qu'on en retire est d'une blancheur remarquable et du grain le plus fin.

« La mine de Dooulet-Aly appartient au gouvernement persan

ter dans mon voyage, tout me portait à croire qu'il n'aurait point attendu que je fusse arrivé à Nicha-

qui l'afferme au plus offrant : en ce moment, elle ne rapporte pas plus de 150 tomans par année. Un bon ouvrier peut en extraire, dans sa journée, à peu près la valeur de 800 livres pesant.

« La seconde mine s'appelle Nemek-Zar ou la Saline, une demi-heure de marche la sépare de la première ; elles sont soumises toutes les deux au même mode d'exploitation, la qualité seulement est différente ; celle de la seconde passe pour être infiniment supérieure.

« La partie du chemin qui conduisait au but principal de notre expédition est tracée au travers de montagnes rocailleuses, ou de hauts rochers complétement nus, dont la couleur foncée me parut être celle affectée par les roches porphyriques, mais que cependant je crois être un calcaire fortement teinté, très-dur et très-compacte. Nulle part je n'ai aperçu de roches alternantes appartenant à un autre système. Les parties les plus élevées présentaient une apparence métallique, qui me fit supposer que le fer pouvait bien être le principe colorant. Mais je ne puis donner ici que des aperçus approximatifs, ne sachant pas assez de géologie pour déterminer parfaitement la nature du terrain parcouru.

« C'est donc au milieu de ce paysage ainsi accidenté qu'on aperçoit deux villages situés l'un au-dessus de l'autre : le premier assis sur la crête d'une montagne, l'autre reposant dans un joli vallon. Ces villages sont fortifiés de remparts crénelés et garnis de bastions. Cent cinquante familles au plus y ont établi leur demeure ; elles proviennent d'une émigration de Badakhchâne, favorisée par l'un des derniers rois de Perse.

« En effet, les habitants de cette contrée, située dans l'Asie centrale et célèbre par les gisements de rubis et autres pierres précieuses, passent à juste titre pour des hommes fort experts dans la recherche et l'exploitation des mines, et c'est là le motif qui les a fait choisir, de préférence aux minéralogistes européens, dont on se défie et dont on se défiera toujours dans l'Orient. Il est probable que ces colons ont oublié leur langue

pour pour manifester ses intentions à mon égard. Cette pensée me décida à dépouiller l'incognito que je

maternelle, car celle que nous leur avons entendu parler entre eux n'est autre que le persan corrompu, généralement en usage dans le pays. (La plus grande partie de la population du Badakhchâne est d'origine persane, et ses dominateurs, les Uzbeks, sont en très-faible minorité, la langue persane y est généralement en usage, et ils n'ont pas pu en oublier une autre puisqu'ils n'ont jamais parlé que celle-là; c'est ce dont j'ai pu me convaincre quand je voyageai dans les environs de cette contrée.— (*Note de l'auteur*). Quant à leurs connaissances, elles sont traditionnelles et doivent consister en assez peu de chose sous le rapport de la théorie; mais il en est autrement en pratique, et ces hommes, occupés d'une chose unique, ne manquent pas d'un certain tact et d'une habileté réelle à découvrir les turquoises qu'ils sont chargés d'exploiter.

« Les turquoises sont par eux divisées en deux classes, selon la manière dont on les a extraites. On les appelle *sengui* ou pierreuses, quand on les rencontre incrustées dans la gangue et qu'il faut les en retirer à coups de pioche ou de marteau. Le nom de *khaki* ou de terreuses est donné à celles qu'on obtient en lavant les sables provenant du creusage de certains puits au milieu desquels se trouvent les turquoises, dégagées de toutes autres substances hétérogènes. Les sengui sont d'un bleu plus foncé; les khaki sont d'une dimension peu commune, mais moins recherchées, parce qu'elles sont d'une couleur pâle et mêlées de taches blanches.

« S'il faut en croire les mineurs de Madène, on ne trouve de turquoises nulle part ailleurs que dans le groupe assez peu considérable de rochers dont nous venons de parler. Cependant, le gouvernement persan ne veut point se charger de l'exploitation et encore moins de faire exécuter des fouilles nouvelles : il se contente de mettre ce travail en ferme, moyennant la modique somme de 500 tomans par année; aussi la plupart des belles turquoises qu'on retire aujourd'hui de cette localité ont-elles été trouvées dans des excavations anciennes, ou dans les profondeurs de vieux puits autrefois abandonnés. Il n'est pas rare d'en ren-

gardais depuis Bagdad, au plus grand détriment de ma considération et de mon bien-être; mais je voulus

contrer dans les fragments de rochers laissés jadis sur place et négligés pour d'autres recherches de date plus récente. Le roc a été creusé à différents étages, mais presque toujours vers sa base, et on y voit la trace de nombreuses galeries, de tunnels, de puits écroulés depuis longtemps. Ils sont encore désignés par leurs noms, et les plus considérables s'appellent *Abdourryzak*, *Châhi-Perdar*, *Kharydji*, *Kéméri-Khaki* et *Gour-Seïd*.

« Ayant payé d'avance les mineurs, afin qu'ils donnassent quelques coups de pioche en faveur du *Be-Taleï-Saheb*, c'est-à-dire de l'astre heureux du voyageur, il nous fut permis d'assister aux travaux dans la mine d'Abdourryzak ; on s'y sert pour faire éclater la roche du même procédé que celui employé pour le sel, avec cette différence, qu'au lieu d'une boule d'argile destinée à amortir le coup, on introduit dans le forage un peloton d'herbes sèches. Dès que les lézardes commencent à se former et à s'entr'ouvrir, on prend alors des précautions infinies pour ne point entamer les turquoises qui peuvent s'y rencontrer. Elles ne s'y trouvent point dans le creux d'une géode, à la manière des améthystes, mais on les voit comme incrustées, comme empâtées dans la matrice, au nombre de vingt-cinq à trente et plus ou moins réunies. Chacune de ces pierres précieuses est recouverte d'une enveloppe calcaire extrêmement mince, blanche du côté adhérent à la turquoise, brune vers la portion qui repose dans la gangue. Je me suis demandé souvent comment il se faisait que la substance colorante se fût arrêtée précisément à l'extérieur, et qu'elle n'eût point altéré la pureté de la turquoise ; mais je me borne à raconter ce que j'ai vu, sans vouloir me charger de l'expliquer. Quant à la couleur de la turquoise même, je n'en dirai pas davantage, si ce n'est qu'on rencontre sur le flanc de cette même montagne du Benalou-Kouh des indices de cuivre carbonate vert et bleu, tout pareil aux belles variétés de malachite.

« Quoique la fortune m'ait été peu favorable dans ma tentative de recherches, j'ajouterai cependant que les plus belles turquoises sont extraites de la mine où nous nous trouvions, et que

me donner la petite satisfaction de le faire avec un certain éclat, n'étant pas fâché de prouver aux pèle-

celles du Kharydji ne viennent qu'après celles-ci. Je crois devoir répéter que les meilleures trouvailles ont lieu dans les excavations les plus anciennes.

« Après avoir raconté comment on obtient les turquoises pierreuses, je veux dire un mot sur celles qu'on doit au lavage. Pour nous rendre compte de l'opération, nous nous dirigeâmes vers une colline située au midi du village construit dans la vallée ; là ne se rencontre plus le roc, mais le sol y est composé sur un fond argileux de gravier et de cailloux roulés, indiquant un terrain d'alluvion. Il fallut de nouveau payer d'avance et essayer l'influence de mon étoile : après quoi, plusieurs tamis remplis au hasard du gravier et des cailloux en question, qu'on venait d'extraire d'un puits récemment ouvert, furent portés aussitôt dans une pièce d'eau courante qui se trouvait au bas de la colline ; plusieurs immersions furent nécessaires pour emporter la terre mélangée au sable, contenant les turquoises, qu'on reconnaît promptement à leur teinte azurée, et dont nous trouvâmes un assez bon nombre de grosseur raisonnable, mais malheureusement d'un ton très-pâle et par conséquent de peu de valeur. Les travailleurs nommaient ces pierres *tazè madène* ou de la nouvelle mine, par opposition à celles d'une couleur beaucoup plus brillante, qui toutes proviennent des anciennes mines. Ils affirment que les turquoises sont semblables aux cerises, sous ce rapport que les unes et les autres acquièrent de la couleur en mûrissant. Ils ajoutent seulement que la maturité parfaite d'une cerise peut s'obtenir de l'action du soleil pendant l'espace d'un printemps, tandis qu'il faut mille ans pour qu'une turquoise arrive au même résultat.

« On a déjà remarqué l'influence pernicieuse que le travail des mines exerce non-seulement sur le physique, mais encore sur le moral des hommes qui y travaillent. Ce fait se trouve également bien constaté par ce qui se passe journellement ici. Les habitants de Madène passent, à juste titre, pour les trompeurs les plus consommés de l'Orient. Il est vrai que la cupidité et la mauvaise foi de ceux qui les dirigent pourraient peut-être

rins, mes compagnons de voyage, qu'ils s'étaient exposés à subir de fâcheuses représailles en me molestant, ou bien, comme on dit en persan, « à voir brûler leurs pères (*Peder et mi souzounem*). »

Assaf-Dooulet, gouverneur général du Khorassan, était de passage à Nichapour quand j'y arrivai : je m'empressai de lui envoyer les brevets que je tenais de Méhémed-Châh, afin qu'il pût savoir qui j'étais, et je lui fis demander en même temps la permission d'aller le visiter. Sa réponse fut favorable, et je vis bientôt arriver au caravansérail où j'étais descendu un de ses *pichkhetmet*, suivi de huit farraches, qui devaient me servir d'escorte d'honneur jusqu'à son logis. Je m'y rendis en grand uniforme et trouvai Assaf-

servir d'excuses à leur conduite, si la fraude et le mensonge étaient jamais excusables. Un des subterfuges qu'ils emploient pour mieux se défaire de leurs marchandises est celui de garder la turquoise dans un linge mouillé pendant quelques heures. Comme ces ventes se font le plus souvent secrètement et à l'improviste, pour éviter la surveillance des officiers persans, car ceux-ci ne manqueraient pas d'en faire le rapport au gouverneur de la province qui prélève un droit sur chaque vente, l'acquéreur achète presque toujours la pierre précieuse avant que la couleur, relevée par l'action de l'humidité, ait eu le temps de reprendre, en séchant, sa teinte naturelle.

« Je ne terminerai pas cet extrait sans ajouter qu'on retire, par l'opération du lavage, des turquoises de grosseur monstrueuse. Feth-Ali-Châh, prédécesseur du monarque actuel, en avait une en sa possession, dont on avait fait une coupe à boire. Chacun sait que le trésor de Venise renfermait une turquoise qui pesait plusieurs livres. Quand elles ont une certaine dimension, les habitants du Khorassan s'en servent pour orner les harnais de leurs chevaux : toutefois, c'est là un ornement de mince valeur, parce que d'ordinaire elles sont pâles ou même décolorées. »

Doonlet en conférence avec quelques-uns des notables du district. Il les congédia pour me recevoir. Il était établi dans un *balakhanè* (on nomme habituellement ainsi le seul étage qu'on construit au-dessus du rez-de-chaussée dans les maisons persanes), ayant vue sur un vaste jardin garni d'une multitude de rosiers, dont les fleurs remplissaient l'atmosphère de leurs parfums. Assaf, simplement vêtu d'une robe de laine et coiffé d'un bonnet de peau de mouton, était assis dans un coin du salon, près de la croisée et son attitude était celle d'un homme sachant le rang qu'il occupe, mais exempt de cet air vaniteux qu'aiment tant à prendre les grands seigneurs persans vis-à-vis des subalternes. Son corps paraissait déjà affaissé sous le poids des années, mais son intelligence avait conservé toute la force et la vivacité de la jeunesse. Il m'accueillit de la manière la plus gracieuse; après m'avoir fait servir le thé et le kalioun, il s'informa de l'état de ma santé, puis me demanda des nouvelles de la capitale. Connaissant son antipathie pour le premier ministre, je mis toute réserve de côté et lui rapportai de mon mieux les faits qui pouvaient l'intéresser; je l'informai aussi des intrigues qui avaient amené l'éloignement des officiers français de la cour du Châh, et de la résolution que j'avais prise d'aller chercher une nouvelle position dans une des principautés de l'Asie centrale. Assaf m'encouragea à persévérer dans mon projet, m'assurant qu'on avait exagéré à mes yeux les dangers que présentait le voyage, Tout dépendait, me dit-il, des chefs du Hérat et du Kandahar, dont, selon lui, je n'aurais rien à craindre

si je me présentais dans leurs Etats sous ma véritable qualité. Il m'engagea, en conséquence, à dépouiller l'incognito avec eux, afin d'éloigner les soupçons qu'ils pourraient avoir sur mes desseins. Ramenant ensuite la conversation sur son propre pays, il me témoigna le regret qu'il éprouvait de le voir aussi mal administré ; combien il regrettait que son neveu, Méhémed - Châh, adoptât sans examen les théories absurdes de son premier ministre, auquel il n'épargna aucune espèce d'épithète blessante et injurieuse ; enfin, pour me donner une idée des mauvais termes dans lesquels il était avec lui, il me conta quelques-uns des vilains tours qu'ils se jouaient réciproquement; j'aurai occasion de les relater autre part.

Après avoir pris congé d'Assaf-Dooulet, j'allai visiter son fils de prédilection, Méhémed-Hassan-Khan, plus généralement connu sous le nom de *Salar,* qui est celui du grade de général en chef, dont Feth-Ali-Châh l'avait investi quand il n'était encore qu'un enfant au berceau. Il était sur le point de monter à cheval pour se rendre dans le district de Koutchan, dont il est gouverneur, et je n'eus que le temps d'échanger avec lui quelques paroles de politesse. Ce prince me parut avoir de trente-cinq à trente-six ans : c'était un assez bel homme, aux manières franches et ouvertes, ressemblant beaucoup, physiquement, à son cousin Méhémed-Châh, mais ne pouvant dissimuler, quelque effort qu'il fît, cet air de morgue habituel aux Persans ; à cela près, je le trouvai d'une politesse irréprochable. Il est très-aimé de la population khorassanienne, et cela parce qu'il possède une qualité rare dans sa

famille, il est généreux et paye largement ceux qui le servent; les infortunés ne s'adressent jamais vainement à lui : c'est là le plus sûr moyen de se faire des partisans en Perse, aussi Salar en a-t-il beaucoup.

En rentrant au caravansérail, je trouvai dans me chambre une de mes anciennes connaissances de Tébriz, Mirza-Méhémed-Nouri, précédemment intendant du prince Karaman-Mirza, après la mort duquel il était passé au service d'Assaf-Dooulet. Il m'apportait divers présents de la part du gouverneur général : c'étaient des sucreries, des fruits, des sorbets, etc. Les politesses de cette nature sont très-appréciées par les Persans, surtout quand elles viennent d'un homme aussi haut placé et aussi éminent que l'était Assaf-Dooulet.

Les pèlerins de notre caravane, qui m'avaient pris jusqu'alors pour un misérable Grec ou Arménien, avaient été bien étonnés en me voyant sortir du caravansérail vêtu en uniforme d'officier général; ils le furent encore bien davantage quand ils apprirent que j'avais été admis en audience particulière par le gouverneur et lorsqu'ils virent les présents qu'on m'apportait de sa part. Ce fut, dès ce moment, une suite non interrompue de visites, de compliments, de flatteries et de basses adulations ; mais j'éconduisis, comme ils le méritaient, les drôles qui me les adressaient, réservant seulement, pour ceux qui s'étaient le moins mal conduits à mon égard, ce ton d'impertinente supériorité que savent si bien prendre les Persans avec les gens placés au-dessous d'eux dans la hiérarchie sociale. Je ne leur permis plus de s'asseoir

dans ma chambre, en ma présence, et je me comportai avec eux comme un pacha à trois queues du xve siècle. Il m'était permis, en toute justice, de me donner cette petite satisfaction d'amour-propre pour me dédommager de leurs nombreuses grossièretés, et cette vengeance était bien modérée, puisque j'aurais pu, en disant un mot au gouverneur général, les faire mettre sous le bâton. Les visiteurs ne se formalisèrent point de l'arrogance que je leur montrai : à leurs yeux c'était mon droit ; j'en usais, rien de plus naturel. Ils n'en eurent que plus d'estime pour moi, et s'adressèrent à mon domestique qui, tout en les traitant comme de la racaille, voulut bien cependant leur répondre et se montrer plus sociable. « Qui l'au-« rait pensé, lui disait l'un, que c'était un *Frengui* « (Européen), un général, sous ces haillons arabes dont « je ne donnerais pas deux chahis ?—Je vous le disais « bien, ajoutait un autre, qu'il avait les manières d'un « seigneur et que vous aviez tort de le molester. — Il « faut convenir, continuait un troisième, que les Euro-« péens sont de singuliers personnages : chez nous, un « homme qui possède 20 tomans (240 francs) a la con-« viction de ce qu'il vaut ; il prend des domestiques et « affiche raisonnablement tout le luxe et la grandeur « que comporte une pareille fortune ; pourquoi ce Fren-« gui que nous voyons maintenant vêtu d'un habit cha-« marré d'or, et avec une décoration en diamants, a-t-« il vécu parmi nous depuis Téhéran comme un fakir, « comme un homme de rien ? Mais cela est inconve-« nant, déloyal, perfide et contraire à toute espèce de « règles ; c'est exposer les gens à des méprises dés-

« agréables, à des quiproquos dangereux, et chacun de-
« vrait être tenu de voyager avec le train que néces-
« site sa position, sans qu'il lui fût permis de le dissi-
« muler. » Puis ceux qui se savaient les plus coupables envers moi suppliaient Sadeuk de calmer mon ressentiment; d'autres, ayant des affaires litigieuses, le priaient d'obtenir mon appui et ma recommandation. Mon domestique répondait à tous, promettant monts et merveilles à ceux qui lui faisaient des présents, et disant de repasser plus tard à ceux qui ne lui donnaient rien. Il entendait le système persan à merveille, mais ses protégés n'eurent pas plus à se louer de son intervention que je ne l'eus moi-même de sa fidélité, ainsi qu'on le verra plus tard.

Les muletiers, subissant à mon égard la même transformation qui s'était opérée chez les pèlerins, vinrent dans la soirée me demander mes ordres pour l'heure du départ. Profitant des attributs de mon rang, je voulus en user jusqu'au bout; je déclarai donc, au grand déplaisir du Séyid conducteur, dont le pouvoir ne venait plus maintenant qu'en seconde ligne, que la marche de nuit était supprimée et que nous ne partirions plus qu'aux premières lueurs du crépuscule : c'est en effet ce qui eut lieu.

Dèh-Roud. — 23 mai. — 5 farsangs, trajet de six heures et demie. Cette étape n'est qu'une longue promenade sur un chemin sablonneux, plat et facile, à travers des jardins, des cultures et des villages parfaitement arrosés, se succédant presque sans interruption sur les côtés de la route. Je n'avais pas encore trouvé en Perse une semblable richesse de végéta-

tion; en voyant cette belle et fertile nature, on comprend sans peine la prédilection que divers souverains ont montrée pour Nichapour. Après cinq heures et demie de marche dans la plaine, nous laissâmes à droite le gîte de Kademguiah, où l'on va camper quand on a l'intention de se rendre à Meched par Chérif-Abad, et nous nous engageâmes dans la grande chaîne de montagnes située sur notre gauche. Cette route est plus courte que l'autre de trois farsangs, mais elle a l'inconvénient d'être très-escarpée et fort rude à gravir. Après avoir grimpé une heure encore, nous arrivâmes à Dèh-Roud, gros village de 400 maisons, placé dans la situation la plus pittoresque au fond d'une gorge, entouré de très-beaux jardins remplis d'une multitude de platanes et autres arbres séculaires, fournissant des ombrages frais et touffus. Des ruisseaux nombreux et d'excellentes eaux vives, descendant des montagnes, coupent le sol en tout sens; c'est vraiment le séjour le plus délicieux qu'on puisse imaginer. Ce village paye 1,000 tomans d'impôt à l'Etat.

Turgovèh. — 24 mai. — 6 farsangs, dix heures de parcours à travers la montagne la plus rude et la plus escarpée que j'eusse encore franchie en Perse. Le sol, couvert de cailloux et de blocs roulés, serpentait dans un étroit défilé et s'élevait par des gradins successifs grossièrement pratiqués dans le roc, façonnés et rendus accessibles par le passage continuel des caravanes, car la main des hommes n'a jamais essayé d'y aplanir les difficultés. L'eau torrentielle, provenant des neiges fondantes et de nombreuses sources, recouvrait

le chemin sur les deux tiers de sa longueur, à la montée comme à la descente ; ces torrents clairs et limpides contiennent une quantité d'excellentes truites qui appartiennent au défunt Iman Réza. Cette propriété a étéconstatée par le songe qu'eut, il y a environ quarante-cinq ans, un des premiers Mollahs de Meched, grand amateur de ces poissons, dont il envoyait pêcher un panier à la montagne tous les deux jours. Comme les truites étaient devenues rares, il supposa que c'était parce que la sainte cité contenait un trop grand nombre de consommateurs. Il voulut mettre un frein à leur gourmandise, en rendant un *fetva* (édit) basé sur le prétendu songe qui lui avait révélé la propriété de l'Iman Réza. Depuis ce moment, c'est le clergé musulman de Meched qui seul a le privilége de faire pècher des truites à la montagne de Dèh-Roud. Mais pour revenir à la route, dont cette petite digression nous a éloignés, j'ajouterai qu'une grande quantité d'arbres sont groupés tout le long du défilé sur les bords de l'eau, et que l'on chemine presque toujours sous leur ombrage; ils produisent l'effet le plus pittoresque, encaissés comme ils le sont entre de haut pics sur lesquels on voit paître, dans les endroits les plus élevés et les moins abordables, des troupeaux de cerfs et de chèvres sauvages. Le peuplier, le saule, le frène et le platane sont les arbres qui dominent là sur beaucoup d'autres espèces qui me sont inconnues; l'épine-vinette sans pepin s'y trouve en abondance, ainsi que la racine acidulée appelée en persan *rivas*, et que je crois être la rhubarbe verte. Après trois heures de marche nous

arrivâmes au pied du dernier échelon de la montagne que nous avions entrepris de franchir ; c'est là que cessent l'eau et les arbres, l'ombre de ceux-ci est remplacée par celle d'un petit caravansérail en pierre, grossièrement construit, que l'on trouve fort à propos pour se reposer de l'ascension que l'on vient de faire, et pour se préparer à celle plus difficile encore qu'il reste à effectuer. En effet, le dernier chaînon, quoique peu élevé, est tellement fatigant à franchir à cause de la roideur de sa pente presque à pic, qu'il ne faut pas moins d'une heure, en faisant des efforts inouïs, pour arriver à son sommet. Je n'avais jusqu'alors, et je n'ai rien vu depuis de semblable dans mes voyages en fait de route. Les mulets de charge refusant d'avancer, il fallut dédoubler leurs fardeaux et s'y prendre à deux fois pour les faire apporter sur le haut de la montagne : il fallut aussi porter les femmes et les enfants; les hommes harassés tombaient d'inanition à la suite de ce rude exercice.

Le soleil de mai, déjà très-chaud à cette époque, dans les plaines de la Perse, se faisait à peine sentir sur cette sommité, où régnait un froid glacial qui nous empêchait presque de nous mouvoir : c'est ce qui fut cause que je jouis peut-être avec moins de plaisir du majestueux spectacle qui s'offrait à nos yeux. Au milieu d'une vaste plaine située entre les montagnes sur lesquelles nous nous trouvions et une autre chaîne placée plus au nord, qui sépare le Khorassan des contrées turkomanes, se dessinait, très-distinctement, à huit farsangs de nous, la sainte et grande ville de Meched. La coupole et les minarets dorés qui décorent la

mosquée renfermant le tombeau de l'Iman Réza se reflétaient magnifiquement sous les rayons d'un soleil éclatant; le long ruban de verdure que nous devions traverser, en descendant la montagne, se déroulait pittoresquement sous nos pieds, et quand on était pourvu d'une longue-vue, on pouvait distinguer une foule d'allants et de venants qui se rendaient dans la cité bénie de Dieu. Quant à nos pèlerins, malgré leur fatigue, ils tombèrent d'abord en extase, puis en délire, à l'aspect du tombeau de leur Iman vénéré. Ils ne cessaient de crier, de toute la force de leurs poumons : *Yah Ali! yah Imam Réza!* puis, après avoir récité leur namaz, chacun d'eux déchira un lambeau de son vêtement, et l'accrocha à un buisson voisin, comme une offrande faite à l'Iman chéri. Je ne pouvais d'abord me rendre compte de ce que signifiaient ces myriades de petits chiffons aux mille couleurs, qui décoraient ainsi ce lieu désert; ce fut le Séyïd conducteur, devenu mon ami depuis qu'il me voyait vêtu autrement qu'en Arabe, qui se chargea de m'expliquer comment l'œil de l'Iman est toujours fixé sur le haut de cette montagne : aussi ce qu'y laissent ceux qui l'ont en vénération lui rappelle-t-il ce qu'il doit faire en leur faveur auprès d'Ali, de Mohammed et autres saints personnages, pour leur rendre Dieu favorable. A côté et autour de ces buissons pavoisés de guenilles, je remarquai des amas de pierres entassées ou élevées pyramidalement les unes au-dessus des autres, que nos pèlerins se dépêchaient d'accroître avec des cailloux épars sur le sol. Je leur demandai en vain l'explication de leur conduite, nul ne put me

répondre d'une manière satisfaisante : ils agissaient ainsi pour se conformer à un usage dont ils ignoraient la cause. On rencontre de distance en distance, sur toutes les routes de la Perse, de semblables tas de pierres amoncelés par les passants. J'ai cru remarquer qu'ils indiquent parfois un sentier, une direction quelconque, un temps d'arrêt, mais, le plus souvent, ils sont là sans aucun but. Certainement, cet usage d'amonceler des pierres doit avoir une raison déterminée : il est impossible qu'il ait commencé sans aucune espèce de motif; cependant, comme je l'ai déjà dit, j'ai vainement cherché à me le faire expliquer. Malgré les nombreuses questions que j'ai faites à cet égard pendant douze années consécutives que je suis resté dans le pays, je n'ai obtenu aucune réponse raisonnable [1].

La descente de la montagne dure six heures et demie et n'offre aucune difficulté sérieuse. On trouve au bas du premier chaînon un petit chalet habité, dont le maître vend du laitage et du pain aux voyageurs; c'est là qu'on retrouve les eaux vives et les arbres, plus abondamment encore que du côté de Dèh-Roud. Après cinq heures et demie de marche, à partir du moment où nous avions commencé à descendre, nous arrivâmes au superbe village de Djagar,

[1] Voici une explication de cet usage que j'ai lue quelque part sans pouvoir préciser où, elle ne me paraît pas complétement satisfaisante. « Mahomet fuyant Médine pour se réfugier à la Mecque lança contre Médine des pierres et des imprécations, et comme chacun des actes du Prophète est devenu acte de foi et de pratique religieuse, il n'en a pas fallu plus pour consacrer l'usage de ces tas de pierres.

placé au centre d'une immense quantité de jardins. Devant chaque maison les habitants ont ménagé, à l'abri d'épais ombrages, des emplacements vastes et commodes pour faire camper les caravanes qui s'y arrêtent souvent, surtout en venant de Meched : mais comme la nôtre tenait à se rapprocher le plus possible de cette ville, pour y arriver de bonne heure le lendemain matin, elle alla prendre gîte à une heure plus bas, à Turgovèh, magnifique village de huit cents maisons, qui a l'aspect d'une petite ville. Par malheur une troupe de Bohémiens nous y avaient précédés et s'étaient emparés de la grande place où nous devions camper, ce qui nous força de nous jucher, les uns sur les autres, dans un endroit recouvert de fumier, où les puces, les poux, et mille autres insectes nous firent souffrir d'horribles tortures.

Ces Bohémiens sont en Perse ce qu'on les voit partout ailleurs; ils vivent en nomades, formant autant de gouvernements particuliers qu'il y a de bandes entre eux, conservant leur esprit de caste et leur grande malpropreté, vivant de peu et ne pouvant s'assujettir à une vie régulière dans un domicile fixe. Il y a plus de quinze mille familles bohémiennes en Perse, répandues dans toutes les provinces, et payant un fort impôt à l'État. Elles sont toutes placées sous la direction du *Chater Bachi* (chef des coureurs du Châh), qui les administre avec de pleins pouvoirs du gouvernement. Cet impôt est une espèce de *kharadj*, ou rachat du sang, qui n'est imposé ni aux chrétiens, ni aux juifs : c'est de là que leur vient le nom de *koouli* (esclave), qui est un de ceux sous lesquels on les

connaît : on les désigne encore sous la qualification de *fal-zen* (tireurs d'horoscopes), sous celle de *kal-bir-bend* (fabricants de tamis), parce que leur occupation principale est de fabriquer des tamis que leurs femmes vont offrir de porte en porte, accordant par-dessus le marché des faveurs qu'on obtient d'elles sans beaucoup d'efforts. Contre l'habitude orientale, elles vont à visage découvert ; elles sont grandes, robustes et d'un teint presque bronzé ; malgré leurs dents blanches et leurs chairs fermes, elles provoquent peu les désirs. Lorsqu'elles cèdent à la tentation de la chair, leurs maris, pères ou mères, paraissent y faire peu d'attention. Les noms de *zingaris, gitanos, brindjaries, lambadies, gypsies*, sous lesquels on désigne les Bohémiens dans d'autres contrées, sont inconnus en Perse. Ceux à côté desquels nous venions de nous établir se livraient à divers exercices de saltimbanques, au milieu de pèlerins ébahis et enchantés de la bonne fortune à venir qu'ils leur prédisaient moyennant quelques chahis.

A la tombée de la nuit, j'entendis tout à coup mon domestique Sadeuk pousser de grands cris et accuser les Bohémiens de lui avoir volé son havresac (*kourgine*) contenant, disait-il, pour près de 200 francs d'objets à son usage, pendant qu'il s'était écarté un moment. « *Koroumsak* (celui qui vend les faveurs « de sa femme), les appelait-il, *toukhm seg* (fils de « chien), comment la pensée a-t-elle pu vous venir de « voler un homme dont le maître a reçu des confitures « en présent d'Assaf-Dooulet ? C'est là une action abomi- « nable, qui vous fera écraser sous le bâton. Écoutez-

« moi bien, *mar-taïfè* (race de serpents) : que vos pères « soient maudits (*la'anet bè péder-toun*), venins de « vipère (*zeher-mar*) ! si après une heure, pendant la- « quelle je vais m'éloigner, ce qui m'a été pris n'a pas « été remis en place, je brûlerai vos pères (*peder-tam* « *mi souzounem*). » Sans cette péroraison, j'aurais difficilement cru au vol dont se plaignait mon drôle ; mais en le voyant exprimer son indignation avec tant de violence, j'eus presque du remords de quelques soupçons qui m'étaient passés par l'esprit, et je fis la sottise de le plaindre et de lui promettre une compensation. Il ne paraissait cependant qu'à moitié consolé, mais ce n'était que pour mieux dissimuler sa friponnerie ; le misérable s'était d'abord volé lui-même pour se rendre plus léger, afin que, lorsqu'il trouverait l'occasion de me dépouiller, il pût fuir avec plus de facilité. Cet habile jongleur, qui en aurait remontré aux Bohémiens les plus habiles dans ce genre d'exercice, avait, ainsi que je l'appris plus tard, enlevé son havresac, qui était à côté de ma malle, sans que je m'en fusse aperçu, et était allé le mettre en sûreté chez une de ses connaissances, un louti comme lui, qui habitait le village de Turgovèh. Je ne puis trop le répéter à ceux qui se proposeront de voyager en Perse, s'ils prennent dans ce pays un domestique dont personne ne se portera caution, ils exposeront plus que leur argent, leur vie sera à chaque instant menacée. Qu'ils se tiennent pour avertis !

CHAPITRE IX.

La ville de Meched. — Mines d'or et d'argent. — Causes données par les pèlerins de l'état d'abandon de ces mines. — Altercation avec un officier de la douane. — Les visiteurs du général. — Mœurs des Afghans. — Méhémed-Weli-Khan. — Connaissances agréables. — L'hospitalité persane. — Vol commis à mon préjudice. — L'ancienne ville de Thous. — Histoire de Meched. — Importance commerciale de la ville. — Sa population.— Persécution des juifs, en 1839. — Les cimetières. — Le Khiabâne. — Commerce de Meched. — Les tapis. — Les carrières. — La grande Mosquée. — Justification d'un Hindou, après y être entré. — Le docteur Wolf. — MM. Stoddart et Conolly. — Conseils donnés à l'auteur de ne pas passer outre. — Raisons alléguées pour suivre ces bons avis. — Bataille entre les habitants et les soldats. — L'escorte hors de la ville. — Départ de Meched.

Meched.—25 mai. — 4 farsangs, quatre heures et demie de marche par une route sablonneuse, plate et facile. Après une demi-heure de marche, nous traversâmes le lit, très-large, d'une rivière à sec depuis de longues années, d'après tous les indices. Les berges de rochers taillés à pic, paraissent avoir été usées par le frottement des eaux. Aujourd'hui il n'y a plus qu'un petit filet d'eau coulant du nord au sud au milieu de ce lit desséché.

La plaine au milieu de laquelle Meched est située est tout à fait nue et dépouillée, ce qu'il faut attribuer aux incursions des Turkomans, des Uzbeks et des Afghans; elle est couverte d'une infinité de petites tours, semblables à celles dont j'ai donné la description à Las-

guird et destinées au même usage. La stérilité se borne à la plaine, car à partir du pied des montagnes dans lesquelles son territoire est encadré, les villages sont nombreux, riches et fertiles, et leurs produits suffisent pour alimenter la population de Meched. Avant d'entrer dans cette ville, en venant de Nichapour par Dèh-Roud, on laisse à droite deux monticules appelés *Kouh-i-téllah-Nogrèh*, (montagne d'or et d'argent), ainsi nommés parce que ces métaux s'y trouvent assez abondamment. Ceux qui ont exploité ces mines jusqu'à ce jour ont dû y renoncer bien vite, parce que les bénéfices ne couvraient pas les frais qu'ils étaient obligés de faire. Voilà du reste quelle en est la cause aux yeux des Persans : ses filons étaient d'un grand rapport dans les siècles passés, et le minerai qu'on en extrait aujourd'hui est encore d'une richesse peu commune, mais défunt Iman Réza, dont elles sont la propriété, s'indigne chaque fois qu'on veut le dépouiller de ses richesses, et il transforme l'or et l'argent en terre, dès qu'on verse le minerai dans les fourneaux. Les pèlerins me contaient cela avec le plus grand sang-froid, et ajoutaient mille autres contes absurdes pour me prouver le mérite de leur saint Iman. Je feignis d'y croire pour ne pas me brouiller de nouveau avec eux ; mais je voulus, pour ma propre satisfaction, pousser mes investigations un peu plus loin au sujet de ces mines, et j'acquis bientôt la certitude qu'elles ne sont devenues onéreuses pour ceux qui les exploitent que par suite de leur ignorance dans les travaux métallurgiques, et de l'éloignement de l'eau et du bois, qu'il faut y amener de très-loin et à grands frais.

A peine avais-je franchi la porte de la ville sainte, que j'eus une altercation avec les douaniers. Ils voulaient, contrairement aux priviléges dont jouissent les Européens dans leur pays, me faire payer le droit de circulation (*badj*). Il me fut impossible de leur faire lâcher la bride de mon mulet avant d'avoir fait tomber, à plusieurs reprises, mon bâton sur leur dos : cet argument, toujours très-goûté des Persans, mit fin à la contestation. Je n'étais pas, du reste, le premier Européen auquel pareille chose arrivât, plusieurs d'entre eux s'étaient souvent plaints des mauvais procédés du douanier en chef, mais Assaf-Dooulet, habituellement si juste à tous égards, avait un faible pour ce fonctionnaire, et celui-ci en abusait pour commettre de grandes exactions au détriment de tous les négociants.

Après avoir traversé diverses rues très-populeuses, j'allai descendre dans le beau caravansérail de l'Iman Djumèh, situé sur le *Khiabâne* (avenue). L'arrivée d'un Européen est un événement à Meched, où il en passe si rarement, et ma présence y fut connue, dans tous les quartiers, en moins de deux heures. La première visite que je reçus fut celle de Mollah-Mehdi, *Vag hè-ul-Nagar* (correspondant, plus littéralement écrivain des nouvelles) du ministre britannique à Téhéran, qui vint m'offrir ses services; je fus heureux de les accepter. Ensuite arrivèrent une foule d'autres personnes, Hindous, Afghans, Uzbeks, Turkomans et Béloutches. Quelques-uns d'entre eux, me croyant Anglais, venaient chercher à pénétrer l'intention qui m'amenait dans cette ville, les uns pour

en rendre un compte immédiat au gouvernement qui les entretient à Meched, les autres pour offrir leurs services à l'Angleterre, ou pour se plaindre de ce que ceux qu'ils lui ont rendus n'ont pas été récompensés. C'était une rude corvée de les entendre tous, de répondre à leurs nombreuses et sottes demandes, mais sans compter qu'il y avait beaucoup à apprendre avec ces gens-là sur les choses de l'Asie centrale, il était encore sage de renoncer aux usages d'Europe dans mes rapports avec eux et de dépouiller cette fierté ridicule qui est souvent prise pour de la dignité. Le cérémonial et l'étiquette observés si rigidement par les Persans contrastent tout à fait avec la rudesse qui caractérise leurs voisins orientaux : la gène et la contrainte dans la conversation leur sont insupportables. Ils disent leur pensée en des termes que nous trouverions très-souvent blessants pour notre amour-propre, mais ils consentent parfaitement à ce qu'on agisse de la même manière avec eux. Veulent-ils tromper ou dissimuler, un Européen n'est jamais leur dupe, parce que leurs ruses sont grossières. Ces Asiatiques se visitent sans se connaître, s'abordent sans façon et se lient en quelques minutes ; agir autrement serait s'exposer à leurs soupçons. C'est pour avoir su m'accommoder à leur humeur que j'ai fait parmi eux des connaissances de quelque valeur, qui m'ont permis d'obtenir les renseignements que je consigne ici, et grâce auxquels j'ai pu sortir vivant de l'Afghanistan.

Le lendemain de mon arrivée à Meched, je pus visiter Méhémed-Weli-Khan, neveu et lieutenant (*naïb*) d'Assaf-Dooulet et gouverneur de la ville en son ab-

sence. C'est le même seigneur qui fut fait prisonnier par les Turkomans, quatre ans auparavant, et emmené captif à Khiva, où M. Thompson, attaché de la mission britannique, se rendit pour le délivrer, en 1842. Comme la chaleur était déjà assez forte à Meched, quand j'y passai, Méhémed-Weli-Khan me reçut vers le soir dans un jardin situé à l'intérieur de la ville. Il avait fait disposer des tapis et des fauteuils qui furent placés au centre d'un rond-point environné de rosiers et de jasmins en fleur, aux pieds desquels coulaient de nombreux filets d'une eau fraîche et limpide. Dès que nous eûmes pris place, on nous apporta des plateaux remplis de fruits, des sorbets, des confitures, le kalioun et du thé. Le naïb se montrait très-empressé avec moi, et je vis bien qu'il voulait me faire conserver une bonne opinion de sa personne. Il n'avait besoin de faire aucun effort pour cela, mais à force de s'observer afin de paraître aimable, il finissait par trahir la gêne qu'il éprouvait en ma présence, ainsi que la crainte de n'être pas apprécié à sa juste valeur. La bravoure de ce chef est proverbiale en Khorassan, il est cité aussi comme un bon administrateur, mais ce n'était pas assez pour lui que je le susse; il voulait encore me persuader qu'il n'était étranger à aucune question de haute politique, et il entra, à cet égard, dans une foule de dissertations qui produisirent sur moi l'effet contraire à celui auquel il s'était attendu. Ce qui me frappa le plus, c'est la prétention qu'il avait de bien connaître la géographie de l'Europe, tandis qu'il n'avait pas la moindre connaissance de celle de son pays. Quand je lui appris que Mohamara, petite

ville située au sud-est de Bassora et qui, depuis trente années, était un sujet de contestation entre son souverain et celui des Turks, venait d'être occupée par les Persans, il se tourna vers les Khans et Mirzas de sa suite et leur demanda en langue tartare, qu'il croyait que je ne comprenais pas, ce qu'était cette localité et dans quelle direction elle était placée. Ceux-ci, il est vrai, n'en savaient pas plus que lui et divaguèrent à qui mieux mieux. Mais je préférai ne pas les en instruire, de peur de leur montrer que la langue tartare, dont ils se servaient, n'avait pu me cacher leur ignorance. Les Persans ont beaucoup de vanité, et ce qu'ils craignent le plus, c'est d'être blessés dans leur amour-propre.

Les deux premières journées de mon séjour à Meched se passèrent en visites, et je trouvai là une véritable compensation aux tribulations que les pèlerins m'avaient fait éprouver depuis Bagdad jusqu'à Nichapour; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, le pèlerin fait exception par son fanatisme aux autres Persans, surtout aux grands seigneurs, qui montrent autant de tolérance qu'il est permis d'en rencontrer parmi les chrétiens eux-mêmes. Je vis à peu près tout ce que la ville sainte renfermait de personnes recommandables, et partout je fus fort bien traité. C'est un devoir pour moi de citer parmi elles Agha-Méhémed-Hussein, *Tadjer-Bachi* (chef des négociants), homme aussi remarquable par les qualités du cœur, par son aménité et par sa tolérance que par la position élevée qu'il occupe et par l'influence qu'il exerce dans le conseil d'Assaf-Dooulet. Il est impossible aussi de ne pas me

rappeler sans plaisir l'accueil plein de cordialité que m'a fait Abd-ul-Ali-Khan, colonel, commandant l'artillerie du Khorassan. L'Iman Djumèh, l'un des grands pontifes de la Perse, homme aimable et instruit, mérite aussi que je consigne ici la manière affectueuse et polie avec laquelle il m'a reçu. C'est l'agent anglais, Mollah-Mehdi, qui me procura toutes ces aimables connaissances : il me rendit en outre ces mille petits services qu'on est si heureux de recevoir quand on voyage en Asie. Il était anciennement ketkhoda des juifs de Meched. Mais, ainsi qu'on le verra plus loin, il fut obligé, avec tous ses administrés, de se convertir à l'islamisme, en 1839 [1].

Le 27 mai, il m'arriva une très-vilaine affaire, résultant de mon incroyable et imprudente confiance en mon domestique Sadeuk. Le matin, en me levant, je trouvai la porte de ma chambre fermée en dehors, et je fus obligé de frapper et d'appeler pendant une heure avant que l'on ne m'entendît. Ce fut le valet du caravansérail et non Sadeuk qui vint m'ouvrir ; celui-ci était absent. Je pensai d'abord qu'étant allé au bain de bon matin, il m'avait enfermé dans la crainte qu'on ne me dérobât quelque chose pendant mon sommeil; mais comme à midi il n'était pas encore de retour, je conçus des soupçons et m'empressai de faire l'inventaire de mes effets. J'acquis bientôt la certitude

[1] Nous sommes enchanté d'apprendre que Mollah - Mehdi continue ses bons offices aux voyageurs européens. Il est peu d'Anglais qui, en passant par le Khorassan, n'aient pas eu à se louer de lui. J'ai tout lieu de croire que cet homme a été quelque peu payé d'ingratitude. — L.

que le drôle m'avait enlevé une paire de pistolets et une somme d'argent assez considérable. Je m'expliquai aussitôt sa disparition et le prétendu vol dont il s'était plaint à Turgoveh. Dans mon malheur, j'étais encore heureux d'avoir, par hasard, retiré la veille de ma malle une partie de mon argent pour le placer dans ma ceinture : sans cette précaution, j'aurais été entièrement dépouillé. Que mon exemple et mon imprudence servent de leçon à ceux qui voudront voyager en Asie ! les Persans sont des scélérats qui n'ont aucune conscience. Ce misérable Sadeuk savait que mes ressources étaient modiques et suffiraient à peine pour me mener au terme de mon voyage ; et pourtant, je le payais généreusement et le traitais plutôt en compagnon qu'en domestique. Rien ne l'avait arrêté ; il m'avait volé tout ce qu'il avait pu, et si je m'étais mieux gardé, je suis intimement convaincu qu'il n'aurait pas reculé devant un assassinat afin de m'enlever mon argent. Pour cette race maudite, voler un Européen, c'est une action méritoire, et par conséquent plus que permise. J'adressai mes réclamations à Méhémed-Weli-Khan, qui me promit de faire chercher et arrêter mon fripon, mais je savais d'avance qu'il devait me rester bien peu d'espoir. Il est d'usage en Perse que celui qui arrête un voleur partage le fruit du larcin avec lui et le laisse aller ; effectivement, je n'entendis plus parler ni de Sadeuk, ni de mon argent.

La ville de Meched n'est pas fort ancienne, et son origine ne remonte pas à plus de mille ans ; cependant on la considère ordinairement comme l'ancienne

Thous, dont le nom primitif était Sapleï. Les Persans attribuent la fondation de cette antique cité à Djemchid, cinquième roi de la dynastie pichdadienne : ses ruines sont encore visibles à six farsangs au nord de Meched. Cette dernière ville a dû l'importance qu'elle a prise au tombeau de l'Iman Réza, descendant d'Ali par cinq générations. Quelques maisons s'élevèrent d'abord autour de ce tombeau, pour abriter les dévots qui y venaient en pèlerinage, et formèrent ainsi le bourg de Sénabad; puis leur nombre finit par s'augmenter tellement, au détriment de Thous, que cette ville fut délaissée et devint totalement déserte. La nouvelle cité s'étant enrichie par les dons de plusieurs souverains et des pèlerins qui y affluèrent fut bientôt mise au nombre des quatre villes royales du Khorassan, et ce titre lui valut bien des vicissitudes. Ce fut en 1587 de Jésus-Christ, et de l'hégire 996, que le coup le plus terrible lui fut porté par les Tartares Uzbeks, sous les ordres d'Abd-ul-Moumime-Khan; pillée par eux de fond en comble, les trois quarts de sa population furent ensuite passés au fil de l'épée : elle ne renaquit de ses cendres que dix années plus tard, lorsque Châh-Abbas le Grand la rattacha à la Perse. Nader-Châh en fit la capitale de tout le royaume, et elle garda le même titre sous son petit-fils Châh-Rokh-Mirza, qui y fut assiégé par les Afghans et ses sujets révoltés. Ce prince conserva le Khorassan pendant quelques années encore, et en fut dépouillé par Aga-Méhémed-Khan, fondateur de la dynastie des Kadjars. Depuis ce moment, Meched n'a plus été séparée de la Perse, et c'est là que le gouverneur géné-

ral du Khorassan fait ordinairement sa résidence. Cette ville est aujourd'hui extrêmement florissante : deux causes contribuent à sa richesse : le commerce et l'affluence des pèlerins. Le commerce, parce qu'étant située sur l'extrême frontière des États tartares et afghans elle est l'entrepôt général de toutes les marchandises importées et exportées dans ces États [1]; les pèlerins, parce qu'ils y arrivent au nombre de plus de cinquante mille par année, et qu'ils y laissent une bonne partie de leurs économies. Par suite de l'émigration des populations de Merv, de Charaks, d'Hérat

[1] Les bazars de Meched sont fréquentés par des marchands de Yezd et du sud de la Perse, qui font des affaires avec Bombay. Pendant le siége d'Hérat, et quelques temps après, le major Eldred Pottinger éprouva la plus grande difficulté pour se procurer l'argent nécessaire aux achats autorisés par l'Angleterre. Les traites sur Bombay étaient seulement acceptées par les banquiers hindous de Shikarpore avec un escompte de 25 p. cent. Une année après l'arrivée de la Mission, le major Todd parvenait à peine à faire encaisser ses lettres de change avec l'escompte de 16 p. cent. Yar-Méhémed, à l'instigation des banquiers hindous, vexés de ce que la Mission n'avait apporté que des espèces de l'Inde, avait aussi déprécié la valeur de cet argent dans le bazar, et fait hausser celle du *bajoglee* (ducat belge), lequel, chose étrange, est la monnaie courante, au détriment de toutes les autres ; cet état de chose ajouta aux embarras de la situation. Dans l'espoir que nos lettres de change trouveraient un meilleur accueil à Meched, le docteur Login demanda des billets à notre envoyé, et les fit parvenir à Mollah-Mehdi et à Mohammed-Yezd, à Meched, pour les négocier aux commerçants de Yezd. Cette tentative fut couronnée d'un plein succès, et il eut la satisfaction de faire rentrer de l'argent dans les coffres de la Mission, à 16 p. cent de prime, et non à 16 p. cent d'escompte.

Il y eut encore certaines autres circonstances qui facilitèrent à cette époque nos arrangements financiers. Les communications

et de Kandahar, cette ville renferme plus de soixante mille âmes à résidence fixe, et une population flottante d'au moins trente mille pèlerins persans ou étrangers qu'attire le tombeau de l'Iman Réza; c'est une agglomération de toutes les races de l'Asie. On y compte aussi à peu près six cents individus d'origine juive, mais qui sont musulmans depuis 1839, car on les a forcés de le devenir pour avoir la vie sauve. Voici quelles furent les causes de cet événement : une femme juive étant allé consulter un médecin musulman pour se guérir d'un abcès qu'elle avait à la main, celui-ci

entre Kandahar et Hérat avaient été rendues tellement sûres, par l'établissement de gens à cheval échelonnés le long de la route, et ayant pour mission de protéger les voyageurs, que le commerce entre ces deux villes s'était grandement accru. Les voyages entre Hérat et Meched sont aussi devenus plus fréquents, et chaque semaine on voit arriver des *kafilahs* chargées de marchandises. Dans le but d'éviter les difficultés soulevées à chaque instant par la valeur comparative du ducat, que l'on prend à Hérat pour une monnaie russe, et pour entraver sa valeur absolue, on fit venir, par les soins du major sir Henry Rawlinson, des guinées du trésor de Kandahar, et l'on mit en avant cet argument, qu'il serait insultant pour les Anglais (*Doolet Inglis*) de voir leur argent déprécié, tandis que celui de la Russie ferait prime. Dès lors les guinées furent mises en circulation au même taux que celui attribué au ducat. Comme il arriva que leur valeur était la même que celle de deux tomans de Hérat, on les reçut dans le commerce sous le nom de *Do Tomanis*, ou de *Sultanis*, et c'est ainsi qu'ils sont maintenant très-connus à Hérat.

La vue de la somme exorbitante payée à Yar-Méhémed de nos deniers, pour la délivrance du Kazi de Hérat, fut en quelque sorte moins douloureuse, quand on apprit que cette somme avait été reçue en souverains anglais, au taux de 1 livre 6 shellings 8 deniers pièce. — L.

lui ordonna d'éventrer un chien nouveau-né et de tenir la main malade pendant une heure dans ses entrailles. La bonne vieille fit ce qui lui avait été prescrit ; malheureusement c'était le jour du *Kourbâm-Beïram* (cérémonie de la victime), la plus mémorable fête de l'Islam. On tue ce jour-là un mouton dans chaque famille musulmane et on le mange en grande réjouissance. L'action de la femme juive parvint à la connaissance de quelques musulmans fanatiques qui propagèrent cette nouvelle en l'accompagnant des plus grossiers mensonges. Ils affirmaient que le malheureux chien avait été tué par les juifs assemblés ; qu'ils avaient voulu, en agissant ainsi, tourner en ridicule la religion musulmane. Toute la ville fut bientôt en émoi, et les soldats de la garnison, se portant tout à coup dans le quartier des juifs, le mirent au pillage et massacrèrent plusieurs d'entre eux. Ces malheureux, traqués comme des bêtes fauves, et ne recevant aucune assistance du gouvernement local, ne purent sauver leur vie qu'en faisant la profession de foi de l'Islam. Pendant qu'ils étaient encore sous le coup de la terreur que leur avait inspirée cette déplorable attaque, l'Iman Djumèh, quelques autres Mollahs et plusieurs grands seigneurs firent choix des plus jolies filles juives, et se marièrent avec elles. Assaf-Dooulet, malgré son esprit de justice, ne fit pas ce qu'il aurait dû faire en cette occasion, car il n'essaya de réprimer le désordre que lorsqu'il n'était plus temps. Bien des gens ont cru et assurent encore qu'il fut le secret promoteur de cette affaire : ceci n'est pas prouvé, mais quand l'on connaît la haine que ce

eigneur professe pour les Arméniens et les juifs, on est plus disposé à croire qu'il a bien pu coopérer à l'abjuration forcée de ces derniers. Le fanatisme ne fut pas, il est vrai, le seul mobile qui fit agir les musulmans en cette circonstance ; la jalousie qu'ils éprouvaient de voir les juifs opérer les transactions commerciales les plus importantes et les plus lucratives les porta aussi à envahir leurs demeures : on supposait les Israélites nantis de trésors immenses dont on voulait les dépouiller, et on enleva à ces malheureux jusqu'aux portes et aux fenêtres de leurs maisons. Depuis cette époque, les juifs mechédiens n'ont plus remis le pied dans leur synagogue ; ils affectent au contraire d'aller faire tous les jours leur prière dans la mosquée de l'Iman Réza, afin qu'on ne puisse pas penser que leur conversion est hypocrite, ce qui ne pourrait manquer de leur attirer de nouvelles persécutions ; ils ont aussi renoncé à apprendre l'hébreu à leurs enfants, et les envoient étudier le Koran chez les Mollahs. Ceux d'entre eux qui ont émigré à Hérat ont cependant repris ouvertement leur ancien culte. C'est là peut-être une imprudence qui pourra leur coûter cher, s'ils tentent de revenir à Meched. Les Israélites de cette ville m'ont paru plus honnêtes gens que ceux de l'Asie, dont ils n'ont ni l'astuce, ni l'air abject. Ils sont serviables et polis sans bassesse, et plus loyaux qu'on ne devrait s'y attendre de gens de cette origine[1].

[1] Il y avait seulement quelques familles israélites à Hérat lors de l'arrivée de la Mission; mais on en trouve maintenant un très-grand nombre dans les différentes provinces de l'ouest de la Perse et du Turkestan. Le major Eldred Pottinger a montré

La ville de Meched est entourée d'une muraille en terre et d'un fossé sec de 7 kilomètres de développement environ. C'est une très-mauvaise défense, incapable de soutenir un siége un peu sérieux; la citadelle, située à l'un des angles du sud-est, est en mauvais état et construite sur le même modèle que toutes les autres forteresses persanes : qu'on imagine un carré long flanqué aux angles de grosses tours et d'autres bastions intermédiaires, un peu plus petits, reliés par des courtines. Il y a de nombreux et vastes cimetières

une très-grande bonté pour ces sectaires, qui paraissaient avoir beaucoup de considération pour les Anglais. Comme ils s'écrivent entre eux en caractères hébreux, quoique les mots soient persans, le docteur Login fit venir un vieux Rabbin à Hérat et lui dicta certaines choses qu'il désirait faire connaître aux Israélites. Cette tentative plut fort aux coreligionnaires du Rabbin, et celui-ci, toujours sous les ordres du major, copia, sous sa dictée, le Testament persan de Martin. La copie de cet ouvrage en hébreu n'était pas complète à l'époque où le docteur Login quitta Hérat; il l'emporta à Kaboul, où il trouva le fils d'un vieux Rabbin qui revenait de porter une lettre du colonel Stoddart à Bokhara. Le docteur Login fit terminer le travail par ce jeune homme, et à son départ pour les Indes, il le recommanda aux soins du major Dawes de la cavalerie anglaise. Le jeune israélite suivit le major Dawes à Jellallabad et termina sa traduction pendant son séjour dans cette ville. La première kafilah qui passa le défilé de Khyber, après la campagne du général Pollock, apporta le manuscrit à Pechaver, d'où il fut envoyé au docteur Login qui résidait à Lucknow. En parcourant un livre de croquis lithographiés, publié par mistress Colin Mackenzie, quelque temps après son arrivée en Angleterre, le docteur Login eut la satisfaction d'apprendre, après une absence de trente ans, que le pauvre israélite qui avait été employé sous les ordres du major Dawes avait, à cette époque, senti les beautés de la religion chrétienne et s'était converti à Bombay.— L.

dans l'enceinte de la ville, où l'on enterre les dévots musulmans qui s'y font apporter de cent farsangs à la ronde, afin d'être plus rapprochés de l'Iman Réza, en compagnie duquel ils espèrent monter au ciel le jour de la résurrection. Outre les espaces vides, il y a encore quelques jardins situés à l'ouest de la ville; mais plusieurs d'entre eux venaient d'être défrichés pour faire place aux constructions qui s'élèvent de toute part[1].

Meched n'a qu'un seul monument remarquable, c'est la mosquée qui renferme le tombeau de l'Iman Réza : elle est située au milieu de la ville et partage en deux un vaste khiabâne ou avenue, qui traverse la cité d'un bout à l'autre, et s'étend depuis la porte d'Hérat jusqu'à celle de Koutchan. Ce khiabâne est lui-même coupé, dans toute sa longueur, par un fort courant d'eau bordé de très-beaux platanes. Chaque maison placée sur les côtés de cette avenue possède une ou deux boutiques dans lesquelles se fait le commerce de détail. Le haut commerce se tient dans de très-beaux caravansérails, récemment construits, et dans des bazars voûtés, étroits et de peu d'étendue, indignes d'une si grande ville. Le khiabâne est le rendez-vous général de la population mechédienne et des étrangers; l'affluence de monde y est si grande, de onze heures à deux heures, qu'il est presque impossible de s'y frayer

[1] Ceci était écrit en 1845. Depuis cette époque le Châh ayant destitué et exilé Assaf Dooulet, son fils Salar s'est révolté ; il a été pris et étranglé après une résistance de trois années. Meched a beaucoup souffert en cette circonstance : elle ne pourra se rétablir de ses désastres avant de longues années.

un passage, et je n'ai jamais pu comprendre comment il y avait des spéculateurs assez imprudents pour oser étaler leurs marchandises en plein vent, sur les bords de l'eau, au milieu de cette cohue bruyante et fort peu délicate dans les moyens qu'elle emploie pour se pourvoir des objets dont elle a besoin. Les cris et les réclamations de ces commerçants pour protéger leur pacotille foulée aux pieds par les passants sont incessants; mais on n'en tient guère compte, et eux, de leur côté, ne se font aucun scrupule d'obstruer la voie publique.

Le commerce de Meched est très-important et consiste spécialement en sucres qu'elle tire des raffineries de Yezd pour les expédier dans l'Asie centrale : il consiste encore en différentes espèces d'étoffes de coton et de soie, en cristaux, en porcelaines, tirés de Téhéran, mais fabriqués en Europe. L'Asie centrale renvoie en échange des cachemires, des peaux d'agneau de Bokhara, de l'assa-fœtida, des étoffes de poil de chameau dites *barck*, des *poustines* ou manteaux de peau fabriqués à Kaboul, des chameaux de Khiva et des chevaux turkomans, que l'on expédie dans toutes les provinces de la Perse. On trouve aussi à la disposition des acheteurs plusieurs objets fabriqués dans la province dont Meched est la capitale, parmi lesquels il faut placer en première ligne de magnifiques tapis, les plus beaux du monde, des châles façon cachemire, appelés en Perse *mechedis*, qui sont plus estimés que ceux du Kerman : viennent ensuite des feutres, des étoffes de soie légère, tissées avec les produits des districts du nord, et des sabres d'une grande réputation. A une

farsang au sud de Meched, on extrait des montagnes une pierre d'une teinte noirâtre qui ressemble un peu au plâtre, mais qui est plus dure que lui : les Mechédiens façonnent avec cette pierre des marmites, des vases de toute façon, des tasses à thé, des théières, des sucriers, des salières, dont ils trouvent un facile écoulement avec de beaux bénéfices. L'assa-fœtida est aussi une des productions du Khorassan.

La mosquée de Meched, qui renferme le tombeau de l'Iman Réza, est un monument vraiment imposant, tant par sa grandeur que par le luxe des matériaux avec lesquels il a été construit. Le bâtiment se divise en deux parties : d'abord une grande cour carrée, en forme de caravansérail, avec deux étages de petites chambres, sur tout le pourtour intérieur. C'est là que les pèlerins trouvent à se loger gratis. La cour est pavée de larges dalles en pierre, et les murs sont partout recouverts de briques émaillées, ou plutôt vernissées, sur un fond d'azur qui fait ressortir en relief les caractères or et blanc composés de versets du Koran, qui ornent de la base au sommet ce magnifique édifice, dont la construction est due à Châh-Abbas le Grand, et la restauration à Nader-Châh. La deuxième partie du monument comporte la mosquée, qui fut fondée par Goher-Châh, prince timouride ; elle abrite le tombeau de l'Iman Réza, qui est en marbre, revêtu d'arabesques d'un travail admirable. Ce mausolée est entouré d'une grille d'argent massif surchargée d'ornements d'or. Une vaste coupole et deux minarets, aussi hardis qu'élégants, couronnent le monument; ils sont recouverts de briques dorées

depuis leur milieu jusqu'à la pointe, et resplendissent au soleil avec un éclat splendide. Les Mechédiens m'ont assuré que le tombeau du Kalife Haroun-el-Rechid était placé à côté de celui de l'Iman Réza; mais il eut été imprudent de ma part d'aller vérifier le fait. Je me contentai de circuler dans la première partie de l'édifice, la seconde étant réservée aux pieux musulmans, qui n'y laissent pas pénétrer ceux qu'ils considèrent comme des impurs. Il y a une douzaine d'années, cependant, un Indien, sectateur de Vishnou, attiré par la curiosité, pénétra dans le sanctuaire, au grand scandale des Persans, qui s'étaient déjà saisis de lui pour l'assommer, quand il demanda à s'expliquer en présence du *Mutévelli* (administrateur), se targuant de sa qualité de sujet anglais. Ce titre respecté produisit son effet, et l'on voulut bien entendre sa justification. « Vous me faites un crime, leur dit-il, d'être entré « dans ce lieu, parce que vous me tenez pour impur. « Que signifie un pareil raisonnement? Dieu s'est-il « servi de deux poussières pour créer les hommes? Je « n'en crois rien; nous sommes tous pétris de même « matière, et, si vous croyez le contraire, je puis vous « prouver que vous avez tort. Que l'un de vous se coupe « le petit doigt, j'en ferai autant de mon côté. S'il sort « du lait de ma blessure et du sang de celle du mu- « sulman, vous aurez raison: alors tuez-moi. Mais, si « c'est du sang qui coule de mon doigt, pourquoi vou- « driez-vous que le vôtre soit plus pur que le mien? » Personne ne voulut se prêter à l'épreuve que proposait notre Indien, et il put se retirer tranquillement sans être inquiété. A vrai dire, il serait imprudent de

prendre sa bonne fortune pour exemple : ce qu'il y a de plus sage à faire, pour celui qui n'est pas musulman, c'est de s'abstenir d'aller saluer l'Iman Réza.[1]

La mosquée de Meched possède une immense quantité de *waquefs* ou legs pieux, dont elle tire de grands revenus, sur lesquels on prélève journellement une certaine somme pour nourrir les pauvres et les pèlerins nécessiteux qui viennent se sustenter là gratis. Les administrateurs de ces revenus prêtent aussi sur gages, à raison de 25 pour cent.

Quand je passai à Meched, on y parlait beaucoup du voyage que venait de faire le révérend docteur Wolf à Bokhara, pour y délivrer le colonel Stoddart et le capitaine Conolly, assassinés par l'Émir de cette ville deux ans auparavant. Je n'entrerai pas ici dans les

[1] La position ordinaire des Hindous, relativement à leur caste et à leur pureté eu égard à celle de leurs maîtres chrétiens, a changé tout à fait dans l'Afghanistan. A Hérat, et généralement au delà de l'Indus, les chrétiens, qui passaient pour les hommes des livres saints, étaient admis à la table des musulmans, à la condition de ne pas manger d'une nourriture défendue. On nous demandait souvent pourquoi nous permettions à des *kafirs* aussi malpropres que les Hindous d'entrer aussi librement qu'ils le faisaient dans nos maisons.

Pendant notre voyage de Kandahar à Kaboul, nous rencontrâmes quelques cavaliers faisant partie de nos régiments de cavalerie irrégulière ; nos domestiques afghans et parsivans, dans le but de montrer leur hospitalité, leur offrirent une pipe qui avait été fumée par le major Todd. Les musulmans hindous leur demandèrent si leur intention était de les insulter en leur mettant entre les mains un kalioun qui avait été fumé par un kafir. Sur cela, nos gens répliquèrent que les vrais kafirs étaient les musulmans de l'Inde. Une bataille eût eu lieu si nous n'étions pas accourus pour mettre le holà. — L.

détails relatifs à la captivité de ces deux officiers, ce que je ferai dans mes *Recherches sur l'histoire des Afghans;* je dirai seulement quelques mots sur M. Wolf. Il a publié, au retour de son voyage, une relation que je n'ai pas lue, mais qu'on m'a généralement assuré être des plus excentriques, ce que je n'ai pas eu de peine à croire, d'après tout ce que j'ai entendu dire de ce Révérend, d'abord par quelques-uns de ses domestiques qui m'ont servi après lui, ensuite par les Uzbeks, les Persans et même les Anglais qui, soit dit en passant, se montrent peu disposés en sa faveur. L'appréciation que je vais faire du docteur est donc en partie basée sur leur manière de penser à son égard, laquelle corrobore parfaitement l'opinion que les Asiatiques se sont formée de lui.

L'on sait, ou l'on ne sait pas, et dans ce cas je l'apprendrai à ceux qui l'ignorent, que le docteur Wolf, après être revenu de Bokhara à Téhéran, refusa d'acquitter pour 6,000 *tellahs* (15 fr. 60 c. l'un, environ 90,000 fr.) de traites qu'il avait souscrites à un certain Persan, nommé Abd-ul-Samut-Khan, commandant de l'artillerie de l'Émir de Bokhara. Ce refus était diversement interprété à Meched. Les uns affirmaient, et c'était le plus petit nombre, que ces lettres de change lui avaient été extorquées par Abd-ul-Samut, vis-à-vis duquel il avait rempli tous ses engagements, et même au delà; les autres, et c'était le plus grand nombre, le blâmaient au contraire de n'avoir pas payé les 6,000 tellahs promis. Entre ces deux versions, j'adoptai celle de la minorité, qui me parut la seule vraie; je crois donc positivement l'honneur de

M. Wolf à l'abri de tout reproche : ce que je dis là franchement, et sans arrière-pensée, me fait donc espérer qu'on me croira également sincère quand j'avancerai des faits qui peuvent froisser l'amour-propre du docteur, mais dont l'exactitude me paraît irrécusable. Mon intention n'est point d'amoindrir le zèle dont le Révérend a fait preuve en allant à la recherche des infortunés Stoddart et Conolly, mais son action m'eût semblé bien plus louable si le dévouement et la charité chrétienne eussent entièrement dirigé sa conduite. Par malheur la vanité, autant que son bon cœur, le poussèrent à entreprendre ce voyage, où il allait courir les plus grands dangers, sans même s'en rendre compte, ce qui prouve que dans ses précédentes pérégrinations en Asie centrale, il n'y avait observé les hommes et les choses qu'à travers le prisme d'illusions continuelles qui égarèrent son jugement. La mission que le docteur Wolf s'était donnée n'allait pas à sa taille. Peureux et craintif au delà de toute expression, il ne crut cependant jamais qu'il mettait sa tête en jeu pour aller à Bokhara, et il montra, jusqu'à ce qu'il y fût arrivé, une sécurité qui indiquait presque un dérangement dans son esprit. Du reste, tous ceux qui le connaissent m'ont parlé de lui comme d'un homme bizarre, et le peu que j'ai lu de sa correspondance m'a confirmé dans cette opinion. Il est né en Allemagne, dans la religion juive ; arrivé à l'âge de raison, il se rendit à Rome, où il abjura sa croyance pour le catholicisme ; mais il se livra à un tel dévergondage d'idées, dans la pratique et l'enseignement de son nouveau culte, que ses supérieurs se

virent dans la nécessité de l'interdire. Il se serait même attiré d'assez vilaines affaires si les Anglais ne l'eussent pris sous leur protection: ils en firent presque un martyr. Wolf passa donc aux protestants; il ne se montra pas plus sensé après ce revirement religieux qu'il ne l'avait été auparavant. Un Anglais, haut placé et digne de confiance, m'a assuré qu'il s'était marié à une grande dame anglaise dont les idées religieuses étaient aussi mobiles et aussi exaltées que les siennes. Quand il alla demander sa main à son frère, de qui elle dépendait, celui-ci lui répondit : « Je n'ai jamais connu jusqu'ici qu'une seule personne plus stupide que ma sœur ; cette personne, c'est vous: il serait dommage de vous séparer, mariez-vous donc et ne m'ennuyez plus. »

J'aurais bon nombre d'histoires, plus ou moins plaisantes à conter, pour prouver que l'esprit du docteur Wolf n'est pas très-sain ; mais cela m'entraînerait trop loin, et je reviens à son voyage de Bokhara. En arrivant à Meched, il eut la douleur de se trouver en présence de plusieurs Mollahs musulmans auxquels il avait positivement prédit, en 1832, qu'en 1840 Jésus-Christ devait revenir sur terre, et forcer tout le genre humain à embrasser la religion anglicane. Il est certain que cette prophétie ne s'était pas réalisée. C'est une des prétentions du Révérend de vouloir passer pour inspiré ; il croit n'avoir besoin que de se présenter, la Bible à la main et le sourire sur les lèvres, pour convertir les musulmans ou les idolâtres les plus endurcis, et il a la ferme croyance qu'aussitôt après avoir parlé à quelqu'un, il a extirpé de son cœur la

mauvaise semence et l'a rendu à la vraie foi. C'est l'homme du monde le moins fait pour les expéditions périlleuses : chose bizarre cependant, nul plus que lui n'est tenté de les entreprendre, et cela dans le but d'acquérir une haute renommée apostolique et de se faire passer pour un prophète. Les *sélam-aleks* et les bénédictions qu'il dit avoir reçus en entrant à Bokhara, n'existèrent jamais que dans son cerveau, et les petits enfants, au lieu de venir baiser le pan de sa robe, comme il l'a cru, l'accueillaient en lui disant des injures et lui jetant des pierres. Ce furent là les premiers signes de l'hostilité des Bokhares à son égard, et au lieu de se roidir contre leurs mauvaises intentions, de conserver une apparente fermeté, il perdit tout d'un coup contenance et crut les ramener à de meilleurs sentiments en se lançant dans de folles prodigalités, qui ne pouvaient que lui attirer un surcroît de mauvais traitements de la part de cette population avide. Son assurance l'abandonna au moment où il en avait le plus besoin, et, après deux ou trois jours de résidence à Bokhara, sa raison, déjà si peu solide, parut tout à fait bouleversée. On s'était aperçu tout de suite de la timidité de son caractère, et l'on cherchait à l'effrayer par toutes sortes de mensonges : il tâchait de conjurer le danger, comme je l'ai déjà dit, en faisant de grandes largesses, et c'était justement là ce qui lui en créait chaque jour de nouveaux. C'est ainsi qu'Abd-ul-Samut-Khan parvint à lui extorquer pour 6,000 tellahs de traites, qu'il refusa, dit-on, d'acquitter plus tard. Le jour de sa première présentation à l'Émir Nasser-Ullah-Khan, il était si

troublé et si effrayé qu'il ne voyait même pas où il devait poser le pied : il ne reconnaissait personne autour de lui ; son langage était incohérent, décousu ; il n'entendait pas ce qu'on lui disait et n'y répondait pas davantage; en un mot, il tremblait comme un saule agité par le vent. L'Émir de Bokhara eut pitié de lui : « Reconduisez ce malheureux chez lui, dit-il au maître des cérémonies, il est incapable de converser et sa frayeur me fait de la peine. » A cette époque, l'Émir n'avait nullement l'intention de faire périr le docteur Wolf, mais il s'y décida par la suite, et dès lors le danger cessa d'être imaginaire. Cette triste realité se fut sans doute accomplie si le Châh de Perse, informé des intentions sanguinaires de Nasser-Ullah, ne lui eùt écrit une lettre par laquelle il le menaçait de toute sa colère, s'il ne relâchait au plus tôt le timide missionnaire. A peine le docteur Wolf eut-il reçu la permission de quitter Bokhara, qu'il se mit en route, continuant d'éprouver une terreur difficile à décrire, terreur qui était entretenue par ses propres domestiques, lesquels tiraient de bons bénéfices de ses craintes puériles. Chaque buisson lui paraissait une embuscade, et les voyageurs qu'il rencontrait des sicaires envoyés par l'Émir pour le mettre à mort. Toutes les fois qu'il en voyait un, il remettait un tellah à son domestique pour le porter au nouvel arrivant, afin de se le rendre favorable et de l'engager à passer au large. Le domestique gardait le tellah pour lui, et, au lieu de faire faire un détour au voyageur, il le faisait faire à son maître qui se tenait pour content dès qu'on ne l'approchait pas. Le docteur Wolf contournait les

villages ou les campements de nomades et couchait en plein air, dans les lieux isolés; il ne mangeait de rien avant que ses compagnons de voyage n'eussent goûté les mets devant lui. La peur l'avait réduit à un état de faiblesse inconcevable : c'était à ce point qu'il était incapable de se vêtir lui-même, et qu'il fallait lui mettre depuis sa chemise jusqu'à son turban, service que ses domestiques n'aimaient guère à lui rendre, eu égard aux émanations fétides qui s'échappaient de son corps. Quand le docteur Wolf arriva à Téhéran, n'ayant pas trouvé à s'installer immédiatement dans la mission britannique qui, je crois, était déjà à son campement d'été, il vint passer un jour à la légation de France. M. de S*** obtempéra aussitôt au désir qu'il manifesta de lire les journaux d'Europe arrivés pendant son absence, pensant que le Révérend allait lire les nouvelles qu'ils contenaient en prenant son temps; mais loin de là, le docteur eut achevé en une heure la lecture de cent-cinquante numéros : il s'était contenté de les parcourir pour voir si l'on s'était occupé de lui dans la presse, pendant son séjour à Bokhara. Son indignation fut grande quand il se fut convaincu qu'on n'avait rien dit de lui, ou du moins fort peu de chose.

Avant de terminer cette petite narration, je ne crois pas inutile de citer une autre anecdote sur le docteur Wolf, afin de faire connaître la morale qu'il s'est faite sur certaines choses. En 1832, lorsqu'Abbas-Mirza était occupé à réduire les petites forteresses insoumises du Khorassan, le docteur se trouvait à Meched et logeait avec un Polonais, M. B***, chez le ketkhoda

des juifs, Mollah-Mehdi. M. B*** était alors chaudement appuyé par les Anglais, qui s'efforçaient de lui faire obtenir de l'avancement dans l'armée persane. A la même époque, arriva aussi à Meched le colonel S***, ancien officier français, également au service de la Perse. Les autorités locales assignèrent pour demeure à ce dernier une maison juive située vis-à-vis de celle de Mollah-Mehdi; lorsque ses gens s'y présentèrent pour y déposer son bagage, M. B*** s'opposa à ce qu'ils entrassent et poussa même l'inconvenance jusqu'à les frapper quand ils insistèrent pour s'y installer, en leur disant qu'il avait retenu cette maison pour un officier anglais, nommé M. C***, qui devait arriver dans quelques jours à Meched. M. S***, averti de ce qui s'était passé, retourna auprès des autorités locales qui lui fournirent six canonniers, ayant l'ordre d'aller enfoncer la porte de la maison en question, s'il en était besoin, et d'y installer le colonel de gré ou de force. Le docteur Wolf et M. B***, qui avaient lancé un espion juif aux trousses de M. S*** pour savoir ce qu'il ferait, en apprenant la bastonnade appliquée à ses domestiques, furent assez inquiets quand on leur dit qu'il allait revenir lui-même, avec la force armée, pour prendre possession du domicile contesté. Le docteur Wolf adressa alors en toute hâte un billet au colonel, dans lequel il s'excusait d'abord de n'être pas allé le voir, parce qu'il ignorait sa demeure : il finissait par le prier de passer chez lui au plus tôt, car il le verrait avec plaisir, afin de s'entendre ensemble relativement à la maison juive qui lui avait été assignée. M. S***, voulant mettre le bon droit de

son côté jusqu'au bout, se rendit à cette invitation. Ce fut M. B***, celui même qui avait bâtonné ses domestiques, qui vint lui ouvrir la porte du logis qu'il occupait en commun avec le docteur Wolf. Dès qu'il vit le colonel, il lui tendit la main, mais celui-ci refusa de la prendre, en l'avertissant qu'il ne le ferait qu'après qu'il aurait eu une explication avec lui sur la manière dont il avait traité ses gens. Puis, passant outre, il pénétra chez le docteur Wolf qu'il trouva assis devant une table chargée de fruits et de vins. M. S*** s'installa à côté de lui, et en même temps M. B*** revint prendre sa place. La conversation entre le docteur Wolf et M. S*** fut d'abord insignifiante. M. B*** gardait le plus profond silence; mais il le rompit quand le colonel affirma qu'il n'entendait point céder ses droits sur la maison : M. B*** lui lança alors une pomme à la tête, et s'emparant de ses pistolets, il le coucha en joue, déclarant que l'affaire serait reprise entre eux le lendemain, le sabre à la main. M. S*** insulté tira son épée, engagea M. B*** à en faire autant, et lui dit que ce ne serait pas partie remise au lendemain, car il fallait la terminer sur l'heure. Au même instant le docteur Wolf, Mollah-Mehdi et les gens de la maison se précipitèrent entre eux et les séparèrent. M. S***, dégoûté du séjour de la ville par suite de cet événement, s'en alla camper sous sa tente. On peut juger quel dut être son étonnement d'apprendre, quelques jours après, que l'agent anglais détaché près d'Abbas-Mirza avait demandé sa punition à ce prince, parce qu'il avait tiré le sabre dans le logis d'un sujet britannique. M. S*** eut beau objecter qu'il

y avait été attiré dans une espèce de guet-apens : on ne voulait pas mécontenter trop les Anglais, déjà furieux de ce que les Persans se portaient sur Hérat ; et, bien que le prince fût convaincu du bon droit de M. S***, il lui dit qu'il ne pouvait faire autrement que de le punir, parce que la *déposition de M. Wolf* était contraire à la sienne et le dénonçait comme étant le provocateur. Le colonel S*** subissait donc quelques jours d'arrêts pour ce fait, et sommeillait une après-midi dans sa tente, étendu sur son lit, lorsqu'il se sentit comme étouffé sous une masse assez lourde qui venait de tomber sur lui. Il fut d'abord effrayé, mais il se rassura bientôt, en voyant que c'était le docteur Wolf qui s'était précipité sur lui pour l'embrasser et lui demander pardon de son faux rapport ; il s'excusait sur les nécessités politiques, qui ne lui avaient pas permis de dire la vérité, et il ne se retira que lorsque M. S*** lui eut assuré qu'il ne se souvenait plus de son évangélique déposition.

Il me reste maintenant à dire qu'il eût été possible au gouvernement anglais d'assurer plus qu'il ne l'a fait la sécurité du voyage du docteur Wolf. Le cabinet de Londres était informé depuis longtemps que l'Emir de Bokhara croyait indigne de lui de traiter avec le gouvernement de Calcutta, donnant pour raison que c'était une compagnie de marchands, dont les actes de souveraineté n'étaient admis que par quelques princes d'Asie. Il disait que les nations européennes ne consentaient pas à traiter avec elle d'égale à égale, et que comme il n'était pas moins orgueilleux que ces puissances, il voulait que la Reine d'Angle-

terre lui écrivît, comme le faisait l'Empereur Nicolas, l'un des plus grands potentats de la chrétienté. Malheureusement les ministres britanniques, mûs par cette réserve qu'ils poussent parfois jusqu'à l'exagération, s'opposèrent toujours à ce que leur souveraine s'abaissât à correspondre avec un barbare. Ce refus avait déterminé la mort des infortunés Stoddart et Conolly : du moins l'Émir prit-il ce prétexte pour ordonner leur supplice. Il est vraiment déplorable que le gouvernement anglais se soit montré si pointilleux, quand il s'agissait de sauver la vie à deux de ses plus brillants officiers : leurs souffrances et leur dévouement à leur pays étaient dignes de la plus grande sympathie de sa part. En laissant le docteur Wolf s'acheminer vers Bokhara sans être muni d'une lettre de la Reine pour l'Émir, c'était l'exposer à subir le même sort que les infortunés à la recherche desquels il était envoyé : il est certain que cette lettre n'eût pas rappelé à la vie les malheureux officiers anglais, mais elle eût au moins empêché la mort d'une troisième victime, et cette mort serait effectivement arrivée sans la missive de Méhémed-Châh qui, lui, ne craignit pas de compromettre sa dignité pour sauver la vie à un étranger, à un chrétien, à un homme, par conséquent, infidèle à ses yeux et qui devait lui être indifférent[1]. L'opinion de tous les Bokhares, Persans et Afghans qui ont connu MM. Stoddart et Conolly est

[1] Il est juste aussi de rendre à M. le colonel Sheil, ministre britannique à Téhéran toute la justice qui lui est due. C'est sa généreuse et instante intervention qui intéressa Méhémed-Châh en faveur de M. Wolf.

que le colonel Stoddart possédait une énergie, une bravoure, une résolution sans pareilles, mais qu'il était violent et irascible à l'excès[1], et c'est à ce malheureux travers de son caractère qu'ils attribuent sa mort et celle de son compagnon, autant qu'au refus que fit la Reine d'Angleterre d'écrire à l'Émir Nasser-Ullah. Quant au capitaine Conolly, ils en parlent comme d'un homme judicieux, conciliant, doux, prudent et parfaitement organisé pour traiter avec des

[1] Le prince Khanikof, qui avait été envoyé par l'Empereur de Russie afin de faire en sorte de secourir Stoddart, avant l'arrivée de Conolly, m'a assuré n'avoir jamais rencontré un homme qui fût si peu capable de vivre avec des Asiatiques que le colonel Stoddart. C'était un gentleman très-bien élevé, très-courageux et fort chevaleresque, mais très-impérieux et fort susceptible. Il avait demeuré avec le prince Khanikof, dans la même maison, pendant plusieurs mois, et avait très-bien pu quitter Bokhara ; mais il n'avait rien voulu devoir à l'Empereur de Russie, car il pensait que c'était son gouvernement qui devait prendre le soin de le délivrer. Lorsque Conolly arriva, Stoddart laissa Khanikof pour vivre avec lui, et à dater de cette époque, Khanikof m'assura qu'il avait pensé que leur sort était décidé. Khanikof sortit du pays, nos désastres de Kaboul eurent lieu, et l'Émir ne se gêna plus pour agir suivant ses penchants.

Stoddart avait traité cet Émir très-cavalièrement, d'un air de mépris. Khanikof m'affirma qu'il avait été certain jour mandé chez l'Émir avec Stoddart, et que celui-ci lui avait dit que l'armée anglaise avait été taillée en pièces à Kaboul. Stoddart lui répondit d'un ton hargneux : « C'est un mensonge ; rien de pareil ne peut arriver aux Anglais ! » L'Émir, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on le fît sortir, et, quand la nouvelle eût été confirmée, il put à loisir se venger de l'insulte qu'il avait reçue. M. Khanikof connaît à fond les langues orientales ; ses manières sont douces et polies, sa sagacité et son jugement sont sans pareils. Il est très-estimé de ses compatriotes, et occupe la position importante de consul général à Tébriz. — D. S.

Asiatiques: ils le regardent comme une victime de la fatalité, et n'attribuent sa mort qu'aux emportements de son collègue. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre étaient dignes d'un meilleur sort.

Toutes les personnes que je vis à Meched me répétèrent ce que m'avaient dit, depuis Bagdad, celles qui connaissaient mon projet de pénétrer en Afghanistan. Elles m'assurèrent que ce voyage était dangereux, insensé et devait m'être fatal. A l'appui de leurs assertions, elles me répétaient ce qui était arrivé à MM. Conolly, Stoddard et Wolf, et il fallait toute la résolution dont je m'étais armé pour ne pas renoncer à mon dessein. Des milliers de personnes me conseillèrent de retourner sur mes pas; celles qui me portaient quelque intérêt réitéraient leurs efforts pour m'y décider, tandis que ceux qui me voyaient pousser plus avant avec indifférence se contentaient de me dire : « Tu auras le col coupé, car l'occupation de « l'Afghanistan par les Anglais et les désastres qui « l'ont suivie ont laissé une telle irritation dans l'esprit « des populations de cette contrée, que la présence « d'un seul Frengui est capable de les soulever en « masse. Les Persans eux-mêmes, leurs voisins, qui « tiennent à eux par plus d'un lien, mais qu'ils croient « à tort dévoués aux intérêts britanniques, ne peuvent « plus pénétrer dans leur pays sans s'exposer à perdre « la vie. » Ces raisons, il est vrai, étaient bien faites pour me retenir; mais en réfléchissant à toutes les fatigues, à tous les dangers, aux privations que j'avais éprouvés depuis mon départ de France, en me rappelant le fanatisme des pèlerins auquel j'avais été en

butte, la coquinerie de mes domestiques par lesquels j'avais été en partie dépouillé, les craintes que j'avais eues d'être reconnu et arrêté en Perse, je persistai à continuer mon voyage. Avais-je donc moins de périls à redouter en arrière qu'en avant? Fallait-il renoncer à mes projets, en présence d'une dernière difficulté? Fallait-il reculer devant des obstacle que j'avais prévus avant de quitter Bagdad? Agir ainsi me paraissait être le comble de la puérilité et de l'inconséquence : j'avais fait d'avance le sacrifice de ma vie, mais il ne s'ensuivait pas que je dusse me livrer, pieds et poings liés, à ceux qui seraient tentés de m'égorger. Avec de la prudence, du courage et de la persévérance, l'homme arrive presque toujours à son but. Pour mon compte, quoique je n'aie pas pu arriver jusqu'au Pindj-âb, je suis persuadé qu'il n'y a pas une seule contrée de l'Asie inaccessible à un Européen connaissant la langue, la religion et les mœurs des habitants du pays dans lequel il voudra pénétrer. Il suffit pour réussir de savoir mettre en pratique avec les Asiatiques cette souplesse de caractère que leur duplicité rend nécessaire, en se conformant exactement à leurs usages. Si j'ai échoué en Afghanistan, c'est que j'étais le premier Européen qui tentait d'y entrer isolément, depuis les désastres des Anglais à Kaboul; la haine et la défiance étaient encore trop grandes contre eux. Cependant j'ai pénétré dans de nombreuses principautés et le passage ne m'a été barré qu'à la dernière tentative. Ma tête a couru de grands risques, il est vrai, mais enfin je l'ai rapportée intacte sur mes épaules, et s'il y avait nécessité de recommencer le

voyage, malgré tout ce qui m'est arrivé, je n'hésiterais pas un seul instant.

Je n'avais aucun intérêt, et je voyais plutôt un danger à revêtir mes habits européens, aussi je me décidai à les laisser dans ma malle pendant le reste du voyage et à m'habiller comme un Afghan. Cependant, malgré ce déguisement, je résolus d'avouer ma qualité d'Européen à tous les chefs des pays par où je devais passer, en la cachant, toutefois, le plus possible, aux populations, moins dans la crainte des dangers qui devaient en résulter pour moi, que pour éviter l'ennui résultant de leur incroyable curiosité et de leur sans-façon[1]. Ce fut la Providence qui me suggéra cette détermination, car si j'avais essayé de me faire passer pour un Asiatique, j'aurais infailliblement été reconnu à Hérat par nombre de personnes qui m'avaient vu à Meched, et il m'eût alors été très-difficile de faire revenir Yar-Méhémed-Khan, chef de cette principauté, des soupçons qu'il aurait conçus contre moi.

Je pris à Meched un domestique hératien ayant de bons répondants, car je ne voulais plus d'un Persan pour me servir. Outre la crainte que m'eût inspirée la scélératesse habituelle à ceux de sa nation, il aurait, autant que moi, provoqué la défiance des Afghans, tandis qu'en prenant un serviteur de leur race, je paraissais

[1] L'avis que donne ici M. Ferrier est des plus judicieux. En portant le turban, autrement dit le *kadjar-cap*, et un *chogah* ordinaire sur les vêtements, les Européens évitent de nombreux ennemis. Les officiers de la Mission d'Hérat ne prenaient aucune précaution pour cacher aux chefs leur qualité d'Anglais, chaque fois qu'ils se mettaient en voyage. — L.

me livrer entièrement à leur bonne foi. Je trouvai encore à cela l'avantage d'apprendre par lui, sur le pays, des détails qu'il eût été impossible à un Persan de me donner.

Ce qui me désolait le plus, depuis le jour de mon arrivée à Nichapour, c'est que, dès qu'on avait su que j'étais Européen, tous les objets que j'achetais me furent vendus bien plus cher qu'auparavant, ce qui obligeait à des sacrifices d'argent bien supérieurs à mes moyens. Il en fut de même en Afghanistan[1]. Quand les Anglais ont une fois parcouru une contrée de l'Asie, ce pays est inabordable pour tout autre qu'eux : les Orientaux les ayant vus jeter l'or à pleines mains pour récompenser les plus faibles services, ou payer d'une manière exorbitante des aliments presque sans valeur, considèrent maintenant comme un droit acquis de rançonner les Européens, quels qu'ils soient, qui voyagent chez eux : il a failli quelquefois m'en coûter cher pour avoir essayé de me récrier contre des exigences déraisonnables.

Avant de partir, j'allai prendre congé de Méhémed-Weli-Khan qui eut la bonté de me remettre une lettre de recommandation pour le gouverneur de Teurbet-Cheikh-Djam. Voici la traduction de ce document :

[1] Dans certaines circonstances, des Russes et d'autres Européens se sont faits passer pour des Anglais dans le Khorassan, en refusant le Sursat et en payant largement. Notre excellent ami Mollah-Mehdi, dont nous avons eu l'occasion de parler, perdit une fois une somme considérable qui lui fut extorquée. Pour faire honneur au caractère national anglais, on aurait dû lui rembourser l'argent qu'il avait perdu. — L.

« Que le très-élevé, très-haut placé et très-valeu-
« reux Azi-Abd-ul-Rahim-Khan puisse toujours jouir
« d'une parfaite santé. Puis, j'ai l'honneur d'avertir sa
« haute sagesse qu'actuellement le très-élevé général
« Ferrier-Saheb, le compagnon de l'honneur, le pos-
« sesseur de la valeur et du courage, la crème des
« chrétiens, est envoyé en mission à Hérat. En consé-
« quence, comme il se rend en ce pays, vous aurez
« soin de protéger et de soigner la personne du très-
« honorable susdit, et de faire en sorte qu'il puisse voya-
« ger d'une manière digne et honorable. Je vous prie
« de toujours m'instruire, par l'envoi de vos lettres,
« de l'état de votre santé et de celui des affaires. »

Dès le premier jour de mon arrivée à Meched, j'avais loué à un caravanier à chameaux (*serbâne*) en partance pour Hérat deux de ces animaux, nécessaires à mon transport dans cette ville : l'un devait porter mes bagages, à raison de un toman, et je donnai un toman et demi pour l'autre, qui devait être affublé de deux litières, une de chaque côté, dans lesquelles je me jucherais, moi et mon domestique. Nous devions irrévocablement partir le 28 mai, mais au moment où l'on allait charger les chameaux, il s'éleva une rixe sanglante entre les soldats du bataillon kurde de la tribu des Gourânes, tenant garnison à Meched, et les habitants de cette ville, les plus belliqueux citadins de la Perse. Le combat avait précisément lieu devant le caravansérail où j'étais descendu. La panique s'empara aussitôt des pèlerins et des gens paisibles, qui s'enfuirent à toutes jambes : les boutiquiers et les spéculateurs en plein vent détalèrent ; il ne resta bien-

tôt plus dans le khiabâne que les combattants, et ils s'en donnèrent à cœur joie pendant toute la journée. Sabres, poignards et bâtons fonctionnaient sans interruption, je voyais tout cela de ma croisée ; les cris des autorités de chaque parti étaient impuissants à calmer la lutte. Le nombre des tués et des blessés fut très-grand. Quant à nous, il nous était impossible de sortir du caravansérail, dont la porte était fermée et cadenassée, et nous ajournâmes notre départ au lendemain, espérant que le calme serait rétabli ; mais il n'en fut rien. Les combattants étaient restés sur pied toute la nuit, et renouvelèrent l'attaque au point du jour, avec plus d'acharnement que la veille. Cependant, vers les neuf heures du matin, le serbâne Hassan-Obèrèh, avec lequel je devais partir, ayant aperçu de ma croisée un *vékil* (sergent) de sa connaissance, l'appela et lui fit part de son embarras, en lui demandant sa protection pour sortir d'où nous étions. Ce sergent s'étant montré facile, nous chargeâmes aussitôt les chameaux et fûmes conduits par une cinquantaine de serbas jusqu'en dehors de la porte d'Hérat, dans un caravanserail où Hassan-Obèrèh devait venir nous rejoindre deux heures plus tard. Ce retard ne fut pas heureux pour notre serbâne, car ayant voulu nous rejoindre à travers la rixe, il fut roué de coups de bâton et ne dut qu'à sa bonne étoile la chance de s'en tirer à si bon compte.

CHAPITRE X.

Turokh. — Un tremblement de terre. — Sing-Best. — L'odeur nauséabonde du chameau. — Impôt sur les femmes. — Hèdirèh. — Une variété de perdrix. — Mahmoud-Abad. — Timour-Leng le Destructeur. — Le derviche sédentaire. — Fertile district de Chehr-Noh. — Les chevaux des Hézarèhs. — Teurbet-Ishak-Khan. — Turchiz. — Teurbet-Cheikh-Djam. — Kariz. — Les melons renommés. — Les ânes sauvages considérés comme un mets exquis. — Kussan. — Destruction de l'armée de Ahmed-Châh. — Le Héri-Roud. — Erreurs géographiques. — Conséquences du détournement d'un ruisseau. — La paye d'un Serdar. — Les environs de Kussan. — La forêt de Chevech. — Le gibier. — Roouzè-Nak. — Gorian. — Chékivan-Mimizak. — Réception préparée par Yar-Méhémed-Khan.

Turokh. — 29 mai. — 2 farsangs, trois heures de marche par un chemin uni et facile. Nous nous mîmes en route aussitôt après l'arrivée de Hassan, et trois heures après, nous campâmes dans des ruines au milieu desquelles s'élève un grand édifice carré, construit en briques cuites et en assez bon état, recouvrant le tombeau d'un saint personnage. Un petit ruisseau, roulant des paillettes d'or, coule tout à côté et fait tourner un moulin. Un village de peu d'importance s'élève à dix minutes de cet endroit, mais on n'y trouve aucune provision. Je rencontrai là Dine-Méhémed-Khan, cousin germain du chef du Hérat, et commandant supérieur des Afghans au service d'Assaf-Doou-let ; je n'eus que le temps d'échanger avec lui quelques paroles de politesse. Depuis le matin, le vent

du sud soufflait avec violence et soulevait des tourbillons de poussière qui nous incommodaient beaucoup, le temps était lourd et l'atmosphère étouffante : quatre heures avant le coucher du soleil, une violente secousse de tremblement de terre se fit sentir. Hassan-Obérèh en conclut que nous occupions un lieu de mauvais augure, et nous décampâmes aussitôt.

Sing-Best.— 30 mai.— 4 farsangs, huit heures de chemin, la plus grande partie par une route ondulée, montueuse, coupée, mais pourtant facile. Cette fois-ci peu m'importait de voyager la nuit, parce que, étendu de toute ma longueur dans ma litière comme je l'étais, je pouvais reposer et même dormir, chose qui m'était impossible à cheval. Partout où l'on rencontrera des chameaux comme moyens de locomotion; j'engage à s'en servir de préférence aux chevaux ou aux mulets : on marche un peu plus lentement, il est vrai, mais avec beaucoup moins de fatigue [1]. Il y a bien dans leur usage quelques désagréments, celui par exemple d'avoir tantôt la tête, tantôt les pieds en bas, quand le chemin est montueux, et encore celui de sentir les émanations fétides qui s'échappent de la bouche du chameau et que le vent vous apporte quand il souffle de face ; mais on s'habitue promptement au premier, et on peut se préserver du second en s'attachant un mouchoir sous le nez.

Sing-Best est un caravansérail-châh qu'Assaf-Doou-

[1] Si l'on entreprenait une autre campagne en Asie et que l'on s'éloignât des côtes, on s'apercevrait facilement des avantages des transports à dos de chameau, surtout pour les malades et les blessés. — L.

let a donné à un prince afghan-sudozéhi, nommé Méhémed-Youssouf, pour en faire son habitation particulière et celle de ses gens, de sorte qu'il n'y a là aucun moyen d'abri pour les voyageurs; ils doivent camper en plein air, hiver comme été. A dix minutes, et à gauche de ce caravansérail, se trouvent les ruines d'une ancienne ville que le Châh-Zadèh [1] faisait déblayer depuis deux ou trois ans par les émigrants d'Hérat qui venaient le rejoindre : aujourd'hui il y a auprès de ces ruines une bourgade assez peuplée. Le prince Méhémed-Youssouf est bien placé à Sing-Best pour s'arrondir grâce aux avanies qu'il fait subir aux voyageurs. Chargé par Assaf-Dooulet de surveiller les caravanes, et surtout d'empêcher les femmes afghanes et parsivanes, établies à Meched depuis quelques années, de retourner à Hérat, parce qu'on sait bien que les hommes n'émigreront pas sans elles, Méhémed-Youssouf tirait parti de cet ordre à son profit. Il renvoyait à Meched celles qui ne consentaient pas à lui faire un présent pour obtenir la permission de franchir la frontière, tandis qu'il laissait passer sans difficulté celles qui satisfaisaient aux exigences de sa cupidité. Les cinq femmes voyageant avec notre caravane obtinrent de lui un laisser-passer, moyennant rétribution; mais, au moment de nous mettre en route, les gens du prince nous arrêtèrent au passage, et exigèrent que

[1] Le Châh-Zadèh-Méhémed-Youssouf, le gouverneur actuel d'Hérat est, par son éducation et son caractère, bien supérieur à tous les princes de la famille Kamrâne. On le respectait fort à Hérat, et les officiers de la Mission le tenaient en grande estime.—L.

ces femmes leur payassent une nouvelle rétribution pour eux-mêmes : elles s'y refusèrent obstinément, et deux heures se passèrent à parlementer sans succès. A la fin la patience m'échappa, et après avoir exhibé la lettre de recommandation que je tenais de Méhémed-Weli-Khan, je rossai les malencontreux réclamants et les menaçai en même temps d'écrire à Meched pour dévoiler leur conduite vénale à Assaf-Dooulet. Ils devinrent dès lors souples comme des gants, et se retirèrent à distance respectueuse, dans la crainte d'une deuxième bastonnade. Je profitai de leur consternation pour faire prendre la tête de la colonne à mon chameau, tous les autres se rangèrent à la file derrière moi, et nous défilâmes victorieusement devant nos tyrans battus, peu contents et n'osant cependant pas souffler mot.

Hèdirèh. — 31 mai. — 6 farsangs, dix heures de parcours, les trois premières par une bonne route en plaine. Ce n'est qu'en arrivant au lieu appelé Tchek-Ab que le chemin est un peu ondulé. Nous nous arrêtâmes quelques heures, près d'une masure en pierre inhabitable, qu'on a décorée du titre pompeux de caravansérail, et qui sert d'asile, pendant les mauvais temps, aux ânes sauvages (onagres) qui abondent dans les environs. On trouve aussi dans cette contrée, en grande quantité, une variété de perdrix appelées en persan *siah-sinèh* (poitrine noire), nom qui leur vient de ce que leur col et leur ventre sont garnis de plumes noires : la couleur de celles du reste de leur corps tire sur le jaune tendre. La chair de ces oiseaux est coriace et sans saveur, et il faut les faire bouillir pour

pouvoir les manger. Ces perdrix se rassemblent par myriades, à Tchek-Ab, dans le lit desséché d'une ancienne rivière en tout semblable à celui que nous traversâmes trois heures avant d'arriver à Meched; comme dans cet endroit, il n'y a plus qu'un mince filet d'eau qui court au milieu. A dix heures du matin, nous chargeâmes de nouveau et nous allâmes coucher au caravansérail presque ruiné et inhabité d'Hèdirèh, où l'on arrive à travers des montagnes, sur le versant oriental desquelles ce caravansérail est placé. L'eau d'une petite source coule à côté : quelques bergers se tiennent aux environs, mais ils possèdent à peine les provisions nécessaires à leur propre nourriture et ne peuvent rien vendre aux voyageurs. On ne trouve aucun village près d'Hèdirèh.

Mahmoud-Abad.—1er juin.—8 farsangs, treize heures de marche, dans une plaine unie dont la première partie est sablonneuse et solide, la seconde argileuse, et facilement défoncée par les pluies. Cette plaine est déserte; pourtant il y a de chaque côté de la route beaucoup de ruines, traversées par des cours d'eau, qui dénotent sa fertilité passée. Ces ruines proviennent de nombreux villages ruinés et dépeuplés par les Turkomans et les Hézarèhs, tribu de nomades campée sur les bords du Mourgâbh. A deux farsangs d'Hèdirèh, on rencontre l'ab-ambar d'Haouz-Bibi, où nous nous arrêtâmes deux heures pour laisser reposer les chameaux; puis, six farsangs plus loin, nous campâmes près de Mahmoud-Abad, gros bourg fortifié, enceint d'une double muraille protégée par un large et profond fossé et par deux pièces de canon du

calibre de quatre. Cette localité est située à gauche de la route, sur une éminence à laquelle on n'arrive qu'en traversant une petite rivière fangeuse qui baigne ses pieds. C'est une excellente position militaire. De l'autre côté, et vis-à-vis Mahmoud-Abad, la plaine est recouverte d'immenses ruines s'étendant aussi sur un monticule qui paraît avoir été fortifié. Les Persans m'ont assuré qu'il y avait là, anciennement, une grande et populeuse cité du nom de Linguer, laquelle fut détruite par Timour-Leng. Sur la route même, il y a un bâtiment carré, assez vaste et d'une belle apparence, où reposent les cendres d'un Iman, neveu de l'Iman Réza de Meched; c'est un lieu très-vénéré de tous les gens des environs. Le tombeau n'a rien de remarquable; il occupe le centre de l'édifice, dans le pourtour extérieur duquel on a pratiqué des petites cases pour abriter les voyageurs. Un vieux derviche sédentaire fait les honneurs de ce saint lieu : il passe pour recevoir de toutes les mains; d'abord de celles des caravaniers qui se reposent près du tombeau et lui achètent fort cher des provisions qu'il tient en réserve, puis des mains des Turkomans et des Hézarèhs, dont il est l'espion, et qui viennent s'embusquer près de là pour attendre le passage de ceux dont l'arrivée leur a été signalée, s'en emparer, et aller les vendre aux Uzbeks. En suivant une ligne presque droite, partant de Mahmoud-Abad et se prolongeant au sud-ouest, on trouve trois districts très-fertiles, qui fournissent un très-beau revenu au gouverneur général du Khorassan. Le premier, dont le chef-lieu est situé à quatre farsangs de Mahmoud-Abad, se nomme Chehr-

Noh, la ville neuve. Ce district est habité par deux mille familles de Hézarèhs, ayant récemment émigré du Hérat en Perse. Ces Hézarèhs ont planté leurs tentes au pied des montagnes, où se trouvent de bons pâturages qui servent à l'élève d'une grande quantité d'excellents chevaux avec lesquels ils payent l'impôt au gouvernement. Chehr-Noh est taxé à cinquante chevaux par an; certains de ces animaux valent jusqu'à 160 à 200 tomans, et nul n'est reçu s'il n'est estimé au moins 25 tomans. Ces Hézarèhs doivent en outre tenir en tout temps mille cavaliers armés et montés à la disposition du gouverneur général, et être prêts à entrer en campagne à la première réquisition.

Le second de ces districts est celui de Teurbet-Ishak-Khan; la ville qui porte ce nom renferme trois mille maisons habitées par des Persans de la belliqueuse tribu des Garaïs. La cité est entourée de murs et de fossés; elle a des bazars découverts, des mosquées, des caravansérails, et plus de deux cents villages dépendent du district dont elle est le chef-lieu. Ils produisent beaucoup d'opium, de soie, de tabac et de fruits.

A seize farsangs au delà de Teurbet-Ishak-Khan se trouve le district de Turchiz; la ville renferme deux mille maisons enceintes de murailles et de fossés; sa population est persane, mais il y a peu de villages qui en dépendent: ils sont remplacés par des nomades Béloutches, au nombre de huit mille tentes environ, qui élèvent des troupeaux. Les autres produits du pays sont les mêmes qu'à Teurbet-Ishak-Khan, mais en bien moindre quantité.

Teurbet-Cheikh-Djam.— 2 juin.— 4 farsangs, sept

heures de marche en plaine par une très-bonne route. Cette petite ville, de huit cents maisons environ, est le chef-lieu d'un district situé sur l'extrême frontière, du côté du Hérat. Elle est fermée par une muraille en terre sans fossé, autour de laquelle s'étendent des jardins et des cultures assez considérables; deux mille trois cents tentes d'Iliates sont élevées près des montagnes situées à deux farsangs au sud de Teurbet, et l'impôt que ces gens-là payent au gouvernement est le même que celui des Hézarèhs de Chehr-Noh. La dernière partie du nom de cette ville lui vient du fameux poëte Djami, l'auteur du *Béharistàne*, qui vivait au XV[e] siècle de notre ère, et avait une grande réputation de sainteté et de science théologique. L'on accourt encore aujourd'hui de toutes parts en pèlerinage vers le tombeau de ce personnage, qui a la réputation de faire des miracles, surtout celui de rendre fécondes les femmes stériles. On trouve un caravansérail-châh en dehors de Teurbet-Cheikh-Djam.

Kariz.—3 juin.—9 farsangs, treize heures de parcours en plaine; route unie, sablonneuse et solide. Après les quatre premières farsangs, on arrive aux ruines du village d'Abbas-Abad, situées à côté d'un caravansérail-châh près duquel coule un filet d'eau; après cinq autres farsangs, on trouve Kariz, petit village de soixante maisons, fermé par une muraille, où il n'y a place ni pour les voyageurs, ni pour les bêtes de somme. Nous campâmes à dix minutes en deçà, près d'un caravansérail-châh en partie ruiné, bâti à côté d'un ancien village également en ruine qui avait été construit sur une éminence très-élevée de terres rap-

portées. Les melons de cette localité avaient anciennement la réputation d'être les meilleurs de l'Asie, et on les réservait pour les cours de Téhéran, de Kaboul et de Delhi ; mais ce village ayant été détruit et dépeuplé, vers la fin du siècle dernier, les melons cessèrent d'y être cultivés et la graine s'en perdit ou dégénéra dans d'autres terrains. Depuis quatre ans, Kariz a été repeuplé par des Hézarèhs qui cherchent à réhabiliter la réputation des melons de Kariz, mais ils auront de la peine, si j'en juge par deux de ces fruits que j'ai mangés et qui ne valaient absolument rien. Ce village est le dernier appartenant à la Perse que l'on trouve du côté du Hérat; d'immenses ruines l'environnent et dénotent un pays antérieurement très-peuplé. Le vent violent dont nous avions eu tant à souffrir depuis Téhéran jusqu'à Meched avait redoublé d'intensité depuis que nous avions quitté cette dernière ville ; il soufflait presque toujours du nord-ouest et durait habituellement du lever au coucher du soleil ; rarement il soufflait la nuit. Moins chaud que le simoun, il était presque aussi fatigant et provoquait une fièvre lente avec de grands maux de tête. On aurait de la peine à se figurer l'immense quantité de gibier qu'on voit depuis Hèdirèh jusqu'à Kariz ; mais c'est surtout près de Mahmoud-Abad qu'il est plus abondant : les daims y paissent par troupeaux de plusieurs centaines, à une distance très-rapprochée les uns des autres ; ils ne s'effrayent guère à l'approche des voyageurs et sont souvent à portée de fusil. Il n'en est pas de même des onagres, aussi abondants qu'eux, mais beaucoup plus sauvages.

Ces animaux fuient au moindre bruit, et avec une vitesse dont on les croirait difficilement capables; un seul chasseur a de la peine à s'emparer d'eux quand ils ne sont que blessés, car ils ruent, mordent et opposent une résistance incroyable. Leur chair est plus délicate que celle du bœuf d'Asie, et les Afghans en sont très-friands. On trouve aussi dans ces plaines toutes les variétés de perdrix, sans en excepter le francolin. Quelques tigres royaux s'y montrent encore de loin en loin, mais la panthère, l'hyène, le sanglier, le loup, le chacal et le renard y sont très-communs.

Kussan.— 4 juin.— 5 farsangs, neuf heures de marche en plaine, par une route unie et facile. — Après avoir franchi les trois premières farsangs, on arrive à Kiaffir-Kalèh (la forteresse de l'infidèle,) fort en ruine, situé sur une éminence très-élevée de terres rapportées; à côté de ce fort, on en trouve un autre plus récemment construit, mais également abandonné. Tout auprès est un caravansérail-châh, à moitié ruiné, l'un des plus beaux qu'il y ait en Perse. On voyait autrefois des monuments semblables, de deux en deux farsangs, sur la route de Meched à Hérat, mais la plupart ont disparu, et leurs fondations seules sont visibles. Kiaffir-Kalèh rappelle deux événements mémorables : la destruction par le froid, en 1752, de l'armée d'Ahmed-Châh Sudozéhi, et la bataille livrée, il y a trente ans, par Hassan-Ali-Mirza, gouverneur général du Khorassan et fils de Feth-Ali, Châh de Perse, contre Fethi-Khan, grand vézir du Châh-Mahmoud, roi des Afghans. Je m'abstiendrai de relater ici ces deux évé-

nements, dont on trouvera les détails dans les ***Documents destinés à servir à l'histoire des Afghans.***

Kussan, premier gîte dans le Hérat, est situé à deux farsangs au delà de Kiaffir-Kalèh. Nous campâmes à quinze minutes de cette forteresse, sur les bords de la rivière Héri-Roud, la seule à laquelle on puisse donner le nom de rivière parmi les ruisseaux que je venais de traverser depuis Kermanchâh. Les eaux claires et limpides du Héri sont apéritives et de bon goût, mais très-peu poissonneuses. Le cours de cette rivière n'est pas toujours bien indiqué sur les cartes. Le Héri-Roud qui remonte jusqu'au centre de la Paropamisade, à plusieurs lieues au-dessus de Ser-Djinguel, est d'abord très-considérable, il s'augmente jusqu'à Obèh de nombreux torrents, tous descendant des montagnes qui le bordent au nord et au sud. A partir de là, il va toujours en diminuant, par l'effet des coupures pratiquées dans ses berges, pour en tirer l'eau nécessaire aux irrigations des cultures et des prairies. Après avoir dépassé Hérat, ce courant d'eau reçoit encore divers ruisseaux assez considérables; au-dessous de Kussan, en entrant sur le territoire persan, il se divise en deux branches, dont la plus faible va du côté de Meched; l'autre, quatre fois plus considérable que celle-ci, coule sans aucune utilité jusqu'auprès de Ser-Akhs, où elle se perd dans les steppes. Les plaines que le Héri traverse et qu'il pourrait arroser sont loin d'être stériles, mais tous ceux qui essayent de s'y établir sont enlevés par les Turkomans ou les Hézarèhs; il s'ensuit que le pays est devenu désert. Les habitants de ces contrées m'ont

affirmé qu'il n'y a pas plus de quatre-vingts ans le Héri-Roud, au lieu de descendre au nord-ouest, se recourbait brusquement vers le nord après avoir dépassé Kussan, et allait se perdre dans le Mourgàbh. Il est permis d'ajouter foi à cette assertion, car le même détournement s'est produit, dans l'Asie centrale, pour beaucoup d'autres rivières ; non par suite d'accidents naturels, mais d'un travail fait par des tribus entières qui, quittant un emplacement, détournent le cours de l'eau pour la faire passer dans leur nouvel établissement. Les lits larges et profonds des rivières qu'on trouve desséchés dans tout le Khorassan n'ont pas d'autre cause ; c'est ce que prouvent les sanglantes guerres qui ont eu lieu, et éclatent encore aujourd'hui, entre les diverses tribus de ces contrées en conséquence du détournement des eaux par l'une d'elles. Effectivement, il n'y a pas à compter sur les pluies pour alimenter les terres, car elles sont rares et tombent seulement en hiver et au commencement du printemps; enlever l'eau d'un campement, c'est donc lui ôter tous ses moyens d'existence, parce que les cultures se dessèchent et ne produisent plus de grains. Les prairies subissent le même sort; les bestiaux, privés de nourriture périssent aussitôt; les arbres finissent eux-mêmes par mourir, et cela cause la ruine de la tribu. C'est à tort que quelques géographes ont pensé que le Héri-Roud devait couler anciennement au sud et se perdre dans le lac du Sistan. Ce qui leur aura fait commettre cette erreur, c'est qu'une petite rivière, descendant aussi de la Paropamisade, portant dans la dernière partie de son cours le nom

de Herroud-Roud, et souvent, par corruption, celui de Héri-Roud, coule entre le Khachek-Roud et les montagnes, jusqu'au lac du Sistan. Mais les deux rivières ne se confondent point, quoique à leur naissance elles soient très-rapprochées l'une de l'autre : du reste, la chaîne de montagnes qui borne au sud les plaines et les vallées par où passe le Héri-Roud s'oppose à ce qu'il prenne sa direction de ce côté [1].

La ville de Kussan n'est plus aujourd'hui qu'une vaste ruine : on n'y compte pas plus de quatre cents maisons habitées. Sa muraille d'enceinte est ouverte sur plusieurs points, et son aspect est d'accord avec la tradition qui veut que cette ville ait été maintes fois détruite et réédifiée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les matériaux dont se compose la citadelle indiquent une grande antiquité : les briques cuites qu'on y voit sont d'un grain fin et passées à l'état de pierre, telles qu'on en rencontre dans les constructions de tant de villes des premiers âges. Cette citadelle est entourée d'un fossé large, profond, en très-bon état, et constamment rempli d'eau; ses fondations, et la plupart des

[1] Mes observations sont d'accord avec cette assertion. Il ne m'a cependant point été possible de suivre jusqu'à une certaine distance le cours du Héri-Roud. Le colonel Edward Sanders, assisté par sir Richmond Shakespear et le capitaine North, a levé les plans de la vallée de Hérat et du pays avoisinant Hérat et Kandahar. Feu le capitaine Edward Conolly a aussi publié quelques documents géographiques sur son voyage de Hérat à Girishk par la voie du Sistan, dans le *Journal Asiatique* du Bengale en 1841. — On trouve aussi une description très-exacte de la route entre Kandahar et Hérat dans le journal d'Arthur Conolly, publié en 1834. — L.

portes sont en pierres de taille dont les surfaces ont été tellement frottées et usées, qu'elles dénotent plus de trente siècles d'existence. La garnison de la place se compose de cent cinquante serbas hératiens, commandés par le Serdar Dad-Khan, cousin de Yar-Méhémed-Khan, souverain du Hérat. Ce Serdar, gouverneur du district, tient du gouvernement Kussan à ferme, ce qui le porte à une foule d'exactions dont ses subordonnés se plaignent beaucoup. Outre l'impôt sur les cultures, il prélève encore le droit de badj sur les caravanes, ce qu'il fait avec la plus grande rigueur, afin d'augmenter ses émoluments, qui ne sont, m'a-t-on dit, que de trente tomans, soit 360 francs par an. En Perse, les Européens sont exempts de ce droit, mais ici on n'a pas tant d'égards, et il me fallut l'acquitter. Il se perçoit à raison de quatre sahebkrans (1 fr. 20 c. l'un) pour un chameau chargé, deux sahebkrans pour un cheval ou un mulet, et un sahebkran pour un âne, aussi chargés. C'est dans la citadelle de Kussan qu'a été étouffé Châh-Kamrâne, le dernier prince Sudozéhi du Hérat[1].

[1] On m'avait dit que Châh-Kamrâne avait été tué dans la citadelle de Hérat, on le supposait du moins, car on avait trouvé son cadavre au pied de la tour dans laquelle il couchait habituellement; mais la version de M. Ferrier est probablement plus exacte. A l'époque où la Mission anglaise arriva, il n'était pas sorti de la citadelle depuis dix-huit mois : ce fut le docteur Login qui l'engagea à monter à cheval pour cause de santé, et, pendant notre séjour à Hérat, Châh-Kamrâne ne sortit jamais sans le prier de l'accompagner. Il donnait pour raison, lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne se produisait pas en public, que le vézir ne lui avait pas donné un costume assez brillant et une suite suffisante pour représenter. — L.

Si la ville de Kussan a l'aspect triste et désolé, il n'en est pas de même de ses alentours, qui sont des plus pittoresques. Les rives du Héri-Roud sont bordées, sur une longueur de plus de douze farsangs, d'arbres de haute futaie et de taillis, qu'on nomme la forêt de Chevech, du nom d'un petit village situé à deux farsangs est de Kussan, où elle prend naissance. Le tamarin domine là sur les autres espèces d'arbres, et il est aussi le plus commun dans toute l'Asie centrale, surtout au bord des rivières. Tout indique que la partie de cette forêt qui s'étend dans un rayon de deux farsangs, de chaque côté de Kussan, a servi de réserve de chasse aux princes de Hérat, car le gibier se trouve rassemblé sur ce point d'une manière si prodigieuse, que, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on l'aperçoit par douzaines de têtes. Les lièvres, les perdrix grises et celles d'une très-petite espèce appelée en persan *tuyou*, sont les plus abondants ; on marche pour ainsi dire dessus. Après eux viennent les faisans, les coqs de bruyère, les siah-sinèhs, les sangliers, les daims, les onagres et les renards. Cette réunion exceptionnelle d'animaux sur ce lieu, y attire bon nombre de bêtes féroces qui trouvent là une nourriture abondante.

Kussan fait un commerce d'échanges avec Khaff-Rouye, ville persane située à 15 farsangs au sud-ouest, qui est défendue par une bonne citadelle construite par le Serdar Téhimouri-Kalech-Khan, tué sous es murs de Hérat par Châh-Kamrâne. Le neveu de ce Serdar, Dost-Mohammed-Khan, est aujourd'hui gou-

verneur du district au nom du Chàh de Perse. Khaff-Rouye est l'ancienne place appelée Ferhad.

Roouzè-Nak.—5 juin.—5 farsangs, huit heures de parcours en plaine, par une route unie et solide. Nous còtoyâmes d'abord la forêt de Chevech qui se termine à deux farsangs de Kussan. Chevech, qui indique l'extrême limite de cette forêt, est un tout petit village entouré d'une muraille et situé sur la pointe d'une espèce de promontoire dont la pointe, taillée à pic, plonge dans le Héri-Roud. Nous ne nous arrêtâmes point, et gagnâmes tout d'une traite le caravansérail-chàh ruiné de Roouzè-Nak : on n'y trouve aucune habitation à portée des voyageurs; les villages les plus rapprochés en sont encore distants de trois quarts d'heure. La place forte de Gorian est située à deux farsangs au sud de Roouzè-Nak et se distingue parfaitement de là à l'œil nu. Il ne lui reste plus que sa muraille d'enceinte, reliée par des tours, et son fossé pour la défendre, Yar-Méhémed-Khan ayant fait, en 1844, démolir sa citadelle afin de se rendre le Chàh de Perse favorable. Pour dissimuler aux yeux des Afghans la concession qu'il faisait à son puissant voisin, Yar-Méhémed leur a déclaré qu'il n'agissait ainsi que pour s'épargner des embarras en temps de guerre. Un trop grand nombre de villes à défendre disséminant ses forces, il trouvait préférable, leur dit-il, de les concentrer à l'avenir, quand il y aurait lieu, dans la seule place de Hérat dont il conserverait les fortifications, et dans laquelle il pourrait braver toutes les attaques. Les environs de Gorian sont couverts de beaux et riches villages, formant un district nommé Barnabat,

qui alimente en partie la population de Hérat. On désigne généralement en Europe la ville de Gorian comme étant l'ancienne Foucheng : il est possible, et je crois en effet, qu'elle lui a succédé, mais Gorian n'occupe pas l'emplacement même de Foucheng; cette dernière ville existait dans l'endroit où se trouve un village du même nom, situé à mi-chemin entre Gorian et Hérat, en inclinant un peu au sud.

Chékivan-Mimizak.—6 juin.—4 farsangs, six heures de chemin par une bonne route de sable et de gravier. Ce gîte se compose de deux localités qui se joignent ; elles sont enceintes de murailles et de fossés, et renferment chacune près de cent maisons. J'appris là que l'on connaissait depuis plusieurs jours déjà à Hérat la nouvelle de mon arrivée et que l'on s'y occupait beaucoup de moi. Les Hératiens, pour qui tout Européen est un Anglais, ne se rappelaient point, sans éprouver un certain plaisir, l'abondance d'argent que ces derniers avaient répandus dans leur ville de 1839 à 1841, et le peuple désirait vivement leur retour[1]. Yar-Méhémed-Khan était peut-être dans les mêmes sentiments, parce qu'à défaut des sympathies du Châh de Perse, il sentait la nécessité de s'appuyer de nouveau sur le gouvernement britannique des Indes. Quoi qu'il en soit, l'on m'annonça que ce prince me

[1] Sans aucun doute, tout le monde, à peu d'exceptions près, se rappelait avec satisfaction quelles sommes considérables les Anglais avaient dépensées dans ce pays, mais il y avait aussi un très-grand nombre de personnes, j'en suis certain, qui avaient gardé un souvenir reconnaissant des autres faveurs qu'on leur avait accordées en temps et lieu. — L.

préparait une magnifique réception, parce qu'ayant su que j'étais allé visiter Assaf-Dooulet en uniforme, il me tenait pour un personnage éminent : plusieurs bataillons avaient reçu l'ordre de se tenir prêts pour aller à ma rencontre, et quelques chefs Afghans devaient aussi venir me complimenter à une demi-farsang de la ville. Cette nouvelle me contraria singulièrement, car je n'étais point en position de recevoir de tels honneurs, qui d'ailleurs coûtent toujours fort cher en Asie. De plus, c'était laisser croire que j'arrivais dans le pays avec une mission diplomatique secrète. Comment, en outre, faire mon entrée dans la ville, au milieu d'une semblable escorte, juché sur un chameau, avec un seul domestique et un aussi mince équipage que le mien? Ma position était très-embarrassante, et, pour me soustraire aux honneurs qui m'attendaient, je priai mon serbâne, Hassan-Obèrèh, de devancer l'heure de son départ, afin qu'arrivant à Hérat à la pointe du jour, les troupes ne fussent pas encore sur pied. Hassan se fit beaucoup prier, car il avait reçu l'ordre de n'arriver qu'à dix heures, et il ne pouvait renoncer sans peine à la part d'honneur qu'il espérait retirer lui-même de la réception qu'on me préparait. Il finit cependant par céder, et nous partîmes à l'heure accoutumée.

CHAPITRE XI.

Hérat.—Réception matinale.— L'officier de garde.—Le Sertip La'l-Méhémed-Khan. — Son audace au siége de Hérat. — L'auteur est logé dans la maison de ce militaire. — Ordres donnés par Yar-Méhémed. — Visite des docteurs. — Leur manière de guérir. — Le cyanure de mercure. — Les Bayadères et la coupe de vin. — Visite à Yar-Méhémed-Khan. — Réception faite à M. Ferrier.—Insistance du Khan à le prendre pour un Anglais. — Résultat de la conférence. — Politique de Méhémed avec les Anglais.—Portrait de ce prince. — Travaux du génie du Khan pendant le siége de Hérat. — Les confidents de Yar-Méhémed. — Sa puissance.— La protection qu'il accorde aux Eïmaks. — Résultats probables de cette manière de faire. — La justice administrative du Vézir. — Sécurité des routes publiques. — Les taxes de la ville de Hérat. — Mesures prises pour la sûreté personnelle du Khan.—Son origine et son avénement au pouvoir.— Son fils Séyid-Méhémed-Khan. — Les compétiteurs au trône du Vézir. — Mirza-Nedjef-Khan. — Les autres Serdars.

Hérat.—8 juin.— 6 farsangs, neuf heures et demie de parcours par une route unie et facile, reposant sur un fond de sable et de gravier. Quatre heures avant d'arriver à Hérat on commence à voir, à gauche, au pied des montagnes, sans interruption jusqu'à la ville, des ruines immenses, des restes d'édifices et des tombeaux, des jardins et une très-grande quantité d'arbres pins.

Ce que j'avais désiré arriva : nous étions avant le jour dans le faubourg de la ville appelé Mussella-Et-Thallèh-Bengui, et nous y attendîmes les premières lueurs du crépuscule dans les ruines d'une magnifique

mosquée. Dès que le jour parut, nous rechargeâmes nos chameaux, et, après avoir traversé une rue bordée de quelques maisons délabrées et ruinées en 1838 par les Persans, nous débouchâmes sur une vaste esplanade. Hérat nous apparut subitement avec sa muraille trouée par les boulets et ses tours démantelées. A la faveur de mon habit afghan, je franchis la porte de la ville, étendu dans ma litière, sans être reconnu; en voyant une caravane arriver sitôt, l'officier de service parut un peu surpris, et demanda à Hassan s'il m'avait laissé bien loin derrière lui; pour toute réponse, le serbâne m'indiqua du doigt, juché sur mon chameau. A mon aspect, le guerrier hératien resta confondu, puis il se lamenta d'une façon déplorable. « Grand Dieu! disait-il, je suis un homme per-« du; notre très-haut et très-excellent Vézir va me « faire couper le col. Ma consigne était d'envoyer un « naïb (lieutenant) à deux heures de la ville, pour « prévenir ce Frengui de différer son entrée jusqu'à « ce qu'une constellation heureuse eût été observée « dans le ciel, et je devais faire tirer un coup de canon « pour annoncer son approche. Dans l'ignorance où « j'étais de son arrivée matinale, je n'ai fait ni l'un ni « l'autre; je suis un homme perdu! » Ce malheureux se désespérait au point d'attendrir un rocher. Je tâchai de le rassurer, en lui promettant d'intervenir en sa faveur près de Yar-Méhémed-Khan. Alors il se calma un peu et se hâta de faire mettre le feu à la pièce, remplissant ainsi au moins une partie de ses instructions: puis il dépêcha des serbas dans toutes les directions afin de donner l'alerte, et me retint

plus de vingt minutes à la porte, pour m'empêcher d'aller descendre au caravansérail, ainsi que j'en témoignais le désir. Je profitai d'un moment où il s'absenta pour reprendre ma course, mais les chameaux vont lentement dans les villes, et avant d'avoir fait cinq cents pas, je voyais déjà les serbas, prévenus à la hâte, accourir de toutes parts dans une tenue tant soit peu négligée, mais que mon arrivée hâtive excusait sans doute suffisamment à leurs yeux. L'un d'eux n'avait passé que sa robe par-dessus sa chemise courte; du reste, il ne paraissait pas s'inquiéter le moins du monde de la légèreté de sa tenue, et tirant mon chameau par sa longe, il s'égosillait pour lui faire faire place au milieu de la cohue de mon escorte, laquelle, avant que je fusse parvenu dans les bazars, se composait déjà de trois à quatre cents serbas. Des officiers de divers grades m'abordèrent successivement et me complimentèrent; puis, après m'avoir promené à peu près dans toute la ville, ils me conduisirent dans un logis qui m'avait été préparé chez le Sertip La'l-Méhémed-Khan, par ordre du Vézir. (Vézir-Saheb est le seul titre que prenne Yar-Méhémed-Khan, chef indépendant du Hérat.)

Le Sertip La'l-Méhémed-Khan, Kandaharien d'origine, était de la même tribu, Ali-Kiouzéhi, que Yar-Méhémed-Khan, et sa famille était depuis longtemps attachée à celle de ce prince. Le père du Sertip avait été maître des cérémonies d'Abdullah-Khan, ancien gouverneur du Kachmir et père du Vézir-Saheb. La fidélité que cette famille garda toujours à ceux qu'elle servit décida Yar-Méhémed à s'attacher le Sertip, et il

finit par lui confier les trois ou quatre principaux emplois de son gouvernement, parmi lesquels ceux de *Kalèh-Beghi* et de *Mir-Cheb* (commandant de la place et principal inspecteur de la police) qui, à Hérat, assument une grande responsabilité. Cependant il était arrivé une fois au Vezir de douter de la fidélité de son lieutenant ; ce fut en 1838, quand Méhémed-Chàh assiégea Hérat : mais comme la défection du Sertip n'était qu'un bruit de bazar, Yar-Méhémed-Khan lui écrivit pour lui demander des explications à cet égard. Le Kalèh-Beghi lui fit dire qu'il ne pouvait répondre à cette lettre que par des actes, et qu'il priait le Vézir de le dispenser de se présenter à la cour jusqu'à ce que sa conduite eût clairement indiqué quelles étaient ses intentions. Dans la soirée du même jour ce chef se signala par une action des plus audacieuses. La place était alors investie depuis quelques jours par les troupes persanes, et les bataillons Chaghaghis, commandés par le Sertip Hadji-Khan, bloquaient la porte de Meched : suivant leur coutume, ils se gardaient fort mal, et La'l-Méhémed-Khan le sachant, fit, à la nuit tombante, passer dans leur tranchée, une centaine de ses gens sans armes, qui se disant transfuges, réclamèrent l'hospitalité des soldats persans. Vers le milieu de la nuit, lorsque ceux-ci furent endormis, et à un signal parti du dehors, ces Afghans se jetèrent sur les faisceaux de fusils dont ils s'emparèrent, et se précipitèrent, la bayonnette en avant, sur les assiégeants. La'l-Méhémed-Khan fit en même temps irruption dans la tranchée, à la tête de deux cents serbas, et mit les Persans en complète

déroute ; il leur tua trois cent soixante hommes, s'empara d'un capitaine d'artillerie et de deux canons qu'il ramena avec lui dans la ville [1]. Ce fait d'armes, la bravoure et la fidélité dont il donna des preuves pendant le reste du siége, lui valurent la confiance sans limites de Yar-Méhémed-Khan, et il est aujourd'hui son bras droit. Ses frères, l'un est colonel et les deux autres capitaines, partagent la faveur dont il jouit près du Vézir-Saheb.

C'était me faire beaucoup d'honneur que de me loger chez un tel personnage ; mais le Vézir-Saheb, en me plaçant chez lui, avait eu beaucoup moins pour but de rehausser ma considération que d'être édifié

[1] Quoique le Sertip La'l-Méhémed eût montré beaucoup de courage pendant le siége, c'est à la valeur de Pottinger que les habitants de Hérat durent le succès de la sortie pendant laquelle ils s'emparèrent d'un canon persan dans les tranchées. Le second canon fut pris dans une autre occasion.

Pottinger était aussi remarquable par l'ingénuité avec laquelle il avouait ses erreurs, que par la modestie avec laquelle il faisait allusion à ses services. Quoiqu'il eut fidèlement mandé à son gouvernement qu'il avait jeté hors de chez lui, a coups de pieds, le père de Yar-Méhémed qui l'avait appelé menteur, circonstance qui le fit déclarer par lord Auckland impropre à représenter l'Angleterre a Hérat, il n'avait point mentionné la manière courageuse avec laquelle il avait repoussé les Persans pendant le dernier assaut, au moment où la ville était presque tombée en leur pouvoir. Ce fut seulement sous le gouvernement de d'Arcy Todd, après le départ de Pottinger, que l'on reconnut quel homme valeureux, quel soldat sans peur il avait été. Son successeur eut donc à remplir le devoir, ce qui lui fut, du reste, très-agréable, de révéler ses actions d'éclat à son pays.

Pottinger était un de ces hommes qui ne brillent pas extérieurement et dont les écrits ne sont pas éloquents, mais dont les actes n'ont pas besoin de commentaires. — L.

sur les desseins qui m'avaient amenés à Hérat. En effet, que pouvais-je faire ou dire qui pût échapper à la surveillance du chef supérieur de la police et de ses employés? On avait d'abord eu l'intention de me loger dans la résidence royale de Tchahar-Bagh, située au centre de la ville; mais la crainte que j'y fusse trop libre et à portée de nouer quelque intrigue avec le dehors, avait fait abandonner le projet [1]. On me donna pour logement, dans la maison du Sertip, une petite chambre, située au premier étage et ouverte sur la cour seulement. Dans cette cour campaient, quand j'y arrivai, quinze serbas qui restèrent là pendant tout le temps que je demeurai chez La'l-Méhémed. Le sabre du Sertip avait été accroché à leurs fusils rangés en faisceaux pour me faire honneur. En voyant ces dispositions et le ton bienveillant avec lequel on me parlait, je crus d'abord que ce détachement n'avait été placé là que pour me faire honneur; mais à l'active surveillance dont je fus l'objet, je ne tardai pas à comprendre que je n'étais qu'un prisonnier honorablement traité. Je m'étais présenté à Hérat sous ma véritable qualité de Français, et je pensais avoir suffisamment prouvé ma nationalité en montrant les fermans que j'avais reçus de Méhémed-Châh, mais pourtant je n'étais pas cru : l'on persistait à me consi-

[1] Le Tchahar-Bagh avait été la résidence du Châh-Zadèh-Hadji-Firouzoud-din qui, pendant quelque temps, gouverna Hérat. Les bâtiments étaient dans un état de complet abandon, à l'arrivée de la Mission ; mais le major d'Arcy Todd les fit réparer et les maintint en bon état. Hadji-Firouzoud-din était le grand-père du Châh-Zadèh-Méhémed-Youssouf, gouverneur actuel de cette ville. — L.

dérer comme un Anglais chargé d'une mission secrète pour l'Afghanistan. J'avais beau protester contre cette étrange pensée, rien ne pouvait convaincre les Hératiens. Ils imaginaient que je voulais faire comme Eldred-Pottinger, quand il vint défendre la place contre les Persans; plusieurs mois se passèrent avant qu'il avouât son identité, et il se disait médecin musulman d'origine indienne[1]. Yar-Méhémed-Khan avait ordonné qu'on ne me perdît pas de vue un instant et qu'on lui rapportât toutes mes paroles : cependant il ne voulait pas que ma liberté fut trop restreinte, et, par son ordre, l'on me montra toujours beaucoup de déférence et d'égards. Des vivres m'étaient fournis en quantité raisonnable; je pouvais aller visiter sans escorte les lieux qui attiraient ma curiosité, de même que les grands de la principauté, mais non pas tous indistinctement. Je ne voyais que ceux dont le Vézir-Saheb ne redoutait pas l'opposition, et il n'était également permis qu'à ceux-ci de venir me visiter. Yar-Méhémed les y encourageait même, dans l'espoir que je laisserais percer dans la conversation quelques indications sur mes desseins secrets; mais, en dépit

[1] Pottinger, déguisé en musulman indien, habita pendant quelques jours dans un caravansérail à Hérat avant d'être reconnu pour un Européen. Je me rappelle qu'il me raconta avoir été, un certain jour, tandis qu'il marchait dans un bazar, touché au bras par un homme qui murmura à son oreille en langue hindoustanie : « Vous êtes Anglais! » et lorsqu'il se retourna, il reconnut Ekim-Méhémed-Hussein. Cet homme avait accompagné Arthur Conolly à Calcutta, et après avoir été élevé dans cette ville par les soins de M. Tytler, au collége médical, était revenu à Hérat pour pratiquer la médecine. Il offrit sur-le-champ ses services à Pottinger et se montra très-utile. — L.

des piéges que l'on me tendit, et des tentatives qui furent faites, je ne me départis point de la vérité que j'avais dite tout d'abord; je ne cessai de leur assurer que je me proposais de passer dans l'Inde pour chercher à m'y faire une position personnelle; j'eus beau le répéter, on ne me crut point, et, jusqu'au dernier moment, les Afghans restèrent persuadés que j'étais chargé d'une mission politique.

Le Sertip La'l-Méhémed-Khan, suivi de tout un état-major de mines rébarbatives, vint me faire sa première visite quelques heures après mon arrivée. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, au type tartare très-prononcé, mais ayant malgré cela une physionomie douce et bienveillante. Cette première entrevue se passa en compliments de part et d'autre, puis il se retira pour aller porter mes salutations au Vézir-Saheb et vaquer ensuite aux occupations de ses nombreuses charges. Cependant, avant de me quitter, il laissa près de moi son *mirza* (écrivain) et son frère le *sultan* (capitaine) Méhémed, pour empêcher, disait-il, que je ne prisse de l'ennui; mais son véritable but, en me faisant jouir de leur société, était de faire épier mes actions et mes paroles. Ils ne me laissèrent jamais seul une minute et m'accompagnèrent dans toutes mes sorties. A la visite du Sertip succéda celle de plusieurs seigneurs, puis arrivèrent les *Ekim-Bachis* (médecins), qui tiennent un rang élevé dans la hiérarchie sociale, à Hérat[1]. Parmi eux

[1] L'influence qu'a eue naturellement le Ekim-Saheb dans l'ambassade anglaise de Téhéran, et l'emploi de messieurs Jukes, Campbell, Mac Neil, Riach, Bell, Lord et autres médecins

étaient Mirza-Asker, Mirza-Méhémed-Hussein, Goulam-Kader-Khan et l'*Athar-Bachi* (chef des apothicaires), Agha-Hussein, l'ancien confident de Châh-Kamrâne. Comme à leurs yeux tout Européen est un médecin, la conversation ne cessa de rouler sur l'art qu'ils professaient, et il me fallut entendre bien des sottises. Ils voulaient tous individuellement me donner une haute opinion de leur savoir, et faisaient dans ce but des frais très-fatigants d'érudition afghane : ils avaient apporté avec eux une partie de leurs pharmacies, afin que je leur indiquasse l'emploi qu'il fallait faire de diverses préparations chimiques qu'on leur avait envoyées de l'Inde anglaise, et dont ils ne connaissaient pas les effets. Ces médecins s'étaient contenté jusque-là de les administrer à leurs malades à des doses progressives, jusqu'à ce qu'ils eussent à peu près reconnu les cas où ils pouvaient en faire l'application. Combien de malades avaient-ils tués avec un pareil système? Je n'osais vraiment pas le leur demander; mais Mirza-Asker combla la lacune, en me montrant un flacon de cyanure de mercure, et en me demandant quel diable de sel cela pouvait être : « Il n'a fait de bien à personne, me dit-il, car sur cent malades à peu près auxquels j'en ai donné, il n'y en a qu'un seul qu'il ait guéri, tous les autres sont morts. » Après la médecine, l'alchimie eut son tour, car un

dans différentes charges, a naturellement induit les chefs de la ville de Hérat à croire que les médecins occupaient dans les conseils des Anglais une place plus importante que celle qui leur est réellement assignée, et les Asiatiques attribuent la prospérité des Anglais à l'influence qu'ils leur supposent. — L.

grand nombre de ces fous dépensent tout ce qu'ils possèdent à rechercher la pierre philosophale : ils sont convaincus que les Anglais l'ont découverte, et n'attribuent qu'à cela la supériorité de leurs richesses. Ils croient aussi que les monnaies d'or d'Europe ne sont, dans le principe, que des jetons de fer frottés avec une certaine préparation, et déposés ensuite dans l'eau diabolique d'un puits ou d'une fontaine qui les métamorphose en l'or le plus pur. Les Ekim-Bachis m'adressèrent les supplications les plus vives pour que je les initiasse à notre secret ; mais je me bornai à leur faire un discours sur l'humanité, le droit des gens et l'économie politique, les assurant que c'était à cela et à nos idées d'ordre et de justice que nous devions l'abondance des biens qu'ils nous enviaient. Je dois dire qu'ils ne me crurent point et qu'ils conçurent la plus haute idée de mon talent diplomatique, admirant l'habileté avec laquelle j'avais su éluder leurs questions pressantes et répétées.

Les premières journées de mon séjour à Hérat se passèrent à faire et à recevoir des visites. J'avais demandé dès mon arrivée à aller présenter mes hommages à Yar-Méhémed-Khan, mais, sous le prétexte d'une indisposition qui n'existait pas, il retardait ma réception de jour en jour. En agissant ainsi, il espérait apprendre, avant de me voir, quel était le but de la mission politique dont il me supposait chargé, et mon obstination à me renfermer dans la première et seule version que j'eusse donnée depuis plusieurs jours, lui faisait penser que j'étais un homme très-rusé (*ziring*) et bien cuit (*busior poukhtè*).

Malgré tout cela, le Sertip chez lequel j'étais logé faisait tout son possible pour me faire supporter sans trop d'ennui ma demi-captivité; il venait souvent lui-même s'informer si ses serviteurs remplissaient convenablement ses ordres à mon égard; il déjeunait presque tous les jours avec moi. Sa conversation me fournissait toujours de précieux renseignements qui m'eûssent beaucoup servi si j'eusse été, ainsi qu'il le supposait, un diplomate déguisé. Quoique l'instruction du Sertip fût bornée, ses appréciations étaient habituellement justes et portaient le cachet d'un gros bon sens. Ses manières étaient affables et empreintes de bonhomie; je voyais qu'il désirait m'être agréable et voulait aussi se faire pardonner la nécessité dans laquelle il se trouvait de me faire surveiller. Son frère et son secrétaire sondaient souvent mes dispositions pour savoir si j'accepterais tel ou tel présent qu'il voulait me faire, mais comme j'étais bien convaincu que, malgré ses heureuses qualités, il ne me ferait un présent que dans l'esprit afghan, qui veut qu'on donne un œuf pour recevoir un bœuf, je repoussai toujours les insinuations qu'il me fit faire dans ce sens, et n'acceptai que son déjeuner, son dîner et quelques charges de melons qu'il m'envoyait de temps en temps. Je pouvais agir ainsi sans scrupule, sinon à titre d'hôte, du moins comme prisonnier. Je ne me départis jamais de ce système de réserve pendant tout le temps que je restai en Afghanistan : ne jamais recevoir, mais ne jamais donner; acheter moi-même tout ce dont j'avais besoin, en tâchant d'être constamment modéré dans mes dépenses, afin de ne pas exci-

ter la cupidité des Afghans, chez lesquels le sentiment dominant est un désir permanent de s'emparer du bien d'autrui.

Le Sertip venait aussi passer les soirées avec moi, et amenait des bayadères afghanes, dont les danses se prolongeaient assez avant dans la nuit. Une bande de musiciens accompagnait les bayadères, et la coupe de Bacchus circulait fréquemment parmi eux. Le Sertip pensait me faire un grand plaisir en m'offrant du vin, et paraissait très-étonné du peu de penchant que je montrais pour cette boisson, dont je m'abstenais autant que possible depuis que j'étais en pays musulman, et aussi afin d'éviter bien des tracas et des maladies que son usage occasionne dans ces contrées brûlantes[1]. La'l-

[1] Les Afghans de Hérat ne comprennent point que les chrétiens, à qui leur religion ne défend pas de boire, refusent quelquefois de le faire.

Quelque temps après notre arrivée à Hérat, à la suite d'un dîner à l'ambassade, par une nuit sombre, tandis que je traversais le jardin sans lanterne pour rentrer chez moi, je me heurtai contre la margelle (*houz*) d'un bassin plein à côté d'une fontaine qui avait été presque vidée ce jour-là pour être nettoyée. Je tombai d'une hauteur de huit pieds environ, et cette chute m'ébranla fort. Les habitants de Hérat se hâtèrent de dire que j'étais ivre, et cependant je pratique presque les usages d'une abstinence complète. Aussi ce fut cette pensée qui dicta les condoléances du Châh-Kamrâne et de sa famille, comme aussi de Yar-Méhémed et de son état-major. Nadjou-Khan, le *Topchi-Bachi*, qui était un buveur très-connu, désirait me faire avouer que j'avais bu un coup de trop (*kudrezeadah*), et ce fut seulement lorsque mes goûts furent bien connus, que je fus exempté de pareils soupçons d'intempérance. Un an après, je me rendais à la citadelle, chez le Roi. Je le trouvai buvant du vin de Chiraz,

Méhémed ne pouvait comprendre cette modération de la part d'un Européen, car je pus à peine vider deux coupes des produits vinicoles de Hérat, assez mauvais du reste. Les musulmans font consister la qualité des boissons spiritueuses bien plus dans leur force que dans leur bouquet et leur générosité, et c'est parce qu'ils ne comprennent pas qu'on puisse boire sans aller jusqu'à l'ivresse ; le vin n'a pour eux d'attrait qu'autant qu'il la donne plus promptement. Les Asiatiques m'ont paru, presque généralement, tenir fort peu compte des prescriptions du Koran à l'égard des liqueurs fermentées : en Perse surtout, dès qu'un homme a les moyens de satisfaire sa passion pour le vin, il ne manque pas de s'enivrer chaque nuit [1].

Le Sertip regrettait beaucoup d'être retenu par sa santé et il m'avouait que sans cela il ne manquerait pas de se conformer à l'usage général. D'après ce principe, il voulait me forcer à boire, espérant qu'une

et, quand il me vit assis, il ordonna à son Athar-Bachi de me verser du vin. Comme je touchais à peine du bout des lèvres à ce breuvage, le Châh me dit avec un clignement d'yeux : Ne craignez rien : il n'y a pas de houz ici. — L.

[1] Nul ne peut faire du vin à Hérat, pourtant il n'est pas complétement défendu d'en boire. Pour y être autorisé, il faut avoir un ordre du médecin constatant une maladie qui rende son usage nécessaire. Ce n'est pas là une des moindres ressources du revenu de ces derniers qui, par leur facilité, transforment la tolérance en un véritable abus. Yar Méhémed-Khan ne l'ignore point ; mais y trouvant son bénéfice, il ne fait rien pour réprimer les ivrognes. Le *Meï-Khanè* est un *apalthe* (monopole, espèce de contribution indirecte) que gère pour son compte le Sertip La'l-Méhémed-Khan et qui donne de très-grands profits.

fois ivre je lui dévoilerais plus facilement les projets cachés qu'il supposait à mon voyage en Afghanistan, et que rien n'avait pu m'arracher à jeun. A son grand désespoir, cependant, je résistai comme un homme dont le parti est fermement arrêté. Toutefois il ne se tint pas pour battu, et, la seconde nuit, il essaya de me vaincre par Vénus, n'ayant pu le faire par le vin.

Les Afghans aiment beaucoup la danse des *Alimèhs*, la musique et les chanteurs ; le Sertip avait recommandé aux femmes et aux musiciens qu'il avait fait venir de déployer pour moi toute leur science. Pourtant, malgré tout ce que firent ces dames, dans la première partie de leurs exercices, je restai froid et indifférent, car je ne trouvais pas beaucoup de charme à leur danse[1] qui me parut lourde et ennuyeuse. Cette chorégraphie se composait de marches ou traînées de pieds en avant et en arrière, de poses plus ou moins fatigantes, qu'accompagnaient des chants amoureux assez discordants. Leur musique cependant ne manquait ni d'harmonie, ni d'un certain mérite. Si ce n'eût été une espèce de petite viole qui ne rendait que des sons aigres et monotones, se reproduisant toujours sur le même ton, j'eusse entendu les autres instruments avec assez de plaisir. Le répertoire

[1] Je dirai en passant que, si les officiers européens de Kaboul et de Kandahar avaient eu le sentiment de leur responsabilité comme chrétiens anglais, et le désir de ne pas compromettre la dignité et l'honorabilité de leurs compatriotes, dans l'estime des peuples chez lesquels ils ont habité, et avec qui ils ont été mis en contact, nous aurions pu éviter, à Hérat, un chapitre humiliant dans l'histoire de l'Afghanistan. — L.

des musiciens était assez varié et se composait d'une vingtaine d'airs que j'aurais écoutés avec plus d'attention encore, s'ils n'eussent servi à accompagner les chants d'une dizaine d'hercules afghans qui s'égosillaient pour faire sortir de leur poitrine des sons tout à fait rauques, sans rhythme ni cadence : celui qui beugle le plus fort étant estimé par eux le meilleur chanteur. La'l-Méhémed était désespéré de voir que tout cela m'amusait si peu ; tout à coup il donna un ordre en langue *puchtou* (afghane), que je ne comprenais pas, et, vingt minutes après, je vis arriver une nouvelle bayadère, qui, suivant l'expression persane, « resplendissait comme la pleine lune. »

C'était une des créatures les plus parfaitement belles que j'eusse vues jusqu'alors. Elle fit son entrée avec un certain air de dignité, et vint s'incliner devant le Sertip et devant moi. Ceci fait, le cercle des spectateurs s'élargit, et la nouvelle venue commença une danse qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais déjà vu en Asie ; c'était tout ce qu'il pouvait y avoir de plus extraordinaire et de plus échevelé ; la malheureuse se disloquait les articulations pour arriver aux poses les plus passionnées. Joignant l'évolution des bras aux contorsions du corps, elle arriva peu à peu à ôter ses vêtements l'un après l'autre, et je crus un moment qu'elle allait bientôt se montrer dans le léger costume d'une insulaire de la Polynésie, mais heureusement elle garda son jupon ; le buste et les bras étaient complétement découverts. Sa danse devint alors d'une énergie frénétique, et ses gestes rendaient le délire amoureux avec une violence d'expression qui m'éton-

nait. Enfin elle parut énervée par l'effet du plaisir, ses poses devinrent languissantes et défaillantes, puis elle vint s'affaisser à nos pieds, hâletante et couverte de sueur. A cet instant, les autres danseuses s'emparèrent d'elle et la portèrent hors de notre vue. Ce fut alors seulement que j'examinai le Sertip : son exaltation fébrile était portée au dernier période ; je n'étais pas resté plus indifférent que lui devant la scène qui venait de se passer ; mais j'eus sur moi tout l'empire nécessaire, et je rentrai dans ma chambre assez triste et fort ennuyé de ma captivité. J'avais déjà commencé à me déshabiller, lorsque je vis quelque chose se mouvoir du côté de mon lit. O surprise ! c'était la séduisante bayadère,

.... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

C'était encore une des ruses de La'l-Méhémed pour m'arracher mon prétendu secret. Je n'avais rien à craindre à cet égard, et, avec toute la prudence nécessaire en pareille occasion, j'engageai la conversation avec Zuleïka ; mais elle eut beau faire, le fameux secret ne lui fut pas révélé.

Six jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée, lorsque le médecin Goulam-Kader-Khan, cumulant aussi les fonctions d'astrologue, ayant observé dans le ciel une constellation favorable, le Vézir-Saheb, Yar-Méhémed-Khan, m'envoya dire qu'il était prêt à me recevoir. Son logis s'élevait à cent pas de celui du Sertip et je pouvais parfaitement m'y rendre à pied ; mais cela eût été indigne du grand personnage que j'allais visiter. Je montai donc un beau cheval turko-

man, richement caparaçonné, que le Sertip m'avait fait préparer; puis je me mis en marche, escorté par un peloton d'infanterie et une trentaine de farraches. Le palais qu'occupait le Vézir-Saheb n'avait de remarquable que ses vastes dimensions. Aussitôt après en avoir franchi le seuil, je pénétrai dans une grande cour carrée, au milieu de laquelle se trouvait, pour tout ornement, un bassin d'eau corrompue : de petites chambres, ouvertes sur tout le pourtour intérieur, donnaient à cet édifice l'aspect d'un caravansérail. C'est là qu'on instruisait les serbas nouvellement enrégimentés, sous les yeux mêmes du Vézir. Quand j'entrai dans cette cour, elle était remplie de troupes, d'Afghans, d'Uzbeks, de Parsivans, divisés en petits groupes accroupis le long des murs, et devisant sur les événements du jour; c'était là la Bourse hératienne. Mon uniforme ayant attiré tous les regards, je fus bientôt entouré par toute cette cohue qui se porta à ma rencontre; les soldats et les farraches s'empressèrent de former la haie sur mon passage afin de m'empêcher d'être étouffé. Après avoir traversé plusieurs chambres et couloirs remplis d'écrivains et de solliciteurs, j'arrivai à la grande chambre d'audience appelée Divan-Khanèh, qui n'avait rien de plus remarquable que le reste du bâtiment. Yar-Méhémed-Khan m'y attendait en petit comité. Nadjou-Khan, *Topchi-Bachi* (chef de l'artillerie), le Serdar Hussein-Khan, Hézarèh, Feïz-Méhémed-Khan, *Ichik-Aghassi* (maîtres des cérémonies), l'*Athar-Bachi*[1] (chef

[1] L'Athar-Bachi a été pendant plusieurs années le serviteur le plus fidèle et le plus recommandable du Châh-Kamrâne. Le

des apothicaires) Agha-Hussein et le Sertip La'l-Méhémed-Khan, étaient les seules personnes qui eussent obtenu la permission d'assister à notre entrevue. Dès que je parus à l'entrée de la chambre, Yar-Méhémed-Khan se leva, fit trois pas pour venir à ma rencontre, et me prit la main qu'il serra avec force : puis il reprit sa place et me fit asseoir à côté de lui. Le Vézir-Saheb était un homme de haute taille, à la physionomie dure, mais expressive et fortement caractérisée ; il ne paraissait pas avoir plus de cinquante ans, bien qu'il en eût au moins dix de plus. Ses habits étaient en châle de cachemire, et il ne portait pas le turban comme ses compatriotes, mais le bonnet en peau d'agneau comme les Persans. On m'a assuré qu'en modifiant cette partie de son costume, le Vézir-Saheb n'avait eu pour but que de se rendre le Châh de Perse favorable. Effectivement, un étranger ne saurait faire plus de plaisir aux Persans qu'en adoptant leur coiffure. Les chapeaux et les casquettes, par exemple, leur sont en horreur, car ces coiffures sont à leurs yeux le signe distinctif de la nationalité des Européens, en même temps que de leur puissance, par laquelle ils ont été tant de fois humiliés. Ceux d'entre eux qui sont au service de la Perse peuvent, sans inconvénient, conserver le costume de leur pays,

peuple de Hérat, et particulièrement les Parsivans, lui doivent une grande reconnaissance pour les soins qu'il mit à les protéger contre les fureurs fréquentes du Roi et la tyrannie de Yar-Méhémed. Ce fonctionnaire était très-respecté et passait pour être le seul homme influent de Hérat qui n'eût pas fait le commerce des esclaves. — L.

mais ils sont vus d'un mauvais œil lorsqu'ils ne prennent pas le bonnet de peau d'agneau. Le rusé Yar-Méhémed-Khan savait bien cela, et en abandonnant le turban, il voulait qu'à Téhéran on crût à son dévouement à la dynastie des Kadjars [1].

Les manières polies, empressées et sans cérémonie du Vézir-Saheb me mirent tout de suite à mon aise. Tandis que nous fumions le kalioun, il fit servir le thé qu'il prit lui-même des mains du *Pichkhedmed* pour me l'offrir; enfin il me traita avec une considération dont je fus vraiment confus. La politesse est grande dans les cours souveraines d'Asie, mais l'étiquette y est aussi très-sévère, et si l'on s'en est départi quelquefois avec les Européens, il faut avouer qu'on doit cela aux Anglais qui ont su se poser dans cette contrée en gens qui connaissent leur valeur. Aujourd'hui, le pli est pris, et le plus mince officier de la Compagnie des Indes reçoit des honneurs presque souverains, quand il passe dans une des principautés accessibles de l'Asie centrale. Bientôt après l'échange de compliments réciproques, Yar-Méhémed-Khan aborda les questions politiques. « Vous êtes Anglais, me dit-il « brusquement, je le sais, pourquoi le cacher? « Voyons, dites-moi quelles sont vos intentions? Si « j'ai eu des torts envers votre gouvernement, il en

[1] J'ai vu Yar-Méhémed porter un bonnet de cette façon dans un temps où il n'avait pas de raisons pour être agréable au Châh. Le bonnet de peau d'agneau frisée est généralement porté par les Djem-Chidis, les Hézarèhs et autres tribus Sounnites du voisinage, avec cette différence qu'il est d'une grandeur et d'une forme différentes de celles du bonnet Kadjar. — L.

« a eu aussi envers moi : partant quitte. Nos rela-
« tions peuvent se renouer aujourd'hui sur un pied
« amical, et j'y apporterai toute la sincérité que vous
« êtes en droit d'exiger de moi. La duplicité dont j'ai
« fait preuve antérieurement vis-à-vis de MM. Pottin-
« ger et Todd ne doit pas servir de base à votre opi-
« nion sur mon compte; ils excitaient contre moi
« ce vieil ivrogne de Châh-Kamrâne, et ma vie était
« en jeu : il fallait bien que je la défendisse. J'étais
« dans des inquiétudes continuelles qui ont disparu
« depuis qu'il n'existe plus : aujourd'hui, toute l'au-
« torité est concentrée entre mes mains; les Afghans
« me sont dévoués, et je suis débarrassé des Persans.
« Parlez-moi donc sans réserve, et si votre alliance
« me vient en aide, la mienne pourra aussi vous
« être de quelque utilité. » J'étais vraiment très-embarrassé pour répondre à cette brusque sortie, faite sur un ton d'assurance qui dénotait une profonde conviction sur ma nationalité anglaise. Selon toute probabilité, le Vézir-Saheb découvrit à l'expression de ma figure que je n'étais pas très-rassuré, car il m'en fit l'observation. Cependant, mon trouble ne fut que passager, et je protestai bientôt, de la manière la plus énergique, contre les intentions perturbatrices qu'il me prêtait sans doute. Il chercha inutilement à me désabuser. Je lui alléguai que la surveillance dont il m'entourait était une preuve suffisante de sa pensée à mon égard. Ce fut alors à son tour de s'excuser sur les nécessités de sa position : il me dit que la conduite tenue antérieurement par les Anglais qui étaient venus à Hérat n'était pas de nature à le tranquilliser

sur les intentions de ceux qui s'y rendraient à l'avenir, et qu'il serait imprudent de sa part de leur donner trop de liberté, dans une ville où leur or pourrait lui ôter l'affection de la population. Puis, s'animant peu à peu, il me fit d'assez curieuses révélations. « Je « connais trop bien les projets des Anglais, continua-« t-il, pour être sincère avec eux ; ils auraient pris « de trop profondes racines à Hérat s'ils y fussent « restés plus longtemps. Ils ont laissé beaucoup d'ar-« gent dans la principauté, il est vrai, mais ce n'était « pas pour m'en faire profiter : je feignais d'être « leur dupe, mais ne l'ai jamais été. Quand je sortais « à cheval avec M. Todd, je le prenais moi-même « sous les bras pour l'aider à se mettre en selle ; je « le laissais marcher avant moi pour satisfaire son « orgueil, mais j'augmentais mes richesses à ses « dépens. Lorsque sa générosité cessa, mes bons pro-« cédés cessèrent de même. Il voulut me renverser, « je l'ai chassé de Hérat, et il est aujourd'hui décon-« sidéré aux yeux de ses chefs ; ainsi vont les choses « de ce monde : tout est écrit dans le livre du des-« tin. Si la fortune s'est décidée en ma faveur, « c'est que Dieu l'a voulu ; tous vos trésors et vos sol-« dats ne pourraient lutter contre sa volonté. Arrivez-« vous aujourd'hui avec des intentions différentes « de celles de vos prédécesseurs ? parlez franchement, « nous serons amis. Payez-moi bien, et je serai votre « serviteur dévoué, mais si vous êtes venu pour in-« triguer comme eux, je ne le permettrai pas. Il ne « tombera pas un cheveu de votre tête, vous resterez « même ici, si cela vous plaît, mais traité comme

« vous l'avez été jusqu'à ce jour : vous êtes également « libre de quitter Hérat. Décidez-vous[1]. » Il me fallut plus d'une heure d'efforts, de dénégations et de protestations pour convaincre Yar-Méhémed-Khan que je n'étais pas Anglais, et notre conversation qui, à mon grand déplaisir, s'était beaucoup trop animée, finit par rentrer dans les limites bienveillantes d'où les

[1] La narration faite par M. Ferrier de son entrevue avec Yar-Méhémed est très-intéressante; il paraît avoir parfaitement compris et apprécié le caractère du Vézir.

Yar-Méhémed avait raison lorsqu'il supposait que l'influence des Anglais à Hérat se serait trop enracinée pour qu'elle lui fût agréable. A l'époque même où la Mission quitta la ville, je crois qu'il nous eût été très-facile de nous y maintenir malgré lui, en supposant toutefois qu'on eût jugé nécessaire de risquer un conflit. Ce prince ne trouvait pas bon qu'aucun de ses sujets fût protégé par la présence de la Mission contre l'oppression de ses soldats, ou que, sous la surveillance des officiers anglais, on dépensât de l'argent pour ouvrir des canaux, réparer les chemins, faire des avances aux cultivateurs et aux manufacturiers, et rendre au pays un état de prospérité comparable à celui qui existait avant l'invasion des Persans. Je n'hésite pas à croire que, si les arrangements faits par M. Eldred Pottinger avaient continué, lesquels consistaient à payer directement par les mains du trésor royal anglais, au lieu de s'acquitter par l'entremise de Yar-Méhémed, l'Angleterre aurait conservé Hérat malgré tous les revers essuyés dans l'Afghanistan. L'estime que les habitants de Hérat professaient pour les officiers anglais est confirmée par le docteur Wolf, dans le récit de son voyage à Bokhara. Yar-Méhémed aurait eu, du reste, mauvaise grâce à garder rancune ou à professer de méchants sentiments contre nos officiers, quoiqu'il pensât être très-heureux de se voir délivré de leur influence.

Moi qui connais le chef actuel de Hérat, le Châh-Zadèh-Méhémed-Youssouf, je puis assurer qu'en toutes circonstances il sera prêt à entrer en relation amicale avec nous. — L.

soupçons du Vézir-Saheb à mon endroit l'avaient fait sortir un moment. Nous nous entretînmes alors des divers États de l'Europe, des sciences, des arts, surtout des chemins de fer, des aérostats et des télégraphes électriques. Les jugements qu'émettait Yar-Méhémed-Khan me parurent constamment empreints d'un grand sens, et j'en conclus qu'il ne lui manquait que quelques études pour développer en lui les qualités d'un homme supérieur. Mais l'ignorance dans laquelle il a vécu jusqu'à ce jour, l'entretient dans des illusions dont il n'est pas facile de le faire revenir. Ainsi, ce prince possède une foule de mines de fer, de plomb, d'argent et même de cuivre aurifère, et il brûle du désir de les mettre en rapport : il voudrait aussi avoir des métiers à filer et à tisser la laine, la soie et le coton à la manière européenne, fabriquer des canons, des fusils ; mais il voudrait tout cela avec l'esprit afghan, c'est-à-dire sans débourser l'argent nécessaire. Il a, de plus, le travers commun aux Orientaux de croire que tout est possible dans le plus bref délai ; qu'un seul homme doit avoir toutes les connaissances, suffire à vingt travaux différents, et qu'il peut trouver dans son pays, dépourvu de tout, les matériaux nécessaires à la confection des machines sans lesquelles il ne pourra pas arriver à la réalisation de ses projets. Son impatience est cause qu'il n'obtiendra jamais les résultats qu'il désire ; et puis, d'un autre côté, son revenu est trop modique pour qu'il puisse se permettre de grandes dépenses, et il lui serait impossible de faire venir d'Europe des machines et des ouvriers pour atteindre le but qu'il

se propose. Mais s'il savait mieux utiliser les ressources qu'il possède, ce qui lui serait facile en tenant à ses gages deux ou trois Européens et en dépensant seulement cent mille francs par an, il aurait bientôt quintuplé ses revenus qu'il tient tant à augmenter. Yar-Méhémed-Khan me parut avoir un grand penchant pour ce qui concerne l'art militaire, et il m'adressa à cet égard une foule de questions qu'il posait très-judicieusement; il s'étendit aussi longuement sur le siége qu'il avait soutenu contre les Persans en 1838, et il n'attribuait leur insuccès qu'à la trahison et à la lâcheté de leurs chefs. Il louait beaucoup la bravoure des soldats, et il m'a fourni sur ce siége de curieux renseignements que l'on trouvera dans les *Documents pour servir à l'histoire des Afghans*. Je me rappelle surtout le procédé fort intelligent dont il se servait pour reconnaître la direction des boyaux que les Persans creusaient pour leurs mines et pour arriver au fossé de la place. A cet effet, il faisait remplir exactement une assiette de graines très-menues : il la faisait ensuite placer sur le sol, dans les endroits présumés où il était miné par ceux-ci, et, quelles que fussent les précautions qu'ils prissent pour travailler sans bruit, même en coupant la terre seulement, il en résultait toujours un ébranlement suffisant pour faire légèrement osciller l'assiette, de manière à ce que quelques graines tombassent par terre. C'était alors pour les Afghans un signe certain des travaux de leurs ennemis.

Bien que la conversation de trois heures que je venais d'avoir avec Yar-Méhémed-Khan eut été, de son

côté, empreinte d'une certaine acrimonie que déterminait l'idée fixe de ma nationalité d'Anglais, je me retirai cependant satisfait de son accueil : il m'avait été facile de démêler, à travers les craintes que je lui inspirais, le fond de bienveillance qu'il y avait dans son cœur pour l'étranger auquel il devait l'hospitalité. Il me semblait difficile que ce fût là l'homme qui avait fait étrangler son souverain, Châh-Kamrâne, qui avait ordonné la mort de tant d'infortunés et fait vendre par centaines ses sujets aux Turkomans, y compris même des princesses du sang : telle était cependant la triste réalité. Du vivant de Châh-Kamrâne, le Vézir-Saheb avait éloigné des affaires à peu près tous ceux qui portaient ombrage à son pouvoir; mais, depuis la mort de son souverain, il avait complété son œuvre en n'admettant dans les emplois publics que des Afghans, à lui dévoués depuis longtemps, ou appartenant à sa tribu. Il avait été assez habile pour compromettre ces nouveaux fonctionnaires aux yeux de la population, en les excitant à se porter à des actes de sévérité souvent répétés, sans que la moindre responsabilité en pesât sur lui-même. Bien au contraire, il s'attachait à faire rendre justice aux opprimés dès qu'une plainte lui était portée. En agissant ainsi, il avait en vue de rompre cet accord, trop souvent hostile au souverain, qui existe habituellement entre les turbulents Afghans et leurs chefs subalternes, et de les maintenir les uns par les autres. Ce système lui a d'autant mieux réussi qu'il se montre équitable dans la solution des différends qui s'élèvent entre eux, et sa domination est aujourd'hui parfaitement établie dans

le Hérat. La dynastie des Sudozéhis (branche de Kamrâne), détrônée par lui en 1842, n'a conservé aucune chance, du moins de son vivant, de revenir au pouvoir[1].

Quatre personnages se partageaient la confiance de Yar-Méhémed-Khan, quand je passai à Hérat : Feïz-Méhémed-Khan, Ichik-Aghassi, le Sertip La'l-Méhémed-Khan, Nadjou-Khan Topchi-Bachi, et Mirza-Nedjef-Khan, *Saheb-Kiar* (expéditeur des affaires ou mi-

[1] Depuis la mort de Yar-Méhémed, qui a eu lieu en 1852, son fils Séyid-Méhémed-Khan a gouverné Hérat avec de grandes difficultés, eu égard à la faiblesse de son caractère, comme aussi aux embarras que son père lui avait légués. Son premier soin, au début de son gouvernement, fut d'envoyer un certain nombre de nobles du Hérat, parmi lesquels se trouvait Nadjou-Khan, comme en mission auprès du Châh, tandis qu'au contraire ils devaient être retenus prisonniers. Il s'était entendu avec le gouvernement persan pour qu'on les gardât en ôtage ou qu'on l'en débarrassât. Le gouvernement persan s'aboucha à son tour avec Nadjou-Khan et quelques chefs, et il aurait probablement fait périr tous les autres, si les autorités anglaises ne s'étaient point interposées pour leur faire rendre la liberté. Dans le nombre de ceux qu'on relâcha, il en resta quelques-uns au service du Châh, tandis que le plus grand nombre se réfugia à Kandahar en passant par Bagdad et en se rendant à la Mecque. Ils revinrent de là dans leur pays en passant par le Belouchistan.

Méhémed-Youssouf-Zadèh-Châh pressé, récemment, par les habitants de Hérat de prendre les rênes du gouvernement, règne actuellement dans cette ville. Issu de l'ancienne famille de Sudozéhi, il est petit-fils de Hadji-Firouzoud-din, qui était frère de Châh-Zémân, de Châh-Mahmoud et de Châh-Chouja, qui régnait à Kaboul, sous la domination anglaise, en 1839. Yar-Méhémed était ministre du prince Sudozéhi, Châh-Kamrâne, et c'est lui, comme on l'a précédemment raconté, qui tua son maître et usurpa le trône. — D. S.

nistre)[1]. Ce dernier appartient à la race Parsivane (ou *Parsi-Zébane*, parlant le persan), c'est-à-dire à l'ancienne race qui dominait la contrée avant les Afghans. Sous sa protection, une foule d'*Eïmaks*[2] que Yar-Méhémed-Khan a établis de gré ou de force à Hérat, tels que les Téhimounis, les Djem-Chidis, etc., vivent heureux et contents. Le Vézir leur est aussi favorable qu'aux Afghans, dont le nombre est bien inférieur au leur dans la principauté ; mais je pense qu'il y a imprudence de sa part à augmenter chaque jour dans ses États l'effectif de la race dominée : elle subira son joug tant qu'il vivra, parce qu'il est juste avec elle ; mais après sa mort, si elle est mécontente, elle exterminera la race dominante, et les Afghans, qui n'occupent le Hérat que depuis un siècle environ, seront peut-être alors obligés de se réfugier dans le Kandahar, berceau de leur nation. Ces peuples appartiennent à la secte musulmane des Sounnites, tandis que les Parsivans sont, en grande majorité, Chiàs. Cette seule divergence de religion les rend ennemis irréconciliables.

[1] Le premier a été tué en 1847 dans un combat contre les Hézarèhs, le second est mort des suites de maladie, et Nadjou-Khan a perdu la confiance du Vézir-Saheb à cause de quelques intrigues qu'il entretenait avec les chefs du Kandahar, à la tribu desquels il appartient ; il n'y a donc plus qu'un seul homme d'un peu d'importance à Hérat, après Yar-Méhémed-Khan, c'est son ministre Mirza-Nedjef Khan, dans lequel il a une entière confiance.

[2] Les Eïmaks appartiennent à la race des Parsivans, avec cette seule différence que ceux-ci vivent dans des villes et que les Eïmaks sont nomades et couchent sous des tentes.

Depuis le pâtre jusqu'au fonctionnaire du rang le plus élevé, tout le monde a un libre accès près de Yar-Méhémed-Khan; il consacre six heures de la journée[1] aux réclamations de ses sujets et fait toujours prompte, bonne et sévère justice. On peut maintenant traverser en tout sens la principauté sans éprouver aucune crainte; les moyens de répression qu'il a employés, pour la purger des voleurs, ont été si terribles, qu'aujourd'hui il ne s'en trouve plus un seul. Lorsque par hasard quelque chose se perd sur la route ou à travers champs, nul n'ose ramasser l'objet perdu; le premier qui le découvre s'empresse d'aller faire sa déclaration à l'autorité la plus rapprochée, et celle-ci recherche aussitôt son propriétaire pour le lui rendre. Cette sécurité des routes, dans le district de Hérat, est un fait unique dans ce genre parmi les nombreuses principautés de l'Asie centrale, qui ne sont peuplées que de pillards. Les Hératiens, qui ne se souviennent pas d'avoir vu un ordre semblable régner dans leur pays, font des vœux pour que le Vézir-Saheb règne longtemps sur eux : ils ne lui reprochent qu'une seule chose, c'est d'avoir augmenté l'impôt et monopolisé toute espèce de revenu. Il donne en *apalthe* jusqu'au raccommodage des vieux souliers; il n'y a pas un seul corps d'état qui soit exempt de payer quelque chose au gouvernement. Cependant le Vézir-Saheb sait plumer la poule sans trop la faire crier; il a pris à cet

[1] C'est là une mesure fort sage, car, chez les peuples orientaux, rien n'est plus populaire qu'un *derbar*, dans lequel les grands personnages, comme ceux qui sont d'un rang inférieur, peuvent contempler le visage de leur souverain. — D. S.

égard des leçons des Anglais et il en a très-bien profité.

Son avidité pour les richesses est grande, et pourtant il n'est point avare avec ses serviteurs, car je les ai toujours entendus louer sa générosité ; mais il est ladre au suprême degré avec ceux dont il n'attend aucun service. Depuis qu'il a détrôné Châh Kamrâne, il s'est entouré des plus grandes précautions pour protéger sa personne contre ses ennemis. Six cents hommes gardent jour et nuit sa maison qui pourrait être aisément protégée par un piquet de trente serbas. Mille hommes au moins l'accompagnent quand il sort de la ville, et un sergent musulman, d'origine indienne, instructeur de ses troupes, ayant toute sa confiance, couche la nuit en travers de sa porte et lui présente entre deux plats cadenassés ses repas du matin et du soir. Le Sertip La'l-Méhémed-Khan ou son frère, le colonel, restent la nuit dans son logis, armés de pied en cap, tandis qu'un cheval sellé piaffe dans la cour, prêt à tout événement. Enfin les précautions les plus minutieuses sont prises par Yar-Méhémed-Khan pour parer à toutes les éventualités.

Le Vézir-Saheb appartient à la tribu des Ali-Kiouzéhis ; avant son père, qui a été gouverneur du Kachmir sous le règne de Châh-Mahmoud, sa famille n'avait point d'antécédents politiques ; il est même le seul qui ait marqué dans sa tribu jusqu'à ce jour. Doué d'une grande fermeté et possédant de vastes capacités administratives, il a déployé, dans toutes les circonstances, un courage, un savoir et une habileté qui le placent au premier rang parmi les souverains afghans. S'il fût né sur les marches du trône, c'eût été

un noble cœur et un grand monarque qui aurait su étendre et faire respecter sa domination ; mais comme il est parti de très-bas, il a été obligé d'être ce que sont la plupart de ses compatriotes qui visent au pouvoir suprême. Si l'on peut citer de lui quelques belles actions, on peut aussi lui reprocher bien des crimes ; et ceci est d'autant plus regrettable qu'il y a dans ce chef plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme [1].

En quittant le Vézir-Saheb, je me rendis dans la citadelle que commande son fils aîné, le Serdar Séyid-Méhémed-Khan. C'était alors un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, ayant d'assez bonnes manières ; je le trouvai entouré des principaux chefs du Hérat, qui lui font une cour assidue afin d'obtenir par son intermédiaire quelques faveurs de Yar-Méhémed-Khan, auquel il doit succéder. Par malheur, ce jeune prince n'a pas su gagner les sympathies des Afghans, qui s'accordent généralement à le considérer comme un homme fier, orgueilleux, présomptueux et incapable de diriger les affaires de leur pays ; tout fait donc supposer qu'à la mort de son père, il rencontrera de nombreux compétiteurs pour lui disputer le pouvoir ; peut-être trouvera-t-il des adversaires parmi ses propres frères, deux enfants en bas âge, qui promettent d'avoir la vigueur et l'in-

[1] Sir John Mac'Neil fut très-frappé de sa conversation avec ce personnage lorsqu'il passa quelques heures avec lui, au siége de Hérat, dans une entrevue qui eut lieu à minuit. Il en parle comme de l'un des hommes les plus remarquables de son temps et de son pays. — Ed.

telligence de leur père. Yar-Méhémed-Khan a bien essayé de rendre inattaquable la position de son fils aîné en l'alliant par un mariage à une princesse de la famille actuellement régnante dans le Kaboul ; mais, quand on considère combien peu les liens du sang sont respectés en Afghanistan, l'on peut en conclure que cette parenté avec l'Émir Dost-Mohammed ne sauvera point le Serdar Séyid-Méhémed-Khan de la chute qui l'attend à la mort de son père, s'il n'est soutenu par la Perse et par les Parsivans, dont le concours peut lui assurer le succès en dépit de toute opposition.

Je reçus de ce jeune chef un accueil assez gracieux, mais sa conversation me convainquit que les Afghans n'avaient pas tout à fait tort de se défier de sa capacité [1]. Il me montra un bel éléphant avec lequel il jouait du matin au soir : c'était un présent que Méhémed-Akbar-Khan, son beau-frère, venait d'envoyer de Kaboul à sa fiancée Bobodjàne, fille aînée de Yar-Méhémed-Khan.

Quand ma visite au Serdar Séyid-Méhémed-Khan fut terminée, je me rendis chez Mirza-Nedjef-Khan, mi-

[1] Les officiers de la Mission avaient la même opinion de la capacité de Séyid-Méhémed-Khan. Pendant une de ses visites à Tchahar-Bagh, comme il exprimait le désir de connaître l'anglais, un plaisant s'offrit à lui en apprendre une phrase. En conséquence, il fit croire à ce prince que ce qu'il allait lui dire était tout simplement une manière de saluer à l'anglaise, et lui apprit ces mots : « Vous êtes un imbécile (*You are a spoon.*). » Très-satisfait de savoir ces quelques mots, quoi qu'il doutât un peu de leur signification, lorsqu'à son retour chez lui il rencontra son père, Séyid-Méhémed lui dit : « *Agir-be-adebi-na-bashud* (sauf votre respect), vous êtes un imbécile. »

nistre du Vézir-Saheb. Son frère Mirza-Mir-Ali, qui était un des plus riches négociants de Meched et dont j'avais fait la connaissance lors de mon passage dans cette ville, m'avait recommandé à lui de manière à ce que j'en fusse bien accueilli ; c'est ce qui arriva effectivement. Mirza-Nedjef-Khan me parut avoir trente ans au plus ; je le trouvai spirituel, intelligent et très-propre à remplir l'emploi dont il était pourvu. On le cite également pour sa bravoure, mais c'est ce dont je n'ai pas été à même de juger.

Je vis encore les Serdars Dad-Khan, Chirane-Khan, Sultan-Méhémet-Khan [1], Goulam-Khan et Émir-Khan, tous cinq cousins germains de Yar-Méhémed-Khan [2]. Séyid-Elias et Séyid-Fethi-Châh, chefs des négociants de Hérat, me reçurent aussi avec beaucoup d'égards et de politesse [3].

[1] En 1841, ce chef s'enfuit dans le Kandahar, pour échapper à son cousin Yar-Méhémed. Sa présence fut très-utile aux Anglais pendant les troubles qui survinrent dans ce pays, car il leva un corps considérable de cavaliers Ali-Kiouzéhis qui étaient prêts à rendre tous les services qu'on attendait d'eux. — Ed.

[2] Ceux qui ont connu le Serdar Fetteh-Khan regretteront infiniment de ne point trouver son nom dans cette liste. Sa loyauté et sa fidélité à la cause anglaise étaient d'autant plus remarquables qu'elles contrastaient avec la trahison des autres membres de la famille de Yar-Méhémed ; nous n'avons eu qu'à nous louer de ses services. — L.

[3] Pour prouver l'importance de Hérat, je citerai les passages suivants d'une lettre écrite de Meched par sir John Mac-Neil au vicomte Palmerston, en date du 25 juin 1838 :

« Hérat, du côté du nord, est la clef de l'Afghanistan. Quoique je n'aie nullement l'intention d'imposer ma manière de voir à Votre Excellence, et qu'il me soit impossible de savoir quelles sont les considérations particulières qui pourraient in-

fluencer la politique du gouvernement de Sa Majesté, je ne puis cependant m'empêcher de dire quelques mots de plus au sujet de l'importance qu'il y aurait à sauver l'indépendance de Hérat.

« J'ai déjà appris à Votre Excellence que le pays situé entre les frontières de l'Inde et de la Perse est bien plus productif que je ne le pensais d'abord, et je puis vous assurer, My-Lord, qu'il n'y a aucun empêchement provenant de la nature du pays ou du manque de subsistances qui puisse retarder la marche d'un grand corps d'armée, des frontières de la Géorgie jusqu'au Kandahar ou même jusqu'à l'Indus.

« Le comte Simonich, devenu boiteux par les suites d'une blessure, se faisait conduire en voiture de Téhéran à Hérat et aurait pu se rendre ainsi jusqu'à Kandahar. L'armée du Châh a déjà, depuis sept mois, subsisté presque exclusivement par les approvisionnements tirés du pays placé entre Hérat et Gorian, sans avoir eu recours aux districts plus productifs encore de Sebzar et de Ferrah.

« Bref, il m'est permis d'assurer, d'après mes observations personnelles, qu'il n'y a absolument aucun empêchement à la marche d'une armée sur Hérat. D'après toutes les informations que j'ai reçues, le pays jusqu'au Kandahar ne présente aucune difficulté, et bien plus encore, il est très-favorable au passage des troupes.

« Il n'y a donc point, My-Lord, la moindre sécurité pour l'Inde dans la nature du terrain sur lequel une armée aurait à passer pour envahir notre territoire de ce côté.

« Bien au contraire, toute la ligne est favorable à une entreprise de ce genre, et j'éprouve d'autant plus le désir d'exprimer clairement cette opinion qu'elle diffère de ma première pensée et des documents que j'ai déjà transmis, en m'appuyant sur des informations très-imparfaites.

« Dans une semblable occurrence, il me semble que ce serait le fait d'une politique très-hasardeuse que d'accorder à la Perse le droit de se faire le pionnier de la Russie et d'annihiler le principal boulevard de l'Afghanistan, en se mettant sous la sauvegarde des articles du traité : cette manière de faire empêcherait de sauver l'indépendance du pays, dans ce moment surtout où l'on avoue l'alliance entre la Perse et la Russie pour ces opérations.

« On raconte publiquement ici, et l'on croit aussi, quoique je ne puisse pas dire pour quelle raison, qu'il existe entre la Perse et la Russie un arrangement secret pour échanger Hérat contre un certain district au delà de l'Araxe, lequel appartenait autrefois à la Perse.

« On m'avait d'abord parlé de cette circonstance à Téhéran au mois de mars dernier, mais je n'y crus point à cette époque, car je ne m'expliquais pas comment la Russie pourrait tenir à Hérat, et, même à cette heure, je suis porté à croire le fait inexact, quoique le comte Simonich ait menacé Mahomed-Amîn, serviteur de Yar-Méhémed-Khan, lorsqu'il se présenta au camp de l'armée persane avec un message de son maître, de marcher contre Hérat à la tête d'une armée russe, si la ville ne se rendait pas au Châh. » — Ed.

CHAPITRE XII.

Excursion dans les environs de Hérat. — Les Uzbeks de Koundouz. — Les Grecs descendants d'Alexandre le Grand. — Les dynasties asiatiques. — Emplacements d'anciennes villes. — Artakoana. — Aria-Métropolis et Sous. — Les siéges de Hérat. — Touli-Khan. — Massacre de Djenghiz-Khan. — Timour-Leng. — Obeïd-Khan. — Sac de Hérat par les Uzbeks. — Fortifications élevées par Châh-Rokh-Mirza. — Position topographique actuelle de Hérat. — Les fortifications, la citadelle. — Embellissements faits par les ingénieurs anglais. — Population de la ville avant et après le siége de 1838. — Conduite de Yar-Méhémed à cette époque, et après ce temps-là. — Les villes persanes, aussi vite rebâties que détruites. — Dévastations pendant le siége de cette ville. — Les bazars. — L'architecte et la coupole. — Les bâtiments publics de Hérat.

Le lendemain de ces visites, je dirigeai ma promenade dans les environs de la ville ; je poussai mon excursion jusqu'au pied des montagnes, dans les résidences royales de Takht-Sefer et de Kazerguiah. Je m'y rendis par les hauteurs, afin de chasser les nombreuses perdrix qui s'y abritent ; mais au lieu de rencontrer quantité de ce gibier, dont je vis fort peu, je me trouvai, dans le fond d'un ravin, en présence de deux énormes loups et de leurs trois louveteaux. Ces animaux étaient tous les cinq assis sur leur derrière et ne paraissaient nullement effrayés de ma présence ; ils ne prirent la fuite que lorsque j'eus tiré sur eux un coup de fusil qui ne les atteignit ni les uns, ni les autres.

Arrivé à Kazerguiah, je fus très-surpris d'apercevoir un petit campement d'individus vêtus du costume

uzbek, et dont la physionomie indiquait pourtant clairement une autre origine. Les informations que je pris à leur sujet me firent connaître qu'ils venaient de Hézeret-Imam, petite ville située au nord de Koundouz, et se rendaient en pèlerinage à Meched, au tombeau de l'Imam Réza. Leur langage était une sorte de persan corrompu, ce qui redoubla mon étonnement, car le turk primitif ou tartare est la langue en usage dans le pays où ils résident. Cette singularité ayant piqué ma curiosité, je m'avançai vers eux pour me renseigner plus complétement sur leur compte. Ils m'apprirent alors qu'ils étaient les descendants des Younàns (Grecs) qu'Alexandre le Grand (Iskander-Roumi) avait laissés dans ces contrées [1]. C'est alors que je me souvins que Marco-Polo, et après lui Burnes, ainsi que divers auteurs orientaux nous avaient révélé l'existence de tribus macédoniennes établies sur la frontière nord-ouest de la Tartarie chinoise. Je voulus me convaincre par moi-même qu'ils n'avaient point été induits en erreur, et les nombreuses questions que j'adressai aux voyageurs de Hézeret-Imam me persuadèrent de l'existence réelle des descendants des Grecs dans ces contrées. Ces individus n'y sont pas isolés et dispersés çà et là, mais réunis en tribus, occupant d'assez vastes territoires; rien cependant dans leur langage ou dans leurs mœurs ne rappelle leur origine; ce sont des musulmans assez fanatiques, m'a-t-on dit, qui au milieu des Tartares ne jouissent que d'une considération douteuse. Toutefois on les respecte parce qu'ils ne sont pas moins braves que leurs ancêtres, et

[1] Voir la note sur les Kaffirs, à l'*Appendice*.

que leur haine attire toujours des conséquences terribles sur ceux qui en sont l'objet. Burnes, tout en admettant l'existence de ces Grecs dans l'Asie centrale, a paru douter que quelques-uns de leurs chefs appartinssent, comme ils l'affirment, à la descendance d'Alexandre. Il se basait sur l'assurance donnée par les historiens du fils de Philippe, « qu'il n'avait laissé aucun héri-« tier pour recueillir le fruit de ses immenses con-« quêtes[1]. » Ceci peut être vrai, quant aux héritiers légitimes; mais ces mêmes historiens citent aussi diverses galanteries de ce héros et laissent supposer que s'il ne laissa point d'héritier direct, il propagea au moins sa race dans plusieurs principautés de l'Asie centrale. Voici, par exemple, ce que j'ai trouvé dans une vieille traduction de Quinte-Curce : « Après que « les Macédoniens eurent assiégé et réduit à la der-« nière extrémité la ville des Massagues, la reine « de ce peuple, nommée Cléofée, fit enfin sa sou-« mission à Alexandre. La princesse vint elle-même « à sa rencontre, accompagnée d'une nombreuse « suite de dames. Elle avait un fils qu'elle déposa « aux pieds du roi, qui lui fit grâce et la rétablit com-« plétement dans ses États. On dit que la beauté de « la reine opéra plus en ceci que la clémence du « roi, lequel en eut un enfant, qui porta depuis le « nom d'Alexandre. »

[1] Les descendants des Grecs mentionnés par Burnes ne sont pas mahométans : on les appelle des Siàh-Pouchts Kaftirs et ils résident dans les vallées de Hindou-Kouch, au nord de la rivière Kaboul. Les individus dont parle M. Ferrier étaient sans doute des Tadjiks des environs de Koundouz. — L.

Puisque le fils de Philippe en agit ainsi avec Cléofée, il est tout à fait croyable que les charmes de plusieurs autres grandes dames de ces contrées ne le trouvèrent point insensible, et les enfants qui naquirent à la suite de ces rencontres perpétuèrent sa race et devinrent un objet de vénération parmi les Macédoniens qui restèrent en Tartarie. Pour mon compte, je ne vois là rien que de très-naturel, car les Asiatiques de ces pays n'établissent aucune différence entre les enfants de différentes femmes;—tous sont légitimes et ont des droits égaux, quelle que soit la nature du lien qui a uni leur mère à leur père.

Hérat est aujourd'hui l'asile de toutes les grandeurs déchues des derniers siècles; aussi l'on y voit des descendants de Djenghiz-Khan, de Timour-Leng et de Nader-Châh. J'y rencontrai un arrière-petit-fils de ce dernier, Agha-Ahmed-Mirza, qui, possesseur de nombreuses propriétés territoriales, les faisait valoir lui-même, préférant la vie paisible et retirée aux dangers du pouvoir. Les Anglais, toujours habiles à utiliser à leur profit les princes en non-activité, lui faisaient une pension à l'époque de leur occupation de l'Afghanistan; depuis leur départ, cette pension a été supprimée [1].

La principauté du Hérat correspond à peu près à la contrée appelée Aria par les historiens d'Alexandre et dont les principales villes étaient, suivant eux : Artakoana, Aria-Métropolis, Sous, Akhala et Khandek.

[1] Parmi ceux qui recevaient des primes pour la culture de leurs champs je mentionnerai un chef du désert de Sistan qui, assurait-on, faisait remonter sa filiation jusqu'à *Darius*. —L.

Je suis forcé de convenir que malgré tous les efforts d'imagination possibles, je n'ai jamais compris qu'Artakoana ne fût pas une seule et même ville avec l'Aria Metropolis désignée par Ptolémée. Plus j'y ai réfléchi, moins j'ai pu me rendre compte de l'existence séparée de ces deux capitales; je suis très-porté à considérer l'une comme ayant été l'annexe de l'autre. Si Artakoana a effectivement été une cité distincte, Aria Metropolis n'a pu être qu'une localité secondaire où les princes de l'Aria passaient habituellement l'été; c'est ce qui aura fait penser à quelques historiens qu'Aria Metropolis était une capitale; ce ne serait pourtant là qu'une conséquence de l'habitude où étaient les rois de Perse de quitter pendant la chaude saison Persépolis, dont on voit encore aujourd'hui les ruines près d'Istakhr, pour se mettre à l'abri de la chaleur dans une autre ville du même nom, située dans la fraîche vallée de Mourghâb, à 15 farsangs plus au nord. N'y avait-il pas aussi deux Ecbatanes, une d'été et une d'hiver? Si cette supposition au sujet d'Artakoana est juste, il n'y a que la ville de Kussan, dont les ruines antiques, la situation sur les bords du Héri-Roud, et le climat tempéré, puissent rappeler l'emplacement de cette ancienne cité. Mais je ne me livre à cette supposition qu'en faisant mes réserves; et voici pourquoi : l'heureuse position qu'occupe Hérat a dû, de tout temps, attirer sérieusement l'attention des souverains persans; stratégiquement, commercialement d'abord et ensuite eu égard à sa fertilité, il n'y avait pas de ville plus importante dans l'Aria. A la plaine dont cette capitale occupe le centre

viennent se relier toutes les routes aboutissant aux principales contrées de l'Asie. De nombreux cours d'eau descendant des montagnes voisines iraient se perdre inutilement jusqu'au Héri-Roud, si Hérat et sa banlieue ne se trouvaient sur leur passage pour es mettre à contribution. L'avantage d'eaux abondantes a été trop particulièrement apprécié de tout temps par la population de ce pays, pour que les habitants aient jamais pu y renoncer et se transportassent sur un autre point moins favorisé de la nature. Je serai sur ce point, je le sais, en désaccord avec plusieurs auteurs qui ont traité le même sujet, mais j'ai vu peu d'entre eux s'accorder dans l'appréciation des choses de l'ancienne Asie. Les impressions diffèrent notablement suivant qu'on lit les récits des voyageurs ou qu'on visite soi-même les localités; je crois qu'il en est pour les uns comme pour les autres, quand ils essayent de désigner les emplacements des anciennes villes. C'est absolument comme lorsqu'ils cherchent les étymologies : leur esprit se lance dans le vague des suppositions, sans qu'il en jaillisse de très-grandes lumières. Cependant comme il est convenu que ces lumières ne peuvent naître que du choc des opinions, je continuerai à émettre les miennes, au risque même d'embrouiller un peu plus la question qu'elle ne l'était auparavant.

Pourquoi, par exemple, désigner Zeuzan, petite ville dont le territoire ne recèle pas la moindre trace de constructions anciennes, comme étant la *Sous* de l'Aria? Il me semble que la similitude de nom de cette ancienne cité avec celle de Thous (aujour-

d'hui Meched[1]), nom qui n'a été altéré que dans sa première lettre, ce qui s'explique suffisamment par la transformation du langage dans cette contrée, devrait plutôt faire considérer cette dernière ville comme étant la Sous citée par Arrien, qui la place sur la frontière des terres de l'Aria.

Quant à Akhala, on peut sans trop se hasarder lui assigner comme position l'Akhal moderne, située au nord de Kélat-Nader, et aujourd'hui habitée par des Turkomans de la tribu des Tékiés, qui élèvent les meilleurs chevaux de l'Asie.

Toutes mes réflexions et mes recherches n'ont pu aboutir à me faire connaître l'emplacement, même approximatif, de la ville de Khandek.

Mais revenons à Aria Metropolis. Les auteurs persans, dont les récits méritent bien aussi quelque attention, ne citent qu'une seule capitale de l'Aria, qu'ils désignent sous le nom de Héri; elle donnait sans doute son nom à la principauté, comme aujourd'hui Ispahan et Yezd donnent leurs noms aux gouvernements dont ces villes sont les chefs-lieux. La fondation de Héri est attribuée par les Persans à Lohrasp, son agrandissement à Gustasp et son embellissement à Bahomâne. Les habitants ajoutent même qu'Alexandre le Grand la termina et chargea son lieutenant Hari (peut-être Arœus) de la fortifier. En ce qui concerne Alexandre, il est difficile de contester la vérité des récits des Persans qui concordent en tout point avec ceux des historiens

[1] Les ruines de Thous sont cependant situées à 30 milles N.-O. environ de Meched, et ont conservé le même nom qu'à l'époque d'Arrien.

grecs. Il était effectivement impossible qu'une ville aussi importante que l'est Héri par sa situation et la fertilité de son sol ne fût pas utilisée par le conquérant macédonien, qui dut en faire son entrepôt principal d'approvisionnements de toute sorte, avant de s'avancer dans l'Inde. Ce qui est moins vraisemblable, par exemple, c'est la conviction des Hératiens de notre siècle, qui assurent que leur ville n'a subi aucune transformation depuis Alexandre le Grand. Ils prétendent même que les fortifications qui la protégent aujourd'hui sont les mêmes qui furent élevées par ce héros : leur propre histoire est cependant là pour leur prouver complétement le contraire. En la consultant l'on peut citer, seulement pendant les derniers siècles qui viennent de s'écouler, sept exemples au moins d'une destruction presque complète de Hérat, tout au moins de bouleversements qui nécessitèrent son entière réédification.

La première catastrophe de ce genre que Hérat eut à subir remonte au XIIe siècle. Sous le règne du Sultan Sandjiar, vers l'an 1152 (547 de l'hég.), elle tomba au pouvoir des Turkomans, qui y commirent d'affreux ravages et n'y laissèrent pas pierre sur pierre.

La seconde destruction que Hérat eut à subir ne fut pas moins déplorable ; on pourra en juger par le récit suivant : « Cette ville, dit d'Herbelot, était la plus « considérable des trois capitales du Khorassan (les « autres étaient Merv et Nichapour) qui furent as- « siégées par Touli-Khan [1] ; elle était défendue par

[1] Touli signifie *Miroir* en langue mongole. Touli-Khan fut ainsi nommé à cause de son extrême ressemblance avec son père Djenghiz-Khan.—Ed.

« Mohammed-Gourgani, gouverneur de la province,
« qui avait une armée très-considérable pour la dé-
« fendre. En effet, pendant les sept premiers jours
« du siége, ce gouverneur fit de si fréquentes et de
« si vigoureuses sorties, que les Moghols virent bien
« qu'ils ne viendraient pas aussi facilement à bout
« de cette entreprise que des précédentes; mais il
« arriva que ce seigneur, qui était également très-
« sage et très-vaillant, fut malheureusement tué d'un
« coup de flèche dans le combat.

« Après la mort du gouverneur, les assiégés com-
« mencèrent à perdre courage, et l'on parlait déjà de
« se rendre, lorsque Touli-Khan, qui avait été averti
« par ses espions, s'avança avec deux cents chevaux
« seulement vers une des portes de la ville pour atti-
« rer à une conférence ceux des bourgeois qui étaient
« le plus disposés à la paix. Il leur déclara que s'ils se
« rendaient volontairement à lui, qui était en état de
« les y forcer, ils ne recevraient aucun dommage ni
« dans leurs personnes ni dans leurs biens, et qu'il se
« contenterait de recevoir d'eux la moitié seulement
« du tribut qu'ils payaient au Sultan du Khouarisme.

« Après que Touli-Khan eut donné sa parole, et
« confirmé par un serment solennel les conditions de
« la capitulation qu'il accordait aux bourgeois de Hé-
« rat, ceux-ci lui ouvrirent aussitôt leurs portes et lui
« firent une réception magnifique. Touli-Khan ob-
« serva exactement le traité qu'il avait fait avec eux,
« et ne souffrit pas que les Moghols leur fissent le
« moindre outrage. Il se contenta seulement de faire
« exécuter les soldats de la garnison avec lesquels il

« n'avait pas capitulé. Il donna aux habitants Malek-« Abou-Bekr pour gouverneur, et vint trouver son « père au siége de Talèh-Khan (Talighàn).

« Mais comme la ruine de cette puissante ville avait « déjà été résolue par le décret divin, dit Khoudemir, « sa perte était inévitable. Il arriva en effet que « le bruit s'étant répandu que les Moghols avaient été « défaits par Djellal-Eddin auprès de la ville de Ghaz-« nèh, les habitants des villes de Khorassan où Touli-« Khan avait laissé des gouverneurs se soulevèrent « en masse, et égorgèrent tous les Moghols qui tom-« bèrent entre leurs mains. Les habitants de Hérat « se jetèrent sur Malek-Abou-Bekr, le massacrèrent « avec tous ses gens, et chargèrent Mobarek-Eddin « Sebzavari, de les défendre.

« Djenghiz ayant appris ces tristes nouvelles fit « une rude réprimande à Touli-Khan, son fils, de « ce qu'ayant, par une fausse clémence, donné la vie « à ses ennemis, il leur avait aussi laissé les moyens « de lui jouer un si mauvais tour. Pour réparer cette « faute, et pour se venger d'un si grand affront, il en-« voya Ilgendjvaï, Noviàne, avec quatre-vingt mille « chevaux devant Hérat. Cette ville soutint un siége qui « dura six mois entiers, pendant lequel ses habitants « se défendirent en désespérés et firent des efforts « surhumains. Ils furent enfin réduits et tous égorgés « sans miséricorde jusqu'au nombre d'un million six « cent mille personnes [1].

[1] Si ceci s'applique à la ville de Hérat seulement, il est incontestable que son enceinte devait être beaucoup plus vaste qu'elle

« Émir-Khovend-Châh dit que le docteur Charf-Ed-
« din, Khatib, resta seul avec quinze autres habitants
« qui s'étaient cachés dans les grottes où les Moghols,
« qui fouillaient partout, ne les avaient pas trouvés.
« Ces infortunés furent rejoints quelque temps après
« par vingt-cinq autres qui avaient aussi échappé
« à l'ennemi par une espèce de miracle. Ces quarante
« personnes résidèrent pendant quinze ans dans
« Hérat, qui avait été bouleversé de fond en comble,
« avant qu'aucune autre se joignît à elles pour y
« habiter. Ce désastre arriva en l'an 1222 (619 de
« l'hégire). »

Timour-Leng, cet autre fléau de l'humanité, imita l'exemple de Djenghiz en portant le fer et la flamme dans le Khorassan. Ghyaz-Eddin était alors prince souverain du Hérat ; il essaya d'abord de résister au conquérant tartare, mais la prolongation de la lutte augmentant les dangers qu'il courait, il se rendit à la merci du vainqueur. Timour-Leng, pour le punir d'avoir songé à arrêter sa course, fit démanteler les fortifications de Hérat et de la citadelle et frappa les habitants d'une contribution de guerre tellement forte qu'ils furent réduits à la plus complète misère Il s'appropria aussi les États et les immenses richesses que possédait Ghyaz-Eddin, mais celui-ci, profitant de la mort du gouverneur que Timour avait mis à sa place, souleva la population en sa faveur, dans l'année 1383 (785 de l'hég.), et extermina tous les Moghols qui tenaient garnison dans la

ne l'est aujourd'hui, car elle pourrait tout au plus contenir maintenant 100,000 personnes, qui s'y trouveraient mal à l'aise.

place. Un des fils de Timour, Mirâne-Châh, se trouvant à trois journées de là, sur les bords du Mourghâb, avec un corps d'armée, accourut à Hérat dès qu'il fut informé de la révolte de ses habitants : il les décima par de sanglantes exécutions et rasa presque entièrement leur ville.

La quatrième destruction de Hérat eut lieu sous le règne d'Olong-Beg, petit-fils de Timour-Leng. Pendant que ce prince était occupé à faire la guerre à ses neveux, Mirza-Babour et Allah-ed-Dooulet, les Hératiens se révoltèrent contre lui et mirent à leur tête un chef tartare nommé Yar-Ali, qui avec leur secours tenait la citadelle assiégée. Olong-Beg arriva assez à temps pour la délivrer. Il mit Yar-Ali en fuite, détruisit la ville de fond en comble et n'épargna que la citadelle, dont on lui ouvrit les portes.

Sous le règne d'Abou-Séyid, de la race des Timourides, en l'an 1458 (864 de l'hég.), un prince turkoman, nommé Djehâne-Châh, de la dynastie du Mouton-Noir, ravagea encore Hérat : les maisons furent démolies et les récoltes foulées aux pieds, ce qui occasionna une horrible famine qui dépeupla presque entièrement le pays.

Hérat fut encore prise en 1534 (941 de l'hég.), par Obéïd-Khan, prince uzbek, qui la ravagea de fond en comble, et ne laissa debout que la citadelle.

Enfin la septième et dernière destruction de Hérat remonte à l'année 1585 (994 de l'hég.), sous le règne de Châh-Abbas le Grand ; elle fut de nouveau pillée et saccagée par les Uzbeks, sous la conduite d'Abdul-Moumin-Khan.

Après avoir subi les désastres que je viens d'énumérer, comment pourrait-il se faire que Hérat possédât encore aujourd'hui les mêmes fortifications qui furent élevées par l'ordre d'Alexandre le Grand? J'ai parcouru et étudié avec soin cette ville et ses environs, et je suis resté très-convaincu qu'elle est aujourd'hui restreinte aux limites de la citadelle de l'ancienne cité; ce que l'on appelle à présent la citadelle n'est sans doute que le château d'Ekhtiar-Eddin, lequel n'était auparavant qu'une dépendance de la forteresse. Les fortifications actuelles sont probablement celles qui furent élevées par Châh-Rokh-Mirza, fils de Timour-Leng. Du vivant de son père, ce prince était déjà vice-roi de la principauté de Hérat, qui lui resta en toute souveraineté à la mort du conquérant tartare. Hérat, pour laquelle Mirza avait une prédilection toute particulière, devint la capitale de ses États, et il dépensa des sommes immenses pour la relever de ses ruines. En 1415 (818 de l'hég.), il releva les remparts de la place, qui avaient été détruits par son père, et employa sept mille hommes à ce merveilleux travail.

Aujourd'hui, la ville de Hérat est un carré d'une farsang de développement, plus allongé sur les faces est et ouest que sur celles du nord et du sud. Ce qui fait de cette ville une place forte, c'est l'énorme épaulement dont elle est entourée [1]; la tradition du

[1] L'enceinte de Hérat, à l'intérieur du fossé, est d'environ un mille carré et l'étendue de ce fossé est d'une farsang. Feu le colonel Edward Sanders avait envoyé à la Compagnie des Indes des plans très-exacts de la ville et de ses fortifications.—L.

pays assure qu'il s'est formé par suite de l'éboulement des épaisses et hautes murailles que détruisirent les Macédoniens pour en élever de nouvelles à leur place. Mais bien que cet épaulement soit formé de terres excessivement dures et tassées, il est facile à un observateur de reconnaître d'où elles proviennent ; c'est en grande partie de l'intérieur de la ville, qui a été creusé très-profondément, et quelque peu de l'extérieur. Cette colline quadrangulaire est soutenue du côté de Hérat par un contre-fort à pic, construit en briques crues, et du côté de la campagne elle est disposée en talus d'une inclinaison très-rapide, dont la base plonge dans un fossé large et profond qui peut être rempli d'eau ou vidé à volonté. La hauteur de cet épaulement n'est pas la même partout, mais en moyenne on peut l'évaluer à vingt-cinq mètres. Il est couronné par une très-grande quantité de tours, distantes l'une de l'autre de quinze mètres environ, reliées entre elles par des courtines et crénelées pour la fusillade, mais les tours des angles sont massives et peuvent porter du canon. Deux chemins couverts creusés dans le massif de l'épaulement concourent aussi puissamment à la défense de la place.

La citadelle, c'est-à-dire le château d'Ekhtiar-Eddin[1], est située au nord et dans l'enceinte même de la ville; c'est une forteresse carrée avec de grosses tours rondes en briques cuites aux angles, qui s'élève sur un monticule factice, plus élevé que les murailles de la ville. Elle est entourée d'un fossé large et profond qui peut

[1] Ekhtiar signifie *pouvoir*, *autorité*, en langue turke.

ètre inondé à volonté et qu'on franchit sur un pont-levis. Cette citadelle domine la ville ainsi que la route qui conduit à Meched, et il serait, sinon impossible, au moins très-difficile de l'entamer avec quelque succès au moyen de batteries placées sur les hauteurs extérieures de Thallèh-Bengui, seul point d'où elles pourraient être dirigées avec avantage.

Après le siége de 1838 par les Persans, des ingénieurs anglais [1] vinrent à Hérat, et sous la direction du major d'Arcy Todd, résident britannique près de Chàh-Kamràne, ils relevèrent une partie des fortifications de cette ville. La direction suivie par le fossé d'enceinte leur ayant paru vicieuse, ils l'ont fait combler sur plusieurs points et recreuser plus avant dans la campagne, ce qui a donné une plus grande élévation à l'épaulement et facilité l'action des batteries destinées à défendre ce fossé, dans lequel ils ont aussi construit quelques caponnières. Deux des tours placées aux angles ont été rebâties sur un plan plus avancé qu'auparavant : les portes d'entrée ont aussi subi des modifications qui rendraient une attaque bien plus difficile et plus meurtrière qu'en 1838. Malheureusement, ce travail a été achevé sur deux faces de la place seulement; les deux autres sont délabrées et accessibles sur plusieurs points. Si les travaux élevés par les Anglais pour défendre cette place étaient

[1] Le major Sanders, du corps des ingénieurs du Bengale, un des officiers les plus habiles de l'armée anglaise, avait tracé les plans de ces fortifications avec l'aide du capitaine North, de l'armée de Bombay, et les avait fait exécuter. Le major Sanders fut tué à la bataille de Maharajpore.—Ed.

achevés, ils suffiraient pour la protéger contre les attaques des Afghans, des Uzbeks ou des Persans ; mais tout cela ne résisterait pas vingt jours à une armée européenne. Ces fortifications, tout bien considéré, ne constituent qu'une vaste redoute, et, comme tous les retranchements de ce genre, elles offrent les inconvénients de quatre angles morts et d'un fossé difficile à défendre. Hérat ne sera réellement fort que lorsqu'on y ajoutera des ouvrages qui flanqueront ceux existant actuellement, et ces travaux ne seront jamais entrepris par des Persans et encore moins par des Afghans. La nature du sol rend aussi les opérations souterraines très-difficiles, attendu que l'eau en jaillit abondamment à la profondeur de trois ou quatre mètres. Les soldats de Méhémed-Châh ne l'écoulèrent de leurs boyaux et tranchées qu'avec des peines incroyables. Quant aux défenseurs de la place, ils n'éprouvaient pas la même difficulté, parce qu'ils faisaient descendre leurs voies souterraines du premier chemin couvert en les creusant dans le massif de l'épaulement. Le plus souvent, les deux partis se rencontraient dans le fossé, c'est là qu'eurent lieu les combats les plus sanglants, et des milliers d'hommes y périrent.

Il y avait à Hérat soixante-dix mille âmes, au moins, avant le siége de 1838 par les Persans. Lorsqu'ils le levèrent, il en restait tout au plus six à sept mille. Cette dépopulation était le résultat de l'émigration et du grand nombre d'hommes qui périrent, soit en combattant, soit par la famine qui se prolongea longtemps encore après la levée du siége. Elle était si terrible que, pour se soustraire à ses funestes effets, les

malheureux Hératiens n'eurent d'autre ressource que celle de se vendre comme esclaves aux Turkomans, afin de donner du pain à leurs familles avec le prix de cette vente. Yar-Méhémed-Khan était alors dans un dénûment tout aussi complet que les autres, et ce fut alors qu'il déploya la plus impitoyable barbarie. Pour la moindre faute, il faisait arrêter les Parsivans et les vendait pour se procurer de l'argent : il en troquait quatre ou cinq contre un cheval ou pour quelques mesures de blé. Ses agents parcouraient la ville et provoquaient eux-mêmes le désordre, afin d'avoir un plus grand nombre de coupables à livrer aux Turkomans. Les habitants s'aperçurent bientôt du piége dans lequel on les attirait, et malgré tout ce que purent faire les suppôts de la police, ils restèrent tranquilles. Le Vézir eut alors recours à un nouvel expédient : il fit fermer par ses troupes les issues des bazars, à l'heure où il les savait remplis de monde, et s'empara indistinctement de tous ceux qui s'y trouvèrent, pour alimenter son commerce. Depuis cette fatale époque, Yar-Méhémed-Khan est devenu souverain de la principauté; il s'est enrichi avec l'or des Anglais et a tout à fait cessé cet infâme trafic, qu'il croit sans doute suffisamment justifié par les nécessités du temps. A dater de 1842, il s'est efforcé de repeupler Hérat avec quelques milliers de nomades Hézarèhs, Djem-Chidis et Tchimounis dont il s'est emparé dans des expéditions heureuses pour ses armes. Maintenant, Hérat jouit d'une complète sécurité ; le commerce et l'agriculture y ont pris un très-grand développement pendant ces dernières

années. Les Hératiens qui étaient passés aux Persans ou aux Anglais pendant la dernière guerre ont été amnistiés, et ils rentrent dans leurs foyers en assez grand nombre. Actuellement (1845), la population de Hérat est remontée au chiffre de vingt à vingt-deux mille âmes ; d'ici à dix ans, on ne s'apercevra plus des désastres qui ont pesé sur elle pendant ces derniers temps. Il est facile de comprendre avec quelle promptitude les villes de l'Asie, construites en terre et habitées par des populations à moitié nomades, sont détruites et abandonnées ; mais on doit se rendre compte, par les mêmes raisons, de la facilité avec laquelle elles se relèvent. Les matériaux se trouvent sur place et ne coûtent rien ; la plupart du temps ce sont les individus d'une même famille, qui construisent de leurs propres mains leur habitation. De la terre et un peu de plâtre, voilà tout ce qu'il leur faut ; la porte et les croisées, objets d'une très-minime valeur dans ces contrées, sont seules en bois, car le plafond est ordinairement une voûte aussi en terre. On concevra facilement d'après cela comment Alexandre le Grand a pu faire construire tant de villes par son armée, dans l'Asie centrale. Avec des bras seulement, et ils ne lui manquaient pas, il pouvait en dix ou quinze jours bâtir des milliers de maisons : il n'est pas étonnant qu'on ne retrouve plus aujourd'hui la moindre trace de ces constructions, puisqu'en s'affaissant sur le sol, par une cause quelconque, elles se sont confondues avec lui et n'ont fait que lui rendre ce qu'elles lui avaient emprunté.

Malgré l'accroissement continuel de la population

hératienne depuis trois ans, il faudra de longues années encore avant que la ville soit déblayée de ses ruines, car c'est tout au plus si une maison sur cinq est habitée ou en état de l'être. Les édifices de toute espèce, caravansérails, bazars, maisons, etc., se sont écroulés en 1838 sous le poids des bombes persanes, ou se sont affaissés d'eux-mêmes par suite de l'abandon dans lequel leurs propriétaires les ont laissés. Les défenseurs de la place les démolissaient alors et se servaient des matériaux qu'ils en tiraient pour boucher les brèches faites par l'artillerie ennemie à leurs remparts. En 1845, rien n'était plus désolant que l'aspect de cette malheureuse cité. Les destructions commises par les troupes persanes dans ses environs, auparavant si pittoresques, si fertiles et si animés, sont vraiment incroyables. Des villages, des jardins et de belles promenades, abritées par d'épais ombrages, ont complétement disparu. Cent années de guerre civile y avaient causé moins de désastres que les dix mois de siége de Méhémed-Châh : ses soldats ont tout ravagé; il ne reste plus un seul de ces beaux arbres séculaires qui faisaient l'ornement de cette contrée, tout est tombé sous la cognée de ces Vandales qui ont complétement dénudé le sol, aujourd'hui totalement désert et inculte, et n'offrant que des ruines et l'image de la désolation.

La plus grande partie des bazars de Hérat sont ruinés, il ne reste plus debout qu'une partie de ceux désignés sous le nom de Tchar-Souk (les quatre rues). Ce sont quatre rues voûtées, construites en briques cuites, ayant une rangée de boutiques de chaque côté,

et aboutissant à un rond-point recouvert d'une large coupole, du sommet de laquelle on découvre toute la ville. A côté de cette rotonde on trouve un vaste réservoir d'eau : la coupole qui le recouvre a des dimensions et des proportions tellement grandioses et hardies, qu'on peut la considérer comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Voici ce que raconte à son sujet la tradition du pays. Celui qui la construisit par ordre de Châh-Abbas le Grand n'avait obtenu, pour la terminer, qu'un délai très-limité du gouverneur de la ville, homme violent, n'écoutant aucune observation et voulant être obéi sans réplique. Le malheureux ouvrier, arrêté dans ses travaux par diverses circonstances, s'enfuit un beau matin afin d'éviter les mauvais traitements et peut-être la mort que le gouverneur n'aurait pas manqué de lui faire subir pour le punir de son inexactitude. Cependant, après un an d'absence, il vint se remettre à la disposition du gouverneur pour continuer les travaux qu'il avait abandonnés. Celui-ci, n'ayant pu trouver un ouvrier assez habile pour le remplacer, suspendit le terrible châtiment qu'il lui réservait et se contenta d'ordonner qu'on lui administrât la bastonnade. L'ouvrier, étant parvenu à faire écouter sa justification avant qu'on en vînt là, mena le gouverneur près du réservoir et lui prouva, par certaines marques faites au mur, déjà très-élevé au-dessus du sol, qu'il s'était enfoncé de plus d'un pied dans les terres mouvantes depuis que sa construction avait été suspendue. « Si, à cette époque, j'eusse refusé de construire la coupole, lui dit-il, vous m'auriez fait couper

la tête ; je n'aurais sans doute pas été plus épargné si elle se fût écroulée une fois terminée : c'est pour cela que j'ai pris la fuite. Aujourd'hui qu'il est temps d'y mettre la dernière main avec succès, je viens me soumettre à vos ordres et remplir mes engagements. » Cette explication lui valut son pardon. Faisant alors apporter force paille hachée, bien tassée dans des sacs, il en remplit le réservoir et se servit de ce point d'appui pour construire cette coupole, vrai modèle de ce qui existe de plus élégant en ce genre [1].

La grande mosquée de Hérat, Mesdjid-Djumèh, est le seul monument remarquable qui soit resté dans l'intérieur de la ville ; malheureusement elle se dégrade sans qu'on songe à la réparer. Elle fut construite vers la fin du xve siècle, sous le règne du Sultan timouride Hussein, par le prince Chir-Ali, son parent, auquel cette contrée fut redevable d'une foule d'autres constructions aujourd'hui ruinées.

Le palais de Tchahar-Bagh servait d'habitation aux souverains du Hérat quand ils rentraient dans la ville pendant l'hiver. C'est un monument assez mesquin, dont le jardin, le seul qui existe dans l'intérieur de la place, est petit et resserré entre un massif de maisons qui l'étouffent. Le major anglais Todd, à qui cette demeure avait été assignée, y avait ajouté diverses

[1] La dimension de ce dôme demandait peut-être une disposition de cette nature, mais, en général, les architectes du pays n'emploient point des moyens pareils. J'ai souvent vu des arches et des voûtes d'une élégance rare, construites par des Hératiens sans aucune espèce de support.

constructions pour sa commodité; il fit réparer le reste du bâtiment. Quatre ans se sont à peine écoulés depuis qu'il l'a quitté, et déjà tout est détruit; les murs sont décrépis, charbonnés et couverts d'inscriptions et de souillures; les croisées et les portes en ont été enlevées et personne ne veille à sa conservation. Si les Persans laissent leurs monuments se détruire par l'effet du temps, les Afghans n'ont pas la même patience, car ils font tous leurs efforts pour hâter la destruction des leurs. Les monuments publics sont habituellement utilisés par les habitants qui ont besoin de matériaux pour construire leurs maisons, et qui les démolissent pour leur propre usage. J'ai cependant remarqué une exception à cette règle en faveur des réservoirs d'eau; ils sont nombreux et bien entretenus à Hérat, et l'eau qu'on y puise est d'une fraîcheur glaciale [1].

Le château d'Ekhtiar-Eddin, dont j'ai déjà parlé, est aujourd'hui considéré comme la citadelle de Hérat : c'est une mauvaise ruine, de forme carrée, flanquée de grosses tours aux angles, à laquelle on parvient par un chemin tournant pratiqué sur le versant nord-ouest du monticule factice sur lequel ce fort est construit.

[1] Un grand nombre de ces réservoirs et tous les principaux canaux, *jouées*, ont été réparés par les soins des officiers anglais, pendant le séjour de la Mission à Hérat. Rien n'était plus satisfaisant pour notre amour-propre national que de voir qu'il nous était possible de rendre service à ces populations et qu'elles nous en savaient un gré infini.—I..

CHAPITRE XIII.

Le palais de Bagh-Châh.—Magnifique point de vue.—Kazer-guiah.—Mausolée de Kodjah-Abdullah-Insâh.—Avantages d'être enterré dans son enceinte.—Colonne de marbre blanc.—Tombeau d'une princesse mongole exécuté selon toute probabilité par un sculpteur de l'époque de Timour-Leng.—Les arabesques de Géraldi, peintre italien au service de Châh-Abbas le Grand.—La mosquée de Mussella.—Châh-Sultan-Hussein et Châh-Rokh protecteurs des artistes. —Le mausolée de ce dernier.—Ruines au pied des montagnes situées près de Hérat.—Usages religieux.— Leur appréciation.— La ruse des Mollahs.— Thallèh-Bengui.— Un ancien temple des adorateurs du feu.—Emplacement de l'ancienne ville de Hérat.—Le jardin anglais de Yar-Méhémed.—Roouz-Bagh.—Le climat.— Les productions.— Hommes en état de porter les armes.—Notions des Afghans sur l'histoire européenne.—Emprisonnement de l'auteur.--Opinion du peuple à ce sujet.—Mise en liberté de M. Ferrier.

Les principaux monuments de Hérat se trouvent dans sa banlieue, qui autrefois formait la ville : on rencontrait d'abord Bagh-Châh, habitation royale située à deux portées de canon de la place (au N.-O.), à laquelle on parvenait par une magnifique avenue bordée de quatre cents pins séculaires. Il n'en reste aujourd'hui que fort peu de traces; jardins, vergers et avenue, tout a été détruit par les Persans, et l'on ne voit plus de nos jours que les quatre murailles qui entouraient autrefois l'habitation.

Un peu plus loin que Bagh-Châh et dans la même direction s'élevait, au pied des montagnes, une jolie pe-

tite habitation d'été des princes du Hérat ; de magnifiques platanes y ombrageaient deux charmants pavillons, et de leurs fenêtres la vue s'étendait sur de délicieux jardins, disposés en gradins sur les dernières pentes de la montagne. Cette habitation a subi le même sort que Bagh-Châh : on l'appelle Takht-Sefer.

Si Kazerguiah, autre résidence située un peu plus loin que Takht-Sefer, n'a pas été ravagée aussi complétement que celle-ci, on ne doit l'attribuer qu'à la précaution que prit Méhémed-Châh d'y mettre en garnison des nomades Téhimounis, dévoués à sa cause, pour lesquels ce lieu était en grande vénération. On y trouve effectivement une mosquée, renfermant le tombeau d'un saint personnage, où tous les musulmans de la contrée se rendent en pèlerinage. Le saint Imam enterré là, il y a quatre cent quatre-vingt-dix ans, se nommait Kodjah-Abdullah-Insâh. La mosquée et le tombeau, l'un et l'autre d'une grande magnificence, furent élevés par l'ordre de Châh-Rokh-Mirza, fils de Timour-Leng. Le bâtiment principal de Kazerguiah est un carré long, construit en briques cuites, dans la cour duquel on pénètre en passant sous un superbe portique dont les parois sont vernissées et couvertes d'une infinité de dessins d'un très-bon effet. L'intérieur du monument se compose d'une trentaine de cellules, espacées sur toute son étendue, et renfermant chacune de deux à trois mausolées recouvrant les restes des princes du Hérat, particulièrement de ceux appartenant à la race des Timourides. Les tombeaux des grands seigneurs de la principauté occupent presque tout l'intérieur de la cour. On n'enterre là que

ceux dont la foi vive a toute confiance dans le mérite du saint Imam, qui, d'après la croyance générale, doit les emmener avec lui en paradis, au jour du jugement dernier. Il en coûte assez cher pour obtenir la faveur de cette inhumation, aussi ceux qui ne possèdent qu'une fortune médiocre sont-ils obligés de se mettre sous le patronage d'un saint moins exigeant pour être admis dans le ciel. La plus grande partie du tombeau élevé par Châh-Rokh-Mirza à Kodjah-Abdullah-Insâh, a disparu ; il n'en reste plus qu'une colonne en marbre blanc de quatre mètres de hauteur sur dix-huit pouces de circonférence. Le piédestal, les chapiteaux et la corniche sont admirablement sculptés ; sur une pierre tumulaire plate et large d'un mètre sur deux de hauteur, également en marbre blanc, on voit une inscription arabe rappelant les vertus du saint Imam. Le fini de ces morceaux dénote dans l'artiste qui les a exécutés une connaissance aussi profonde de l'art qu'une grande habileté d'exécution. Le reste du monument est un bloc de maçonnerie informe, sans aucune régularité et d'une construction récente. Les musulmans sont intimement convaincus que la colonne et la pierre tumulaire dont il est ici question sont descendues du ciel toutes façonnées, car ils ne supposent pas qu'il y ait sur terre un homme capable d'exécuter un semblable travail. Quoique cette sculpture soit en effet très-belle, ce n'est pas là cependant ce qui attira le plus mon attention, et le mérite de ces deux morceaux disparut à mes yeux, lorsque je fus conduit en présence d'un mausolée de marbre noir, élevé dans l'une des cellules mortuaires dont je

viens de parler. Il était bâti en l'honneur d'une princesse moghole et se composait d'un seul bloc de marbre de six pieds et demi de long sur un et demi de large et deux de hauteur. Une infinité de fleurs, entrelacées avec beaucoup d'art et d'une composition excessivement compliquée, avaient été sculptées sur trois de ses faces, mais fouillées à une si grande profondeur et avec tant de délicatesse, que j'avais peine à m'imaginer comment le ciseau avait pu opérer un pareil travail. Je n'ai rien vu nulle part qui fût d'une exécution plus difficile et aussi bien réussie. Jamais l'art de la sculpture ne s'est élevé à un tel degré de perfection chez les peuples de l'Asie centrale ; aussi n'est-ce point à eux qu'il faut attribuer ces travaux. Timour-Leng a pris soin de nous en révéler les auteurs; ainsi on lit dans ses *Instituts* (édition de 1787, page 403) : « Des ouvriers épargnés dans le sac de Damas, et qu'on avait amenés exprès, eurent ordre de bâtir un palais à Samarcande ; ils l'exécutèrent avec beaucoup d'intelligence. » Je pense que ce sont les mêmes ouvriers arabes qui ciselèrent les admirables tombes que l'on voit encore aujourd'hui à Hérat. A la mort de Timour, plusieurs d'entre eux furent sans doute attirés dans cette ville par son fils Châh-Rokh, célèbre par son penchant très-prononcé pour la construction. Toutes les autres tombes de Kazerguiah sont faites avec du très-beau marbre blanc, tiré des carrières du district d'Obèh, situé à quelques farsangs à l'est de Hérat. On voit autour de la mosquée un grand nombre de bâtiments en ruines. Dans l'un d'eux, mieux conservé que les autres, et qui sert encore de nos jours

de pied-à-terre aux souverains du Hérat, quand ils vont visiter ce saint lieu ; les murs et la coupole de la chambre principale sont intérieurement recouverts de dessins en or, sur fond d'azur, d'une délicatesse et d'une perfection qui feraient honneur à l'artiste le plus renommé de nos jours. Ce travail est dû au pinceau d'un peintre italien que Châh-Abbas le Grand avait attaché à son service. Son nom est inscrit dans l'angle du mur : il se nommait Géraldi. Yar-Méhémed-Khan a détourné les eaux qui descendent en abondance d'une gorge voisine pour les faire passer à Kazerguiah[1] ; elles sont d'une fraîcheur et d'une limpidité que rien n'égale. On voit aussi là quelques pins séculaires, respectés par les hommes et par le temps ; malheureusement tout y dépérit faute d'être réparé, et les ruines s'augmenteront bientôt de ce qui reste debout.

En se rapprochant de Hérat, du côté du nord-ouest, vers la route qui conduit à Meched, on voit dans le

[1] C'est le major Todd et les officiers anglais, plutôt que Yar-Méhémed, auxquels on est redevable du bien produit par l'ouverture du canal de Kazerguiah. Le Vézir était, il est vrai, tout disposé à permettre l'ouverture de ce canal, mais il songeait plus encore à se faire avancer de l'argent pour payer ses serbas, et à élever ses fortifications, qu'à laisser dépenser des fonds pour tout autre motif. J'ai assisté à l'ouverture d'un canal destiné à fournir des eaux au jardin de Kazerguiah. Châh-Kamrâne était venu à cheval, suivi d'une escorte, pour visiter les travaux ou plutôt, comme il me le disait très-poliment, pour me les montrer, et je me rappelle très-bien que j'entendis autour de moi tous ceux qui se trouvaient là exprimer l'obligation qu'ils avaient aux *Doolet Inglis*.—L.

lieu appelé Mussella, sur le point le plus élevé d'un petit plateau, une magnifique mosquée et un collége dont la construction fut commencée il y a plus de six siècles (1192, 588 de l'hég.) par Ghyaz-Eddin, troisième Sultan de la dynastie des Gourides. Mahmoud son fils l'acheva en l'an 1212 (609 de l'hég.) et il y fut enterré ainsi que son père et son oncle Châh-ab-Eddin. Cette mosquée, qui souffrit beaucoup lors de la destruction de la ville par les Mongols de Djenghiz-Khan, fut restaurée ou plutôt réédifiée par Châh-Sultan-Hussein, prince timouride qui régnait à Hérat vers la fin du xve siècle, et auquel cette ville est redevable, ainsi qu'à Châh-Rokh, de tous les monuments remarquables qu'elle a possédés et qu'elle possède encore aujourd'hui. La mémoire de ces deux excellents princes est révérée dans le pays; leur nom est connu partout, même dans la plus pauvre chaumière, et il n'est jamais prononcé qu'avec respect et vénération. La mosquée de Mussella a des proportions colossales : Châh-Sultan-Hussein la destinait à renfermer les cendres de l'Imam Réza, qu'il voulait faire transporter de Meched à Hérat. On travaillait à cette mosquée depuis vingt-cinq ans lorsque ce prince mourut : quoique les travaux fussent alors très-avancés, elle ne fut jamais complétement achevée, aucun de ses successeurs n'ayant repris ce travail. Cependant, tel qu'il est aujourd'hui, ce monument est encore un des plus imposants que j'aie vus en Asie; il est complétement recouvert de briques vernissées, formant des dessins variés et pittoresques, et sa structure est aussi élégante que hardie. On remarque surtout la coupole, dont les dimensions

dépassent tout ce qu'on peut imaginer; plusieurs arceaux, soutenus par des piliers en briques, égalent par leurs proportions l'arc de Ctésiphon. Les sept magnifiques minarets qui l'entourent sont pour ainsi dire intacts, car leur partie supérieure seule est légèrement endommagée. A côté de cette mosquée, Châh-Sultan-Hussein en avait fait construire une autre plus petite, destinée à recevoir sa dépouille mortelle. Les murs seuls en sont restés debout, à huit ou dix pieds de hauteur, et la coupole s'est complétement écroulée : un mausolée de marbre noir, en tout semblable à celui qui fit mon admiration à Kazerguiah, est placé au milieu des décombres à l'endroit où l'on présume que le prince a dû être enterré. Les eaux vives coulent en abondance et dans toutes les directions sur le plateau du Mussella; l'on voit encore les canaux à travers lesquels on les dirigeait autrefois, pour alimenter la vieille ville, qui forme aujourd'hui les faubourgs de la nouvelle : bon nombre d'entre eux sont desséchés. On les traverse sur de petits ponts en briques cuites, très-rapprochés les uns des autres, et aux trois quarts détruits [1].

[1] Un fakir mahométan, originaire de Delhi, s'était établi à l'entrée de la grande mosquée de Mussella. C'était un homme plein d'intelligence, ayant beaucoup voyagé et très-vénéré dans le pays. Châh-Kamrâne, toutes les fois qu'il passait à Mussella, ne manquait jamais de descendre de cheval et de passer une demi-heure à causer avec ce fakir. Moi-même, lorsque je me promenais avec le prince, sur son invitation, je quittais ma selle, pour m'asseoir avec eux et prendre part à la conversation. Ordinairement un des serviteurs du prince nous préparait alors une tasse de thé.—L.

Depuis Mussella, sur une grande étendue qui côtoie, au nord-ouest, le pied des montagnes, on rencontre d'immenses ruines d'édifices, de mosquées, et des tombeaux : ces derniers surtout abondent et sont très-vénérés des Hératiens. Quelques-uns ont de vastes dimensions, mais le plus grand nombre sont indiqués par des pierres accumulées à une grande hauteur et sans symétrie, les unes au-dessus des autres. Une longue perche, plantée au centre et surmontée d'un chiffon de linge, tel est le seul indice qui révèle aux passants qu'un saint personnage est enterré sous ce tumulus. Les pierres disparaissent quelquefois sous l'innombrable quantité de guenilles que les dévots y accrochent, comme une offrande au saint dont ils réclament les bons offices. Quelquefois aussi elles s'écroulent sous le poids des énormes cornes de bouc sauvage qu'on y dépose pour honorer sa sainteté : cette dernière offrande est le signe le plus grand de respect et de vénération qu'on puisse donner à la mémoire d'un mort dans l'Afghanistan.

Du reste, la population de ce pays est très-accommodante en fait de sainteté, et elle en délivre le certificat avec une facilité qui prouve toute l'indulgence dont elle a elle-même besoin pour se faire pardonner les infamies qu'elle commet à chaque instant. Il suffit qu'un Afghan voie un amas de pierres accumulées dans un endroit, des guenilles ou bien des ruines, quelque chose enfin qui puisse donner lieu à une interprétation quelconque, pour qu'il se figure que là est enterré un saint personnage. Dès que l'idée lui en est venue, il ajoute quelques pierres

et la perche de rigueur au tas déjà formé ; d'autres, qui viennent après, l'augmentent encore, puis, quand cet amas de pierres a atteint de respectables dimensions, il devient en vogue dans la contrée, et l'on s'y porte de toutes parts en pèlerinage. Quant à l'affaire d'une légende, c'est la chose la plus facile du monde : le Mollah dont l'habitation est la plus voisine du saint lieu en fabrique une qu'il prétend lui avoir été révélée en songe, et tout le monde y croit ; la foule accourt et lui procure des bénéfices qui continuent jusqu'à ce qu'un autre saint, de date plus récente, vienne lui enlever son crédit. Il suffit aussi qu'un chef ait été enterré dans un tombeau un peu plus remarquable que les autres par ses dimensions, pour que ce tombeau devienne le rendez-vous des dévots, bien que l'homme qui y repose ait été quelquefois un scélérat fieffé ; mais qu'importe? en usant de sa puissance, il n'a fait que profiter de son droit, et du reste la mort l'a sanctifié aux yeux de ses sujets. C'est ainsi que Châh-Mahmoud et Châh-Kamrâne, qui furent des monstres de cruauté et de perversité, ont été honorés après leur mort, par les Hératiens, à l'égal des saints les plus révérés dans l'Islam. La foule se presse chaque jour sur leur sépulcre pour solliciter leur intercession près du Tout-Puissant.

Entre Mussella et la ville s'étend, du nord à l'est, et sur une longueur de six cents mètres environ, à une longue portée de canon de la place, une colline factice nommée Thallèh-Bengui, dont l'élévation peut être de dix à douze mètres : elle forme un croissant dont les

extrémités inclinent du côté de la ville, tandis que le centre s'en-éloigne sensiblement. Il est assez difficile de se prononcer entre les diverses opinions qui ont été émises sur l'origine de cette masse de terres rapportées; cependant, à la première inspection des lieux, on reconnaît facilement qu'elle devait servir de base à un édifice : c'est ce que dénote la nature des matériaux dont le sol est mêlé. La tradition rapporte que Nader-Châh y plaça sa grosse artillerie en batterie, lorsqu'il attaqua le château d'Ekhtiar-Eddin; aussi plusieurs personnes se sont imaginé que cette masse de terre avait été amoncelée là par ce prince, ce qui est invraisemblable, car s'il se fût occupé d'un pareil travail, il l'aurait probablement mieux approprié au but qu'il se proposait, en le rapprochant davantage de la place.

La supposition des Afghans versés dans l'histoire m'a paru plus naturelle; ils sont d'avis qu'il y avait jadis en cet endroit une mosquée qui fut détruite par Djenghiz-Khan. Sous le règne d'Abdallah, deuxième prince de la dynastie des Tahérides, elle avait remplacé un magnifique temple du Feu détruit par les musulmans. D'Herbelot parle de ce monument et voici ce qu'il en dit: « Il y avait à Hérat un « temple de Mages, ou adorateurs du feu, qui était « d'une structure magnifique et pour la conservation « duquel ces idolâtres payaient tous les ans un énorme « tribut aux musulmans. Tout près de ce temple on « voyait une mosquée des mahométans qui était très- « mesquine. La magnificence de ce temple du Feu « faisait affluer à Hérat un très-grand nombre de

« ghèbres. Un jour, l'Imam qui faisait le service de « la mosquée, transporté de zèle pour sa religion, dit « avec beaucoup de chaleur dans son sermon qu'il « ne fallait pas s'étonner si la religion musulmane « languissait et s'affaiblissait tous les jours dans la « ville de Hérat, puisque le temple des idolâtres était si « près de celui des fidèles et qu'il ne se trouvait au- « cun musulman assez hardi ou assez courageux pour « oser entreprendre de le renverser. Les auditeurs, « animés par ce discours, n'hésitèrent pas à venir la « nuit suivante mettre le feu à ce temple, et il fut « brûlé entièrement avec la mosquée voisine, la- « quelle fut rebâtie ensuite avec beaucoup plûs de « magnificence.

« Les ghèbres ne manquèrent pas de porter leurs « plaintes à Abdallah au sujet de la violence des mu- « sulmans. Ce prince ordonna une enquête, et fit citer « devant lui quatre mille habitants de la ville, pour « apprendre par leurs dépositions comment la chose « s'était passée ; mais aucune de ces quatre mille « personnes n'osa lui assurer avoir jamais vu un « temple de ghèbres dans ce lieu ; seulement, on se « souvenait de la mosquée qui lui était presque con- « tiguë. Sur un témoignage aussi authentique et aussi « solennel, quelque faux qu'il fût, les ghèbres furent « déboutés de leur demande, et leur temple ne fut « jamais rebâti depuis ce temps-là. »

Les investigations auxquelles je me suis livré m'autorisent à penser que tout l'espace compris entre la ville et les montagnes, où sont situés Kazerguiah, Takht-Sefer, Tallèh-Bengui, Mussella et les immenses ruines

qui s'étendent au nord-ouest de chaque côté de la route de Meched, doit être l'emplacement où existait la ville de Hérat, et que celle qui porte aujourd'hui ce nom n'en était simplement que la citadelle, comme je l'ai déjà dit.

Yar-Méhémed-Khan a construit, au sud-est de la cité, un nouveau et vaste jardin, Bagh-Kartèh, sur un plan qui lui a été fourni par les Anglais[1]. C'est un carré long, se divisant en trois parties égales séparées par deux pavillons. Là se trouvent réunies de nombreuses variétés de fleurs et de fruits d'Europe et d'Asie.

A une heure de distance vers le sud, sur la gauche

[1] Le jardin dont il s'agit appartenait dans l'origine, à ce que je crois, à Hadji-Firouzoud-din, grand-père du Vézir-Saheb. Il est situé sur la route du Kandahar, à une très-petite distance du Heri-Roud. Comme tous les autres jardins du voisinage, celui-ci fut détruit par les Persans pendant le siége de la ville, mais après la retraite de Méhémed-Châh, il fut rétabli par les soins du major Eldred Pottinger, qui dépensa une certaine somme d'argent à cela, aussi bien qu'à la réédification de la serre. Le major d'Arcy-Todd continua à entretenir ce jardin et à l'embellir; et tous les officiers de la Mission, à peu d'exceptions près, particulièrement le major James Abbott pendant son séjour à Hérat, prirent plus ou moins d'intérêt à maintenir en ordre ce lieu de plaisance. Le major Todd fit venir de l'Inde et de l'Angleterre différentes variétés d'arbres et de plantes, avec l'intention d'en faire une pépinière pour la restauration et l'amélioration des autres jardins. Châh-Kamrâne concéda encore à la Mission une ferme sise à quelque distance dans la vallée, et composée d'environ 200 acres de terrain. Mais, à ma demande, on affecta le revenu de cette propriété aux besoins de l'hôpital et de la maison des pauvres, qui avait été rétablie dans la ville pendant le séjour des Anglais à Hérat. Cette ferme était excessivement fertile, et on vantait particulièrement les melons qu'on y récoltait. — L.

de la route qui conduit à Kandahar, on trouve encore une résidence royale nommée Roouz-Bagh, où Châh-Kamrâne et son père Châh-Mahmoud ont été enterrés. Il s'est noué bien des intrigues et bien des perfidies dans cette demeure, qui, du reste, n'a rien de remarquable. Un petit pavillon entouré d'un jardin assez vaste, planté de quelques pins séculaires, est tout ce qui la compose.

Indépendamment des jardins royaux, les environs de la ville sont encore parsemés d'un assez grand nombre de jardins et de villages bâtis depuis peu; en 1845 déjà on y obtenait de belles récoltes. Ils ont été fondés par Yar-Méhémed-Khan, après la levée du dernier siége par les Persans, et la fertilité proverbiale du sol aidant, ces jardins et ces villages ont admirablement prospéré.

Les vents du nord-ouest soufflent violemment à Hérat depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'août ; ils enlèvent souvent des maisons, déracinent des arbres et renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. A vrai dire pourtant, le climat est un des plus beaux de l'Asie : en moyenne, la chaleur y est, en été, de 28 degrés centigrades à l'ombre, et en hiver le thermomètre descend rarement à 2 degrés au-dessous de zéro. Le sol de cette principauté fournit les mêmes productions que celui de la Perse. L'assa-fœtida y abonde ainsi que le riz, mais les localités où l'on cultive cette graine sont très-malsaines, et leurs habitants affligés de cataractes sur les deux yeux avant l'âge de trente ans ; ils ont le teint bilieux et sont constamment maladifs.

Hérat passe pour être une des plus anciennes villes de l'Asie, et ses habitants citent seulement Balkh, Maragha et Nakhchivan qui puissent être placées en parallèle avec elle pour l'ancienneté de l'origine.

Hérat est admirablement placé, tant sous le rapport stratégique que sous le rapport commercial. C'est là le point central où viennent aboutir les routes de la Perse, du Turkestan, de l'Afghanistan, de l'Inde et du Sistan. C'est aussi le lieu où viennent s'échanger les marchandises provenant de ces contrées. Les produits qui lui sont propres consistent en blé, orge, riz, assa-fœtida, safran, tabac, soie et draps ou *bareks*.

Un recensement de toute la population virile de la principauté en état de prendre les armes venait d'être terminé lors de mon passage à Hérat, et je le donne ici tel qu'il me fut communiqué par Mirza-Nedjef-Khan.

District de Gorian.............	12,000	
District de Sebzavar...........	10,000	
District de Ferrah.............	15,000	
District de Bakoua............	4,000	45,000
District de Kouruk............	2,500	
District d'Obèh	1,500	

Alliés du Hérat devant lui fournir un contingent.

Hézarèhs-Zéïdnats, de Kalèh-Noouh	12,000	
Téhimounis, de Gour..........	8,000	25,000
Béloutches, du Sistan..........	5,000	
Total général...............		70,000

Ce chiffre de soixante-dix mille hommes est celui de la population virile en état de porter les armes, dans le cas où une levée extraordinaire serait nécessaire. L'armée permanente, même dans les cas exceptionnels, ne s'élève jamais au delà du tiers de cet effectif; encore est-il rare qu'elle soit complétement réunie. Il n'y a que les huit bataillons d'infanterie régulière dont le service ne soit presque jamais interrompu; ils se composent d'une espèce de milice recrutée à Hérat et dans sa banlieue, parmi les tribus que Yar-Méhémed-Khan y a récemment amenées. Leur organisation est des plus vicieuses, et l'instruction des soldats presque nulle; elle se borne, pour ainsi dire, à faire tant bien que mal l'exercice du fusil, que leur enseigne un Indien musulman qui a été sergent dans l'armée anglaise[1]. Les soldats de ces bataillons sont tous mariés et habitent chacun leur maison particulière.

Le nom de Napoléon et les récits de ses hauts faits ont pénétré dans l'Asie centrale : tout cela est bien dénaturé, il est vrai; toutefois, les Afghans considèrent l'Empereur presque comme un demi-dieu. Mais confondant toutes les nations européennes entre elles, et désignant leurs habitants sous la dénomination unique de Frengui, ils croient que Napoléon a régné sur les Anglais, qui sont à peu près les seuls Européens avec lesquels ils soient entrés en relation. J'ai eu toutes les peines imaginables pour recti-

[1] Le sergent indien dont parle l'auteur était un des *golandauz* (artilleurs) qui avaient accompagné la Mission à Hérat. Cet homme avait déserté, et s'était mis au service de Yar-Méhémed à peu près vers l'époque où nous quittâmes la ville.

tier à cet égard l'opinion de quelques chefs afghans.

Depuis le premier jour de mon arrivée à Hérat, Yar-Méhémed-Khan m'avait montré assez de bienveillance, et à chaque instant j'avais à le remercier d'une nouvelle politesse. Pourtant, à mesure que ses prévenances augmentaient, ma liberté était aussi de plus en plus limitée. Elle avait surtout été restreinte depuis la visite que je lui avais faite. Je ne restais plus seul un instant; j'étais obligé de m'observer en toutes choses, car mes actes et mes paroles étaient épiés et interprétés d'une façon si bizarre qu'il y avait presque de quoi en devenir fou. Mon escorte, qui se composait d'abord de six domestiques du Sertip, fut augmentée de dix serbas, et chaque fois que je sortais ils empêchaient les gens de m'approcher ; mon domestique lui-même, quoique Hératien, était accompagné par un soldat quand je l'envoyais en commission. Les visites qu'on me faisait étaient aussi devenues bien plus rares qu'auparavant. Enfin, pendant la nuit, la porte de ma chambre était fermée en dehors, et surveillée par deux serbas qui couchaient en travers ; deux autres faisaient en outre faction au dehors, sur la terrasse, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, afin que mes prétendus affidés n'y pratiquassent pas un trou par lequel j'aurais pu m'évader et révolutionner la ville, car c'était là l'intention qu'on me prêtait.

Tout en me montrant des égards, le Vézir voulait me gêner au point de me forcer à m'annoncer officiellement comme le représentant de l'Angleterre : tout cela avait bien son côté risible, mais ce n'était point une

compensation suffisante à l'ennui que j'éprouvais d'être ainsi gardé à vue.

Je n'en finirais point si je voulais consigner ici les bruits qui circulaient sur mon compte : les uns me voyaient impitoyablement enfermé, tyrannisé et mis à la question pour me faire avouer mes secrets; d'autres attestaient que si j'étais vivant, c'était grâce aux millions que j'avais déjà donnés ou promis au Vézir-Saheb; quelques-uns, se croyant les mieux informés, disaient qu'on ne se montrerait pas trop sévère pour moi tant que je resterais à Hérat, afin de ne pas donner des motifs de plainte aux Anglais, mais qu'aussitôt après mon départ de la ville on m'égorgerait dans un coin; on ferait ensuite disparaître mon cadavre, et tout serait dit. J'avoue que cette dernière version triompha un moment de mon incrédulité, car il n'est pas possible de se fier aux Afghans, qui sont capables de tout. Cependant les familiers de Yar-Méhémed-Khan rejetaient tous ces bruits comme calomnieux; dans la persuasion où ils étaient que je finirais par avouer la mission dont ils me supposaient chargé auprès de leur chef; ils affirmaient que j'avais été détaché de *l'Étrier impérial* par mon illustre souverain, pour venir féliciter le très-glorieux Vézir-Saheb et lui offrir amitié et appui contre ses ennemis. Au milieu de ces versions diverses, celle qui me représentait comme un homme destiné à périr prévalait sur les autres; mais on ne se la communiquait qu'à voix basse, et mon nom ne sortait qu'avec la plus grande précaution de la bouche des faiseurs de nouvelles. Ils se portaient en foule sur mon passage,

quand je sortais suivi de mon escorte, et j'entendais à chaque pas leurs sourdes exclamations !—Le malheureux, disait l'un, comme il a maigri depuis son arrivée!—Quel dommage, disait l'autre, de mourir si jeune, dans la force de l'âge!—Les scélérats! ajoutait un troisième; ils l'ont dépouillé des dix caisses d'or qu'il a apportées avec lui, et ils les ont gardées pour eux au lieu de les distribuer au pauvre peuple qui en a tant besoin[1]! —Enfin c'étaient des suppositions à n'en pas finir.

[1] Ce récit se rapporte fort avec ce qui s'est passé pour les officiers de notre Mission à Hérat. On nous annonçait à chaque instant que Yar-Méhémed avait l'intention de nous faire assassiner, ou tout au moins de nous jeter en prison dans les donjons de Char-Son. Tout nous prouvait que l'on cherchait à exploiter nos craintes, aussi, dans une certaine occasion, les menaces furent si grandes qu'il nous parut nécessaire de faire savoir à Yar-Méhémed que nous n'avions pas peur de lui, et qu'il y aurait danger pour sa tête d'arracher un poil de la queue du lion.

J'ai écrit le nom du palais du Sertip *Char-Son*, tandis que M. Ferrier l'écrit de la manière suivante : *Tchar-Souk*, qui est je le crois plus correcte. Je dois être excusé pour ces irrégularités d'orthographe de la langue afghane, car le puchtou est seulement un langage parlé.

Un fait étrange, c'est que le premier livre de cette langue puchtou qui fut présenté à Châh-Kamrâne et à sa famille et qui fut vu par ses amis de Hérat ait été un Nouveau Testament que j'avais apporté de l'Inde avec moi. Ce volume, publié en caractères persans par les missionnaires de Sérampore, excita un grand intérêt et passa de main en main sous les yeux des savants du pays. Si ma mémoire me sert fidèlement, ce livre appartenait à Châh-Zadeh-Méhémed-Youssouf, le gouverneur de Hérat, à l'époque où la Mission quitta le pays. Je crois me souvenir du moins qu'il me l'avait emprunté quelque temps avant et qu'il ne se trouva plus dans les livres que j'emportai avec moi. Puis-je espérer que ce Nouveau Testament a été aussi utile que la traduction de l'hébreu dont il a été question dans un chapitre précédent?

Le Vézir-Saheb, se berçant toujours de l'espoir que j'allais renouer ses relations avec les Anglais, ne comprenait pas l'insistance que je mettais à quitter au plus vite Hérat. Cependant mes instances furent si vives et mes explications si nettes, qu'il finit par comprendre qu'il s'était trompé sur mes intentions, et, quoiqu'il ne se tînt pas pour parfaitement satisfait à cet égard, il m'accorda néanmoins l'autorisation de continuer mon voyage. Dès ce moment, les domestiques du Sertip, déçus dans l'espoir qu'ils avaient conçu de me voir rester à Hérat et de réaliser à mes dépens de gros bénéfices, commencèrent à se relâcher envers moi de la politesse et des égards qui leur étaient recommandés. Ils volèrent même la nourriture qui m'était destinée et finirent par la manger à mon nez et à ma barbe, sans

Après le siége de Hérat, Eldred Pottinger avait commencé à traduire les saintes Écritures en langage puchtou, mais dès qu'il sut que j'avais un exemplaire imprimé de ce travail fait par un autre, il cessa la version qu'il avait entreprise. J'ajouterai encore que j'avais donné plusieurs exemplaires de la Bible de Martin Luther, en persan, à des gens influents de Hérat et un Testament en langue turke au khalife de Merve, dont le caractère respectable était fort apprécié des Turkomans. J'eus avec ce dernier chef des relations plus intimes qu'aucun des autres officiers de la Mission, car la plupart de ceux qui arrivaient en kafilahs de Khiva ou de Bokhara désiraient consulter le Ekim-Frengui, et sa pharmacie, pour les maladies dont ils étaient atteints ou pour celles de leurs amis. Presque tous, avant de s'en aller, demandaient à voir le *Hikmut* au moyen duquel, dans les maisons des pauvres, on apprenait aux aveugles à travailler comme s'ils y voyaient.

Je dois avouer que j'ai eu le plus grand plaisir à lire dans le journal de Wolf que l'on s'informait toujours avec bienveillance à Merve de la santé d'un gentleman que l'on appelait Luggun, et que le docteur Wolf prétendait ne pas connaître du tout!!! — L.

qu'il me fût possible de les réprimander ou de les rosser comme ils le méritaient. Vingt-cinq siècles n'ont pas changé les mœurs de ce pays, les eunuques et les mignons y font la loi comme au temps des Darius et des Xerxès. J'en ai eu la preuve dans la personne de Méhémed-Ali, mignon du Sertip, qui, nouveau Bagoas, voulait me faire le sort d'Orsinès parce que, comme ce dernier, je n'avais pas cru devoir lui faire un présent aussi considérable qu'il le désirait. Le misérable se donnait toutes les peines du monde pour indisposer le Sertip contre moi. Un Européen nouvellement débarqué en Asie se serait certainement fâché, mais je connaissais trop les hommes auxquels j'avais affaire pour en agir ainsi : je ménageai le valet, je caressai le maître, et bien m'en prit, car sans cela il aurait pu m'arriver quelque vilaine affaire, semblable à celle dont eut tant à se plaindre, cinq ans avant moi, le major Eldred Pottinger [1]. Je ne pouvais échapper à l'avidité et aux soupçons des Afghans qu'en me conformant à leurs habitudes et à la forme de leur langage. Les Anglais avaient échoué chez eux parce qu'ils s'y étaient présentés avec cette roideur, ce ton rogue et cette sévérité d'étiquette qu'ils

[1] Le major Pottinger, malgré les services qu'il avait rendus lors du siége de Hérat, fut traité dans la suite sans égards par Yar-Méhémed. Dans une certaine circonstance, le Vézir ayant envoyé son frère porter un ordre impertinent au major Pottinger, celui-ci, perdant patience, ordonna à un de ses domestiques de jeter l'insolent par la fenêtre. Le pauvre serviteur fut pris un moment après par les ordres de Yar-Méhémed, qui lui fit couper le poignet. Ce malheureux reçoit encore aujourd'hui une pension du gouvernement anglais.—Ed.

transportent partout, et qui s'allient peu avec la brusquerie et le laisser-aller des Asiatiques [1]. Le Français, par caractère, est plus liant, et à l'étranger se conforme plus facilement aux exigences de la situation dans laquelle il se trouve. Je ne regardais pas comme inconvenant, par exemple, de manger avec les doigts. Ma pudeur ne se révoltait pas non plus de la liberté de langage des Afghans. Enfin, si je ne voulais pas paraître dominé par eux, au moins je n'avais pas non plus la prétention de leur faire croire à ma grande supériorité. C'est en agissant de la sorte qu'on leur glisse entre les mains, et qu'on échappe aux sinistres projets qu'ils forment le plus souvent contre les Européens, pour s'emparer des richesses dont ils les sup-

[1] Je pense qu'on peut mieux encore expliquer les circonstances qui firent échouer la Mission de Hérat. M. Ferrier se trompe en supposant que la plus grande amitié et les meilleures relations n'ont pas toujours existé entre les chefs du Hérat et les membres de la Mission, jusqu'à l'époque de notre départ. L'ambassadeur entretenait un excellent cuisinier, dont les ragoûts étaient fort appréciés par les Afghans à l'heure de leur repas du matin. Ils se servaient pour manger des ustensiles dont probablement Abraham faisait usage de son vivant. Habituellement nous dînions seuls ensemble, à l'anglaise; et c'était chose prudente, si l'on juge de la sobriété des Afghans par la description que fait, quelques lignes plus bas, M. Ferrier du repas auquel il assista avec des indigènes. Pendant le Ramazan, ceux-ci ne venaient plus manger avec nous et nous demeurions seuls; mais alors nous étions honorés de la visite du Serdar Chir-Méhémed-Khan, frère du Vézir. Ce prince, pour partager les priviléges des voyageurs, allait, à l'époque où le jeûne est de rigueur, établir sa tente hors des murailles de la ville, afin de pouvoir prendre ses repas avec nous à l'européenne, avec une fourchette, une cuillère et un couteau: les voyageurs, en effet, dans les pays musulmans, n'étant pas soumis à l'observation du jeûne.—L.

posent toujours nantis, ou simplement pour se débarrasser des craintes que leur présence inspire.

Yar-Méhémed-Khan ne voulut pas me laisser partir avant de m'avoir donné à dîner. Il réunit à cet effet quelques seigneurs de sa cour et me traita très-confortablement. Malgré la défense du Prophète, ces messieurs firent une ample consommation de vin et se grisèrent complétement. Dès qu'ils furent un peu animés par les libations, ils commencèrent à débiter force balivernes dont je m'amusai beaucoup. Je trouvai surtout curieux de les entendre patauger dans la politique : ils donnèrent d'abord quelques louanges aux Anglais, de peur de me blesser, et ils finirent par en dire pis que pendre. On parla de la Russie comme d'une menace à leur adresse et de la Perse comme d'un canon hors d'usage : ils s'accordèrent à dire qu'ils ne connaissaient pas les Français, mais que Napoléon leur souverain, dont je parlai beaucoup, était presque un aussi grand homme que Nader-Châh; ils regrettaient seulement qu'il n'eût pas été musulman. Une pareille restriction faite par des sectateurs de l'Islam est significative : le blâme, en pareil cas, prime l'éloge, car dès qu'on n'a pas l'avantage d'être né dans leur croyance, fit-on même des prodiges, on n'est encore que très-peu de chose à leurs yeux. A la fin du repas, les convives finirent par ne plus pouvoir se soutenir, ni même rester assis, et roulèrent sur les tapis, qu'on dut laver le lendemain pour les purger de plus d'une impureté. Je quittai ces honnêtes musulmans à deux heures du matin, et dès le jour suivant, je fis mes préparatifs de départ.

CHAPITRE XIV.

Départ de M. Ferrier de la ville de Hérat.—Conseils donnes par Yar-Méhémed.—Exécution d'un chef Téhimouni.—Horrible scène dans le bazar de Hérat.—Férocité des Afghans. — Pervanèh. — Koch-Rabat. — Kouchk-Assiab. — Tchingourek. — Turchihk. — Le camp des Hézaréhs-Zeïdnats.— Leur origine et leur histoire.—Le district de Kalèh-Noouh. —Kérim-Dad-Khan, sa défaite par Yar-Méhémed. -Le drap de laine de chameau et de poil de chèvre.—Les chevaux Hézarèhs.—Intrigues de Kérim-Dad-Khan.—Contingent de troupes fourni par lui.—Les Djem-Chidis.—Assassinat d'un ambassadeur de Yar-Méhémed-Khan. — Mingal. — Origine des Tadjiks.—Description physique des Hézarèhs.—Leurs femmes soldats. — Le village de Mourghâb.—Abdul-Aziz-Khan.—Son accueil amical.—La rivière de Mourghâb.— Les Firouz-Kouhis.—Leurs chefs.—Kalèh-Wéli.—Les Kapchaks. — Les Eïmaks. — Leurs forces militaires. — Tcharchembèh.—Kaïssar.—Le Khanat de Meïmana.—Ses forces militaires. — Départ de Feïz-Méhémed-Khan. — Opinion de l'auteur sur le compte de cet homme.

J'avais été longtemps indécis sur la direction que je devais prendre pour me rendre à Kaboul ; mais le Vézir-Saheb s'étant décidé à envoyer son maître des cérémonies, Feïz-Méhémed-Khan, en mission près du Wali de Meïmana, je me décidai à partir avec lui et à passer par cette ville afin de jouir de la protection de ce fonctionnaire jusque-là. Yar-Méhémed-Khan, tout en me prévenant que cette voie n'était pas sans danger, ne fut pas d'avis que je dusse lui en préférer une autre, seulement il me refusa les lettres de recommandation que je lui demandai pour les chefs dont je devais

traverser le territoire, en me donnant pour raison qu'elles me seraient plus nuisibles qu'utiles. Il m'engagea ensuite a cacher soigneusement ma qualité d'Européen, après avoir quitté Feïz-Méhémed-Khan, et à voyager le plus lestement et le plus secrètement possible, sans visiter personne jusqu'à Kaboul.

A mon premier retour à Hérat, j'avais mis au net mes notes sur le Turkestan, jusqu'à Ser-Peul, malheureusement ce travail m'a été volé par le Serdar Méhémed-Sédik-Khan, de Girishk, par lequel j'ai été dépouillé, et il ne m'est resté, pour les rédiger une deuxième fois très-incomplétement, que mon itinéraire au crayon et aux trois quarts effacé.

Pervanèh. — 22 juin. — 3 farsangs à travers des montagnes tour à tour argileuses et caillouteuses; gîte de quarante maisons habitées par des Eïmaks.

Conformément aux ordres du Vézir-Saheb, Feïz-Méhémed-Khan m'avait fourni les chevaux nécessaires au transport de mes bagages et de ma personne. Nous quittâmes Hérat après le déjeuner, et mon séjour dans cette ville m'avait tellement profité qu'il eût été difficile de me reconnaître pour un Européen soit à mon langage, soit sous l'habit afghan, dont je continuai à me revêtir avec toutes les modifications qui pouvaient me donner plus complétement l'air d'un aborigène.

En traversant la place de la citadelle et les bazars, nous fûmes témoins de deux exécutions dont je conserverai toujours le souvenir. On avait amené en cet endroit un chef de cent tentes, de la tribu des Téhimounis, qui, ayant été conduit trois fois prisonnier à Hérat,

s'était toujours enfui, malgré le serment qu'il avait fait de ne pas s'éloigner de la ville. Ayant été repris, le Vézir avait ordonné de l'attacher à la bouche d'un canon, puis de le faire mourir en mettant le feu à la pièce. Jamais je n'avais vu spectacle plus émouvant : les membres brisés et disjoints de ce malheureux furent lancés dans toutes les directions, tandis que ses entrailles, qui n'avaient pas été jetées aussi loin, furent en un clin d'œil dévorées par les chiens.

Une scène non moins affreuse se passait dans les bazars, où elle avait commencé depuis deux jours, et voici ce dont il s'agissait : un lieutenant d'artillerie, très-aimé de Yar-Méhémed-Khan, avait été assassiné la nuit, pendant qu'il dormait sur la terrasse de sa maison, située dans un village fermé de murailles et distant d'un quart de lieue de la ville. Le coupable n'avait pu être découvert ; mais les circonstances locales indiquaient suffisamment qu'il devait se trouver au milieu même de la population. Le Vézir fit arrêter vingt personnes de ce village, parmi celles qui avaient eu des querelles avec le défunt ou qui étaient ses plus proches voisins. Sa femme étant soupçonnée d'avoir des amants avait aussi été saisie et mise à la torture, sans qu'on pût en tirer l'aveu de sa participation au crime. Le Vézir commença alors par prélever une amende de 1,000 tomans sur les vingt autres accusés, puis il les fit bâtonner *in extremis,* et à tour de rôle, dans le rond-point des bazars. Quand l'un d'eux avait reçu un millier de coups sous la plante des pieds, l'exécuteur l'envoyait rouler à dix pas d'un coup de bâton et le

remplaçait par un autre, jusqu'à ce que tous y eussent passé. Mais la bastonnade n'ayant rien fait découvrir, le Vézir ordonna de scalper tous ces malheureux, ce qui fut exécuté. C'est alors seulement que, grâce à quelques indices, la police fut mise sur la voie du véritable coupable, qui était parfaitement connu de tous les accusés : mais ces malheureux avaient préféré subir les plus atroces souffrances plutôt que de le dénoncer à la justice. Il existe une espèce de compromis tacite entre les Afghans. Chacun d'eux a tellement besoin de la discrétion des autres pour ses propres méfaits, qu'ils se font tous un rigoureux devoir de garder le plus profond silence sur les fautes d'autrui. A vrai dire, une révélation dans ce pays est considérée comme un assassinat, et celui qui la fait peut être sûr que, tôt ou tard, les parents de sa victime lui feront subir la peine du talion. L'assassin du lieutenant dont il est ici question était un de ses voisins, qui n'était encore que soupçonné. Yar-Méhémed-Khan ordonna de lui ouvrir le ventre et de le pendre par le menton à un des crocs placés pour cet usage dans le bazar, et de l'y laisser jusqu'à ce que mort s'en suivît. Le misérable se voyant découvert avoua son crime, en donnant des détails qui ne permirent plus de douter qu'il ne fût le véritable coupable. Malgré son aveu, la sentence fut exécutée. Arrêté par la foule qui obstruait toutes les avenues pour assister à ce spectacle, je devins, bien à regret, le témoin d'une partie de ces atrocités[1]. Il est déplorable d'être obligé d'avouer que

[1] Une exécution du même genre eut lieu à Hérat pendant

de pareils moyens sont à peu près indispensables en Afghanistan, si l'on veut prévenir l'augmentation des crimes, car nulle autre part on ne commet un assassinat avec autant de facilité et pour si peu de chose. Je parvins, à la fin, à me frayer un passage au milieu de la foule, et je rattrapai Feïz-Méhémed-Khan, qui m'avait devancé d'une heure.

Koch-Rabat. — 23 juin. — 3 farsangs de distance à travers une plaine argileuse, par une route unie et facile. Nous ne fîmes que de petites traites ces deux premières journées, afin de mettre nos chevaux en haleine. Lorsque ces animaux n'ont pas été entraînés à l'avance, de manière à être préparés à se mettre en route, on fait deux étapes jusqu'à Koch-Rabat; s'ils sont bien dispos, on vient y descendre le premier jour de marche, mais il faut y apporter avec soi des provisions de toute sorte, car ce lieu est inhabité; on y trouve seulement un filet d'eau marécageuse, qui coule près d'un caravansérail-châh ruiné.

Kouchk-Assiab. — 24 juin. — Distance de 7 far-

mon séjour dans cette ville, mais aucun des Anglais de la Mission ne voulut y assister; bien au contraire, nous évitâmes de rien voir de cet horrible spectacle. Avant notre arrivée à Hérat, ces exécutions étaient fréquentes et nul ne peut révoquer en doute que Yar-Méhémed exerçait les plus terribles cruautés non-seulement contre les vrais criminels, mais encore contre les malheureux qui n'étaient pas de la même opinion politique que la sienne. On assure qu'il fit écorcher tout vivant un chef de Berdouranis, et qu'il le fit ensuite bouillir dans une vaste chaudière. Ce fait sans exemple se passa quelques mois avant l'arrivée de Pottinger à Hérat.—L.

sangs. Je n'indiquerai pas à chaque gîte le temps que nous avons mis à parcourir l'étape, car j'ai remarqué qu'avec les chevaux du maître des cérémonies, nous cheminions beaucoup plus vite qu'avec les caravanes; habituellement nous franchissions une farsang à l'heure. La route est tracée dans un sol pierreux, à travers des vallées et des montagnes; elle est étroite, accidentée et coupée par des torrents très-dangereux à traverser quand ils sont grossis par les pluies. Ce gîte est inhabité, nous campâmes à côté d'un moulin ruiné près duquel coule un ruisseau assez limpide.

Tchingourek. — Distance de 7 farsangs, à travers monts et vallées, par une route argileuse. Ce gîte est inhabité comme les précédents et nous y campâmes près d'un ruisseau d'eau vive. J'avais hâte d'arriver au bout de l'étape de cette journée, car ayant laissé à dessein mon visage, mes pieds et mes mains exposés à l'action du soleil, afin qu'ils prissent la teinte hâlée que je remarquais chez les gens du pays, je fus atteint d'un coup de soleil qui me fit beaucoup souffrir, et je maudis la transformation que ma sécurité rendait nécessaire. J'eus une fièvre brûlante et il me fut impossible d'avaler une bouchée de pain. Les voyages en Orient produisent sur moi un effet contraire à celui qu'éprouvent beaucoup d'autres. En arrivant au gîte, je n'ai jamais éprouvé ni faim, ni sommeil, et ce n'est toujours qu'après avoir reposé deux ou trois heures étendu sur mon tapis que j'ai pu manger et dormir.

Turchikh. — 26 juin. — 7 farsangs à parcourir en

plaine ; une seule montagne assez rude à traverser : route argileuse tracée au milieu de belles prairies arrosées par de nombreux cours d'eau. Le gîte est un campement de nomades de deux cents tentes. C'est là que commence le territoire des Hézarèhs-Zeïdnats, peuple nomade vivant sous la tente, qui a une grande réputation de bravoure et appartient à la secte musulmane des Sounnites. Ces gens-là prennent le titre de *Ser-Khanè* (tête de maison), c'est-à-dire *branche la plus noble des Hézarèhs.* Cette nation se formait dans le principe d'une seule tribu comptant au plus quinze mille familles fractionnées en campements de cent et de mille tentes. Les campements de cent tentes se nommaient *Sed-Edjak* et ceux de mille *Hézarèh* ; en persan *sed* signifie cent et *hézar* veut dire mille. Les premiers furent bientôt absorbés par les derniers, et depuis cette fusion, le nom seul de Hézarèh leur est resté. L'accroissement postérieur de ces indigènes les força à se répandre dans toute la Paropamisade et à se scinder en diverses tribus, que je ferai connaître à mesure que j'avancerai dans leur pays. Celle dont il est ici question se nomme Hézarèh-Zeïdnat et habite le district de Kalèh-Noouh, qui est aussi le nom d'une petite ville, de récente origine, qui a remplacé Badkis. La position avantageuse qu'occupe cette cité, au point où se rallient les principales routes du Turkestan et de l'Afghanistan, suffira pour la rendre très-florissante en peu de temps. Le Serdar Kérim-Dad-Khan commande cette tribu, et peut en tout temps mettre sous les armes cinq mille excellents cavaliers et trois mille fantassins : en

cas de besoin il peut tripler le nombre des premiers. Sa juridiction s'étend sur vingt-huit mille tentes. Deux de ses trois frères, Abdul-Aziz-Khan et Ahmed-Kouli-Khan gouvernent en sous ordre les districts de Mourghàb et de Pindjdèh, habités par des Zeïdnats. Le plus jeune, Méhémed-Hussein-Khan, réside à Hérat avec vingt-cinq chefs importants de la tribu, qui servent à Yar-Méhémed-Khan d'otages et de garants de la fidélité de leurs parents.

Il y a cinq ou six ans que Kérim-Dad-Khan vivait uniquement de pillage; il dévalisait les caravanes et poussait ses excursions jusqu'au sud de la Perse, dans le district de Ghaïn, dont il ruinait les villages et emmenait les populations en esclavage, pour les vendre aux Uzbeks. Ses déprédations devinrent tellement fréquentes et provoquèrent tant de plaintes, qu'Assaf-Doowlet, gouverneur général du Khorassan, se vit dans la nécessité de déclarer à Yar-Méhémed-Khan que, puisqu'il était impuissant à réprimer son vassal, il irait lui-même le châtier à la tête d'une armée. Le Vézir-Saheb, qui avait tout à craindre d'une violation de son territoire par les Persans, marcha lui-même contre Kérim-Dad-Khan, le battit et le força à reconnaître la suzeraineté du Hérat, à laquelle ce chef s'était soustrait. Depuis lors le Serdar se contente des bénéfices très-considérables que lui rapportent ses haras, ses nombreux troupeaux et la fabrication d'une espèce de drap nommé *kourk* ou *barek*, tissé avec une laine très-menue, très-soyeuse, qui pousse sous le ventre des chameaux. Rien n'est plus souple, plus doux au toucher et plus chaud que

ces bareks ; par malheur ils sont mal tissés : mais s'ils étaient mieux confectionnés ils seraient préférables à toute espèce de draps. Les peuples nomades ne teignent pas la laine, et lui laissent sa couleur naturelle, qui est celle du chameau. La valeur de cette étoffe varie de 12 à 100 francs la pièce, et l'une d'elles suffit à la confection d'une robe afghane : les grands seigneurs afghans ou persans et les souverains eux-mêmes en sont toujours vêtus en hiver. La laine recueillie sous le ventre des chameaux est la plus belle ; elle sert à confectionner les kourks du prix le plus élevé. On utilise aussi, pour la fabrication de ceux d'une moindre valeur, une espèce de duvet répandu sur tout le corps de l'animal, duvet habituellement couvert par la laine qui le préserve des intempéries de l'air ; cette laine elle-même est employée pour les kourks les plus communs. Un duvet semblable à celui dont je viens de parler, mais bien plus estimé que celui du chameau, pousse aussi sous le poil de la chèvre ; il sert en Asie à fabriquer des tissus d'une beauté et d'une bonté incomparables.

Les Hézarèhs-Zeïdnats élèvent un grand nombre d'excellents chevaux de race turkomane. Ces animaux sont moins grands et moins élégants que les chevaux tékiés, mais ils sont plus sobres et n'ont pas de rivaux pour résister à la fatigue. Il est fâcheux que l'alezan domine parmi eux, car j'ai fait la remarque que tous les chevaux de cette couleur, en Perse comme dans l'Asie centrale, avaient la peau plus fine et plus facile à entamer que les chevaux bais, gris ou noirs. Bon nombre d'entre eux sont

aussi oreillards, mais ce n'est point un défaut dans cette contrée. Les innombrables troupeaux de chèvres, de moutons, de buffles et de chameaux appartenant aux Zeïdnats leur procurent une source inépuisable de richesse. Ces animaux s'élèvent dans les gras pâturages de Kalèh-Noouh, les plus admirables de l'Asie.

Le joug imposé au Serdar Kérim-Dad-Khan par le Vézir-Saheb n'est pas très-lourd à porter, et cependant ce chef ne s'y soumet qu'à regret : il entretient de secrètes relations avec Assaf-Dooulet, et lui promet de l'appuyer dans le cas où les Persans se décideraient à recommencer le siége de Hérat. Il est probable que si ceux-ci en venaient là, le Serdar se tournerait contre eux dès qu'ils seraient vainqueurs; car, à l'exemple des autres chefs de ces contrées, il éprouve bien moins le besoin d'être indépendant que celui d'agiter, d'intriguer et de se livrer à son penchant pour le pillage et la dévastation. Sa sujétion au Hérat est tout à son avantage, puisqu'il ne paye aucun impôt; on ne peut en effet appeler de ce nom quelques chevaux de choix, qu'il envoie chaque année à Yar-Méhémed-Khan et que celui-ci compense par des présents de châles de Kachmir et des produits de l'industrie européenne, d'une valeur toujours supérieure à celle de ce qu'il a reçu. Le frère du Serdar, Méhémed-Hussein-Khan, et les vingt-cinq chefs qui l'ont accompagné à Hérat, y touchent de bons appointements; il ne reste donc à sa charge que le contingent de troupes qu'il doit fournir au Vézir-Saheb,

en cas de guerre, et je me hâterai d'ajouter qu'il trouve une ample compensation à cela dans la protection de ce dernier, qui le défend contre les Khans uzbeks, ses voisins et ses ennemis de longue date. La persistance de ces nomades à vivre dans une continuelle agitation est vraiment inconcevable, et les avantages les plus réels ne peuvent les y faire renoncer. Le calme forcé dans lequel vivent les Zeïdnats depuis quelques années a tourné au profit de la tribu qui a développé son industrie des kourks, dont elle fournit presque toute l'Asie : son bien-être s'est augmenté par là bien plus qu'elle ne pouvait l'espérer en continuant de se livrer au pillage. Le nombre de ses habitants s'est tellement accru, qu'une fraction d'entre eux a été obligée d'aller chercher ailleurs un territoire où elle pût vivre moins à l'étroit. Quatre mille tentes sont établies à cette heure dans une vallée, autrefois occupée par la tribu des Djem-Chidis, vallée dont la fertilité n'est pas moins grande que celle de la plaine de Kalèh-Noouh. — Les Djem-Chidis qui étaient là avant eux, au nombre de dix mille tentes, ont été enlevés à la suite d'un événement malheureux, mais assez fréquent dans ces contrées. Profitant des troubles qui agitaient la principauté du Hérat pendant que les Persans faisaient le siége de cette ville, en 1838, ils se déclarèrent d'abord indépendants de Châh-Kamrâne; puis, l'année suivante, ils égorgèrent un seigneur que leur avait envoyé Yar-Méhémed-Khan pour les engager à rentrer dans le devoir. Dès que ce dernier fut informé de cette action, il marcha contre eux à la tête de ses troupes, les bat-

til, et força cinq mille familles de leur tribu à venir s'établir à Hérat, qu'il voulait repeupler, et aussi pour lui servir d'otages répondant de la tranquillité des cinq mille familles qu'il laissait au campement. Ces dernières ne devaient pas avoir un meilleur sort: assaillies, quelques jours après le départ du Vézir, par un corps de troupes khiviennes, hommes, femmes et enfants, tous furent enmenés en esclavage dans le Turkestan, et le pays fut entièrement dépeuplé [1].

Mingal. — 27 juin. — 4 farsangs de route à travers une plaine, des prairies, quelques cours d'eau et une montagne très-escarpée. Deux cent vingt tentes de Hézarèhs se trouvent à cette halte, environnées de vastes et belles cultures et de gras pâturages.

J'ai dit dans les *Documents devant servir à l'histoire*

[1] Depuis que ceci a été écrit, Yar-Méhémed Khan a totalement scindé et en partie dépaysé cette magnifique tribu des Hézarèhs-Zeïdnats. Voyant que sa patience et ses bons procédés ne pouvaient amener le Serdar Kérim-Dad-Khan à cesser ses intrigues et ses déprédations, il prit de nouveau les armes contre lui en 1847; après l'avoir complétement battu, dans une sanglante action dont on trouvera le récit dans les *Documents devant servir à l'histoire des Afghans*, il transporta dix mille familles de ces nomades dans la banlieue de Hérat, afin de la repeupler. Cet événement a privé le district de Kalèh-Noouh d'une bonne moitié de sa population: mais telle est sa fertilité, que d'ici à quelques années on peut espérer de la voir arriver à son premier effectif par suite de la multiplication de la population. Le Serdar Kérim-Dad-Khan s'est réfugié en Perse. (Note de *M. Ferrier.*)

Il revint quelque temps après dans son pays natal et donna beaucoup de soucis au fils de Yar-Méhémed, jusqu'à l'époque de la dernière révolution, à la fin de 1855. — Ed.

des Afghans, que le peuple de cette race est mêlé à la population tadjike, descendant des anciens dominateurs du pays, Persans ou Tartares. Ces Tadjiks se subdivisent en deux catégories bien distinctes : les Parsivans ou Parsi-Zébane (parlant le persan), qui habitent les villes et les villages, et les Eïmaks, qui vivent sous la tente en nomades. Les Hézarèhs sont des Eïmaks, bien qu'ils prétendent être de race afghane ; mais cette origine leur est déniée avec raison par les Afghans, parce qu'ils ne parlent pas le puchtou, leur langue mère. Le langage parlé par les Hérazèhs est le persan corrompu ; mais à leur physique il est facile de voir qu'ils descendent d'une race tartare : leur figure est carrée, plate, anguleuse ; leurs yeux petits et obliquement placés ; leur teint pâle, bilieux et leur barbe rare. Ils sont plutôt petits que grands, mais avec des proportions bien prises, indiquant une grande force musculaire. Leur bravoure va jusqu'à la témérité et les fait redouter des Afghans ; il n'y a pas de meilleurs cavaliers dans toute l'Asie. Leur duplicité n'est pas aussi grande que celle de leurs voisins ; on remarque chez eux, au contraire, une simplicité et une naïveté qui contrastent singulièrement avec la férocité de leurs mœurs. Les femmes de cette peuplade se piquent d'être aussi braves que les hommes : quand le cas l'exige, elles montent à cheval et se servent du fusil et du sabre avec autant d'intrépidité et d'adresse que le plus hardi guerrier. En temps de paix, ce sont elles qui supportent tous les travaux du ménage et de l'agriculture, et qui, avec les enfants, tissent ces bareks qui leur rapportent de si grands

bénéfices. On ne peut pas dire qu'elles soient belles, mais elles sont bien proportionnées et jouissent d'une liberté d'action rare chez les femmes asiatiques. Leurs maris ne paraissent pas jaloux, et les Afghans prétendent que ces femmes profitent largement de l'abandon où on les laisse.

Mourghâb.—27 juin.—4 farsangs de distance dans une vallée très-fertile qui conduit à la rivière Mourghâb, sur les bords de laquelle s'élève un village de deux cent cinquante maisons, fermé d'une enceinte en terre, autour de laquelle campent, sous la tente, mille familles de Hézarèhs nomades. Les cultures de cette localité s'étendent au loin à plus de 5 farsangs, et tout le sol qui n'est pas cultivé jusqu'à 10 farsangs au delà est couvert de belles prairies. Le gouverneur de Mourghâb est Abdul-Aziz-Khan, frère du Serdar Kérim-Dad-Khan. On m'avait beaucoup vanté la bravoure de ce personnage, mais si elle est aussi grande que son verbiage et que ses vanteries, il n'y a effectivement rien qui puisse lui être comparé. Son extérieur ne prévient pas en sa faveur, et cependant il nous donna l'hospitalité d'une manière excessivement large et désintéressée. Ses subordonnés se louent beaucoup de lui, car quelque gros propriétaire qu'il soit, ses revenus suffisent à sa dépense, et la taxe qu'il leur impose n'est qu'une bagatelle. Malgré la recommandation contraire que je lui en avais faite, Feïz-Méhémed-Khan révéla ma qualité d'Européen à Abdul-Aziz-Khan : je n'eus pas à me plaindre de cette indiscrétion, dont j'avais redouté les suites; elle contribua, au contraire, à me tirer d'une bien

mauvaise situation, comme on le verra plus tard. Lorsque je fus obligé de retourner sur mes pas, pour revenir à Hérat, je ne pus le faire qu'avec l'aide de deux Hézarèhs qu'Abdul-Aziz-Khan me confia pour les conduire à Kaboul, où leur présence était nécessaire afin de terminer une affaire de succession. Cette adjonction m'arrangea d'autant mieux qu'au delà de Meïmana, j'allais me trouver seul, dans un pays dangereux, tandis que dans leur compagnie je pouvais voyager avec plus de sécurité.

Le Mourghâb est une petite rivière assez large et très-poissonneuse, dans les eaux de laquelle on pêche d'excellents barbeaux : c'est l'Epardus ou Margus des Grecs. Il arrose un pays plat et marécageux dont les émanations engendrent des fièvres pernicieuses ; mais la contrée est tellement fertile que les nomades se portent en foule sur les bords du Mourghâb, malgré la mortalité qui y règne. Ce sont surtout les Hézarèhs qui peuplent les rives de cette rivière, qui est à peu près la limite de leur territoire. Ils sont là mêlés à plusieurs autres petites tribus d'Eïmaks de peu d'importance qui, pour être protégées, s'allient avec eux et prennent la dénomination de Hézarèhs. L'une d'elles cependant, qui se compose de villageois et de nomades, au nombre de douze à quinze mille familles, n'aurait pas besoin de cette protection et pourrait se dispenser d'échanger son véritable nom contre celui de ses voisins, mais les nombreuses alliances que cette tribu a contractées avec les Hézarèhs l'ont déterminé à se considérer comme étant avec ceux-ci une seule et même famille. Cette tribu est celle des Firouz-Kouhis,

dont l'origine est persane ; leurs pères combattaient Timour-Leng, quand ce conquérant subjugua leur pays. Acculés par lui dans les montagnes méridionales du Mazendèran, ils s'y défendirent en désespérés; pourtant ils furent obligés de capituler. Timour-Leng les fit conduire dans le Hérat, et les dissémina dans les districts qu'ils habitent aujourd'hui. Bien qu'ils appartinssent à une foule de tribus diverses, ils reçurent le nom de Firouz-Kouhis, en mémoire du lieu où ils avaient été cernés et pris, près de la petite ville de Firouz-Kouh. Voici les subdivisions de ces peuplades :

Cinq mille familles sous les ordres du Serdar Mooudoud-Khan reconnaissent la juridiction du Serdar Kérim-Dad-Khan ; elles sont établies à Kadès, district situé à 10 farsangs au nord-est de Kalèh-Noouh. Chaque tente de cette subdivision peut fournir un soldat en cas de besoin, soit trois mille cavaliers, et deux mille fantassins.

Quatre autres chefs des Firouz-Kouhis sont tout à fait indépendants dans leurs terres ; ce sont :

1° Châh-Peçend-Khan, qui réside dans la forteresse de Derzi, située à 15 farsangs sud-est de Kalèh-Noouh : il commande à deux mille familles pouvant équiper deux cents cavaliers et huit cents fantassins. Depuis mon passage dans cette contrée, ce Serdar a été assassiné par ses administrés qu'il tyrannisait. Il coupait tous les jours des nez, des oreilles ou des têtes et faisait fendre la matrice aux femmes, tout cela pour le plus léger motif. Son fils l'a remplacé dans son gouvernement.

2° Le Serdar Ibrahim-Khan, gendre de Châh-Peçend-

Khan, qui réside dans la forteresse de Koutchè, située au sud-est de Derzi, au milieu d'âpres montagnes : ce chef a sous ses ordres deux mille familles qui peuvent armer cinquante cavaliers et six cents fantassins.

3° Le Serdar Méhémed-Azim-Khan, Attalek, qui réside dans la forteresse de Tchektcherâne, située au sud-ouest de Derzi, et au sud de Kalèh-Noouh, et qui commande à quatre mille familles, pouvant mettre sur pied deux mille fantassins.

4° Enfin le Serdar Hassan-Khan, établi à Dooulet-Yar, forteresse située un peu à l'est des sources du Héri-Roud ; son commandement s'étend sur deux mille cinq cents familles, pouvant armer cinq cents cavaliers et mille fantassins.

Kalèh-Wéli. — 28 juin. — 7 farsangs de parcours à travers des plaines, des vallées et des montagnes. Là commence la juridiction du Wali de Meïmana ; ce village se compose de deux cent trente maisons habitées par quelques Uzbeks, mais en plus grande partie par des Kapchaks : une petite rivière passe par là et se dirige vers le nord. Cette tribu des Kapchaks a été décimée par de sanglants combats, et il n'en reste plus que huit cents tentes, fournissant au besoin quatre cents fantassins. Elle est placée sous les ordres de deux Serdars, Tourâne-Khan et Toukhtémèch-Khan, sous la suzeraineté du Wali de Meïmana, sur le territoire duquel ils sont établis.

L'effectif de ces tribus d'Eïmaks ne peut être jugé que sur des *on dit* approximatifs. Quoi qu'il en soit, le pays qu'elles habitent m'a paru plus peuplé que je ne m'y étais attendu et qu'on ne se le figure en Europe.

Tcharchembèh. — 29 juin. — 3 farsangs de marche à travers de belles prairies. Village de trois cent quatre-vingts maisons, habitées par des Afchards, des Djem-Chidis et des Kapchaks, dépendant du Wali de Meïmana, jardins immenses et belles cultures. Nous déjeunâmes seulement à ce gîte et nous continuâmes à marcher jusqu'à Kaïssar où nous fîmes halte pour la nuit.

Kaïssar. — 29 juin. — 3 farsangs en plaine à travers des cultures non interrompues. Là se trouve un superbe village qui donne son nom à un district composé de dix autres hameaux dont les cultures touchent les unes aux autres. Ils sont habités par des Kapchaks et des Firouz-Kouhis dissidents.

Meïmana. — 30 juin. — Distance de 8 farsangs. Après avoir cheminé pendant une heure pour traverser une montagne escarpée on arrive à Narine, campement de mille tentes d'Uzbeks, situé au milieu de belles cultures et de prairies arrosées par de nombreux courants d'eau vive. Il faut encore quatre heures de marche à travers une plaine couverte de tous côtés de nombreuses tentes d'Uzbeks, pour atteindre Elmar, village d'où l'on découvre au loin une foule d'autres campements très-populeux et qui passent pour fournir les meilleurs guerriers de la contrée. Enfin à 3 farsangs plus loin, que l'on franchit à travers des montagnes, on débouche dans la plaine où se trouve Meïmana, ville entourée de murailles flanquées de tours, mais sans fossé pour la protéger. Elle a quatre portes d'entrée ; son développement peut être de 3 kilomètres et sa population

uzbeke est de quinze à dix-huit mille âmes. On y voit bien aussi quelques familles parsivanes, mais en très-petite minorité.

Le Khanat dont cette ville est la capitale était gouverné, quelques mois avant mon arrivée, par le Serdar Mizérab-Khan, mort empoisonné par une de ses femmes. Ses fils, Eukmet-Khan et Chir-Khan se disputaient sa succession quand je passai par là. Eukmet-Khan, l'aîné, pensait plus au vin qu'aux affaires, et, afin de pouvoir s'enivrer tout à son aise, il avait d'abord paru disposé à abandonner le pouvoir à son frère cadet Chir-Khan; mais quelques ambitieux, qui ne pouvaient arriver à leurs fins qu'en dirigeant les affaires publiques sous son nom, l'avaient détourné de son indolence. Des troubles assez graves avaient eu lieu parmi le peuple, et Yar-Méhémed-Khan, suzerain nominal de ce Khanat, avait été obligé d'intervenir pour faire cesser la querelle des deux frères. Le Serdar Kérim-Dad-Khan, Hézarèh, lui avait servi d'intermédiaire pour atteindre ce but; il avait obtenu qu'Eukmet-Khan se contentât du gouvernement de la population agricole et marchande, tandis que Chir-Khan commanderait l'armée et résiderait dans la citadelle. Cet arrangement, qui au premier coup d'œil semblait favoriser également les deux frères, était en réalité tout en faveur de Chir-Khan, auquel le commandement de la force publique assurait une influence toute puissante dans le Khanat. C'était pour porter son adhésion à l'accord arrêté entre les deux frères que Yar-Méhémed-Khan avait envoyé Feïz-Méhémed-Khan à Meïmana. Ce dernier avait aussi je crois la mission secrète d'y préparer la do-

mination plus complète du Vézir sur cette contrée, et dans ce but il devait, conformément aux ordres qu'il avait reçus, y former deux bataillons pris dans la population tadjike, qui déteste la population uzbeke, à laquelle appartiennent Eukmet-Khan et Chir-Khan, qui sont de la tribu de Ming.

L'armée de ce Khanat se compose habituellement de quinze cents cavaliers et de mille fantassins, mais en cas de guerre elle peut être portée en quelques jours à huit ou dix mille hommes. Le revenu de Meïmana est évalué à quatre cent quatre-vingt mille francs.

Je devais quitter dans cette ville Feïz-Méhémed-Khan, et j'en éprouvais un grand contentement, parce que, détestant les Anglais et me croyant des leurs, il s'était fort mal comporté avec moi. Nous avions vécu complétement isolés l'un de l'autre, depuis notre départ de Hérat, nous adressant rarement la parole si ce n'est pour nous disputer. A chaque instant il me faisait faire les demandes les plus exorbitantes par les gens de sa suite : un jour c'était de l'argent, dont il disait manquer, qu'il exigeait de moi ; une autre fois c'étaient mes armes, ma montre ou tout autre objet, que je lui refusais toujours, bien entendu ; mais le gaillard n'était pas homme à se laisser rebuter par un refus, il revenait sans cesse à la charge, bien qu'inutilement. Il me témoigna sa rancune de ces refus, quand nous arrivâmes à Meïmana, car au lieu de me mener loger avec lui chez les Khans gouverneurs, ainsi que le Vézir-Saheb lui en avait donné l'ordre, il me dit que cela ne lui était pas possible et que je serais plus à mon aise au caravansérail. Il ne pensait

pas assurément dire si vrai, et il ne pouvait rien faire qui me fût plus agréable. La liberté qu'il me donnait me permettait de décamper à mon aise, quand je le voudrais, et d'éviter le contact de gens qui pouvaient beaucoup trop ébruiter mon passage dans la Bokharie, où venaient de périr si malheureusement les infortunés Stoddart et Conolly : je ne pouvais donc m'entourer de trop de précautions. Avec les deux Hézarèhs que m'avait recommandés Abdul-Aziz-Khan, je n'avais besoin ni de protecteur, ni de guide, car ils connaissaient parfaitement les routes que nous allions parcourir et ils avaient presque partout des parents ou des amis ; cela me suffisait, tellement j'étais sûr de n'être point reconnu pour un Européen, à moins d'être trahi. Quelques paroles échappées aux serviteurs de Feïz-Méhémed-Khan me faisaient craindre qu'il ne cherchât à m'arrêter par de sourdes menées : afin de le prévenir, je pris le parti de quitter subitement Meïmana, sans faire ma visite aux Khans gouverneurs.

CHAPITRE XV.

Kaffir-Kalèh. — Précautions. — Rabat-Abdullah-Khan. — Les Bohémiens.—Chibberghân.—Irrigation et culture.—Roustem-Khan.—Esquisse de ce chef.—Siége de Andekhouye.—Politique locale.—Rivalité et intrigues des chefs du Turkestan.—Andekhouye.— Akhtchè.— Meïlik.— Le choléra.—Balkh.—Conseils donnés par mes deux Hézarèhs.—Continuation du voyage avec ces hommes.—Les inscriptions cunéiformes.—Histoire de Balkh. — L'Émir de Bokhara.—Mazar.—Mosquée très-vénérée dans le pays.—Khoulm.—Politique des Uzbeks.—L'armée de Khoulm.—La rivière de ce nom.—Les Anglais prisonniers à Mazar et à Khoulm.—Les Sipahis de l'armée de Kaboul.—Une boisson désagréable.—Le Mir-Wali et Yar-Méhémed.—Guerre entre ces deux chefs.—Causes de cette guerre.—Akbar-Khan et le jeune esclave.—Curiosité des Asiatiques.—Heïbak.—Les Uzbeks-Kandjélis. — Korram. — Avis et discrétion des deux Hézarèhs.

Mes deux Hézarèhs avaient d'excellents chevaux : j'en achetai trois autres qui étaient en vente dans le caravansérail même où j'étais descendu : un pour moi, l'autre pour mon domestique, le dernier pour porter mes bagages. Ces montures me coûtèrent cent vingt francs les trois. Je me gardai bien de dire à personne qui j'étais, où j'allais, ni ce que je comptais faire, je prévins seulement le portier du caravansérail qu'on pourrait peut-être venir lui demander si les quatre étrangers arrivés avec l'Ichik-Aghassi n'étaient pas descendus dans son établissement, et, dans ce cas, je l'engageai à répondre que trouvant l'air de la ville

trop lourd et trop chaud, nous étions allés camper hors de ses murs, à l'ombre d'un arbre, pour éviter les atteintes du choléra qui sévissait à l'intérieur. Puis je me remis aussitôt en route, bien que je fusse harassé des huit heures de marche que nous venions de faire : ce ne fut qu'après en avoir fait cinq autres, en traversant d'abord une haute montagne, puis une belle plaine bien cultivée, que nous arrivâmes à Kaffir-Kalèh, à dix heures du soir.

Kaffir-Kalèh. — 30 juin. — Cette localité est située sur la pointe d'une montagne et est habitée par des Uzbeks : on trouve aussi des tentes de nomades en grand nombre dans les environs. A partir de Meïmana, je ne me séparai plus de mes armes : mon sabre restait à mon côté pendant mon sommeil et j'avais la main sur mes pistolets ; je me couchais tout habillé et tout botté : de telles précautions étaient indispensables dans ce pays, dont les habitants sont habitués au pillage. Je me déterminai aussi à doubler l'étape, chaque fois qu'elle ne serait pas trop longue : c'était là un moyen sûr de devancer la nouvelle de mon passage dans la contrée, et d'éviter le choléra, qui sévissait dans ce district depuis plusieurs jours. J'étais donc exposé à une foule de dangers, sur lesquels j'étais loin de me faire illusion ; aussi mon inquiétude fut-elle continuelle depuis Meïmana jusqu'à ma rentrée dans Hérat. Toujours préoccupé et l'œil aux aguets, il me fut rarement possible de me livrer au sommeil, car mon sang bouillonnait et j'étais comme miné par une fièvre lente. Les précautions dont je devais m'entourer ajoutèrent encore à mes maux : il fallait éviter de

camper près des lieux habités et mes Hézarèhs allaient seuls aux provisions, tandis que je bivouaquais à distance avec mon domestique, à l'ombre d'un arbre. Il nous arriva souvent de n'avoir qu'un mauvais morceau de pain noir pour toute nourriture.

Rabat-Addullah-Khan. — 1er juillet. — Distance de 10 farsangs : les trois premières en plaine, au milieu de belles cultures dépendant du district de Khaïr-Abad que nous traversâmes vers midi. Le village de ce nom, situé sur la route et peuplé d'Uzbeks, est entouré de vastes jardins et défendu par un mur d'enceinte et un fossé : un autre village nommé Djanjumè, fortifié comme le premier, est niché tout à côté sur la pointe d'un monticule ; le reste de la route passe par des steppes arides. Au moment où nous venions de traverser la seule petite montagne que nous eussions rencontrée, et où nous nous engagions dans la dernière gorge qui devait nous conduire à la vallée, nous fûmes assaillis par une vingtaine de gros chiens contre lesquels nous eûmes beaucoup de peine à nous défendre. Ces animaux sautaient sur les chevaux et les mordaient avec acharnement, et si l'un de nous fût tombé, ce qui aurait pu parfaitement arriver, parce que nos montures, ainsi attaquées, se débattaient violemment, il eût été infailliblement dévoré sur place, sans qu'il nous eût été possible de lui porter secours. Ces chiens étaient les gardiens vigilants d'un campement de Kalbir-bend (Bohémiens), auprès duquel nous passions. Dès que ces gens-là nous aperçurent ils rappelèrent leurs chiens, mais les bêtes furent aussitôt remplacées par les femmes et les enfants, qui nous assaillirent à

leur tour pour nous demander l'aumône : ils y mirent tant d'ardeur qu'il nous fut bientôt impossible d'avancer. Les uns se pendaient à nos jambes, les autres à nos habits ou bien à la bride du cheval, et il fallut forcément les satisfaire. Je crois fort que s'ils ne nous avaient pas vu si bien armés, ils se seraient montrés plus exigeants. J'ajouterai qu'il serait imprudent à une personne seule de s'aventurer dans un endroit écarté au milieu de ces harpies ; elles l'auraient bientôt dépouillé : les femmes que nous vîmes là étaient d'une beauté médiocre, leur teint était très-hâlé, leur taille élevée et bien prise : elles étaient surtout pourvues de volumineux appas, qu'elles laissaient à découvert comme leur visage. Les hommes étaient assis à une petite distance du chemin, tressant des tamis, et s'inquiétant fort peu de ce qui se passait entre nous et leurs femmes, dont la morale, en fait de chasteté, n'est pas très-sévère. Je trouvai ces Bohémiens ce que j'avais vu ceux de leur race partout ailleurs en Asie, possédant les mêmes instincts nomades, un grand esprit de caste, vivant de peu, dans une excessive malpropreté, et se montrant peu scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer le nécessaire.

Nous campâmes le soir près du caravansérail-châh ruiné de Rabat-Abdullah-Khan : il n'y a ni habitation, ni population à l'endroit de cette halte, qui est même dépourvue d'eau ; nous fûmes obligés de nous contenter de celle que nous avions apportée dans une outre, et nos chevaux durent attendre jusqu'au lendemain matin pour se rafraîchir.

Chibberghân. — 2 juillet. — 7 farsangs de route en

plaine : les trois quarts du chemin se font à travers des steppes, et le reste à travers des prairies et des cultures. Chibberghân est une ville de douze mille âmes, habitée par des Uzbeks et des Parsivans, mais les premiers y sont en grande majorité. Cet endroit n'est pas fortifié, toutefois il s'y trouve une citadelle où réside le Khan gouverneur. La ville est entourée de vastes cultures et de très-beaux jardins; c'est sans contredit une des plus belles du Turkestan en deçà de l'Oxus, tant pour la fertilité de son sol et la bonté de son climat que pour la bravoure de sa population. Mais tous ces avantages disparaissent en partie devant un inconvénient, c'est que les ruisseaux qui alimentent ses cultures descendent tous du Khanat de Ser-Peul, avec lequel ses habitants ont souvent des différends qui aboutissent toujours à leur faire couper l'eau. Il s'ensuit une guerre presque continuelle, dont les résultats tournent au plus grand préjudice de Chibberghân. Cette ville entretient d'une manière permanente deux mille cavaliers et cinq cents fantassins, mais elle pourrait au besoin armer plus de six mille hommes. Roustem-Khan la gouvernait quand j'y passai en 1845, mais il en fut momentanément chassé l'année suivante, et voici pourquoi.

Roustem-Khan avait épousé la fille de Mizérab-Khan, Wali de Meïmana. Fort de l'appui que lui prêtait son beau-père, il crut pouvoir braver impunément l'Émir de Bokhara, en enlevant à Kezem-Fer-Khan, Afchard, son vassal, la ville d'Andekhouye qu'il gouvernait. Après avoir été battu et dépouillé, ce dernier se rendit à Bokhara et réclama l'assistance de l'Émir Nasser-

Ullah-Khan, lui promettant non-seulement de reconnaître sa suzeraineté, ainsi qu'il l'avait fait jusque-là, mais encore de lui payer un tribut annuel, ce qui n'était pas encore arrivé. L'Émir ayant alors une guerre à soutenir contre le chef de Kokan profita d'un de ces moments de bonne intelligence qui régnaient si rarement entre lui et Mir-Wali, gouverneur de Khoulm, pour le prier de rétablir Kezem-Fer-Khan dans le gouvernement d'Andekhouye. Mir-Wali accepta cette mission avec d'autant plus d'empressement qu'il se promettait bien de la faire tourner tout à son avantage. Pour atteindre ce but, il adressa Kezem-Fer-Khan à son gendre Mahmoud-Khan, gouverneur de Ser-Peul, avec toutes les recommandations nécessaires. Mahmoud-Khan, se mettant aussitôt à l'œuvre, forma une ligue avec les gouverneurs de Mazar, de Balkh et d'Akhtchè, et après avoir réuni ses troupes aux leurs, s'en alla assiéger Andekhouye et Chibberghân. Roustem-Khan avait confié la défense d'Andekhouye à Soufi-Khan, Afchard, neveu et antagoniste de Kezem-Fer-Khan; mais un parti s'étant formé contre lui dans la ville, celui-ci fut saisi et livré aux assiégeants. Quant à Roustem-Khan, qui s'était enfermé dans Chibberghân, il serait peut-être sorti victorieux de la lutte s'il n'eût pas été trahi par ses alliés et livré seul aux attaques de ses adversaires. Tant que Mizérab-Khan de Meïmana avait vécu, il avait prêté un constant appui à son gendre; mais après sa mort, Eukmet-Khan et Chir-Khan n'entretinrent pas des rapports aussi loyaux avec leur beau-frère, et au lieu de le secourir, comme ils le lui avaient promis, ils envoyèrent

un contingent de cavalerie grossir l'armée de ses ennemis. Les habitants de Chibberghân, déjà très-malheureux par suite de la perte de leurs cultures, qui avaient été ravagées, et souffrant beaucoup de la privation de l'eau, qui leur avait été coupée, forcèrent Roustem-Khan à se rendre. Kezem-Fer-Khan rentré en possession du gouvernement d'Andekhouye, grâce à l'active intervention de Mir-Wali, reconnut la suzeraineté de ce prince pour lui manifester sa reconnaissance, et Chibberghân resta au pouvoir de Mahmoud-Khan, de Ser-Peul, qui la fit gouverner par son frère Hussein-Khan. Roustem-Khan et Soufi-Khan furent tous deux envoyés prisonniers à Bokhara, et ce fut là le seul bénéfice que l'Émir de cette ville retira de son intervention en faveur de Kezem-Fer-Khan, qui venait d'échapper à sa suzeraineté.

Nasser-Ullah-Khan ne pouvant se résoudre à être dupé, prit sa revanche quelques mois après en confiant un petit corps de troupes à Roustem-Khan, qui s'empara de nouveau de Chibberghân et força Kezem-Fer-Khan d'Andekhouye, à tenir toutes les promesses qu'il avait faites à l'Émir. Un an après, il ne restait plus rien de toutes ces combinaisons; car Yar-Méhémed-Khan arrivait de Hérat à la tête de vingt mille hommes et soumettait Meïmana, Andekhouye, Akhtchè et Chibberghân à sa domination. Il en repartit ensuite en y laissant de fortes garnisons, avec des gouverneurs de son choix [1].

[1] A l'époque de la mort de Yar-Méhémed, en 1853, ces différentes places fortes sont redevenues indépendantes, et depuis lors elles ont joui de leur liberté.—Ed.

Tous ces petits Khans du Turkestan sont vraiment incroyables avec leurs rivalités, qu'ils s'efforcent constamment d'accroître ; il en résulte des guerres permanentes, pendant lesquelles il est impossible aux habitants de ces fertiles contrées de développer les richesses du sol, et d'entreprendre des travaux en vue de bénéfices à venir. L'instabilité des choses publiques arrête tout essor progressif, et c'est toujours le malheureux peuple qui souffre le plus de l'ambition des chefs, lesquels, dans leurs petits Khanats, sont les souverains les plus absolus du monde. Ces Khans ne reconnaissent la suzeraineté des princes de Hérat, de Bokhara ou de Khoulm, qui dominent sur ces contrées, que par la crainte qu'ils leur inspirent, et quelquefois aussi par l'intérêt qu'ils y trouvent ; ils changent de protection à chaque instant, car la crainte ou l'avidité sont toujours les seuls mobiles de leur conduite. Mais quel que soit le suzerain qu'ils adoptent, il est rare qu'ils lui payent un tribut : celui-ci est au contraire obligé de leur envoyer des *khalats* (habits d'honneur) pour les contenter et se les rendre favorables. Lorsqu'ils fournissent un contingent de troupes au suzerain, en cas de guerre, ils ne perdent absolument rien, puisqu'ils reçoivent de ce dernier une indemnité en nature, et qu'ils trouvent dans le pillage du pays envahi une ample compensation à leurs frais de déplacement. Il y a parmi ces Khans de l'Asie centrale un besoin naturel d'agitation, d'intrigue, de perfidie et de domination ; c'est un système qui probablement date des temps les plus reculés et qui sera certainement le même dans trois mille ans d'ici.

Andekhouye. — Je n'ai pas visité cette ville, mais voici les renseignements qui m'ont été fournis sur ce qui la concerne. Les trois quarts de sa population appartiennent à la tribu parsivane des Afchards, et ont été établis là par Châh-Abbas le Grand. L'autre quart se compose d'Uzbeks : mais le gouvernement de la ville est presque toujours entre les mains d'un chef afchard. Le nombre de ses habitants s'élève à quinze mille ; ils entretiennent mille huit cents cavaliers et six cents fantassins : en cas de besoin ce nombre peut être triplé en vingt-quatre heures. Andekhouye est éloigné de 5 farsangs seulement, au nord ouest, de Chibbergân.

Akhtchè. — 3 juillet. — Distance de 5 farsangs de Chibberghân. On y arrive par une plaine très-fertile. Les cultures se succèdent, l'une après l'autre, entre cette localité et Andekhouye ; c'est un immense jardin qui présente le coup d'œil le plus animé et le plus pittoresque. La ville, outre sa muraille d'enceinte et son fossé, est encore protégée par une citadelle, dans laquelle demeure le gouverneur. Akhtchè contient six à sept mille âmes de race uzbeke, et sa banlieue est très-peu peuplée. On ne lève que deux cents cavaliers pour la sûreté de ce petit territoire, qui se borne presque à la ville ; au besoin pourtant on pourrait mettre sur pied mille à douze cents soldats. Dans ces petits Khanats de l'Asie centrale, il faut considérer à peu près toute la population mâle arrivée à l'âge viril, comme devant porter les armes. Les Khans ne prennent à leur solde qu'un nombre d'hommes suffisant pour la police de leur principauté, parce qu'ils savent que s'ils sont attaqués, les volontaires ne

leur manqueront pas. Le cultivateur, le boutiquier, tous répondront à son appel, et arriveront montés et armés à leurs frais pour aller combattre l'ennemi. Dans ce cas l'avidité n'est plus que le mobile secondaire de leur prise d'armes, car il s'agit alors de défendre tout ce qu'ils possèdent contre leurs voisins; ils ont aussi en perspective, il est vrai, la victoire et le pillage de ceux qui voulaient les dépouiller, et c'est là un stimulant qui, à défaut d'autre, est assez puissant dans cette contrée pour pousser un homme à exposer sa vie. La ville d'Akhtchè est gouvernée par Ichâne-Ourak, vassal de l'Émir de Bokhara, et frère du gouverneur de Balkh. Le titre d'*Ichâne* est particulier aux Uzbeks, qui l'emploient comme le mot Séyid, lequel signifie également descendant du Prophète. Je n'entrai point dans Akhtchè; après avoir déjeuné à l'écart, à l'ombre d'un arbre, nous continuâmes notre route pour aller coucher à Meïlik.

Meïlik. — 3 juillet. — 4 farsangs de marche à partir d'Akhtchè : la route traverse une plaine marécageuse, couverte de roseaux et d'une grande quantité d'arbres, parmi lesquels dominent d'énormes tamarins. Ce village renferme une population uzbeke de deux mille cinq cents âmes environ et dépend du gouvernement de Balkh. Le choléra-morbus, dont j'avais vu les premières traces à Meïmana, et qui sévissait avec assez de force à Chibbergân et Akhtchè, était à son maximum d'intensité au moment où j'arrivai à Meïlik. Les habitants décimés par ce fléau étaient tellement atterrés qu'ils ne firent pas la moindre attention à moi, ce dont je fus

charmé, car il y a dans cette localité un grand nombre de gens qui sont rétribués par les princes et chefs de l'Afghanistan et du Turkestan, pour les tenir au courant de tout ce qui se passe dans le pays. Meïlik est un point central convenant parfaitement à un observateur qui désire savoir les nouvelles du Turkestan. Cette ville est en outre le point où se relient plusieurs routes, aussi les voyageurs y affluent-ils de toutes parts. Les ruines que l'on traverse, une heure avant d'arriver à Meïlik, indiqueraient que cette ville n'a fait que remplacer une ancienne cité de la Bactriane. Elles consistent en amas de briques cuites, d'une origine évidemment très-ancienne; mais il serait difficile de préciser à quel genre de construrc tions elles ont servi.

Balkh. — 4 juillet. — Parcours de 7 farsangs dans une plaine fermée à gauche par une chaîne d'assez hautes montagnes, d'où descendent de nombreux torrents, coupant la route à chaque pas et formant, par intervalles, des mares de boue du milieu desquelles nos chevaux eurent toutes les peines du monde à se tirer.

Quand nous arrivâmes à 2 farsangs de Balkh, mes Hézarèhs quittèrent la grande route et se dirigèrent obliquement à gauche, à travers champs, en m'invitant à les suivre. Ne comprenant pas dans quelle intention ils agissaient de la sorte, je leur en demandai l'explication. « Si vous voulez aller à Bok-« hara, me dirent-ils, vous n'avez qu'à continuer de « marcher droit devant vous. — Ceci me paraît singu-« lier, leur répondis-je, car Bokhara est à quinze jour-« nées de distance d'ici et nous lui tournons le dos.

— « Soit, me dit l'un d'eux, mais l'on saura bien vous « faire retourner pour vous y conduire. » Il m'apprit alors que Mir-Suddour, gouverneur de Balkh, dont les revenus n'étaient pas très-considérables, s'efforçait de les augmenter par tous les moyens possibles : dans ce but, il faisait garder, au sud de la ville, toutes les avenues par lesquelles arrivaient les voyageurs, afin de leur imposer un droit de circulation pour leur propre personne, leurs montures et leurs bagages. On était surtout très-attentif à examiner ces derniers, parce que le droit qui les frappait s'élevait plus ou moins, suivant la nature des objets transportés. « S'il vous convient « qu'on visite votre bagage, ajouta le Hézarèh, et qu'on « y découvre vos livres, vos habits et autres objets eu« ropéens que j'ai eu l'occasion de remarquer ces jours « derniers, rien ne s'oppose à ce que vous marchiez « droit devant vous; mais sachez que la découverte de « votre nationalité vous conduira droit à Bokhara. Or, « comme nous partagerions votre sort en vous suivant, « nous croyons devoir vous prévenir. Si, au contraire, « vous consentez à changer de direction et à marcher « une demi-heure de plus, nous arriverons du côté du « nord dans les ruines de la ville, sans être vus par qui « que ce soit : nous avons des provisions suffisantes « pour nous, et nos chevaux trouveront assez d'herbe « dans les ruines pour se nourrir. Dès que nous se« rons suffisamment reposés, les uns et les autres, « nous partirons pour Khoulm, dont le gouvernement « est bien plus hospitalier que celui de Balkh. Si vous « voulez voyager comme nous vous le conseillons, « nous ne vous quitterons pas d'un moment, mais si

« vous persistez à vous exposer sans nécessité à des « dangers qui pourraient nous atteindre, adieu! et « qui Dieu vous protége! » Il m'était impossible de ne pas reconnaître la justesse de ce raisonnement, et cependant il m'en coûtait de ne pas visiter à mon aise, ainsi que je me l'étais proposé, cette antique cité, la mère des villes, *Oummè el belad*, ainsi que l'appellent les Asiatiques.

Je me résignai donc à regret au détour proposé, qui nous conduisit jusqu'auprès d'une immense mosquée en ruine, où nul ne vint nous troubler. Un cours d'eau passait au milieu de l'ancienne ville et nos chevaux broutèrent l'herbe qui poussait abondamment sur ses bords; quant à nous, après avoir déjeuné, nous nous endormîmes, afin de nous préparer par un peu de repos à franchir pendant la nuit les 10 farsangs qui nous séparaient de Khoulm. Vers le soir seulement je me hasardai à visiter une partie des ruines qui nous environnaient; elles proviennent d'édifices bâtis par égales parties de briques cuites et crues, les premières ayant des proportions peu communes : j'en relevai de vingt-deux pouces de long sur seize de large. Sur quelques-unes, dont le grain est excessivement fin, et dont la dureté doit presque égaler celle de la pierre, je remarquai certains caractères cunéiformes [1], mais

[1] D'autres voyageurs avaient déjà remarqué avant M. Ferrier l'existence de briques revêtues de caractères cunéiformes dans les ruines de Balkh. Ces vestiges d'un temps passé offrent du reste un très-grand intérêt, car ce sont les seuls de ce genre que l'on trouve à une aussi grande distance dans l'Orient. Sir Henri Rawlinson est d'avis que ces constructions ont été faites par les Kuchans, une race de Scythes célèbres qui occupaient Balkh à une époque

ces dernières étaient très-rares. La citadelle, près de laquelle nous étions campés, me parut en meilleur état que la ville ; c'est une enceinte carrée flanquée de tours aux angles, et juchée sur une éminence de terres rapportées. La place est tout à fait abandonnée, comme aussi des mosquées, des colléges et un assez long bazar qui est pourtant encore presque en bon état; il y a évidemment des constructions de tous les âges parmi ces ruines, et les unes sont faciles à distinguer des autres. Mes Hézarèhs m'assurèrent que plus de trois mille cinq cents âmes en habitent la partie sud, où l'on trouve une vaste mosquée, des bains, un long bazar et plusieurs caravansérails. Il y a une vingtaine d'années, on comptait encore beaucoup de maisons en bon état dans les ruines de cette ville, mais quelques-unes d'entre elles, en s'écroulant à la suite des pluies du printemps, ont mis à découvert plusieurs vases remplis de pièces d'or, cachés dans les murs. Depuis cette découverte, les habitants de Balkh démolissent eux-mêmes les constructions qui restent debout, dans l'espoir de s'enrichir par une trouvaille. De toute manière leur peine n'est jamais perdue, puisqu'ils recueillent les briques qu'ils retirent des décombres, et les vendent à ceux qui élèvent de nouvelles maisons dans la ville neuve. Cette nouvelle ville est grande ouverte; une citadelle en occupe le centre ; la cité a été construite à une heure plus au nord que l'ancienne, et c'est là que réside Ichâne-

très-reculée. On trouve des briques avec des signes cunéiformes, d'écriture scythe, tracés par ces peuples, Suse et sur les bords mêmes du golfe Persique. — Ed.

Suddour, gouverneur de la province : elle contient, dit-on, plus de quinze mille âmes, la plupart d'origine afghane; un tiers seulement est uzbeke, des tribus Kapchak et Yabou. Ces proportions sont les mêmes pour la population qui habite les ruines.

L'origine de Balkh se perd dans la nuit des temps : ce fut la première capitale des rois de Perse. Les auteurs orientaux attribuent sa fondation à Kaïamurat, premier prince de la dynastie Pichdadienne, deux ou trois seulement pensent que ce fut Tahmurat qui la construisit. Alexandre le Grand trouva Balkh dans un état très-florissant, et cette ville compta au nombre des grandes cités de l'Asie, jusqu'à l'époque où Djenghiz-Khan fit exterminer tous ses habitants. A peine se relevait-elle de ses ruines qu'elle eut encore beaucoup à souffrir de la politique dévastatrice de Timour-Leng : les guerres interminables que se firent ensuite les successeurs de ce prince lui portèrent le dernier coup. Il serait difficile qu'elle reprît jamais son ancienne importance.

Le territoire de Balkh est cité pour sa fertilité; l'eau y abonde, et il ne lui manque qu'une population plus nombreuse pour en faire la contrée la plus fertile de l'Asie. Dans l'état de délabrement où se trouve ce pays, c'est encore un des plus productifs du Turkestan, dont plusieurs provinces viennent s'y approvisionner des céréales qui leur manquent. Un grand nombre de villages très-peuplés, dépendent du gouvernement de Ichanè-Suddour, qui s'étend du nord au sud, depuis l'Oxus jusqu'à la chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est au midi de Balkh. Dans l'autre

direction, le territoire soumis à son autorité commence à Mazar et finit à Akhtchè. Cette dernière ville, bien que reconnaissant la suzeraineté de l'Émir de Bokhara, n'en obéit pas moins au gouverneur de Balkh, qui, à son tour se reconnaît vassal de l'Émir de Khoulm : c'est là un singulier amalgame politique, mais il est conforme à l'esprit qui règne parmi les chefs de cette contrée ; agir avec ruse, fomenter des agitations, se tromper les uns les autres, telle est leur occupation continuelle et le bonheur de leur vie.

Balkh se trouve à 2 farsangs des hautes montagnes qui s'élèvent au sud : elle est bâtie dans une belle plaine se dirigeant quelque peu vers le nord, jusqu'à l'Oxus qui la borne de ce côté. Cette position est très-heureuse et favorise singulièrement le commerce et l'agriculture ; mais si sous ces rapports la situation est avantageuse, elle est devenue politiquement très-fatale à ce Khanat, parce qu'elle le rend un motif de guerre continuelle entre l'Émir de Bokhara et celui de Khoulm. Il ne se passe presque pas d'année, depuis dix ans, sans que les armées de ces deux chefs ne viennent s'en disputer la suzeraineté. Ichâne-Suddour, gouverneur de Balkh, reconnaissait celle de Mir-Wali de Khoulm en 1845 [1]. Il entretient deux mille cinq cents cavaliers et mille fantassins ; sa cavalerie est une des mieux montées du Turkestan, les chevaux de Balkh étant du reste une des meilleures espèces de la race turkomane.

A huit heures du soir, nous trouvant suffisam-

[1] Balkh est tombée au pouvoir de l'Émir de Kaboul en 1850.

ment reposés, nous remontâmes à cheval pour continuer notre voyage : nous sortîmes des ruines sans rencontrer âme qui vive sur notre passage. Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai en me voyant hors de cette Bokharie, où venaient d'être si impitoyablement égorgés Conolly, Stoddart et Nasseli. J'avais franchi les districts méridionaux de ce pays avec de vives appréhensions, mais par bonheur sans accident. Je le devais en partie à l'existence du choléra, dont les habitants se préoccupaient trop pour faire attention à moi. A vrai dire, la transformation de mon costume, de mon physique et de mes manières, éloignait tous les soupçons; pourtant il m'eût été sinon impossible, du moins très-difficile de traverser cette contrée sans être reconnu, si je n'avais eu avec moi les deux Hézarèhs d'Abdul-Aziz-Khan. Il y avait chez ces deux hommes un fond de loyauté que j'ai rarement trouvé chez des Asiatiques, et qui les portait à s'exposer à toutes sortes de désagréments pour m'éviter les dangers dont j'étais menacé. Les Européens sont en effet traqués comme des bêtes fauves dans la Bokharie, et si par malheur j'avais été découvert et conduit à la capitale, j'aurais certainement été assassiné par l'Émir de cette ville, qui, au moment où je passai dans ses États, soutenait contre ses voisins une double guerre, qu'il n'aurait pas manqué d'attribuer à mes intrigues, prétexte dont il s'était servi contre Conolly. Le Khan de Cher-Sebz, Kodjah-Murad, et celui de Kokan, musulman Tchelak Kirghiz, s'étaient entendus pour agir simultanément dans leur prise d'armes : on

parlait aussi de leur alliance avec le Wali de Khoulm, et jamais l'Émir de Bokhara n'avait couru un plus grand danger. J'appris cependant plus tard qu'après quelques combats tout s'était arrangé, et que chacun s'était retiré chez soi.

En sortant des ruines, nous traversâmes des champs cultivés à travers lesquels nous cheminâmes pendant une heure avant de regagner la grande route. Ces champs étaient coupés par de larges courants d'eau que nous eûmes beaucoup de difficulté à traverser dans l'obscurité; j'en comptai plus de vingt, dérivant tous de la rivière Dehas ou Balkh-Souï, à laquelle on a fait des saignées à plusieurs farsangs au-dessus de la ville, dans le but d'arroser la plaine. Les cultures se prolongent depuis Balkh jusqu'à Mazar, et même au delà, sans interruption.

Mazar.—5 juillet.—2 farsangs de marche en plaine. Village enclos de murailles contenant deux cents maisons au plus, mais on trouve tout autour et dans les environs quelques milliers de tentes de nomades Uzbeks et Eimaks; les Afghans habitent le village ou des huttes placées en dehors du mur d'enceinte. Ichâne-Choudjà-Eddin est gouverneur indépendant de cette localité; néanmoins il montre beaucoup de déférence aux chefs de Khoulm et de Balkh et n'obéirait pas mieux à leurs ordres s'il était leur vassal. Il entretient seulement deux cent cinquante cavaliers, et cependant au besoin il pourrait en armer mille.

La mosquée de Mazar [1] est en grande vénération

[1] *Mazar* en langue persane signifie un endroit où se rendent

parmi les musulmans, surtout parmi ceux de la secte des Chiàs. On assure à ce sujet qu'un certain prince tartare reçut en songe la révélation qu'Ali, gendre de Mohammed, y était enterré. Il est à peu près prouvé que la tombe de ce Khalife est à Nedjef, près de Bagdad, mais les Chiàs ne s'arrêtent pas devant une semblable bagatelle, le pouvoir d'Ali va bien à leurs yeux jusqu'à pouvoir multiplier sa dépouille mortelle: d'ailleurs on le sait, il n'y a que la foi qui sauve ! Cette mosquée a été construite par le prince timouride Ali-Châh de Hérat; elle renferme le tombeau de Châh-Murdàne [1] et possède de grands revenus provenant de legs pieux et d'offrandes journalières des pèlerins. Tout cela est employé à nourrir une foule de pauvres qui se rendent sur ce point de tous les Khanats de l'Asie centrale pour vivre aux dépens d'Ali. Nous ne nous arrêtâmes qu'une heure à Mazar près d'un caravansérail. De là, on peut gagner la ville de Bamian sans passer par Khoulm et Heïbak, en se dirigeant sur Tach-Gourgàne, petite ville située au sud et à 7 farsangs de Mazar, et dépendant du gouvernement de Khoulm ; cette route est aussi plus courte pour arriver à Kaboul, mais il est presque impossible à un étranger de s'y aventurer sans s'exposer à être dépouillé, c'est pour cela qu'on préfère toujours la route de Khoulm,

les pèlerins; un lieu saint; et c'est pour cela qu'on a ainsi nommé la ville où se trouve la célèbre mosquée dont il est ici question.—Ed.

[1] *Châh-Murdàne*, autrement dit le *Roi des hommes*, est le titre généralement donné à Ali dans le Korassan, et particulièrement à Mazar. — Ed.

quoique plus longue, et presqu'aussi dangereuse, car le défilé d'Abdou, qui se trouve entre cette ville et Mazar, est toujours battu par une foule de pillards qui dévalisent les caravanes ; heureusement nous n'y fûmes pas inquiétés. La route est déserte jusqu'à Khoulm.

Khoulm. — 5 juillet. — Parcours de 8 farsangs, dans une plaine aride : la route est coupée entre cette ville et Mazar, par des collines argileuses où était anciennement le village et le caravansérail d'Abdou. L'un et l'autre sont ruinés et inhabités.

Khoulm est improprement appelée Khoulloum par les géographes, le premier de ces noms est le seul sous lequel elle soit connue dans l'Asie. Cette ville est située dans la plaine et s'est formée de la réunion de quatre ou cinq villages, faisant aujourd'hui autant de quartiers qui se relient par des jardins et des cultures ; on y trouve des bazars, des caravansérails et des bains. Sa population peut-être de 12 à 15,000 habitants : la citadelle, placée sur une éminence, est la demeure de Méhémed-Émin-Khan, souverain de ce Khanat, qui prend le titre de Mir-Wali. Ce chef n'est arrivé au pouvoir qu'en 1836; avant cette époque, il était simplement Wali, c'est-à-dire gouverneur de la ville de Khoulm, au nom d'un Khan uzbek, nommé Mourad-Beg, qui possédait cette principauté et dont le pouvoir s'étendait sur les contrées situées, du nord au sud, depuis la rivière de Badakhchâne jusqu'aux montagnes de l'Hindou-Kouch, limitrophes du Kaboul. Balkh à l'est, et Badakhchâne à l'ouest, étaient les limites de ses possessions. Mou-



rad-Beg était un soldat de fortune qui avait conquis lui-même son Khanat; Émin-Khan s'en empara à sa mort, et son administration est fort goûtée de ses subordonnés; comme il est un peu moins fourbe que les autres chefs de la contrée, sa loyauté est devenue proverbiale. L'État de Khoulm exerce une certaine influence sur ceux qui l'environnent et sa prépondérance n'est point inférieure à celle du Kaboul, du Hérat ou de Bokhara. Sa population est tadjike, en grande majorité, mais pourtant Mir-Wali est de race uzbeke : elle peut être évaluée à 700,000 âmes. Les revenus de cette principauté s'élèvent à 600,000 francs en argent et à près d'un million de francs en céréales, ce qui est considérable pour un tel pays. L'armée permanente se compose de 8,000 cavaliers et de 3,000 fantassins. 800 de ces derniers composent un bataillon soi-disant régulier, on ne peut pas plus mal instruit, dans lequel se sont fondus les débris de quelques compagnies d'Eïmaks, auxquelles les Anglais avaient donné un commencement d'instruction militaire, quand ils occupaient le Kaboul. L'insurrection qui éclata en 1841 dans cette dernière ville a forcé ces compagnies à se retirer à Khoulm, avec quelques sipahis indiens qui faisaient antérieurement partie de l'armée britannique; ce sont ces derniers qui servent l'artillerie de Mir-Wali, composée de dix pièces dont deux d'un très-fort calibre. Les quatre meilleures sont celles que Méhémed-Akbar-Khan traîna avec lui à Khoulm après avoir été défait par les Anglais à Butkhak, les six autres, assez vieilles et assez mauvaises, ont été amenées là par Nader-Châh

et Ahmed-Chah, Sudozéhi. Gueudj-Ali-Beg, fils de Mir-Wali, est gouverneur de Badakhchâne, et Roustem-Khan, fils de Mir-Mourad-Beg, ancien souverain du Khanat, gouverne Koundouz au nom de Mir-Wali.

La rivière qui passe par Khoulm porte le nom de cette ville; elle est absorbée par les cultures avant d'arriver jusqu'à l'Oxus. Pour me conformer à mes habitudes de prudence, j'allai camper hors la ville, dans un endroit écarté, afin d'éviter les intarissables questions des habitants; mais à peine étions-nous installés à l'ombre d'un mûrier que nous fûmes abordés par un Afchard qui crut me reconnaître, prétendant m'avoir vu trois semaines avant à Hérat, où il se trouvait alors. Comme je niai fortement ainsi que mes compagnons de voyage, l'incertitude s'empara de lui. Pourtant il voulut pousser jusqu'au bout ses investigations et me parla d'un médecin européen qui, disait-il, s'était fait musulman et habitait Mazar depuis trois ans, mais qui s'était établi dans une autre tribu que vingt-cinq ou trente Anglais qu'il assurait être relégués aussi à Mazar et nourris aux dépens de la mosquée. Cet homme m'affirma de plus que d'autres Anglais étaient retenus à Tadjgar, à Hézeret-Imam et autres lieux. Je n'ai eu la possibilité de vérifier la fausseté de son assertion que pour ceux de ces malheureux qu'il disait être à Khoulm, où je ne vis que des indiens devenus soldats de Mir-Wali, et pourtant il pouvait se faire qu'il y eût parmi eux quelques Anglais. Des recherches trop complètes à cet égard m'eussent exposé à partager leur infortune et je crus devoir être très-prudent dans mes investiga-

tions. L'Afchard, qui venait de me révéler leur présence, voulut me mettre en rapport avec eux, mais je n'étais pas assez sûr de lui pour accepter son intermédiaire ; il pouvait me trahir dans l'espoir d'obtenir une légère récompense, aussi je rejetai son offre bien loin, en lui disant qu'un bon musulman comme moi n'avait rien à démêler avec des infidèles. Il se retira, à ce que je crois, à peu près convaincu de ne m'avoir jamais vu et persuadé que je venais de Bokhara et me rendais dans ma famille à Pechaver. Ce qu'il venait de me dire excita cependant vivement ma curiosité, et malgré les dangers qu'il pouvait y avoir à me montrer trop en public, je ne pus résister au désir de parcourir la ville, bien certain que s'il y avait des Anglais, je les reconnaîtrais facilement à leur physionomie si différente de celle des Indiens, des Afghans ou des Uzbeks. Je me rendis donc à pied dans les bazars, accompagné d'un des Hézarèhs; mais j'eus beau observer, rien ne m'indiqua ce que je venais y chercher. J'ai vu depuis plusieurs habitants de Khoulm à Hérat et à Meched, qui m'ont assuré que cet Afchard m'avait dit vrai.

Après avoir rôdé çà et là, pendant une heure, la fantaisie me prit de me réconforter d'une tasse de thé, et je m'approchai d'une des nombreuses boutiques où se débitait la bienfaisante boisson. Sur la demande de mon Hézarèh, le maître de l'établissement passa dans une chambre de derrière et nous rapporta bientôt deux énormes bols, pleins jusqu'au bord, dont la vue, je dois l'avouer, éveilla passablement ma gourmandise. Dès que j'en eus

avalé la première gorgée, je me crus empoisonné ; le malheureux épicier avait assaisonné son ragoût, par parties égales, de thé et de graisse rance ; cette dernière tenait lieu de sucre, mais je me garderai bien de dire que cela fût à l'avantage du breuvage. Quel horrible festin ce gaillard-là me fit faire ! Je fus cependant obligé de dissimuler mon dégoût pour ce mélange qui, d'après ce que j'ai appris depuis, est très-estimé dans le Turkestan : montrer que je l'ignorais et paraître surpris m'aurait de suite fait reconnaître pour un étranger, ce qui m'aurait singulièrement compromis aux yeux de la foule qui nous entourait. Rassemblant donc tout mon courage, je retins mon souffle le mieux que je pus et j'avalai en frissonnant la dégoûtante médecine que j'avais demandée si mal à propos, mais je n'étais pas au bout, le bourreau d'épicier ne me fit grâce de rien et me présenta aussitôt une énorme pincée de la feuille de thé infusée, et trempée dans la même graisse, qu'il me fallut encore avaler comme le coup de l'étrier. Quant à Rabi, mon compagnon, il paraissait éprouver autant de plaisir à consommer l'abominable liquide que j'avais ressenti de dégoût d'être obligé de l'absorber : il prenait son temps et humait le breuvage par petites gorgées, tandis que je suais à grosses gouttes par suite de l'effort que je venais de faire. Mais j'étais, comme disent les Persans, dans une mauvaise heure, *Bed Sahad*, et à ce désagrément se joignit bientôt une crainte très-vive que provoquèrent les paroles d'un homme, portant le bras en écharpe, et causant dans un groupe de consommateurs établis à côté de nous. Il avait été

blessé dans un récent combat que les troupes de Khoulm avaient livré à celles de Kaboul, et ne parlait que des dangers de la route qui conduit à cette dernière ville; aussi dissuadait-il un de ses interlocuteurs de s'y rendre, l'assurant que le moindre risque qu'il pouvait courir, c'était d'être dépouillé par ses compatriotes mêmes, qui, une fois en campagne, ne sont arrêtés par aucun frein. Amis et ennemis, ils pillent et tuent les uns comme les autres, et font bénéfice de tout. Rabi, que cette nouvelle intéressait autant que moi, se mêla à la conversation et voilà ce que nous apprîmes à notre grand regret. La guerre que se faisaient Mir-Wali et l'Émir Dost-Mohammed avait commencé pour la cause la plus futile, quoiqu'on lui donnât des apparences très-sérieuses. Dost-Mohammed avait éprouvé un refus très-net de Mir-Wali lorsqu'il lui avait demandé l'autorisation d'emprunter son territoire pour aller combattre l'Émir de Bokhara, contre lequel il avait de grands motifs de plaintes; et, disait-il, il voulait obtenir par la force ce que l'amitié n'avait pas voulu lui accorder. Mir-Wali, de son côté, exposait avec raison qu'en répondant favorablement à cette demande, c'était renoncer à ses États, à sa souveraineté, car il était sûr que les Afghans ravageraient le pays et s'en empareraient s'ils étaient en force. Tels étaient les motifs apparents de la guerre, mais les gens les mieux informés lui attribuaient une tout autre cause : ils disaient que Dost-Mohammed avait eu la main forcée par son fils et Vézir, Méhemmed-Akbar-Khan, lequel pendant le temps de son exil à Khoulm, avait pris en affection singulière un

mignon du Wali, et le lui avait enlevé en retournant à Kaboul. Ce jeune adolescent avait trouvé le moyen de s'échapper et de revenir à Khoulm où Mir-Wali le faisait garder à vue, et le refusait à Akbar qui le réclamait à grands cris. Ses refus avaient amené la guerre qui existait. Les deux armées avaient déjà eu plusieurs engagements avec des succès variés. Celle de Kaboul, sous les ordres du Serdar Akrem-Khan, frère d'Akbar, tenait le pays accidenté situé en avant de Bamian, et celle de Khoulm occupait en deçà de Sighàne, dans de fortes positions, des défilés difficiles à enlever. Cette nouvelle me contraria au dernier point, et en rentrant à notre campement nous tînmes conseil sur ce qu'il y avait de mieux a faire dans cette occurrence. La guerre avait été si soudaine, si inattendue, que nous n'en avions entendu parler pour la première fois qu'à Meïlik, encore nous avait-on assuré en même temps que la paix était conclue et que les troupes ne s'étaient pas déplacées : notre déplaisir fut grand en apprenant le contraire. J'eus un moment l'idée de gagner Kachmir en traversant le Kaffiristan, habité par les Siàh-Pouchts, mais les Hézarèhs ne m'y auraient pas accompagné ; du reste, ils ne connaissaient pas la route, et le but de leur voyage était Kaboul. Il fallait forcément quitter l'incognito à Khoulm si je persévérais dans ce projet, et il restait à savoir si quelqu'un s'y serait trouvé pour me conduire à travers ce pays à peu près inconnu. Dans cette extrémité, notre avis à chacun fut qu'il fallait continuer d'avancer jusqu'à ce que nous vissions l'impossibilité d'aller plus loin. Une fois ceci

arrêté, nous nous remîmes en route à travers un pays désolé par l'armée et décimé par le choléra: mais nous résolûmes de ne voyager que pendant la nuit close, afin d'éviter les rencontres et les questions, auxquelles on est tenu de répondre dans ces contrées, sous peine de passer pour un malfaiteur et d'exciter les soupçons. Et puis, à la faveur de l'obscurité, je pouvais voyager sans être reconnu et mes Hézarèhs avaient une version toute prête pour les curieux : nous étions les gens d'un Khan uzbek que nous allions rejoindre au camp de Sighàne.

Heïbak[1]. – 6 juillet.—Distance de 10 farsangs; on marche d'abord pendant trois quarts d'heure dans une plaine qui s'élève en pente douce et se termine brusquement à une chaîne de hautes montagnes se dressant presque à pic à une très-grande hauteur. Nous nous y engageâmes à travers une passe étroite, à l'issue de laquelle la vallée s'élargit un peu. On rencontre un ou deux villages et des jardins de distance en distance. Autant qu'on pouvait en juger au milieu de l'obscurité, cette gorge nous parut bien arrosée et assez fertile. Partis au coucher du soleil, nous n'arrivâmes au gîte que vers midi, le lendemain, nous étant arrêtés à moitié chemin pour faire un somme de deux heures, et

[1] Heïbak est le point le plus reculé où pénétrèrent les troupes anglaises pendant la guerre des Afghans. Un détachement du corps commandé par le capitaine Hopkins, venu de Bamian, se maintint à Sighàne et à Heïbak pendant plusieurs mois, en menaçant de la sorte Khoulm, où Dost-Mohammed-Khan avait d'abord établi son quartier général après son retour de Bokhara.—Ed.

laisser reposer nos chevaux, que cette course toujours ascendante avait beaucoup fatigués. Heïbak, où nous descendîmes, est un gros village peuplé d'Uzbeks de la tribu des Kandjélis, gouvernés par un chef qui se dit indépendant, mais qui n'en obéit pas moins en tout point au Wali de Khoulm, et lui paye même une redevance qu'il qualifie de présent. Ce chef réside dans une petite forteresse située sur une éminence qui domine toute la vallée. Il est d'une rapacité incroyable et perçoit un droit de circulation sur les caravanes et les voyageurs qui passent par là. Il était heureusement au camp de Sighâne quand nous arrivâmes dans son voisinage, et son préposé nous laissa passer sans rien exiger de nous et sans s'inquiéter de notre identité : il crut tout simplement que nous étions des gens de l'Émir et que nous nous rendions à Sighâne pour le rejoindre.

Le sol est d'une fertilité peu commune dans cette localité et la végétation vraiment luxuriante. Les jardins y sont nombreux et produisent des fruits qui passent pour les meilleurs du Turkestan. Les céréales sont peu cultivées à Heïbak ; les quelques champs qui avaient été ensemencés cette année ayant été complétement bouleversés par les sangliers qui abondent dans les montagnes environnantes, leur produit avait été presque nul. La rivière de Khoulm passe à Heïbak, et ses bords depuis la ville de Khoulm sont couverts d'une foule d'arbres fruitiers à l'état sauvage.

Korram. — 7 juillet. — 5 farsangs de distance à travers des montagnes escarpées, par un défilé obscur.

encaissé dans des rochers taillés à pic de plusieurs centaines de mètres d'élévation. C'est là un chemin diabolique, couvert de pierres roulées, d'eau et de broussailles. Cependant la vallée s'élargit par intervalles, et l'on aperçoit çà et là des vergers et quelques rares cultures autour de petits villages qu'on m'a dit être très-favorisés par le climat, qui convient admirablement à la culture des arbres fruitiers. Nous arrivâmes d'abord à un village nommé Serbagh et vers minuit à Korram, où étaient campés une foule de blessés revenant du camp. Nous pensâmes pouvoir nous arrêter près d'eux sans inconvénient, puisqu'une clarté douteuse les empêchait de se livrer à notre égard à des investigations minutieuses; ils furent persuadés que nous étions de leur parti et que nous allions rejoindre notre chef. Ce qu'ils nous dirent nous démontra l'impossibilité absolue où nous étions de dépasser le camp des Uzbeks, où pour rien au monde je n'aurais voulu séjourner. Il fallait cependant prendre un parti, et j'inclinais pour que nous retournassions sur nos pas jusque près d'Heïbak, afin d'y prendre un chemin qui se dirigeait à l'est, à travers les montagnes, vers la petite ville de Tcharikar, d'où je pouvais gagner Kaboul. Mais Rabi me représenta que ces montagnes étaient habitées par la population la plus farouche de tout l'Afghanistan, que l'Émir lui-même ne pouvait y envoyer ses propres gens sans exposer leur vie, et qu'il nous serait impossible de les franchir sans accident. J'insistai pourtant afin que nous nous dirigeassions de ce côté, mais alors mes

compagnons de route, sans en excepter mon domestique, me déclarèrent que si j'avais la fantaisie de prendre cette direction j'étais parfaitement libre de voyager seul, et qu'ils ne m'y suivraient certainement pas. A les entendre, ce que nous avions de mieux à faire c'était de gagner un campement de Hérazèhs Tatars, situé à quelques farsangs sur notre droite : ils avaient là des parents chez lesquels nous pourrions attendre en toute sécurité la fin de la bagarre, et gagner ensuite Kaboul. Cette proposition était sans doute très-acceptable, mais j'accordais encore si peu de confiance à Rabi et à Roustem, que je craignais qu'elle ne cachât un piége. Ils m'avaient, il est vrai, donné jusque-là des preuves de fidélité, mais je savais combien il est impossible de se fier à un habitant de l'Asie centrale, car la perfidie forme le fond de leur caractère. J'hésitai donc une heure ou deux, mais en réfléchissant que de toute manière mon sort était entre leurs mains, je finis par accepter.

CHAPITRE XVI.

Kartchou.—Montagnes de la Paropamisade.—Alayar-Beg reçoit M. Ferrier sous sa tente. — Assassinat de Sadeuk-Khan. — Désespoir de l'auteur. — Les Hézarèhs Tatars. — Kaïssar-Beg.—Les autres chefs principaux des campements de cette tribu.—Les armées de chacun d'eux.—Le Serdar Hassan-Khan, ben-Zohrab.—Le nombre de ses soldats.—Les invasions des Afghans. — Timour-Leng et les Hézarèhs.— Quinte-Curce.—Les Berbères.—Dehas.—Magnifiques tapis— Immense étendue de superbes prairies. — Ser-Peul.—Le gouverneur Mahmoud-Khan.—Son armée.—Réception de M. Ferrier par ce chef. — Désir exprimé par le Khan de contracter une alliance avec le gouvernement britannique.— Un voyage rapide.—Description du pays à travers lequel passe l'auteur.—Les chiens des Eïmaks.—La vallée fertile. —Inscriptions et bas-reliefs découverts sur les rochers.— Les montagnes.—Description de Boudhi.—Div-Hissar.—Un défilé. — Les Séhérahïs. — Leurs mœurs. — Le Temple des idoles.—Timour-Beg.—Attentions délicates.

Kartchou. — 7 juillet. — Parcours de 4 farsangs. En quittant Korram nous suivîmes encore pendant une heure la route directe de Kaboul ; puis nous nous engageâmes, à droite, dans des montagnes très-escarpées. Le chemin était tellement encaissé dans les rochers qui surplomblaient sur nos têtes, que la clarté des étoiles ne nous arrivait plus, et nous étions obligés de nous confier à l'instinct de nos montures. A mesure que nous avançions la route se rétrécissait à ce point que nous ne pouvions cheminer que les uns derrière les autres. Aux premières lueurs du jour nous

arrivâmes aux plus hautes sommités couvertes, par places, de grands amas de neige ; le froid était aussi vif qu'en janvier dans les pays de plaines. Notre vue embrassait de là toutes les montagnes de la Paropamisade, qui me parurent sillonner la contrée en tout sens, sur une très-grande étendue, les rameaux intermédiaires se rattachant tous à deux chaînes principales, l'une courant de l'ouest à l'est, l'autre du sud-ouest au nord-ouest. Quelques pics, aux dimensions colossales, étaient jetés çà et là comme des sentinelles perdues dans le pays, et étalaient aux reflets du soleil levant leurs sommités et leurs flancs crevassés recouverts d'une neige éclatante. Il serait certainement impossible à une armée traînant quelques bagages avec elle, de franchir la montagne que nous venions de gravir, mais selon moi il n'en est pas de même pour celles que nous avions parcourues depuis Khoulm jusqu'à Korram ; l'artillerie n'y trouverait pas de très-grands obstacles. D'après ce qu'on m'a dit, il paraît que son passage rencontrerait de plus sérieuses difficultés du côté de Bamian [1]. Toutefois, je ne pense pas que ces difficultés soient insurmontables, et d'ailleurs nous avons un précédent qui indique le contraire. Nader-Châh, en revenant de l'Inde, fit passer sa grosse artillerie par ces défilés lorsqu'il marchait à la con-

[1] Les officiers anglais du génie ont prouvé qu'il n'était point difficile de transporter de l'artillerie, de Bamian à Khoulm. Lorsqu'on crut possible de s'avancer contre la Bokharie, les capitaines Slart et Broadfoot reçurent l'ordre de se rendre dans les passes de la Paropamisade, et d'en faire la topographie exacte — Ed

quête de Bokhara ; l'une des pièces, dont l'affût s'était probablement brisé, est encore aujourd'hui abandonnée et à moitié enterrée dans le sable entre Serbagh et Korram.

Nous n'éprouvâmes aucun accident de quelque gravité à la descente de la montagne au sommet de laquelle nous venions de parvenir : la pente était rude, il est vrai, mais le sol uni et sans obstacle. A neuf heures nous arrivâmes dans une plaine où l'on voyait au loin des tentes peu nombreuses de Hézarèhs Tatars près desquels Rabi alla se renseigner : bientôt après, il nous ramena un nomade qui nous accompagna pendant une heure pour nous indiquer dans le lointain le campement de Kartchou, où nous arrivâmes un peu avant midi. Le chef de cette horde était le parent de Roustem, il se nommait Alayar-Beg. Ce fut chez lui que nous descendîmes. Il fit aussitôt égorger un mouton pour nous bien recevoir et exercer largement envers nous les devoirs de l'hospitalité. Roustem ne commença qu'après le repas à parler du motif qui valait notre visite aux Hézarèhs Tatars ; toutefois, il eut soin de ne rien dire de ma qualité d'Européen, et je passai pour un négociant de Meched allant trafiquer à Kaboul. Après nous avoir attentivement écoutés, Alayar nous donna ses conseils : « La guerre, « nous dit-il, ne fait que commencer, et cet état « de choses n'est pas prêt à finir : à mon avis les hosti- « lités se prolongeront jusqu'aux approches de l'hiver « et ne cesseront que lorsque la neige aura rendu « impraticables les passes de nos montagnes. Si « vous voulez attendre jusqu'au printemps prochain

« sous ma tente, considérez la comme vo're propre maison et installez-vous-y tout à votre aise; « seulement je ne pense pas qu'un délai aussi pro- « longé puisse être favorable à vos affaires, puisque, « d'après ce que vous dites, arriver à Kaboul le plus « vite possible est le plus ardent de vos désirs. Il n'y « a pour le moment qu'un moyen d'arriver à ce but, « c'est de vous rendre soit à Ghaznèh, soit à Kanda- « har, pour vous diriger ensuite en toute sécurité vers « Kaboul. La route de Ghaznèh est la plus courte et « serait la plus facile à suivre en temps ordinaire; « mais le chef des Hézarèhs Dèh-Zinguis, Méhémed- « Sadeuk-Khan, a été assassiné il y a un mois par « Bahadour-Beg, qui l'a remplacé et qui pille depuis « ce moment tous les environs; il est en guerre avec « Mir-Meuhi-Beg, chef des Hézarèhs de Yekeuho- « ling, qui aspirait à remplacer Méhémed-Sadeuk- « Khan dans le commandement de la tribu. Il vous « serait donc aussi impossible de traverser en ce mo- « ment le territoire de ces deux chefs que de retour- « ner sur la route que vous venez d'abandonner : ce « que vous avez de mieux à faire c'est de vous rendre « à Kandahar par Gour [1]. Le pays n'est pas très-sûr, « pourtant il offre plus de sécurité que les autres; « le plus important, c'est d'arriver jusqu'à Hassan- « Khan, Zohrab, chef des Hézarèhs Poucht-Kouhs : « avec son aide, vous n'aurez plus rien à craindre. »

Ce nouvel incident me plongea dans la stupeur. Avais-je donc vaincu tant de difficultés jusque-

[1] Conolly a traversé le pays de ces Hézarèhs. — Ed.

là pour me voir arrêter à quelques jours de marche de l'Indus? J'étais vraiment désespéré et je voulais à toute force tenter de passer à Bamian, au travers de l'armée afghane; mes compagnons ne se montrèrent pas alors plus traitables qu'auparavant : tous me déclarèrent qu'ils n'étaient point pressés de marcher à une mort certaine, et que malgré leur désir égal au mien d'arriver promptement à Kaboul, ils voulaient voyager en toute sécurité. Seul de mon avis, je dus me conformer à celui des autres : il fut donc convenu entre nous qu'au lieu d'aller droit à Kandahar, nous irions auparavant à Ser-Peul, dont le gouverneur Mahmoud-Khan, était l'allié et l'ami d'Hassan-Khan, Zohrab, et que nous lui demanderions des lettres de recommandation pour ce personnage. Rabi avait été dans sa jeunesse au service du père de Mahmoud-Khan et se faisait fort d'obtenir ces lettres. J'acceptai ces conditions comme un homme condamné à n'avoir plus une volonté à lui, mais j'insistai pour que nous nous rendissions promptement près de ce chef. J'eus beau faire, mes Hézarèhs étaient en famille et il me fallut passer la journée et la nuit dans le campement de Kartchou, dont Alayar-Beg s'efforça, du reste, de me rendre le séjour le moins triste possible.

Les Hézarèhs Tatars, avec lesquels nous étions campés, forment une petite tribu établie entre les montagnes que traversent la rivière de Khoulm et celle de Balkh. Bien que Mir-Wali, de Khoulm, se targue d'avoir sur eux un droit de suzeraineté, il lui est impossible d'en user, tant cette population est intraitable. Le pillage est l'occupation principale de ces gens-là

et ils l'exercent même entre eux, car on s'y dévalise de campement à campement. Leur chef, Kaïssar-Beg, surnommé *Delaver* (courageux) est redouté de toute la contrée ; mais ses subordonnés n'obéissent guère à son autorité que quand il les mène aux razzias. Hors de là, chaque campement ne reconnaît que les ordres du chef qu'il se donne. Ces nomades prétendent être une branche des Hézarèhs Zeïdnats, établis à Kalèh-Noouh, dont ils se seraient séparés depuis 80 à 90 ans seulement. Malgré la distance qui les sépare, ces deux tribus continuent à entretenir des rapports suivis et leurs chefs contractent entre eux de fréquentes alliances matrimoniales. Les Hézarèhs Tatars ne savent pas eux-mêmes de combien de familles ils se composent, ni le nombre d'hommes armés qu'ils peuvent fournir : ce recensement ne se fait réellement que pour chaque campement. Du reste, ces nomades ne prennent les armes que lorsqu'il s'agit de pillage, et aucun souverain ne pourrait compter sur eux pour les mener à la guerre.

Au sud de cette population est établie la grande tribu des Hézarèhs de l'est, qui s'étend, du nord au sud, depuis l'Hindou-Kouch jusqu'aux frontières du Kandahar. On les désigne sous le nom de Hézarèhs Pes-Kouhs ou Poucht-Kouhs (Hézarèhs de l'autre côté des montagnes), et ils se subdivisent en plusieurs branches dont les principales se nomment : Yekeuholingui, Dèh-Zingui, Ser-Djingueli, Dèh-Koudi, Bolgor et Koudélâne. Les trois premières sont gouvernées par des chefs indépendants et les trois dernières sont réunies sous l'obéissance d'un chef puissant. Voici quel

était l'état de leurs forces respectives quand je passai dans leur pays.

Le Serdar Mir-Meuhi-Beg, qui réside dans la forteresse de Yekeuholing, pouvait armer 1,000 cavaliers et 300 fantassins.

Le Serdar Bahadour-Beg, qui commande à Dèh-Zingui, équipait en temps de guerre 1,200 fantassins et 400 cavaliers.

Le Serdar Mir-Sadeuk-Beg, qui possède la forteresse et le territoire de Ser-Djinguel, pouvait réunir 500 cavaliers et 800 fantassins.

Les populations soumises à ces trois chefs sont musulmanes, de la secte des Chiàs, mais très-relâchées dans la pratique de leur culte.

Le Serdar Hassan-Khan, ben-Zohrab, est reconnu pour chef suprême par l'autre moitié des Hézarèhs Poucht-Kouhs, qui est fractionnée en plusieurs branches commandées en sous ordre par des chefs qu'elles nomment elles-mêmes et qui sont confirmés par Hassan-Khan. Ce prince peut mettre en campagne 5,000 cavaliers et 3,000 fantassins, encore lui serait-il facile de doubler ce nombre en cas de pressant besoin. On ne doit point s'étonner du grand nombre de soldats fournis par chacune de ces tribus, parce que chez elles toute la population mâle porte les armes; pendant la guerre il ne reste au campement que les vieillards, les femmes et les enfants.

Les Hézarèhs Poucht-Kouhs, d'Hassan-Khan, Zohrab, sont constamment divisés entre eux, soit par l'ambition des chefs subalternes, soit par des haines de famille. Ils ne cessent point d'intriguer les uns con-

tre les autres et se battent presque constamment entre eux; ils s'épuisent ainsi en efforts qui n'aboutissent qu'à leur ruine réciproque, tandis que l'entente pourrait les rendre redoutables aux Afghans, avec lesquels ils sont continuellement en guerre. Leur pays, protégé par la nature même, est difficile à envahir, et ils pourraient en sortir pour ravager les plaines du Kandahar et de Ghaznèh puis se retirer derrière leurs hautes montagnes comme dans un refuge inaccessible. Mais telle est leur désunion que les Afghans trouvent le moyen de franchir les passes et de venir les attaquer dans leur propre pays. Ils n'osent pourtant pas l'occuper d'une manière permanente et se contentent d'y pousser des pointes pour butiner, se retirant ensuite en toute hâte. Il résulte, de cette constante hostilité entre les Hézarèhs et les Afghans, une haine tellement vive entre les deux races, qu'il n'est pas possible à ces derniers de s'aventurer isolément dans la Paropamisade, où ils seraient infailliblement assassinés : ils sont donc forcés, lorsqu'ils veulent se rendre de Kaboul à Hérat, *et vice versâ*, de décrire un circuit considérable pour faire un trajet qui serait très-court si le pays des Hézarèhs leur était ouvert. Ils passent habituellement, pour faire ce voyage, par Balkh ou Kandahar, et il faut plus d'un mois aux caravanes pour franchir cette distance, tandis qu'il leur suffirait de quinze jours tout au plus pour se rendre dans l'une de ces deux villes par la route directe. Yar-Méhémed-Khan m'a assuré que l'Émir Dost-Mohammed lui avait envoyé, en 1844, une lettre par un

Hézarèh Ser-Djingueli attaché à son service, et que cet homme, avec le même cheval, en passant par son pays, n'avait mis que huit jours pour franchir la distance entre Kaboul et Hérat.

Timour-Leng paraît être le dernier souverain qui ait asservi les Hézarèhs : ils secouèrent le joug après sa mort et depuis cette époque ils sont restés indépendants dans leurs montagnes. Les Séfévyès, le Grand Mogol, Nader-Châh et Ahmed-Châh, Sudozéhi, ne parvinrent jamais à les soumettre à leurs lois. Du reste, il paraît qu'ils furent les mêmes en tout temps[1], car voilà ce que dit d'eux un des historiens d'Alexandre (Quinte-Curce, VII, § 21) : « Alexandre en per- « sonne entra dans le pays des Paramédésides. « C'est un peuple sauvage qui habite un pays « abrupt, presque inconnu à ses voisins, parce « qu'il ne veut avoir ni communication ni trafic avec « personne : leur territoire est placé vers les glaces « du pôle, ayant les Bactriens vers le soleil couchant, « et la mer des Indes au midi. Ce peuple demeure « dans des maisons ayant leurs assises en briques « et des murailles de boue dont l'épaisseur va tou- « jours en se rétrécissant depuis le bas jusques en « haut, où ils laissent un trou pour le jour. Ils cul-

1 Les Hézarèhs ne sont pourtant pas les descendants des anciens habitants de la Paropamisade, ils appartiennent aux tribus tartares qui furent d'abord amenées dans le pays par Djenghiz-Khan. Il est bon de remarquer que ces nomades ont tout à fait oublié leur langage primitif, et qu'ils parlent le persan. Cependant leur physionomie conserve le type tartar à un point tel qu'il est impossible de se méprendre sur leur origine. — Ed.

« tivent par-ci par-là des ceps de vigne qu'ils en-
« fouissent l'hiver en terre afin de les préserver de la
« gelée, car la neige et la glace durent si long-
« temps dans ce pays qu'à peine y voit-on du gibier
« ou des oiseaux. Le jour même y est si obscur
« et la lumière si faible, qu'on y voit à peine
« clair.

« Cette nature du pays fut cause que l'armée endura
« des privations inimaginables, et qu'elle s'abandonna
« ensuite à un grand découragement; la fatigue, le
« froid, l'absence de secours humain, la pénurie de
« vivres, rendirent sa position des plus tristes. Les
« soldats mouraient de froid en très-grand nombre,
« tandis que d'autres avaient les pieds et les mains
« gelés. L'éclatante blancheur de la neige surtout
« fatiguait infiniment leurs yeux, et ils devenaient
« aveugles. Ceux qui avaient l'imprudence de se je-
« ter par terre pour se reposer devenaient bientôt si
« roides par le froid qu'il ne fallait plus songer à
« les relever : ils n'avaient pour tout remède contre
« ses terribles atteintes que l'exercice et le mou-
« vement de la marche. C'était à qui trouverait
« quelque logis pour se refaire, mais, par suite de l'é-
« paisseur des brouillards qui règnent éternellement
« dans ce climat, on ne découvrait les maisons que
« par la fumée qui s'échappait des toits: dès que
« les soldats pouvaient en rencontrer une ils s'y trou-
« vaient très-bien, car ces hôtes dont la solitude n'avait
« jamais été troublée par personne, en voyant des
« gens armés, apportaient promptement tout ce qu'ils
« possédaient à leurs pieds, tant ils étaient effrayés, et

« suppliaient leurs visiteurs de vouloir bien leur « laisser la vie. »

Ce récit semble indiquer que les Macédoniens traversèrent la Paropamisade en hiver, et je n'ai pas de peine à croire les souffrances qu'ils endurèrent ; mais s'ils eussent passé par là pendant l'été, ils auraient sans doute éprouvé autant d'agrément qu'ils éprouvèrent de découragement, parce que le sol des vallées, arrosé par la fonte des neiges, devient au printemps d'une grande fertilité : les eaux vives y coulent dans toutes les directions, et la chaleur, d'ordinaire si intense dans les plaines afghanes, y est tempérée par des courants d'air, qui se rafraîchissent encore au contact des cimes glacées des plus hautes montagnes. Ces particularités expliqueront donc à l'avance la différence que l'on trouvera entre mon récit et celui de Quinte-Curce.

Parmi les tribus Hézarèhs, il s'en trouve une appelée Berbère comme les habitants de l'Algérie [1] : les premières rejettent la seconde, et n'admettent pas que leur origine soit commune ; mais il est incontestable que celle de cette dernière est eïmake : le persan corrompu, ou plutôt le persan primitif est le seul langage dont elle se serve. Les Berbères sont musulmans, de la secte des Chiàs, ainsi qu'un petit nombre de Hézarèhs-Poucht-Kouhs, la majorité de ceux-ci appartenant à la secte des Ali-Illahis, qui croient à la divinité d'Ali.

Dehas.—8 juillet.— Distance de 8 farsangs, entre

[1] On rencontre partout dans l'Orient des tribus de Berbères. — Ed.

des plaines et des vallées assez fertiles, mais où l'eau est rare : tout fait supposer qu'elle doit être plus abondante à droite et à gauche de notre route, où nous voyons au loin de nombreuses tentes de nomades, qui ne s'y seraient pas établies si le lieu était aride. Nous évitâmes tous ces campements et nous franchîmes cette étape à peu près à travers champs, sous la conduite d'un Hézarèh Tatar, qui nous avait été donné par Alayar-Beg pour nous conduire jusqu'à Ser-Peul. Après avoir fait six farsangs, nous traversâmes une suite de collines quelque peu boisées, se rattachant à une chaîne de montagnes que longe la rivière qui passe à Balkh. Le seul village que nous vîmes pendant cette journée se trouvait au sommet de l'une d'elles. Sa position avait quelque chose de pittoresque et d'effrayant tout à la fois ; il paraissait être accroché au flanc des rochers : notre guide nous dit qu'on y arrivait du côté opposé de la colline, par un chemin creusé dans le roc et excessivement difficile à gravir. Les habitants de cette localité fabriquent des tapis très-estimés, qu'ils vendent très-bien à Khoulm ou à Kaboul. Cette industrie suffirait même pour les faire vivre honnêtement, ce dont ils ne se soucient guère, à ce qu'il paraît, car ils passent pour les voleurs les plus audacieux de la contrée. Ces gens-là prétendent être descendants des aborigènes, et n'avoir jamais obéi à aucun conquérant : leur langage est un persan plus corrompu, ou peut-être plus primitif encore que celui que parlent les Hézarèhs, et leur culte une espèce d'idolâtrie mêlée d'Islamisme. En approchant de la rivière de Balkh, nous

traversâmes de belles prairies dont l'herbe arrivait jusqu'au ventre de nos chevaux ; nous eûmes beaucoup de peine à traverser une infinité de rigoles et de fossés qui portent au loin l'eau de cette rivière, nécessaire aux cultures des nomades, lesquels nous évitâmes le plus possible. Il était nuit lors de notre arrivée au Dehas (c'est le nom de la rivière), vers un campement de Hézarèhs, composé de vingt-deux tentes, commandées par Tchopan-Ali, cousin d'Alayar-Beg. Nous ne vîmes pas ce personnage. Il resta dans sa tente, et fit vider une de celles qui étaient à côté pour nous recevoir. A minuit, il nous envoya pour notre souper un pain très noir et très-compact avec le quartier grillé d'un *djérâne* [1] qu'il avait tué la veille. A ma grande satisfaction, nous n'eûmes la visite de personne, et le lendemain, au point du jour, nous étions à cheval pour nous rendre à Ser-Peul.

Ser-Peul.—9-10 juillet.—Parcours de 10 farsangs. Après avoir passé à gué le Dehas, qui est assez fort dans cette partie de son cours, nous cheminâmes une heure et demie à travers les prairies, puis nous entrâmes dans une chaîne de montagnes d'une moyenne hauteur ; nous en franchîmes les premiers chaînons par un sentier pierreux, côtoyant la roche abrupte. Au-dessous de nous s'ouvrait un précipice dans le fond duquel coulait un torrent, où nous vîmes successivement arriver, pour s'y désaltérer, de nombreux troupeaux de daims et de sangliers; ces derniers surtout y venaient par centaines et se vautraient dans l'eau avec délices. Nous perdîmes ce spectacle de vue en arri-

[1] *Djérâne* signifie antilope. — Ed.

vant au haut de la montagne, dont la route est alors unie et facile ; sur le versant opposé, on rencontre quelques massifs d'arbres, et les broussailles y servent de retraite à un grand nombre de perdrix rouges. Au pied de cette montagne, je remarquai pour la première fois dans l'Asie centrale quelques bouquets de lauriers-roses[1], croissant le long des ruisseaux. De là jusqu'à Ser-Peul, la route longe une plaine parfois légèrement ondulée ; elle ne commence à être peuplée qu'à 2 farsangs de cette ville ; mais à compter de cet endroit les tentes y sont nombreuses et les troupeaux aussi. Nous eûmes bien de la peine à arriver à cette ville, tant le cheval que montait mon domestique et celui d'un des Hézarèhs étaient fatigués. Du reste, les malheureuses bêtes, indistinctement, n'avaient plus que la peau sur les os, et se ressentaient furieusement de la course rapide et forcée qu'elles venaient de faire ; s'il eût fallu marcher un jour de plus, elles en eussent été incapables, et nous fussions restés en chemin.

Ser-Peul est une agglomération de maisons bâties sans régularité, sur le pourtour incliné d'une éminence surmontée d'une forteresse où réside le gouverneur. Une infinité de tentes se groupent alentour, et tout cela peut contenir, les maisons comprises, une population de quinze à dix-huit mille âmes : celle du Khanat n'excède pas le quadruple de ce chiffre. La plus grande partie est de race uzbeke ; un tiers seulement sont des Hézarèhs Ser-Djinguelis. Ser-Peul

[1] L'oléandre (*Khur-Zahreh*), autrement dit le poison des ânes, est un arbuste très commun dans tout l'Orient. — Ed.

se trouve dans une position très-favorisée de la nature, au milieu d'une vallée arrosée par d'abondantes eaux, qui coulent des montagnes environnantes et se réunissent pour former une rivière, laquelle se dirige ensuite du côté de Chibbergàn. On faisait la récolte quand nous y arrivâmes ; les cultures me parurent très-étendues, comme aussi les vergers d'arbres fruitiers.

Mahmoud-Khan, gouverneur de Ser-Peul, est gendre de Mir-Wali-de-Khoulm, et l'un de ses meilleurs comme de ses plus fidèles alliés. L'influence de ce chef s'étend au loin parmi les Eïmaks de la Paropamisade, et il en est fort redouté à cause de sa bravoure, qui est devenue proverbiale dans le pays. Il n'inspire pas moins de crainte aux Khans uzbeks, ses voisins, et une lettre de lui produit autant d'effet sur eux qu'une armée. Ce Khan est un homme d'environ quarante ans, de forte taille et de moyenne grandeur, dont la physionomie est ouverte et bien caractérisée; c'est un type persan bien plus que tartare. Mahmoud-Khan est cependant de race uzbeke ; mais son type s'est sans doute modifié par suite du mélange de sang, car, d'après ce qu'on m'a dit, ses aïeux depuis trois générations se sont constamment alliés à des femmes persanes de Kaboul. Mahmoud-Khan entretient en permanence deux mille cavaliers bien montés et un nombre égal de fantassins : il peut au besoin tripler cet effectif.

Le bien que j'avais entendu dire de Mahmoud-Khan par tous ceux qui m'en avaient parlé me décida à ne rien lui cacher de mes affaires, et dès que nous fûmes

campés, je lui envoyai mon guide avec Roustem pour le prévenir de mon arrivée. Il m'envoya immédiatement chercher par son naïb (lieutenant), qui me conduisit près de lui dans la citadelle, où il avait ordonné que nous fussions installés. Il descendit lui-même dans la cour, avec le sans-façon tartare, pour se convaincre par ses propres yeux que nous ne manquions de rien, et que la chambre qu'on nous avait donnée était propre et bien garnie de tapis. Ce Khan m'accueillit avec une brusque franchise, qui me prévint de suite en sa faveur; aussitôt il me conduisit dans son appartement, qui était fort simple et sans luxe. Il s'assit, suivant sa coutume, dans l'encoignure de la croisée, gardant son sabre et ses pistolets à la ceinture, ainsi qu'il en a contracté l'habitude depuis vingt ans; puis m'ayant invité à prendre place vis-à-vis de lui, il me demanda ce qui m'avait amené à Ser-Peul. Je lui fis un récit très-abrégé, mais très-exact, de mes tribulations depuis mon départ de Meched, et je finis par lui demander sa protection pour arriver en toute sécurité à Kandahar. Mahmoud-Khan me répondit à son tour quelques paroles bienveillantes, qui me prouvèrent que je n'avais pas trop présumé de son caractère, et après avoir cherché à me consoler de ma mésaventure, il ajouta que ce contre-temps avait quelque chose d'heureux pour lui, puisqu'il lui permettait de m'offrir l'hospitalité; il me dit encore que la présence d'un étranger était toujours un grand bonheur, parce qu'elle attirait la bénédiction du ciel sous le toit où il se reposait. Il m'entretint après cela de ses démêlés avec ses voisins, notamment avec Roustem-Khan, de

Chibberghân ; ensuite il m'interrogea longtemps sur l'art militaire, et se fit répéter longuement tout ce qui se rapporte à l'attaque et à la défense des places, tâchant de bien retenir tout cela afin d'en faire son profit à l'occasion. Pour lui, Frengui voulait dire Anglais, mais comme il n'avait rien eu à démêler avec eux pendant leur occupation du Kaboul, et qu'il avait beaucoup entendu vanter leur générosité, il m'assura qu'à présent qu'ils s'étaient éloignés de son pays, il n'avait aucune raison pour ne pas faire alliance avec eux. Il ajouta même que si je voulais être son intermédiaire, je lui ferais le plus grand plaisir ; seulement il me recommanda de ne pas agir en Asiatique, c'est-à-dire de ne pas garder pour moi une partie du subside qu'il réclamait de la générosité du gouvernement de Calcutta. Il me promettait en échange toute espèce de bons services. Il va sans dire que je fus tout ce qu'il voulut, et que je ne me montrai pas avare de belles promesses : d'ailleurs ma position me faisait une loi de me le rendre favorable, et rien ne pouvait mieux atteindre ce but que de flatter sa cupidité. Je réussis, à ce qu'il paraît, à le convaincre de ma sincérité, car il me promit de me faire arriver à Kandahar sans que je m'en aperçusse : « Vous y serez comme porté, me dit-il, couché dans votre lit, et le voyage vous semblera un heureux songe. » Bien que je ne crusse pas à toutes les douceurs que me promettait son langage métaphorique, je me félicitai cependant d'avoir levé tous les scrupules qu'il aurait pu avoir, et de ses bonnes dispositions à mon égard. J'aurais bien désiré, malgré la grande fatigue que je

ressentais, me remettre en route dès le lendemain; mais le Khan ne le permit pas, et insista pour que je restasse une journée de plus sous son toit. Du reste, il avait une dizaine de lettres à faire écrire pour mon usage, et cela ne pouvait être fait pendant la nuit. Conformément à ses avis, je me déterminai à me débarrasser des chevaux que j'avais achetés à Meïmana; les deux Hézarèhs, mes compagnons de voyage, se décidèrent au même sacrifice, et pour compenser ce qu'il avait de pénible pour eux, je leur abandonnai le prix de la vente des trois qui m'appartenaient: j'eus ainsi le plaisir de les voir complétement satisfaits. « Le pays que vous allez traverser, « nous dit Mahmoud-Khan, abonde plus en espèce « chevaline qu'en espèce humaine, et, avec les let« tres de recommandation que je vous remettrai, « eussiez-vous besoin de vingt chevaux dans chacun « des campements que vous avez à traverser d'ici à la « forteresse de Lar, où réside Hassan-Khan, ben-Zoh« rab, vous les trouveriez en dix minutes, et il ne « vous en coûtera pas un *poul* (environ 1 centime). « Ces campements sont tous très-rapprochés les uns « des autres, vous aurez donc toujours des montures « vigoureuses et souvent renouvelées, et vous pourrez « faire jusqu'à 20 farsangs par jour si vous le voulez : « rien ne viendra arrêter votre marche. Seulement, il « est indispensable que vous cachiez votre nationalité « de Frengui, non pas parce que vos compatriotes « sont détestés dans cette contrée, où ils n'ont jamais « fait de mal à personne, mais parce qu'on les y croit « de grands alchimistes qui ont découvert la pierre

« philosophale, et qu'on pourrait croire que votre chair « même est de l'or. Dites partout que vous êtes un « Persan à mon service, ainsi que cela sera écrit dans « les lettres que je vous remettrai, et assurez ceux qui « vous interrogeront que je vous envoie à Lar pour con- « férer de quelques affaires avec Hassan-Khan. Soyez « sûr que vous arriverez sain et sauf, et si vous voulez « m'en croire, vous n'irez pas à Kandahar, dont les Ser- « dars sont de mauvaises gens. Avec l'aide d'Hassan- « Khan et en continuant à marcher aussi rapidement « que vous l'avez fait jusqu'ici, vous pourrez aller en « cinq jours de Lar à Kaboul. Vous abrégerez ainsi « votre route et éviterez de donner des soupçons au « chef des Hézarèhs, qui est au plus mal avec celui de « Kandahar. Il ne manquerait certainement pas d'en « concevoir si vous insistiez pour aller dans cette ville « après avoir traversé son pays, que les Afghans ne « connaissent que très-imparfaitement. Je lui écris « que vous êtes un marchand de Meched, ainsi com- « portez-vous avec lui en conséquence. »

Il était impossible de prendre des mesures plus bienveillantes pour assurer ma sécurité et j'en témoignai de suite ma reconnaissance au Khan en lui faisant présent d'une belle paire de pistolets. Si le proverbe qui dit que *les petits présents entretiennent l'amitié* est vrai en Europe, il ne trouve nulle autre part aussi bien qu'en Asie son application. Mahmoud-Khan n'avait jamais vu d'armes semblables; il les caressait comme un objet animé, chéri, et je l'avais rendu le plus heureux des hommes.

Je me reposai le 10 dans la forteresse de Ser-Peul, et

le 11 au matin on amena dans la cour six chevaux qui nous étaient destinés, quatre comme montures, et deux autres pour mon bagage. Le Khan avait jugé prudent de ne pas me laisser emporter mes malles; c'est un objet qui, dans l'Asie centrale, excite au plus haut degré les soupçons de ses populations avides; en les voyant fermées et cadenassées, les Asiatiques les supposent toujours remplies d'or et sont souvent tentés de faire un mauvais parti à leur propriétaire, afin de s'en emparer. Les kourgines, espèce de grandes besaces qu'on met en travers du cheval, ne tentent pas autant la cupidité des gens mal intentionnés; je renfermai mes effets dans deux d'entre elles qui, chacune, devaient être portées par un cheval; mon bagage ainsi dédoublé était devenu léger et nous devions mener en laisse ou chasser devant nous les chevaux qui en étaient chargés. Ce mode de voyage est certainement le plus agréable dont j'aie essayé en Asie, mais il n'est pas possible de l'employer partout. Je franchis à peu près dix à quinze farsangs par jour, jusqu'à mon retour à Hérat, avec des chevaux que nous renouvelions jusqu'à trois et quatre fois par étape, dans les campements placés le long de ma route. La production du firman de Mahmoud-Khan suffisait pour nous les faire délivrer sans mot dire : un guide qui changeait en même temps que les chevaux nous accompagnait toujours et se chargeait de nous aplanir toutes les difficultés. Jamais je n'avais eu pays plus dangereux à traverser, et jamais cependant je ne fus moins inquiété. J'évitais, il est vrai, de trop me mettre en avant; je laissais ce rôle à Roustem et

à Rabi, et quand nous arrivions au gîte, je me couchais aussitôt, évitant le plus souvent de parler en prétextant un violent mal de gorge. Toutefois, si nous fûmes exempts des investigations soupçonneuses des Eïmaks, je ne puis faire le même éloge de leurs chiens, qui sont bien les plus hargneux et les plus indisciplinés que j'aie vus de ma vie : dès que nous arrivions dans un campement, nous en étions entourés, assaillis au point de ne pouvoir mettre pied à terre ; et pourtant ils finissaient toujours par abandonner peu à peu mes compagnons, dont ils se contentaient ensuite de flairer les mollets, pour se reporter sur moi avec acharnement. On eût dit qu'ils voulaient me signaler à leurs maîtres comme un intrus cherchant à passer en contrebande.

Boudhi. — 11 juillet. — 10 farsangs de marche. La nature du pays que nous traversâmes, pendant la première moitié de cette étape, était très-variée. La végétation la plus vigoureuse s'y étalait à côté de la plus complète aridité. Les montagnes situées sur notre gauche étaient nues, dépouillées, et n'offraient à la vue que des rochers abruptes, tandis que celles de droite étaient recouvertes d'arbres assez nombreux, au milieu desquels s'étalaient çà et là quelques cultures indiquant la présence d'un village. La vallée dans laquelle nous cheminions était d'une fécondité remarquable, mais la chaleur s'y concentrait comme dans une fournaise. La population nomade y était abondante, et leurs campements heureusement situés au milieu de bouquets d'arbres traversés par des eaux vives. Il en est ainsi pendant six heures de marche,

plus loin la vallée s'élevant progressivement finit par se rétrécir au point de devenir un étroit défilé très-accidenté, dominé de chaque côté par des escarpements inaccessibles ; sur leurs sommités nous distinguâmes des parcelles de murailles indiquant clairement des traces de fortifications, grâce auxquelles, à l'époque où elles étaient debout, ce passage devait être sinon impossible, du moins très-difficile à forcer. Ce défilé nous conduisit à un plateau encaissé dont le centre avait jadis été occupé par une petite forteresse carrée, avec des tours aux angles, sous le feu meurtrier de laquelle on ne pouvait se dispenser de passer pour arriver au revers de la montagne, où nous parvînmes à une heure de là. Sur le point le plus élevé, je remarquai un énorme bloc de rocher attenant au sol ; sur sa face unie étaient sculptées plusieurs figures et inscriptions. Les premières représentaient un roi sur son trône, rendant la justice au milieu de sa cour assemblée ; un guerrier étendu par terre et enchaîné est égorgé par son ordre, ainsi que semble l'indiquer son bras étendu, tandis qu'un autre captif, délivré de ses chaînes, jetées à côté de lui, et la figure bouleversée par la terreur, s'est précipité aux genoux du prince et semble implorer sa clémence. L'inscription arabe, que je n'ai pu lire, m'a paru beaucoup plus récente que le bas-relief et en avoir remplacé une autre qui devait probablement exister un peu au-dessus, dans un endroit où le roc concave indique qu'il a été creusé afin de faire disparaître quelque chose. Mon guide ne put rien m'apprendre à l'égard de ces sculptures, sinon qu'on les attribuait dans le

pays à Sultan-Mahmoud le Ghaznévide. Il ajouta encore qu'à 2 farsangs sur la droite et dans la plaine, il y avait les ruines d'une assez grande ville dont quelques masures étaient occupées par des pâtres de la tribu mongole, soumise au Khan de Ser-Peul[1]. Nous fûmes au pied de la montagne en moins d'une demi-heure et nous continuâmes à avancer dans un assez vaste steppe, où nous fîmes lever un grand nombre de lièvres. Nous nous arrêtâmes, après avoir parcouru 10 farsangs en sept heures, dans le village fortifié de Boudhi, situé à l'entrée des premières gorges d'une haute chaîne de montagnes, sur un tertre conique. Ses murailles sont en briques cuites et crénelées; son importance a dû être bien plus grande qu'aujourd'hui, au temps où l'Asie centrale était au pouvoir des Mongols, car il protége au nord l'entrée principale de la Paropamisade. Les fortifications de ce village et la plupart des ses maisons sont en ruines; c'est tout au plus si 250 à 300 de ces dernières sont habitées. Mourad-Beg, Uzbek, qui y commande au nom de Mahmoud-Khan, de Ser-Peul, nous reçut très-convenablement dans sa demeure, après avoir pris connaissance de la lettre de son chef. Le lendemain, dès le point du jour, il nous fit amener par un nouveau guide des montures reposées, et nous partîmes aussitôt.

[1] Il est important de faire remarquer que l'auteur a rencontré des Mongols dans ce pays, car avant lui on croyait qu'il n'y avait de Mongols que dans une petite colonie placée aux confins des montagnes de Gour, dans une direction éloignée au S.-O. de Ser-Peul. — Ed.

Div-Hissar.—12 juillet.—Distance de 10 farsangs: Après une heure de marche dans une gorge profonde, nous commençâmes à gravir la montagne où nous rencontrâmes, de farsang en farsang, des petits forts en pierres, situés dans les positions les plus avantageuses pour la défensive : un détachement de quelques hommes pourrait y arrêter longtemps une armée d'invasion. Nous montâmes pendant quatre heures au milieu de blocs de pierre roulées les unes sur les autres, obstruant une route étroite qui serpente jusqu'au sommet, à travers mille accidents de terrain ; nous descendîmes ensuite le revers opposé dans les plis d'un nouveau défilé fortement encaissé, au milieu duquel coulait un torrent formé par la fonte des neiges des hauteurs environnantes : nous fûmes souvent forcés de mettre pied à terre, dans l'impossibilité où nous étions de rester à cheval par ce chemin diabolique : c'est une des routes les plus affreuses que j'aie jamais vues. Il nous fallut deux heures pour arriver à des vallées qui finissent par se confondre en une seule plaine de 36 farsangs de circonférence, bordée de hautes montagnes, dans lesquelles on débouche seulement par deux passes : celle qui venait de nous y conduire et une autre par où nous devions en sortir le lendemain; la végétation était des plus admirables dans ce vaste bassin, dont le sol est disposé en cultures ou en prairies à peu près sur tous les points. Nous y remarquâmes aussi beaucoup d'arbres et des cours d'eau nombreux descendant des montagnes, dont les cimes escarpées forment avec la plaine un contraste complet; elles sont pour la plupart couvertes

de rochers et dans les endroits où elles sont revêtues de terre végétale, on voit pousser quelques arbustes rabougris, que les habitants décorent du titre usurpé de *djinguel* (forêt). On y trouve une assez grande quantité de bêtes fauves redoutées des bûcherons, qu'elles déchirent souvent à belles dents.

Les habitants de ce pays se disent Mongols, mais on ne les connaît que sous le nom de Séhérahïs, qui signifie habitants de la plaine : ils forment une petite république indépendante qui obéit cependant jusqu'à un certain point aux ordres du Khan de Ser-Peul, le lion de la contrée. Les Séhérahïs prétendent avoir été établis là par Djenghiz-Khan, et ils assurent avoir bravé tous les efforts qu'ont tentés pour les asservir les conquérants venus après ce grand exterminateur. Quand on a vu l'accès difficile de leur pays, il est facile de les croire, d'autant plus qu'ils trouvent dans leur plaine tout ce qui est nécessaire à l'existence, sans être obligés d'avoir recours à leurs voisins. Les Séhérahïs ont une idée vague de l'Islamisme et jurent souvent par Ali et par le Prophete; mais ils doivent avoir retenu ces exclamations à force de les entendre répéter par leurs voisins, car, autant que j'ai pu le comprendre, leur culte est une véritable idolâtrie. De même que les anciens Persans, ils reconnaissent un principe du bien et un autre du mal, mais sous les noms modernes de *Khouda* et de *Chaïtàn*, qui signifient Dieu et le diable. Ils ne sont pas circoncis, ne font pas de prières et ne tiennent aucun aliment pour impur; ils ne s'allient qu'entre eux, ce qui n'empêche pas leur sang d'être mêlé, chose facile à comprendre en rai-

son de leurs mœurs hospitalières que nous taxerions même de déréglées. Du reste, les Séhérahïs vivent d'une manière toute patriarcale, loin du bruit des villes, n'en connaissant ni la mollesse ni les superfluités. Aux yeux d'un homme civilisé leurs usages ont quelque chose de sauvage qui choque au premier coup d'œil; mais on finit bien vite par s'y habituer, quand on voit que tout en ignorant ce que nous appelons la science du bien-être, ils n'en sont pas moins heureux et exempts des tribulations que nous nous sommes créées à force de vouloir pénétrer dans le domaine de l'inconnu. La plus grande agglomération de tentes et de maisons établies dans cette plaine se trouvait à l'extrémité opposée du point par lequel nous y avions débouché. Elle est placée au pied des montagnes qui bornent le pays au sud, sur un petit plateau couvert d'un massif d'arbres dérobant presque entièrement à la vue la forteresse de *Div-Hissar* (du Géant), dont une haute tour qui s'élève du côté du nord, à son angle gauche, révèle seule l'emplacement. Nous vîmes au pied de ce plateau, avant de monter au village, une espèce de temple à trois faces fermées et complétement ouvert du côté de l'Orient, contenant des idoles colossales en bois, grossièrement sculptées et recouvertes de peaux de bêtes féroces, provenant des offrandes faites par les chasseurs. Pour me conformer à la coutume du pays, je m'inclinai sept fois devant ce gigantesque Jupiter et je me rendis ensuite à la demeure de Timour-Beg, chef de ce petit pays. Roustem lui porta la lettre du Khan de Ser-Peul, qu'il baisa trois fois et porta quatre fois à son

front avant de la décacheter. Après l'avoir lue, ce chef nous envoya une jeune fille assez jolie pour nous engager à entrer : cette manière d'agir me surprit beaucoup, parce que mon guide ne m'avait pas averti que le sexe féminin est très-libre à Div-Hissar. J'avais vu il est vrai les femmes à visage découvert le long de la route, mais comme celles des Turkomans ne se voilent point, j'en avais conclu qu'il en était de même pour celles-ci, et je n'avais pas poussé plus loin mes investigations.

Timour-Beg nous accueillit avec cette rude et simple cordialité naturelle à la race tartare. C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, presque imberbe, trapu et bâti en Hercule; sa figure était toujours animée par un sourire indiquant la bonté. Le type mongol, moins laid chez lui, il est vrai, que chez ceux qui ordinairement ont la même origine, ne le déparait pas du tout. Afin de nous bien recevoir, il fit préparer un repas qui eût suffi pour rassasier trente personnes; la boisson était une espèce de cidre avec lequel il finit par s'enivrer complétement. Quand nous l'entendîmes ronfler, nous demandâmes aussi à nous retirer pour en faire autant, et les dames Séhérahïes qui nous avaient servi à dîner prirent la peine de nous reconduire. Je fus d'abord étonné de voir celle qui m'avait ramené chez moi, et qui, sans être très-jolie, avait cependant des appas robustes et appétissants, assister à ma toilette de nuit; mais je fus encore bien plus stupéfait quand je la vis s'approcher de moi, un bassin rempli d'eau dans les mains, me laver les pieds, les jambes, et enfin me palper partout, me

masser avec un sans-façon et une persistance qui partout ailleurs eussent passé pour très-licencieux. Je ne songeai pas à refuser les soins qu'elle se croyait tenue de me prodiguer au nom de l'hospitalité, car j'ai toujours eu pour habitude de respecter les coutumes des peuples chez lesquels j'ai voyagé; seulement je dus l'engager à tempérer ses démonstrations hospitalières, afin de me laisser dormir un peu pour me préparer à la course du lendemain. Etait-ce l'une des femmes, l'une des filles ou l'une des servantes de notre hôte? C'est un point que je n'ai pu éclaircir; tout ce que je puis dire, c'est que les soins de cette dame furent des plus complets et ne me laissèrent rien à désirer. Je croyais d'abord à une faveur toute spéciale de Timour-Beg à mon égard, mais je sus le lendemain que mes compagnons de voyage, y compris mon domestique, n'avaient pas été moins favorisés que moi. Ceci n'était point, m'a-t-on assuré, un cas exceptionnel, mais bien une habitude généralement consacrée à Div-Hissar en faveur des étrangers de passage, de les faire jouir de la société de la femme ou des filles du maître de la maison dans laquelle ils sont reçus.

Timour-Beg insista le lendemain matin pour que je restasse chez lui plusieurs jours; il voulait absolument me mener à la chasse aux ours et aux tigres, mais, à son grand déplaisir, craignant de m'attarder, je lui demandai seulement quelques-uns des excellents chevaux qu'il avait dans son écurie pour me porter rapidement à Singlak.

CHAPITRE XVII.

Singlak.—Curieuses excavations dans les parois des rochers. — Légende relative à ces rochers.—Escarmouche entre les Hézarèhs et les Firouz-Kouhis. — Ces derniers sont repoussés.—Courage des femmes tartares.—Leurs capacités militaires. — L'auteur change de route. — Kouhistani-Baba. — Les plus hautes élévations des montagnes de ces contrées. —Magnifique point de vue.—Vallée commençant aux sources du Dehas.—Les rivières Ser-Djinguelâb et Tinguelâb. — Les montagnes appelées Kouh-Siah et Sefid-Kouh.—Direction et cours du Héri-Roud.—Monnaies trouvées dans les ruines de Kara-Bagh—Hassan-Khan, ben-Zohrab.—Le camp de Kouhistani-Baba.— L'Agha silencieux. — Déria-Dèrrè.— Scène pittoresque près d'un lac.—La province de Gour.— La tribu des Téhimounis.—Leurs forces militaires. — Rôle politique de Yar-Méhémed-Khan.—Ibrahim-Khan. —La valeur des sept Korans. — Conduite habile du Vézir-Saheb. — L'auteur se trouve dans l'embarras.—Osman-Khan.

Singlak. — 13 juillet. — Parcours de 10 farsangs. Nous franchîmes d'abord la chaîne de montagnes située au sud de Div-Hissar, avec non moins de difficulté que celle que nous avions traversée la veille pour y arriver, et nous aperçûmes sur le revers méridional des fortins à peu près semblables à ceux que nous avions remarqués la veille. Nous passâmes ensuite à travers un steppe très-giboyeux, au milieu duquel les sangliers fuyaient à notre approche dans des forêts de roseaux, croissant tout autour de vastes marécages. Ce steppe était occupé par des tentes de Firouz-Kouhis, chez lesquels je faillis être dévoré par

d'énormes chiens quand nous allâmes changer nos chevaux à leur campement.

Nous nous engageâmes ensuite dans une autre montagne sur laquelle nous vîmes trois vieilles forteresses ruinées et abandonnées. Une quatrième renfermait dans ses murs un espace considérable, planté d'arbres; des cultures et des huttes en roseaux, recouvertes de bousillage, y révélaient la présence de quelques habitants. Une farsang plus loin, la montagne offrit à nos yeux un aspect sévère et fort pittoresque : les rochers se scindaient en une infinité d'aiguilles effilées de la forme la plus bizarre. Les parois du roc qui leur servait de base étaient naturellement unies et taillées à pic de chaque côté de la route; mais, à droite, elles étaient, à une vingtaine de mètres de hauteur, percées d'une infinité de petits soupiraux oblongs, ouverts vers l'orient, de l'utilité desquels je ne pus pas d'abord me rendre compte. Certaines paroles de mon guide ayant piqué ma curiosité, je descendis de cheval et grimpai jusque-là par une fissure très-roide, paraissant avoir été antérieurement un escalier. Arrivé au point culminant, je trouvai une excavation dans laquelle je m'enfonçai et qui me conduisit à l'entrée d'une centaine de chambres creusées dans le roc vif : les soupiraux visibles du dehors servaient à y laisser arriver le jour. Ces chambres avaient issue sur un vaste couloir s'étendant sur 10 mètres de largeur jusqu'à 140 de longueur. Une large rigole pratiquée au milieu du couloir, avec des bassins de distance en distance, semblait indiquer qu'un cours d'eau avait

dû passer par là; la montagne était creuse à l'intérieur, et plusieurs étages de chambres se trouvaient ainsi superposés en gradins les uns au-dessus des autres. On parvenait à chaque étage par un chemin tournant en spirale autour de la concavité. Je demandai à mon guide s'il connaissait l'origine de cette singulière habitation; mais il ne me répondit rien de satisfaisant : il se contenta de former des vœux afin qu'il ne m'arrivât aucun malheur pour avoir pénétré dans cette demeure des mauvais génies [1], qui en avaient pris possession, disait-il, après en avoir chassé les premiers hommes.

En quittant cet endroit nous cheminâmes encore 5 farsangs dans la montagne et nous traversâmes plusieurs vallées où se trouvaient d'assez nombreux campements de Hézarèhs et de Firouz-Kouhis, soumis au Serdar Hassan-Khan, qui commande à Dooulet-Yar. Ce chef a épousé une sœur de Mahmoud-Khan de Ser-Peul, et je devais lui remettre une lettre de ce dernier : mais comme j'allongeais ma route de quatre farsangs en allant à Dooulet-Yar, je me contentai de lui dépêcher Rabi, que je fis conduire par un nomade du relai où nous avions changé nos chevaux, avant d'arriver au *Kalèh des Div* (forteresse des Génies). Je lui avais recommandé de venir nous rejoindre à Singlak, où je

1 On rencontre dans plusieurs parties de l'Afghanistan des rochers creusés de la même manière, dont la taille est attribuée aux sectateurs de Bouddha. Les cellules qu'on y voit étaient destinées à contenir les ascétiques de la secte. Il y a aussi certains spécimens remarquables de ces mêmes rochers taillés dans la vallée supérieure de l'Urgandâb. — Ed.

devais aller coucher, mais je regrettai beaucoup la détermination à laquelle je m'étais arrêté en arrivant dans cette localité ; je la trouvai déserte et tout y portait l'empreinte d'une récente dévastation. Il ne restait plus une seule tente, et la plupart des huttes avaient été renversées. Nous n'y trouvâmes que quelques chiens hargneux et un vieillard malade et épuisé, prêt à rendre l'âme. Nous n'avions pas d'abord aperçu ce malheureux ; il se révéla à nous par quelques gémissements sortis d'une maisonnette que j'avais d'abord prise pour une cage à poulets. A notre approche, cet homme se souleva pourtant avec peine sur le flanc, mais nous ne pûmes pas tirer un seul mot de lui ; seulement il nous indiqua du doigt la montagne voisine, vers laquelle nous nous dirigeâmes en désespoir de cause. Un nomade que nous rencontrâmes nous apprit que les Hézarèhs de Singlak avaient été obligés d'abandonner leurs demeures dans la crainte d'être pillés par un gros campement de Firouz-Kouhis, situé à 2 farsangs sur la droite, dont deux hommes avaient été tués par eux dans une rixe. Les Hézarèhs avaient refusé de livrer les meurtriers ou de payer le prix du sang ; mais sachant qu'ils étaient les plus faibles et se trouvant peu en sûreté sur le plateau découvert où ils campaient habituellement, ils s'étaient retirés dans les excavations de la montagne, et y avaient mis à l'abri leurs familles et leurs troupeaux. Quoique nous eussions exactement suivi la direction que cet Iliate nous avait indiquée, nous étions déjà arrivés assez haut dans la montagne sans découvrir les Hézarèhs ; et après

les avoir vainement cherchés, nous tirâmes un coup de fusil dont la détonation fut répercutée mille fois par l'écho. Aussitôt une troupe d'hommes armés sembla sortir de chacun des rochers placés au-dessus de nos têtes, sur notre gauche. Ces gens, croyant à une attaque de notre part, ne tardèrent pas à riposter, et, avant que nos signes eussent été compris, nous essuyâmes une fusillade bien nourrie, dont heureusement les rochers nous abritèrent, car sans cela nous fussions restés sur le carreau. Ils comprirent enfin quand ils nous virent en si petit nombre, ainsi qu'à notre marche inoffensive et à nos cris, que nous n'avions aucune intention hostile, et alors ils nous laissèrent approcher. Mon guide leur expliqua que je désirais attendre chez eux la réponse à une lettre que j'avais écrite à leur chef à Dooulet-Yar. Ils ne firent plus de difficulté pour nous accueillir. On tua un agneau en notre honneur et nous reposâmes bientôt comme des gens harassés par la course fatigante que nous venions de faire. Toutefois la vigilance des Hézarèhs ne s'était point ralentie; ils se tenaient sur leurs gardes et veillaient à tour de rôle. Bien leur en prit, car vers trois heures du matin l'un d'eux donna l'alerte et tout le monde fut bientôt sur pied. L'ennemi avait voulu surprendre le lièvre au gîte en essayant de s'emparer des hauteurs qui dominaient sa retraite ; mais sa présence avait été éventée et l'on s'apprêtait à le bien recevoir. Nos hôtes observèrent d'abord le silence; cachés derrière des rochers; nous prîmes rang auprès d'eux et attendîmes, le cœur palpitant, le signal de l'attaque. Une légère ligne blanche, qui se dessinait

à l'horizon, préludait au crépuscule et nous permettait à peine de distinguer les assaillants, qui s'avançaient contre nous en rampant. Lorsqu'ils se furent assez approchés, les Hézarèhs firent rouler sur eux plusieurs rangées de grosses pierres préparées à l'avance pour la défensive; puis, quand les Firouz-Kouhis se levèrent pour fuir, ils les fusillèrent par une décharge générale.

Pendant toute cette lutte, les femmes se montrèrent plus téméraires que les hommes; on les voyait partout au premier rang, s'exposant à la fusillade des fuyards et ripostant comme de vraies héroïnes. Ces femmes montent à cheval comme les hommes, et plus d'une parmi elles l'emporterait sur nos plus hardis cavaliers d'Europe. Leur dextérité à conduire leur monture est vraiment incroyable et leur hardiesse n'est pas moindre. Elles font toujours nombre parmi les combattants en temps de guerre, et les vaincus redoutent beaucoup plus leur cruauté que celle des hommes. Il n'y eut personne de tué ni même de blessé de notre côté; quand le jour parut, les Hézarèhs allèrent visiter l'emplacement occupé par les Firouz-Kouhis pendant l'escarmouche, et ils découvrirent sur la terre plusieurs traces de sang indiquant que quelques-uns de leurs coups avaient porté juste.

Cependant le soleil venait de se lever, et Rabi, qui aurait dû me rejoindre la veille au soir, n'avait pas encore paru; j'étais très-inquiet sur son compte, vu le désordre que la guerre entre les deux campements avait jeté dans le pays; mais enfin

il arriva à six heures du matin, en compagnie d'un naïb du Khan de Dooulet-Yar, qui était envoyé pour arranger le différend des nomades chez lesquels nous nous trouvions. Ce naïb me remit plusieurs lettres de son chef, destinées aux commandants des campements dans lesquels je devais me pourvoir de chevaux, et me prévint que le Serdar de Dooulet-Yar avait modifié mon itinéraire, parce que Hassan-Khan, ben-Zohrab, chef des Hézarèhs Poucht-Kouhs, près duquel je me rendais, au lieu de se trouver dans sa résidence habituelle de Lar, s'était dirigé peu de jours auparavant, à la tête d'un corps de troupes, vers les montagnes de Djèvèdjè, dans la crainte que l'armée du Hérat, qui venait d'envahir la province de Gour, n'entrât aussi sur son territoire pour le piller. Du reste, le naïb m'assura qu'il n'y avait aucune différence entre les deux routes pour la sécurité. Le Serdar de Dooulet-Yar me rendait un assez mauvais service en changeant la direction de mon trajet, mais il faisait tout pour le mieux. Je lui étais désigné comme un serviteur du chef de Ser-Peul, se rendant pour affaire près de celui des Hézarèhs; il croyait donc parfaitement agir en me dirigeant vers le lieu où était ce dernier. Mais moi qui prévoyais que cet incident allait me jeter dans de nouvelles complications, je pestai de bon cœur contre mon protecteur. En tout état de choses, avancer était ce qu'il y avait de mieux à faire, et je me remis en route avec les mêmes montures qui m'avaient amené la veille, nos hôtes n'en ayant pas à nous prêter. Nous nous trouvions à 3 farsangs de Singlak, et il ne nous restait plus que 8 farsangs à

franchir pour arriver à Kouhistani-Baba, où nous devions coucher le soir.

Kouhistani-Baba.—14 juillet.—Distance de 11 farsangs depuis Singlak. En quittant les grottes, nous continuâmes à gravir la montagne, et, de crête en crête, nous nous trouvâmes au point le plus élevé où nous fussions encore parvenus dans cette contrée. La route traversait un sol varié et fertile, planté de chênes verts, de pins et d'épines-vinettes. Nous passâmes plusieurs courants d'eau que mon guide m'assura être les sources du Mourghâb. Nous atteignîmes enfin les neiges une heure avant d'arriver au point culminant de notre ascension, et, malgré le soleil qui dardait sur nos têtes, le froid devint tellement vif que je dus me couvrir de mon manteau. Arrivé au faîte, j'éprouvai un sentiment d'admiration indéfinissable à la vue du magnifique tableau qui se déroulait à nos yeux. Ce spectacle offrait des diversités dont il était possible d'apprécier les détails avec assez de précision. Devant nous, et à plus de 30 farsangs dans le lointain, le magnifique pic du Tchalap-Dalâne semblait toucher le ciel de sa cime blanchie par des neiges éternelles; les montagnes très-élevées qu'il fallait traverser pour parvenir jusque-là ressemblaient, de la hauteur où nous étions placés, à de petites collines boursouflant à peine le sol. Le pays que nous venions de parcourir depuis Ser-Peul paraissait derrière nous comme un point dans l'espace. La chaîne de montagnes sur laquelle nous cheminions s'étendait, de l'ouest à l'est, sur une longueur telle que notre vue finissait par s'y perdre, sans

en voir la fin. Une infinité de chaînons s'en détachaient et couraient dans diverses directions en s'abaissant vers le nord et laissant entre eux de belles vallées, mouchetées en noir par les tentes de nomades et coupées de cours d'eau serpentant comme des fils d'argent au milieu de prairies verdoyantes. Tout cela avait une animation et un charme qui me retenaient malgré moi dans la contemplation.

Nous descendîmes tout au plus deux heures pour arriver dans la belle vallée qui se déroulait sous nos pieds : elle occupait 3 ou 4 farsangs en largeur sur une longueur considérable. Suivant les habitants du pays, elle commence aux sources de la rivière de Balkh (le Dehas), au pied de l'Hindou-Kouch, et se prolonge sans interruption jusqu'au delà de Hérat, étant sur toute cette étendue fort peuplée et très-fertile. Cette vallée incline de l'est à l'ouest, ainsi que l'indique la direction qu'y suivent les eaux. Deux petites rivières, le Ser-Djinguelàb et le Tinguelàb, prennent leurs sources dans une chaîne de montagnes qui les sépare du Dehas. Après avoir coulé indépendantes l'une de l'autre sur un espace d'environ 25 farsangs, elles se rejoignent à Dooulet Yar, et, sous le nom de Héri-Roud, ne forment plus qu'une seule rivière qui arrose les campagnes de Chéhérek, d'Obèh et de Hérat. La vallée où coule cette rivière est bornée au sud par une chaîne de montagnes appelées *Kouh-Siah* (Montagnes-Noires), par rapport à la teinte foncée des roches qui la composent ; elle est un peu plus basse, mais aussi étendue, de l'ouest à l'est, que celle que nous venions de traverser, bordant cette vallée vers le nord, et qu'on

nomme *Sefid-Kouh* (Montagnes-Blanches), grâce aux neiges qui recouvrent en tout temps ses cimes élevées. Les eaux qui descendent du revers septentrional du Sefid-Kouh se dirigent au nord et vont se perdre dans les steppes ou dans l'Oxus, tandis que celles qui sourdissent au revers méridional du Kouh-Siah coulent vers le sud et aboutissent en grande partie à la rivière Hirmend (l'Étymander des Grecs) ou au lac du Sistan. Le Héri-Roud est la ligne intermédiaire qui marque le point de division des eaux sur toutes les contrées élevées qu'il parcourt. La première partie de son cours atteint, jusqu'à Djaor, plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est seulement entre ce village et le bourg d'Obèh qu'il commence à s'abaisser ; il se précipite alors tout à coup par des pentes rapides et des chutes d'une très-grande élévation. J'ai déjà dit plus haut que la nature compacte du Kouh-Siah, qui le borne au sud, ne permet pas de s'arrêter à la supposition que cette rivière ait pu se diriger de ce côté dans des temps plus ou moins éloignés. A l'endroit où nous la traversâmes, nous étions à 6 farsangs ouest-sud de Chéhérek, ancienne ville très-peuplée et très-florissante, considérablement réduite aujourd'hui et habitée par des Eïmaks. Le prince Saadet-Mulouk, qui a été gouverneur de ce district, m'a assuré qu'il croyait que cette ville avait été la capitale du royaume de Gour ; mais en admettant cette opinion, on ne peut accorder le titre de capitale à cette ville que pour une période très-courte, car toutes les traditions et toutes les histoires écrites du pays désignent Zerni

comme ayant été la résidence habituelle des princes Gourides de la dynastie Malek-Gour, dont, par corruption, nous avons fait Malek-Kurt. Le prince Saadet-Mulouk m'a certifié que Kara-Bagh, autre ville très-ancienne, située au delà de Lar et entourée d'immenses ruines, est encore très-peuplée. On y trouve des pièces de monnaie, d'or et d'argent, d'une dimension telle qu'on n'en voit plus de nos jours, puisque, d'après son dire, elles auraient près d'un décimètre de diamètre; le major Todd, auquel ce prince en montra quelques-unes, l'assura qu'elles étaient frappées au coin d'Alexandre le Grand[1]. La position de ces ruines, au milieu d'un pays fertile, pourrait faire supposer que ce fut autrefois la ville de Nysa. Aujourd'hui Kara-Bagh n'est plus réputée que pour la bonne qualité des kourks et bareks[2] qui s'y tissent; ce sont les meilleurs et les plus beaux de toute l'Asie centrale; après eux ceux de Derzi sont les plus renommés. Dans la vallée du Héri-Roud, nous cheminâmes constamment à travers des tentes, des villages, des cultures et des prairies, où des bestiaux de toute sorte, des chevaux et des chameaux se voyaient en quantité. Le point où nous traversâmes le fleuve dépendait du Serdar de Doulet-Yar, qui est allié d'Hassan-Khan, ben-Zohrab, chef des Hézarèhs Poucht-Kouhs, et qui, pour ce motif, pourrait bien s'attirer, d'ici à peu de temps, la visite des troupes du Vézir-Saheb de Hérat. Il se dispose,

[1] C'étaient peut-être des talents.

[2] C'est une sorte de drap bourru, moitié tissé, moitié foulé, qui sert à confectionner les vêtements d'hiver des Afghans. Pendant l'occupation des Anglais, les officiers et les soldats se servaient de ce drap de préférence à tout autre.—Ed.

m'a-t-on dit, pour conjurer l'orage, à reconnaître la suzeraineté de ce prince. Deux heures après avoir traversé le Héri-Roud, nous entrâmes dans le Kouh-Siah, au sommet duquel nous arrivâmes sans difficulté, après deux heures d'ascension. Nous le redescendîmes dans le lit d'un torrent dont les eaux se précipitaient parfois en cascades du plus bel effet. Peu à peu, en avançant, la descente devint difficile, et nous ne fîmes plus un pas sans prendre les plus grandes précautions. Dans un certain endroit, la montagne, interrompant brusquement son inclinaison, descendait à pic et comme un mur dans une gorge où roulait avec fracas un torrent fougueux. La route, d'abord creusée par la main des hommes dans les parois du roc et ensuite façonnée par le passage continuel des voyageurs, avait juste la largeur nécessaire pour laisser passer une bête de somme. En regardant dans le fond du gouffre, on était pris de vertige, et je me réjouissais déjà d'avoir heureusement franchi ce passage, lorsqu'en débouchant d'un bas-fond nous vîmes quelques cavaliers qui se dirigeaient sur nous, en lançant leurs chevaux à toute vitesse. Par bonheur ils n'étaient encore qu'à mi-chemin d'une colline dont nous étions séparés par une petite vallée. Nos montures étaient excellentes, et ces cavaliers firent de vains efforts pour nous rejoindre. Avant même d'être arrivés à portée de fusil, nous étions entrés à Kouhistani-Baba, campement de nomades Hézarèhs, placé sur un plateau élevé couvert de prairies, au milieu du Kouh-Siah. Agha-Ali, chef du campement, nous reçut sous sa tente : il nous traita fort bien et agit avec une discrétion que j'aurais

été bien aise de trouver chez tous ceux qui étaient chargés de nous héberger. Je crois n'avoir entendu que quatre mots sortir de sa bouche: *Bonjour,* quand nous arrivâmes; *c'est bien,* quand il eut lu la lettre du Khan de Dooulét-Yar, et *adieu,* lorsque nous prîmes congé de lui. Par compensation, Agha-Ali fuma tout le temps sans désemparer le *tchilim* (pipe à eau); le glouglou de cette pipe fut la dernière chose que j'entendis en m'endormant et la première en me réveillant. Kouhistani-Baba était soumis au Khan, gouverneur du district d'Agha-Rédjeb.

Déria-Dèrrè, aussi appelé Dèrrè-Moustapha-Khan. —15 juillet. — 13 farsangs de marche. Il nous fallut trois heures pour sortir du Kouh-Siah, au pied duquel nous trouvâmes un gros campement de Mongols chez lesquels nous changeâmes de chevaux. Nous marchâmes ensuite cinq autres heures dans une plaine entrecoupée de collines et habitée par des nomades appartenant à la tribu eïmake des Téhimounis. Le sol de cette plaine est presque tout composé de prairies ou de steppes, mais peu boisé. Pendant les deux dernières heures nous cheminâmes à travers une nouvelle chaîne de montagnes médiocrement hautes. Arrivés au sommet, nous ne pûmes retenir un cri de surprise en voyant le ravissant paysage qui se déroulait à nos pieds : un lac de 2 farsangs de circonférence aux eaux d'azur et d'une clarté transparente occupait le fond d'une petite vallée oblongue, parfaitement close de montagnes, de manière à n'offrir aucune issue pour l'écoulement du trop-plein de ce vaste réservoir, qui disparaît

sans doute par l'effet de l'évaporation. Nous descendîmes par des collines d'une douce inclinaison jusqu'au bord de ce lac, autour duquel étaient placées sans régularité, et suivant les possibilités de l'emplacement, de nombreuses tentes de nomades Téhimounis. Des petits carrés de cultures et des jardins entourés de murailles en pierre à hauteur d'appui, séparaient les campements les uns des autres. La prodigieuse hauteur de l'herbe des prairies attira surtout mon attention, car elle cachait presque entièrement le bétail qu'on y laissait paître en liberté. La puissance de végétation du sol de cette vallée était comparable à tout ce que j'avais vu de plus luxuriant en ce genre en Europe. Sur la cime des montagnes environnantes on apercevait quelques ruines, dont chacune a sa légende parmi les habitants de cette localité. Le côté nord, par lequel nous étions arrivés, est le moins élevé : les prairies s'y étalent jusqu'à mi-côte. A l'ouest, se projettent des rochers aux formes bizarres, sous lesquels se déroulent quelques taillis de frênes et de chênes verts, tandis qu'à l'est, la montagne est couverte, de la base au sommet, d'une forêt de petits arbres. Le côté sud est moins favorisé. Un groupe de très-hautes montagnes pierreuses, rocailleuses, tourmentées comme si elles fussent récemment sorties du chaos après une révolution de la nature, et coupées par des ravins d'où sortent des eaux assez abondantes, complètent la ceinture de cet oasis des montagnes. Les pêcheurs tiraient leurs filets du lac, et les femmes, sans voile, faisaient rentrer les trou-

peaux quand nous entrâmes au campement. Quelques jeunes filles tissaient aussi des bareks en plein vent, au moyen de deux cordes retenues et fixées par quatre piquets plantés en terre : jamais je ne vis mécanisme plus simple. La joie, la satisfaction et la santé étaient empreintes sur toutes ces figures. Les habitants de cette localité perdraient certainement à échanger leur petite vallée rustique et isolée contre les somptueuses cités de nos pays civilisés, dont ils connaissent quelques-unes des merveilles sans les ambitionner. Leurs désirs se bornent à ce qu'ils possèdent : que faut-il de plus pour être heureux ?

Notre arrivée excita la curiosité des pêcheurs, dont les questions mille fois renouvelées finirent par nous étourdir ; mais nous refusâmes de les satisfaire avant d'avoir vu leur chef, Moustapha-Khan, pour lequel j'avais une lettre. Sa demeure était située de l'autre côté du lac. Nous traversâmes cette nappe d'eau dans des petites barques en roseaux enduites intérieurement d'un mastic blanchâtre. La demeure du Khan était bâtie au milieu d'un joli jardin où nous reçûmes l'hospitalité. Il était occupé quand nous arrivâmes chez lui, et nous ne le vîmes qu'à l'heure du souper. Nous le trouvâmes en compagnie d'un Afghan de Hérat, arrivé depuis quelques jours à Déria-Dèrrè, que je reconnus immédiatement comme ayant été un de mes visiteurs les plus obstinés pendant mon séjour dans cette ville. Il se nommait Osman-Khan, et parut tout aussi étonné de me voir là que moi, de mon côté, j'étais peu satisfait de l'y ren-

contrer. Cet homme fut effectivement pour moi une nouvelle source d'embarras; mais avant d'entrer dans le détail de mes contrariétés, il est à propos que je dise un mot de la situation politique du pays dans lequel je me trouvais, situation qui influa beaucoup sur la détermination à laquelle s'arrêta Moustapha-Khan à mon égard, et qui me valut un surcroît de fatigues et d'obstacles.

La province de Gour, située au sud-est du Hérat, était le patrimoine de ces princes Gourides qui élevèrent un royaume sur les ruines de celui qu'avaient fondé Sebek-Taghi et son fils, Mahmoud le Ghaznévide. Cette partie de la Paropamisade était alors habitée par une tribu nommée Sour, dont il reste encore trois ou quatre mille familles établies au nord-ouest de la province. A mesure que les guerres civiles amenaient la décadence et l'amoindrissement de cette tribu, celle des Téhimounis, favorisée par des causes inconnues, prenait au contraire un accroissement considérable et peuplait le pays laissé vacant par les Souris. Bientôt les Téhimounis furent assez forts pour se faire respecter par leurs voisins et ils formèrent alors un petit gouvernement à part, sous la protection des souverains du Hérat. Mais à dater de la mort du prince timouride, Sultan-Hussein-Ghazi, au commencement du XVI[e] siècle, ils commencèrent à considérer leur vassalité comme une chose purement nominale. Quand le Hérat était tranquille et que leurs princes ou gouverneurs se trouvaient pourvus d'une armée capable de les envahir, les Téhimounis leur payaient une légère redevance en nature, soit en grains, soit

en bestiaux ou en chevaux ; mais c'était une exception, car le Hérat fut presque constamment agité par des troubles pendant les derniers siècles, et dès lors ils se dispensaient de payer le tribut auquel ils étaient assujettis. Dans tous les temps cette tribu a été fort utile ou très-dangereuse pour son suzerain, suivant qu'elle lui prêtait son concours ou qu'elle se liguait avec ses ennemis. Elle était récemment encore divisée en trois branches, savoir :

La première, sous les ordres du Serdar Ibrahim-Khan, ayant établi sa résidence à Teïvèrè, était la plus forte et la plus rapprochée du Hérat. Quand elle armait tout son monde, ses combattants présentaient un effectif de 1000 cavaliers et 7000 fantassins.

La deuxième, commandée par le Serdar Moustapha-Khan, résidant à Déria-Dèrrè, peut fournir 200 cavaliers et 3000 fantassins.

La troisième, sous les ordres du Serdar Mahmoud-Khan, qui campe dans les vallées de Djèvèdjè, peut rassembler au plus 1000 fantassins.

Le chef de la première et plus puissante branche, Ibrahim-Khan, était dévoué au Châh-Kamrâne, dernier roi Sudozéhi du Hérat, dont il avait reçu des bienfaits, et refusa, à la mort de ce prince, de reconnaître l'autorité usurpée de Yar-Méhémed-Khan. Plus encore, il donna asile à deux fils de Kamrâne, ainsi qu'aux mécontents du Hérat qui désirèrent se retirer chez lui. Le Vézir-Saheb n'était pas homme à subir patiemment son opposition, il alla donc l'attaquer, et le combattit deux ans sans pouvoir le vaincre une seule fois, car il avait pour alliés les deux autres

Serdars téhimounis et Hassan-Khan, ben-Zohrab, chef des Hérazèhs Poucht-Kouhs. Mais, grâce à sa politique habile, Yar-Méhémed-Khan étant parvenu à détacher ceux-ci de sa cause, obtint aussitôt de grands avantages sur le Serdar rebelle, et, à la fin de 1844, il lui avait enlevé la moitié de la population soumise à ses lois, et l'avait transportée, hommes, femmes et enfants, à Hérat, où il avait fait des serbas [1] (milice) de tous les mâles en état de porter les armes. A la suite de ce grave échec, le Serdar Ibrahim-Khan s'était enfermé dans l'inexpugnable forteresse de Tchalap-Dalàne, et il y résista six mois à tous les efforts tentés contre lui par les Afghans. Mais ses approvisionnements étant alors épuisés, il tenta de se frayer un passage, le sabre à la main, à travers les troupes qui le bloquaient. Malheureusement son cheval s'abattit au moment où il était engagé au milieu de ses ennemis, et il fut fait prisonnier. Peu de jours après, le Serdar trouvait l'occasion de s'évader et de rentrer dans sa forteresse; il ne tarda pas à y être assiégé de nouveau, et la famine, qui l'avait forcé à en sortir une première fois, l'amena bientôt à entrer en pourparlers avec Habib-Ullah-Khan, commandant des troupes hératiennes, pour traiter de sa soumission. Il promit de se rendre, si l'on voulait le laisser libre,

[1] Le mot *Serbas* signifie *jouer avec sa tête*, autrement dit risquer sa vie, et en Perse aussi bien que dans les pays environnants on donne cette qualification aux troupes régulières. Le titre de *Djanbas*, qui veut dire *jouer avec sa vie*, est donné dans l'Afghanistan à une cavalerie irrégulière qui ressemble à celle des Bachi-bousouks de la Turkie — Ed.

de se retirer à Kaboul. Le chef afghan lui fit parvenir sept Korans, sur lesquels Yar-Méhémed-Khan avait écrit de sa main et revêtu de son sceau la promesse solennelle de lui accorder sa demande; mais la confiance du Serdar dans ses ennemis ne fut pas justifiée, car ceux-ci s'emparèrent de lui à sa sortie de la forteresse et l'envoyèrent prisonnier à Hérat. Pendant qu'on l'y conduisait, il trouva encore une fois le moyen de s'échapper; deux de ses fils, captifs dans la citadelle de cette ville, parvinrent, à peu près dans le même temps, à fuir et s'en vinrent le rejoindre. Avec l'aide de quelques Téhimounis qu'ils recrutèrent, ils pillèrent un campement de Moghols soumis à Yar-Méhémed-Khan et se retirèrent ensuite à Kandahar, dont le souverain est l'antagoniste le plus dangereux de ce prince. Le chef du Kandahar n'était sans doute pas fâché d'avoir à sa disposition un homme avec lequel il pouvait créer tant d'embarras au Vézir-Saheb. Pour compenser cette fuite, ce dernier avait récemment transporté à Hérat un nouveau détachement de trois mille familles de Téhimounis, avec lesquelles il avait peuplé des villages qu'il élevait dans la banlieue de Hérat. Un nombre égal de ces malheureux avait réussi à gagner les terres d'Hassan-Khan, ben-Zohrab, qui, trouvant sa frontière découverte par suite de la fuite d'Ibrahim-Khan, venait de se porter de ce côté, ainsi que je l'ai dit plus haut. Yar-Méhémed-Khan ne voyait point ce déplacement sans inquiétude, et il avait donné des ordres sévères à ses lieutenants à l'égard d'Hassan, ben-Zohrab. Quant au Serdar Moustapha-Khan, chez lequel je me trouvais, et qui venait de

trahir son cousin, Ibrahim-Khan, pour se rendre Yar-Méhémed favorable, s'il eût occupé un pays plus praticable, il aurait pu avoir à regretter sa complaisance; mais les obstacles naturels qui s'opposaient à l'envahissement de ses montagnes arides le mettaient, pour le moment, à l'abri de tout danger du côté d'Ibrahim. Au reste, il faisait tout pour le prévenir, et je l'entendis déclarer à Osman-Khan qu'il se reconnaissait le vassal du Vézir-Saheb et qu'il lui payerait tribut à l'avenir.

Il est facile de comprendre tout ce que ma présence à Déria-Dèrrè excitait de soupçons dans l'esprit de Moustapha-Khan et d'Osman-Khan. Ce dernier, qui n'était pas dans tous les secrets de son maître le Vézir-Saheb, ne pouvait savoir si ses doutes étaient oui ou non dissipés à mon égard. Il m'avait vu prisonnier à Hérat, jurant par tout ce qu'il y a de plus sacré que je me rendais à Lahor; on m'avait cru à la fin sur parole, et je m'étais dirigé par le Turkestan, sur Kaboul, où je ne m'étais pas rendu; et puis, je tombais tout à coup à Déria-Dèrrè, l'on m'annonçait à Moustapha-Khan comme un Persan au service du Khan de Ser-Peul qui se rendait chez Hassan-Khan, ben-Zohrab, l'ennemi du Vézir-Saheb. J'eus beau dire la vérité sur les motifs qui m'avaient fait changer la direction de mon voyage et prendre une qualité qui n'était pas la mienne, ces messieurs ne voulurent rien entendre et me prévinrent qu'ils ne pouvaient me laisser aller machiner quelque intrigue contre le chef du Hérat avec celui des Hézarèhs Poucht-Kouhs. Ils me déclarèrent en outre que, dès le lendemain, ils me

feraient conduire au camp du Serdar Habib-Ullah-Khan, avec lequel j'aurais à m'expliquer sur ma présence dans une contrée où les Européens n'avaient rien à faire et où le Vézir-Saheb ne m'avait pas autorisé à passer. A tout prendre, c'était peut-être le moyen de me tirer au plus vite d'embarras, et je déclarai à mon hôte que je ne demandais pas mieux que de me rendre chez le Serdar. J'avais réfléchi que de Zerni, où il se trouvait, je pouvais, en marchant avec la même célérité que j'avais déployée jusque-là, gagner en cinq jours Kandahar en passant par Zémindavar; il ne devait donc en résulter qu'un petit retard dans mon voyage. L'espoir qu'il en serait ainsi me consola; mais, hélas! j'étais encore loin de prévoir les dangers qui se préparaient pour moi!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PAGES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS 48 .5 F37 1870 v.1
Ferrier, Joseph Pierre
Voyages et aventures en Perse

